

REVUE

DE PARIS.

REVUE
DE PARIS.

SECONDE ÉDITION.

—

TOME NEUVIÈME.

SEPTEMBRE 1834.

BRUXELLES,
H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.
—
1834.

PERGOLÈSE.

Il y a justement un siècle que la bonne compagnie de Rome était en grande rumeur, car en cet heureux temps il fallait peu de chose pour émouvoir le public. Deux jeunes compositeurs venaient d'arriver de Naples : l'un deux, absolument inconnu aujourd'hui, avait eu, dès le début, une immense supériorité sur son rival dans les faveurs de la foule ; l'autre, dont les ouvrages étaient destinés à causer une révolution dans la musique italienne, n'obtenait qu'avec peine une représentation de ses opéras peu goûtés.

Quand, au lever de la toile, c'était maître Duni qu'on voyait assis au piano, donner à son orchestre le signal du départ en plaquant le premier accord, la salle était silencieuse et bien garnie ; mais lorsque c'était le tour de Pergolèse, les rideaux de soie restaient étendus devant la moitié des loges, et, sur le petit nombre des spectateurs, il s'en trouvait encore bien peu d'attentifs. Or, quand avez-vous vu, s'il vous plaît, un *impressario* juger du mérite de l'artiste autrement que par cet immuable creuset, — le produit de la recette ?

Duni, la face épanouie et colorée, le gousset rempli, était reçu dans tous les cercles, donnait des leçons, largement payées, à de grands personnages incapables de chanter juste ; il conversait avec de nonchalantes duchesses, au milieu d'un essaim d'éventails, en inclinant à demi le corps et tenant une jambe étendue dans une pose aisée et respectueuse. Chaque matin il sortait gaiement de chez lui, laissant son épée battre au hasard sur ses mollets ; il parcourait les

cafés pour chercher les nouvelles, et dépensait, sans se gêner, un pièce d'un demi-ducat, valant bien 40 sous de France.

Pergolèse, se privant du nécessaire pour envoyer quelque argent à sa vieille mère, simple paysanne de Casoria, vivait dans la solitude et la médiocrité, recherché par un très-petit nombre d'amis, aussi pauvres que lui; le soir il sortait de Rome par la porte du Peuple, sans rencontrer personne qui le connût, et s'en allait, tenant son maigre visage penché vers la terre, prendre le frais sous l'ombre noire des noyers, en roulant dans sa tête des mélodies empreintes d'une sombre tristesse. De petits gratteurs de papiers, qui encensaient son rival dans la gazette *Metropolitana,* crurent faire les plus belles roueries du monde en lui promettant quelques paroles d'encouragement qui ne parurent jamais. Le mauvais succès de ses premiers ouvrages, la froideur et l'injustice des hommes, n'eurent qu'une légère influence sur son humeur, naturellement douce et enjouée. A peine s'il hasarda quelques sarcasmes contre le mauvais goût et les préjugés de personnes auxquelles il devait le respect; à peine s'il osa se permettre de garder un silence ironique ou de hausser les épaules en écoutant les avis de gens de qualité qui daignaient blâmer ses ouvrages, sans se connaître en musique. La conscience de son talent le préservait du désespoir, malgré les doutes qui, de temps à autre, ne manquent jamais d'assaillir le vrai artiste; et puis il avait aussi son public, composé de jeunes enthousiastes qui admiraient sa méthode originale. Malheureusement, parmi ces chauds partisans, il s'en trouvait beaucoup qui ne possédaient que rarement la petite pièce blanche nécessaire pour entrer au parquet du théâtre. Pergolèse ne pouvait se dissimuler que tout ce qu'il y avait à Rome de gens bien coiffés, fraîchement poudrés, portant les mouches et les vêtemens de soie, donnait la palme à Duni; que toutes les personnes soumises au ridicule empire de l'habitude avaient une horreur invincible pour ses innovations hardies. Cependant le maëstro dédaigné prenait patience et gardait une foi profonde en la bienveillance particulière du ciel. La Providence l'ayant déjà tiré à plusieurs reprises de la misère, il se plaisait à croire qu'elle achèverait sa bonne

œuvre, en lui faisant dans un coin une existence tranquille et supportable.

Il est vrai que Pergolèse avait perdu son père étant encore au maillot, et qu'il avait vécu miraculeusement, jusqu'à l'âge de treize ans, dans une cabane délabrée, où la mort était venue vingt fois étendre les griffes pour l'arracher de son lit de paille.

Une personne charitable l'avait fait entrer au conservatoire des enfans pauvres de Naples, et bientôt les maîtres posèrent leurs mains habiles sur sa tête blonde, en disant que celui-là ferait un jour parler de lui comme Palestrina. Il remporta le prix de fugue, et fut couronné le même jour que Duni; mais ses premiers essais dans la musique théâtrale furent à peine remarqués, tandis qu'on éleva aux nues ceux de son camarade. On se plaignait de la science trop aride de ses partitions, de la complication de son harmonie, et de la richesse inusitée de ses accompagnemens. Alors il fit la *Serva Padrona,* chef-d'œuvre de grâce et de mélodie, dont on daigna fredonner les refrains à Rome pendant quinze jours; et qui, plus tard, fit le tour de l'Europe, et fut applaudie sur tous les théâtres du monde, excepté sur celui de Paris. Grétry n'était pas encore venu apprendre aux Français à goûter la musique.

L'heureuse confiance de Pergolèse fut un moment ébranlée quand les médecins lui apprirent qu'il était menacé d'une phthisie.

Pourtant, pensait-il, dans quel dessein le Tout-Puissant aurait-il pris soin de moi tant de fois, s'il me retirait son appui à l'instant où sa bonté commence à porter quelques fruits ?

Et Pergolèse sentait le courage revenir, et de douces espérances s'agiter mollement au fond de son cœur, comme des oiseaux dans leur nid.

Le duc de Mondragone venait de lui accorder sa protection, à la prière de la signora Lucia, sa fille. Cette jeune personne s'était prise d'une belle passion pour les œuvres de Pergolèse, et le duc, qui, de sa vie, n'avait senti une jouissance musicale, étranger aux préventions du public, avait consenti à donner au jeune maëstro le logement

au faîte de son palais et le couvert à la table de ses gens.

Le duc conduisit un jour Pergolèse chez une grande dame qui protégeait maître Duni. Tandis que la compagnie jouait aux cartes dans les jardins, une discussion s'était engagée entre les deux rivaux.

« Ceci est contraire aux règles de la déclamation, criait Duni ; il n'est point permis de placer dans le mot *dolore* une note longue sur la syllabe *do*.

— Que m'importe la brève ou la longue, pourvu que la mélodie soit douloureuse ? Vouloir faire de la musique une déclamation, c'est ne rien comprendre au plus beau des arts.

—Malheureux ! tu as donc résolu de quitter la bonne voie ? C'est à nos protections que tu dois le succès de ta *Serva padrona*. Bien que les accompagnemens en fussent trop chargés, et que cela ne ressemblât à rien de connu, nous disions : Il fera mieux plus tard. Et voilà que tu veux ériger en système ce qui blesse toutes les lois du bon goût. Insensé ! ta musique n'a plus de sens, plus de clarté ; elle chemine d'un côté tandis que la prosodie va de l'autre ; elle ne suit pas l'allure du poète ; elle cause à l'auditeur des émotions pénibles qui réveillent ses passions. Le pape se fâchera contre toi quelque jour. Cela finira mal, te dis-je. »

Un grave bénédictin posa ses cartes sur la table et souleva ses lunettes sur son front :

—Pergolèse, maître Duni dit vrai. Votre musique parle trop aux passions.

—Assurément, reprit Duni ; ton *Aria* en *ré* mineur est une composition malintentionnée. Ce n'est pas ainsi que tu gagneras une bonne chapelle à Rome, et jamais tu n'auras entre les mains un poème comme ceux que me confie le jeune Métastase. Va, ton *Olympiade* ne réussira pas. Le beau sera toujours le beau.

—Pardieu ! s'écria un aventurier français, il serait plaisant que notre célèbre Duni n'eût pas raison. Le beau sera toujours le beau, n'est-il pas vrai, monsieur le duc ?

—Sans doute, mon ami, dit à regret le protecteur de Pergolèse.

—Qu'avez-vous à répondre, monsieur de...... comment vous appelez-vous ? demanda le Français.

—Pergolèse.

Eh bien, monsieur...... qu'avez-vous à répondre?

—Rien, monsieur, sinon que le Pélias, ouvrant ses voiles au vent, la foule s'écriait sur le rivage : Il va couler au fond de l'eau,—et cependant Jason traversa la mer. Quand Dédale attacha des ailes à ses épaules, tout le monde se moqua de son audace, et il s'éleva dans les nuages.

—Que diable nous conte-t-il là?

Pergolèse sentait la patience lui manquer; il se sauva sans être aperçu : le bénédictin ayant assuré que le jeune homme ne s'exprimait pas convenablement, et une marquise de quarante ans lui trouvant les jambes trop grêles, il fut décidé à l'unanimité que Pergolèse était un impertinent.

On pria aussitôt le victorieux Duni de chanter quelque joli morceau de sa composition. L'épinette fut apportée sous les arbres, et l'heureux maëstro commença d'une voix flûtée un air inédit de sa partition de *Bajazet,* dans lequel les règles de la vraie déclamation étaient si admirablement observées, que l'auditoire croyait entendre un acteur récitant son rôle avec un débit un peu exagéré. Ce morceau appartenait à la scène la plus dramatique de l'ouvrage ; l'assemblée aurait certainement versé des larmes brûlantes si d'importuns laquais n'eussent saisi cet instant pour présenter les rafraîchissemens ; ce qui força les dames à faire un bruit désolant avec les verres et les cuillères. Et puis une personne curieuse s'informa des nouvelles de France.

Vainement Duni, les yeux élevés au ciel, le cou tendu, la poitrine oppressée, répétait :

O ciel ! che sento ? — Mi vuoi fuggir ? — Ah ! crudele non lo sperar.

Pour comble de malheur il y eut une explosion à la table de whist.

— Corbleu vous jouez indignement.

— Au diable ! c'est vous qui me faites perdre.

Et le virtuose, imitant le dernier soupir d'un mourant, prononçait laborieusement, d'une voix presque éteinte, le *pianissimo* final :

— *Dimmi piuttosto di morir-mo-rir-mo-rir,*

au milieu des juremens et des éclats d'une vive discussion, de sorte qu'on oublia d'applaudir. Heureusement la marquise, interrompant un moment sa conversation, tourna la tête sur son épaule en souriant, et daigna murmurer d'un air enjoué le refrain tragique.

— Tra la, la. Votre musique est charmante, mon cher Duni. Il n'y a que vous pour la grâce et le bon goût.

Les menaces faites à Pergolèse n'étaient point un badinage. De chauves prélats à fronts soucieux qualifiaient sa musique d'immorale, d'impie et d'œuvre de Satan. Ils poussèrent le scrupule jusqu'à défendre à leurs ouailles de chanter ou d'écouter une seule note sortie de cet infernal cerveau. Des moines couperosés crurent reconnaître, jusque dans les plus simples parties de l'accompagnement, un langage pernicieux ou des obscénités révoltantes. Le Pergolèse fut signalé au saint père comme un esprit dangereux. Un puissant cardinal, qui prenait la nuit des leçons de musique d'une cantatrice qui n'avait point de rôle dans l'*Olympiade*, plissa dévotement son visage en parlant à S. S. de la première représentation prochaine de ce nouvel opéra, et pendant un jour il fut mis en question si on n'arrêterait point les répétitions, et si on ne jetterait point dans un cachot le poète et le maëstro.

La signora Lucia était une fille d'humeur fantasque. Elle touchait à ses quinze ans, et jamais l'héritière d'une grande maison ne donna tant de peine à ses femmes ni à ses institutrices. Souvent les allées du parc de la villa Mondragone retentissaient du nom de Lucia pendant que cette enfant courait au milieu de la nuit cherchant le frais et la solitude; puis quand on l'avait enfin retrouvée, elle rentrait au logis les cheveux en désordre, le visage mortellement pâle, les yeux brillant d'un feu singulier et la tête remplie de pensées romanesques. Des phrases qu'on ne lui avait jamais enseignées lui sortaient, on ne sait pourquoi, de la bouche. La vivacité de ses mouvemens déroutait les maîtres de danse, et son langage brusque ou impérieux faisait trembler les valets. Par momens son beau front se chargeait de nuages. Elle s'enfermait dans sa chambre, et les gens du duc marchaient sur la pointe des pieds, en écoutant de loin la voix

nerveuse de Lucia qui chantait les morceaux les plus passionnés. La leçon de musique pouvait seule apaiser cette irritabilité de nerfs, et Pergolèse, assis au piano, savait mieux calmer la signora que le médecin du pape. Dans d'autres temps, la petite fille des Mondragone marchait lentement dans les galeries de son palais avec plus de dignité qu'Agrippine. Elle ressemblait à une statue romaine descendue de son piédestal. Son regard était doux et calme, ses sourcils minces étaient dans une grave immobilité, et le sourire mélancolique de la vierge à la chaise soulevait à peine les coins de ses lèvres. — C'était alors qu'elle négligeait le chant pour étudier avec soin la musique instrumentale et se faire initier aux mystères de l'harmonie. Vous auriez vainement cherché dans Rome un avocat assez éloquent pour faire comprendre au duc le danger les leçons du jeune maëstro.

Un matin Son Excellence écoutait avec résignation une longue sonate que jouait sa fille. Porgolèse, émerveillé des progrès de son élève, se promenait à grands pas en frappant dans ses mains avec enthousiasme. La première reprise achevée, il s'écria, oubliant la présence de son illustre protecteur :

— O signora! je ne connaissais pas moi-même tout le prix de mon ouvrage. Duni, Duni! misérable assembleur de sons, toi qui croises sur le papier de chétives notes comme on fait de la dentelle, que n'es-tu là! je te ferais mourir de honte. Qu'on vienne rire d'un artiste qui prétend exprimer avec la musique les mouvemens les plus intimes de l'ame! C'est un monde indestructible, évident comme le ciel, un monde où je suis abordé comme Colomb ; c'est un langage nouveau plus élevé que la poésie. Des sots et des êtres sans cœur pourront seuls le nier. Parlez, signora, n'avez-vous pas compris que vous exhaliez les plaintes d'un sombre désespoir?

— Oh! sans doute, répondit Lucia soulevant languissamment ses longues paupières, ce morceau est d'une tristesse accablante. Mais dans la seconde partie, j'ai cru trouver de plus douces inspirations. Après avoir entendu les accens de la plus amère douleur, j'ai aussi parfaitement distingué des paroles de tendresse et d'amour.

— Je n'ai rien entendu de semblable, s'écria le duc. Et d'où venaient ces paroles inconvenantes, signora? Pourquoi celui qui se plaint ne s'adresse-t-il pas à moi? Il se passe donc d'étranges choses à mon insu jusque dans mon palais?

Pergolèse s'assit froidement près de son élève, qui attaqua vivement la seconde partie, et couvrit la voix de son père avec les pédales du clavecin. Il ne fallut pas un long temps pour que l'Excellence calmée regardât paisiblement les peintures du plafond en battant à petits coups la mesure avec ses doigts sur le bras de son fauteuil.

— Oui, dit Lucia en terminant le morceau, ce passage doit exprimer les murmures d'un amant à l'oreille de sa bien-aimée.

— On y peut trouver autre chose, dit Pergolèse en souriant. Je ne prétends pas faire monter mon auditoire sur une troupe de mulets qui se suivent et marchent le nez baissé dans la même ornière. Le beau domaine de la musique contient peu de routes frayées ; on doit les parcourir en laissant la bride sur le cou de sa monture. Le malheur est que les gens mal organisés restent embarrassés au premier pas dans les épines, tandis que d'autres découvrent les sites les plus admirables. Mais, si la musique instrumentale laisse l'imagination dans un nuage, comment l'auditeur pourrait-il garder encore quelque doute quand il est guidé par un poëme? Cependant il y a des gens qui ne voient dans un violon qu'une boite sonore, dans un orchestre que des hommes faisant un vacarme régulier. Sera-t-il donc nécessaire que ceux-là trempent leur index dans le sang du cygne pour comprendre ses accens de mort? L'oiseau qui chante l'amour pendant les nuits du printemps, devra-t-il donner le programme de ses douleurs, ou bien la voix de l'artiste sera-t-elle seule méconnue? Ah! signora, pourquoi toutes les dames de la ville n'ont-elles, pas, comme vous, des ailes pour suivre au milieu de airs le génie voyageur du musicien?

Le duc regarda d'un visage inquiet les épaules de sa fille.

— Et quelle nécessité, reprit Lucia, d'ouvrir les yeux à des aveugles? Pourquoi vous adresser à ceux qui ne sauront jamais parler votre langue? L'hirondelle ne se désole pas de ne pouvoir entrainer à sa suite les lourds oiseaux d'une

basse-cour; elle s'élève au milieu de ses compagnes et ne s'embarrasse point de la foule qui rampe sur le sol.

— Vous ne savez pas, signora qu'un artiste ne peut renoncer à gagner l'amour de cet être fantasque, le public. S'il perd cette folle passion, malheur à lui !

— Votre cœur ne contiendra-t-il jamais d'autre flamme que celle-là? Je vous plaindrais alors sincèrement; car, fussiez-vous adoré de cet être qui vous dédaigne, sa tendresse ne donnerait de satisfaction qu'à votre vanité.

— Signora, s ij'étais le fils de Dieu, mon père m'enverrait une Marie-Magdeleine pour verser des parfums dans mes cheveux; mais le Tout-Puissant ne s'est pas donné tant de peine pour une faible créature dont le bonheur ou la misère n'ont aucune importance à ses yeux. Le génie de Pergolèse a pu s'élever quelquefois à de hautes régions; mais Pergolèse a été placé parmi les derniers des hommes par la naissance et la fortune.

— Si le Ciel est juste, il se trouvera quelqu'un pour lui tendre la main et l'élever parmi les hommes privilégiés; et le Ciel est juste.

—Signora, Son Excellence vous mariera sans doute bientôt à un seigneur digne de votre rang; je vous supplie de permettre que je fasse pour la bénédiction nuptiale une messe en musique. On la trouvera pleine de gaieté, parce que les paroles ne seront pas celles du *De profundis*.

Depuis long-temps le duc était habitué à rencontrer dans le monde des personnes aux discours desquelles il ne comprenait rien. Après avoir long-temps perdu sa peine à poursuivre à toutes jambes les idées de ces personnes-là comme des papillons, sans pouvoir en saisir une seule, Son Excellence avait pris la philosophique habitude de les laisser courir sans se déranger le moins du monde. Aussi les paroles du jeune maëstro et de son élève ne troublèrent aucunement la grave tranquillité du chef des Mondragone.

Lucia voulut se remettre au piano, mais ses doigts avaient perdu subitement leur souplesse ordinaire. L'exécution du second morceau fut imparfaite, et le maitre était mécontent. Il arrêta son élève, en lui prenant la main droite de l'une des siennes, pour jouer un passage qu'elle rendait fort mal ;

mais après cela ce fut bien pis encore, la signora commit les fautes les plus grossières, se leva et sortit brusquement.

— Eh ! qu'est ceci ? s'écria le duc; j'ai vu une larme sur la joue de ma fille. Il est impossible qu'elle soit affligée, puisque je suis un père indulgent. Il serait à propos de consulter le médecin.

La chambre de Lucia resta fermée à tout le monde jusqu'au lendemain. Les visiteurs empressés remportèrent leurs complimens et leurs dragées, et le suisse silencieux leur apprit que la belle demoiselle avait un accès de *smorfia*. Cette indisposition des femmes italiennes est aux vapeurs de nos dames comme la température de Naples est au ciel pâle du Nord.

Cependant, après mille retards et mille difficultés, un jour se leva où le public romain vit annoncée pour le soir la première représentation de *l'Olympiade*. Deux partis se formèrent aussitôt, l'un d'ennemis, et l'autre de défenseurs de l'ouvrage. C'était une journée décisive pour la fortune et la réputation de Pergolèse. Dans le fond de son cœur s'éleva, comme un glas funèbre, la voix ironique du Doute.

— Un succès! un succès! criait le démon en ricanant. Pour avoir un succès, il faudrait que les limons humains fussent moins chargés de sottise et de bestialité. Il est fort beau de faire de sa cervelle un alambic pour plaire à une méprisable et ignorante engeance; mais il en coûte souvent la vie pour avoir un succès. Tu seras bien plus heureux une fois étendu dans un trou humide, si on prononce de temps à autre ces quatre syllabes : Pergolèse ! Les reptiles du cimetière se poseront sur tes os avec bien plus de respect. Regarde la terre : elle a englouti son maître Galilée. Le génie de Cervantes ne l'a point préservé de la misère. Tu seras persécuté comme Galilée, et misérable comme Cervantes.

Un autre démon, l'Égoïsme, vint ouvrir à son tour ses mâchoires affamées, et souffler aux oreilles du jeune homme de brutales paroles :

— Plutôt que d'user tes semelles à courir après une gloire qui fuit à tire d'ailes; plutôt que de maigrir dans le travail et d'épuiser ta poitrine par des chants mal payés, tu ferais

mieux de séduire la fille de ton bienfaiteur. Ell est riche et belle. Ta destinée et la sienne sont comme deux fils qui se sont rencontrés dans l'espace : il faut les nouer ensemble solidement par un crime. Tu auras un palais ; des amis serviles applaudiront tes moindres paroles, et tu ne chanteras plus que pour te divertir, en digérant d'excellens repas.

— Non, non, répondit une voix douce comme le zéphyr qui chasse l'orage ; le ciel ne t'a pas fait pour porter le trouble dans une famille ni pour écouter les conseils de l'égoïsme ou d'une noire ingratitude. Tu accompliras ta mission d'artiste. Sois pauvre, sois méconnu, bafoué s'il le faut, mais ne sois point un scélérat. Le Tout-Puissant t'a sauvé déjà bien des fois ; sa main invisible te soutiendra long-temps encore.

Jamais théâtre ne ressembla plus à un champ de bataille que celui de Rome, tandis que de pauvres acteurs tremblans s'efforçaient de représenter *l'Olympiade* au milieu du bruit. Dans ces temps de plaisir où le bon mot d'un abbé courait aux quatre coins de la ville, ce n'était pas une petite affaire que l'apparition d'un nouvel opéra. Quand Pergolèse s'assit à la tête de son orchestre, l'armée des Dunistes commença ses menaçans murmures. L'attaque et la défense furent vives pendant tout le premier acte ; mais au second les cris et les sifflets devinrent terribles. La représentation interrompue allait enfin continuer lorsqu'une grêle d'oranges vint tomber de tous côtés sur les acteurs effarés et sur l'orchestre lui-même. Pergolèse en reçut une sur la tête, et se retira navré de douleur. Il passa sous la loge de Lucia. Les beaux yeux noirs de son élève étaient inondés de pleurs. Un bouquet tomba de cette loge, et le jeune maëstro courut éperdu par les rues de la ville en pressant le bouquet sur son cœur.

— Il serait plaisant, disait un passant, que ce fat voulût lutter avec Duni, l'auteur de *Cyrus;* Duni à qui l'on vient d'écrire de Paris pour lui commander la musique du *Peintre amoureux!*

Vers deux heures après minuit, Pergolèse, assis devant son piano, la tête basse et le regard fixe, entendit de nouveau la voix ironique du Doute.

— Eh bien ! homme chéri de Dieu, où est ta douce confiance ? Quelle preuve nouvelle as-tu reçue de la bonne amitié du Très-Haut ? Ne reste-t-il plus au fond de ton cœur une seule illusion ? Tous ces gais oiseaux ont-ils donc quitté la volière ? Qui pourrait nier l'estime marquée dont le Ciel t'honore ? Mille hasards ne se sont-ils pas combinés pour sauver ton enfance des dents aiguës de la Misère ? Cet enfant que le sort respectait renfermait les germes d'un grand talent.

— Oui, d'un grand talent, par l'enfer ! s'écria Pergolèse.

— Sans doute. Aussi le public a-t-il applaudi à ses premiers essais ; et l'enfant devenu jeune homme, élevant ses yeux reconnaissans vers le ciel, allait jouir heureusement d'une vie si péniblement amenée à bien, lorsqu'on le menaça d'une maladie mortelle. Il voulait au moins laisser un nom. Aujourd'hui voilà que sa réputation même lui échappe. Eh ! mon maitre, sais-tu bien si ce que tu as pris pour le feu du génie n'est pas une chétive facilité ?

O bienheureux les sots qui ne doutent jamais d'eux-mêmes ! Le pauvre Pergolèse se mit à réfléchir, puis il fredonna involontairement la plus belle mélodie de son *Olympiade*, sa fille bien-aimée, si cruellement assassinée sous ses yeux ; et tandis qu'il fredonnait, mille poignards lui déchiraient le cœur.

Alors l'Égoïsme, le conseiller brutal, s'appuyant sur le coude, sortit du chaos sa tête chevelue :

— Que fais-tu là, Pergolèse ? Tu n'as pas vécu, et tu vois bien qu'il va falloir partir. Il faut jouir de la vie, et donner la gloire à tous les diables. La fille de ton bienfaiteur t'aime, fou que tu es, la nature ne t'a pas mis au monde pour travailler sans relâche, exhaler quelques chants que la stupidité humaine n'a pu comprendre, et mourir. Tu ferais mieux d'être brigand, empoisonneur, incendiaire. Tu remplirais du moins une destination. Il nait des insectes hideux au fond de cachots infects ; ils se trainent dans la nuit le long des pierres, jusqu'à ce qu'une porte les écrase en tournant sur ses gonds. La nature les a posés là pour le plaisir de les y voir. Pergolèse aura-t-il aussi été mis là pour se remuer

quelque temps et crever comme un mille-pieds ou une mouche? Allons, allons, fais la guerre, fais la guerre aux hommes.

— Ah ! je ne m'en sens pas le courage.

Et Pergolèse prêta l'oreille pour écouter la douce voix qui lui avait tant de fois rendu l'espérance; mais comme il n'entendit plus rien, il sentit qu'il avait reçu le coup de la mort. En effet, dès le jour suivant, un jeune médecin de ses amis remarqua en lui des symptômes alarmans de phthisie. On lui prédit aussitôt avec une admirable précision le temps qui lui restait à vivre. C'étaient quelques mois encore. On lui conseilla d'aller respirer l'air natal.

Duni, qui ne manquait pas d'intelligence, avait singulièrement parcouru la nuit les rues de Rome, emporté comme Pergolèse par les doutes les plus affreux, parce qu'au milieu de la malencontreuse représentation de *l'Olympiade*, le génie et la supériorité de son rival s'étaient révélés à lui tout-à-coup. Il avait reconnu que Pergolèse avait choisi depuis long-temps une bonne route qui devait le conduire plus loin que tous ses devanciers. Le vieux Corelli, le patriarche des musiciens, était indigné contre le public aveugle; il voulait parler au pape et faire la fortune du jeune Napolitain. Toutes les idées de Duni étaient bouleversées. Il courut chez Pergolèse et se jeta dans ses bras.

— Je suis vaincu, je suis vaincu! Ne te décourage pas, car ton nom sera bientôt plus célèbre que le mien. Je veux être ton élève : oui, je l'avouerai hautement partout.

— Êtes-vous fou, Duni? je n'ai rien à vous apprendre. Allez plutôt en Allemagne demander des leçons à Sébastien Bach. Quant à moi, j'ai fini, ma carrière est manquée.

— Allons donc! jamais l'avenir ne fut si beau pour toi. Il faut te raidir contre le sort. Rappelle-toi le grand Salvator, qui a puisé dans ses déboires et son noir chagrin cette ironie sauvage qui en a fait le peintre le plus étonnant du siècle dernier. Avec quelle joie n'applaudirions-nous pas des mélodies sardoniques comme les tableaux de Salvator! Profite de l'instant où l'indignation t'anime encore; mets-toi au piano et chante, je noterai tes inspirations.

Pergolèse préluda; mais il n'était point fait pour produire sous l'influence de l'enfer. Sa colère se changea et une douce

tristesse, et il composa son *Stabat mater,* qui devait bientôt faire frémir les vénérables pierres de toutes les cathédrales du monde chrétien. Duni pleurait en écoutant ce sublime morceau.

— Pergolèse, s'écria-t-il, il faut quitter l'injuste public de Rome. Retire-toi à Naples, nous te ferons passer ici pour mort; tu jouiras dans un coin du succès de tes œuvres. Bientôt tu seras le grand Pergolèse de l'Italie, de l'Europe, du monde entier. Va, il y a au pied du Vésuve de certains sites où celui qui s'ennuie par tout le reste de la terre peut encore se plaire long-temps. Je vais aller en Allemagne, et dans trois mois je reviendrai te chercher.

Après avoir long-temps discuté sur l'utilité de cette feinte mort, on décida que Pergolèse partirait pour Sarno, sans dire à personne le lieu de sa retraite.

— Rien ne me retient à Rome, pensait l'ingrat maëstro. Quelques sequins me suffiront pour vivre jusqu'à Naples. Ces meubles appartiennent au duc. Point de bagages, point d'embarras : partons.

Le bouquet de Lucia, qu'il trouva sur une table, lui rappela de doux souvenirs.

— La pauvre enfant! dois-je l'abandonner ainsi? Elle m'aime et me pleurera. — Bah ! je ferai une bonne action en la quittant. Tout cela aurait pu mal finir. Son cœur se prendra quelque soir dans les rubans d'un beau cavalier mal pourvu de cervelle ; je verrai son image passer devant moi; elle me soufflera de tendres inspirations. Il sera de ce commencement d'amour comme de l'existence de Pergolèse, incomplète, étouffée avant maturité.

Pergolèse partit un beau matin de Rome, et gagna Naples à petites journées, s'arrêtant à chanter devant les *locande,* d'où sortaient toujours de gais convives qui le forçaient de s'asseoir à leur table.

Ainsi va l'artiste. Il est fait pour courir le monde, sans s'informer quels cœurs se sont amollis à ses chants. S'il parle le langage de la passion, défiez-vous de lui, il ne s'adresse qu'aux fantômes de son imagination. Il doit rester libre. Celle qui songeait à le fixer le verra s'éloigner tout-à-coup, sa guitare sur le dos, et la tête bourrée de notes, répandant

au-dehors plus de sons capricieux qu'elle ne versera de larmes; et leur semblant d'amour se dissipera comme un brouillard léger.

Qui oserait croire que le départ du pauvre compositeur ait pu avoir une prodigieuse influence sur l'étoile des Mondragone? Les bizarres manies de Lucia effrayèrent tellement le duc, qu'il se promena les mains derrière le dos dans son jardin avec une horrible perplexité. Le médecin prononça le mot interrogatif de symptômes.

— Ma fille, dit le duc tout-à-fait accablé, ne fait que courir, danser, briser les verres, chanter, oh ! surtout chanter, au point que cela est insupportable. Elle frappe sa femme de chambre. Je ne puis en obtenir une parole raisonnable. Elle n'a autre chose à la bouche que le *Stabat mater* de ce damné Pergolèse. Elle pousse la tyrannie jusqu'à se mettre en fureur de ce qu'on ne pleure point à je ne sais quelle modulation qu'elle répète à satiété; et lorsque enfin ma patience est à bout et que je hasarde une observation, elle renverse les meubles en criant comme si on l'étranglait.

— Votre Excellence lui a-t-elle dit que cette conduite était inconvenante ?

— J'ai précisément employé cette expression.

— Et que répond-elle à cela ?

— Comment pourrais-je redire de telles choses ? — Ce sont des hélas ! ah ! quel malheur ! je veux le voir ! il me le faut. — Mi-mi-do-la-sol, et cent autres propos qui me rendront malade moi-même.

— Il faut essayer un autre moyen, assura le docteur.

— Un autre moyen vaudrait mieux sans doute; mais lequel?

— Nous le trouverons certainement. Hum ! il serait à propos que la signora prît du repos et des potions calmantes. Mi-mi-do-la-sol ! je ne vois rien à cela d'inquiétant. Quel jour a commencé la maladie ?

— Le jour même où le bruit se répandit de la mort de Pergolèse.

— Connaissait-elle ce Pergolèse ?

— Comment ne l'aurait-elle pas connu, puisque j'avais recueilli ce garçon chez moi, et qu'il donnait à ma fille des leçons de musique ?

— La mort de cet homme n'aurait-elle pas affligé la signora ?

— On peut le lui demander ; mais si elle n'y fait pas de réponse ?

— Il faudra renouveler les questions. N'aurait-elle pas quelque sujet de contrariété ?

— Je vole au-devant de ses désirs. — Je crains d'oublier le régime prescrit.

— Il serait prudent d'en prendre note.

— Sans doute. Agissons avec prudence, docteur. Quel bonheur que les hommes aient inventé la médecine ! Que serions-nous devenus sans cela ? Quoi qu'en puisse dire ma fille, il me semble que je n'abuserais point de mon autorité paternelle en la priant de vous recevoir. Venez avec moi dans son appartement.

La maladie de Lucia eut un affreux redoublement sitôt que le docteur apparut comme un exorciste. Malgré la présence et les regards sévères du duc, la jeune fille se mit à courir par la chambre en criant à tue-tête :

A bas ! à bas ! cette pièce est exécrable. Voulez-vous bien trouver cela mauvais, ou vous aurez affaire à moi ! Des oranges ! des oranges ! Vive Duni ! mort à Pergolèse !

Et la signora jeta tant d'oranges sur la tête du docteur, qu'il se sauva jusque dans la rue en répandant toute la poudre de sa perruque.

Le duc au désespoir s'enfuit lui-même, et courait encore lorsqu'il rencontra son aumônier.

— Je ne puis faire ma partie de piquet aujourd'hui, dit-il au bon moine, la fureur m'empêcherait certainement de compter mes points. Don Ablativo, que ne suis-je comme vous un simple bénédictin sans aucune progéniture ! Manquer à mon médecin ! O ciel ! moi-même j'ai couru le risque d'être un objet de risée !

— Un objet de risée, Excellence ! Le peuple serait-il soulevé comme au temps de Masaniello ?

— Non, ce n'est pas Masaniello, c'est encore ce Pergolèse. Ventrebleu ! vous devez m'excuser et comprendre à quel point je suis contrarié.

— Si Votre Excellence a reçu quelque offense de Pergolèse,

elle en pourra tirer satisfaction ; car je viens d'apprendre que cet homme, dont on pleurait ici la mort, est en ce moment à Naples.

Lucia, qui venait d'entrer, accabla le moine de questions; puis elle se jeta aux genoux de son père et obtint le pardon de son extravagante conduite.

— J'ai une grâce à vous demander, monsieur le duc, ajouta-t-elle.

— Parlez sans crainte, ma fille.

— Je désirerais faire de nombreuses emplettes; pouvez-vous mettre à ma disposition une somme un peu forte?

— Cette bourse contient en or mille ducats.

— Je prendrai, si vous le permettez, un carrosse de voyage pour aller un moment à la villa.

— Je ne m'y oppose point.

— Ah! vous êtes le meilleur des pères!

La signora ayant embrassé le duc avec tendresse, et l'aumônier s'étant hasardé jusqu'à dire que, sans le respect dû à l'héritière d'une si grande maison, il penserait qu'elle venait de prendre une résolution imprudente, Son Excellence imposa silence au moine.

— Qu'il ne vous arrive point de trop présumer de vos connaissances, mon cher. Ne vous écartez point de la prudence, et gardez-vous de prononcer une parole légère sur ma fille ou sur moi, les conséquences en seraient terribles. Que le mot de perruque seulement ne sorte pas inconsidérément de votre bouche. Le silence peut être éloquent, a dit un ancien. Quoi qu'il en soit, louez la nature, de qui vous tenez l'honneur de desservir ma chapelle. Allons, puisque les événemens de cette journée sont heureusement terminés, qu'on apporte la table de jeu.

Le piquet commença; mais il durait depuis une heure à peine lorsqu'un valet vint se pencher à l'oreille du duc :

— Je dois avertir Votre Excellence que la signora Lucia vient de partir en voiture avec des chevaux de poste.

— Eh bien! que vous importe?

— J'ai l'honneur de dire à Votre Excellence avec des chevaux de poste. Il semblerait que c'est pour un long voyage.

— Que parlez-vous de voyage? — J'ai quarante de point

et une tierce. — Je sais ce que c'est : ma fille est à la villa.

— Pardon, Excellence; elle a pris la route de Naples.

— C'est bien. Allez.

— J'ai quatorze de dames, dit le moine. Je prends, quinze, seize.

— Huit, neuf, reprit le duc. Pour Naples! Que dit-il là? — Dix, onze. — C'est impossible! — Douze. — O ciel, qu'arrive-t-il encore? — Treize. — Ah! je n'y puis plus tenir. Cette journée est vraiment funeste.

Et le duc, emporté par l'inquiétude, répandit ses cartes sur les escaliers.

A compter du moment où la marâtre nature avait résolu la perte de Pergolèse en le frappant d'un mal incurable, la fortune se montra tout-à-coup adoucie et bienveillante pour cet homme qu'elle avait si long-temps persécuté. Le généreux Duni, dans ses voyages, fit mettre en répétition sur plusieurs théâtres les pièces de son rival; et comme elles eurent de grands succès, Pergolèse reçut bientôt dans sa retraite de Sarno des lettres flatteuses et de bonnes sommes d'argent avec des offres de services. Trois mois ne s'étaient pas encore écoulés depuis son départ de Rome que les illusions et les rêves d'avenir envolés loin de son cœur y étaient déjà rentrés, décidés cette fois à n'en plus sortir. L'arrivée de la romanesque Lucia n'était pas faite pour lui ôter de l'esprit que la Providence avait résolu de l'accabler de faveurs; et dans ses élans de joie il levait les yeux vers le Tout-Puissant, tandis que les dents invisibles de la mort le dévoraient avec une horrible avidité.

Le désespoir et le malheur avaient porté les premiers coups à sa faible constitution; le travail et l'amour heureux achevèrent de la ruiner.

La phthisie fit des progrès si rapides que Lucia fut saisie de terreur. Les soins qu'elle prodigua au malade ne purent retarder la catastrophe inévitable.

Pendant ses derniers instans de bonheur, Pergolèse composa le *Salve regina*. Ce morceau semble un chant dérobé furtivement aux cantiques célestes des anges, qui contemplent avec amour la mère de Dieu assise sur son trône de lumière.

Un soir que Pergolèse s'était long-temps promené au pied du Vésuve, il voulut se mettre au piano et chanter; mais sa poitrine refusa de laisser sortir aucun son. Un frisson mortel parcourut ses membres, et Lucia vit ses traits bouleversés prendre l'effroyable contraction de la mort.

— Ah! Lucia, disait-il, pourvu que tes beaux bras me couchent dans la tombe, je m'y endormirai délicieusement.

On courut chercher le seul médecin chargé de faciliter le passage de ce monde à l'autre à tous les habitans du bourg.

— Sauvez-le, sauvez-le-moi! s'écria Lucia dès que le doc-t eur entra.

— Je ne puis sauver un mort, dit froidement l'hypocrate napolitain. Tenez, signora, voici son dernier soupir.

Pergolèse venait d'expirer. — Les amis du jeune maëstro n'ont point laissé de renseignemens sur l'existence de Lucia; mais on pourra s'en procurer en feuilletant les archives de l'illustre famille des Mondragone.

Un joli petit tombeau de marbre noir fut élevé dans le cimetière de Sarno, à peu de distance du Vésuve. J'ai entendu raconter que, dans la semaine où mourut Pergolèse, il y eut grand bruit dans la petite ville par l'arrivée d'un puissant personnage accompagné d'une suite nombreuse; qu'après de longues recherches on découvrit une jeune femme en deuil accroupie sur le tombeau, et qu'on l'emporta malgré ses cris.

Les mêmes personnes m'ont assuré que pendant plusieurs années une femme qui avait la clef du tombeau revint le visiter de temps à autre; que la dernière fois qu'elle parut à Sarno elle était en compagnie d'un beau garçon dont les discours paraissaient l'amuser singulièrement. On n'a jamais su me dire si cette personne était celle qu'on avait déjà trouvée accroupie, désespérée et vêtue de noir.

Moins de six mois après la triste fin de Pergolèse, Duni, qui se trouvait dans un café de Vienne, fut injurié par des étudians allemands qui l'appelèrent marchand de poisons, et lui jetèrent des tabourets aux jambes.

A Berlin, son *Bajazet* tomba, écrasé sous les sifflets, les pommes cuites et les œufs pourris.

A Paris seulement on applaudit sa musique de *la Cher-*

cheuse d'esprit, et souvent le maëstro entendit les promeneurs du foyer de la salle Favart dire à voix basse derrière lui :

Tenez, voilà cet infâme Duni qui a empoisonné Pergolèse. C'est un scélérat, mais sa musique est charmante.

— Mon Dieu, disait le pauvre Duni, c'est un profond et merveilleux problème que celui-ci : La sottise des hommes est-elle plus éclatante dans leur injustice que dans leur engouement ?

PAUL DE MUSSET.

BADEN ET CARLSRUHE.

ROUTE DE CARLSRUHE. — LIEU DE REPOS POUR LES VOYAGEURS. — WIESLOCH. — HYMNE LUTHÉRIEN. — AVENUE DE PEUPLIERS. — PALAIS. — JARDINS. — OPÉRA. — BADE. — HÔTEL CHABERT. — ANCIENS ET NOUVEAUX CHATEAUX. — PROMENADES. — SALLES DE JEU. — LE VIEUX CHATEAU. — TRIBUNAUX SECRETS. — BAIN ROMAIN. — TOILETTE DE BAL. — SOCIÉTÉ DE BADE. — TABLES DE JEU. — SOIRÉE DU DIMANCHE. — LE MOURGTHAL. — LE MUMMELSÉE. — GERNSBACH. — LE KLINGEL. — EBERSTEIN. — LA MOURG.

La route de Heidelberg à Carlsruhe n'a de remarquable que la ligne de montagnes qui la borde à l'horizon pendant quelques milles, tous les beaux points de vue se trouvent derrière vous; et, en vérité, lorsqu'on vient d'abandonner la Bergstrasse et le Neckar, peu de routes peuvent réclamer l'admiration.

En Allemagne, elles ont un caractère tout particulier, et que je n'ai retrouvé dans aucune autre contrée. J'ai remarqué des bancs posés pour la commodité des personnes qui voyagent à pied. Ils sont ordinairement placés à l'ombre de grands arbres, j'en ai vu même qui se trouvaient recouverts de branches si artistement enlacées, qu'elles formaient un berceau. On pensera qu'une chose d'aussi peu d'importance ne mérite pas qu'on en fasse mention; cependant elle sert à indiquer le caractère de la nation, et comme je ne sais pas par quels ordres, et à quel prix ces bancs ont été établis, je suis toute portée à croire que c'est à la bienveillance universelle que le voyageur pédestre doit cette commodité.

Nous nous arrêtâmes à Wiesloch, éloigné de deux lieues de Heidelberg; nous y fîmes un excellent déjeuner à un prix très-modéré. Pendant qu'on préparait notre repas, nous allâmes à l'église; en entrant, nous fûmes salués par les sons pleins et solennels d'un hymne luthérien. Ce petit édifice était rempli de fidèles qui avaient bien les manières les plus rudes et les regards les plus austères que j'aie encore rencontrés de ma vie. Les hommes et les femmes portaient des vêtemens que n'eussent pas désavoués les fanatiques du temps de Cromwell. Toute la scène réalisait, non le beau idéal, mais le triste idéal d'une assemblée de méthodistes.

Nous passâmes une heure à Bruchsal, autrefois la résidence de l'évêque de Spire; on y voit un beau château, celui de la résidence, auquel des réparations seraient nécessaires. L'église de Saint-Pierre renferme quelques beaux monumens élevés par les ordres de l'évêque de Spire, mais ce qui me frappa davantage dans la petite ville de Bruchsal, ce fut le nombre de ses belles et claires fontaines.

Quoique j'aime peu les peupliers, je ne puis m'empêcher d'avouer que l'avenue, composée de ces arbres, qui conduit à Carlsruhe, est d'une dignité et d'une beauté vraiment remarquables; elle a une lieue de long, et la hauteur, la grosseur des arbres qui la composent, produisent un effet magnifique et frappant.

Carlsruhe est considérée comme la capitale du duché de Bade, puisque le grand duc y a fixé sa résidence. C'est une ville petite, bien bâtie, d'un aspect riant, offrant tout l'agrément que l'on est sûr de trouver dans les places où les princes allemands ont établi leur résidence.

La plupart des capitales des grands duchés égalent et même surpassent Carlsruhe en étendue; cependant pas une n'offre ce fini de splendeur, cette élégance uniforme qui seuls peuvent indiquer la présence des souverains. La ville est située dans une plaine abritée au nord-ouest par la forêt d'Hartwald, le château est placé de manière à former le centre d'un cercle (1), ses magnifiques jardins occupent un côté, et de l'autre est la ville.

(1) C'est une erreur. Carlsruhe a la forme d'un éventail, et le château en occupe l'extrémité. (*N. du Tr.*)

La place Royale est une superbe arène. D'innombrables orangers bordent les belles promenades qui conduisent, en toutes directions, de la ville au palais ; elle est ornée de réservoirs et de fontaines. D'un côté, le palais étend son gracieux demi-cercle, et de l'autre, la ville, l'église, de beaux monumens ; l'ensemble offre un brillant coup-d'œil.

Nous étant présentés aux grilles du palais pour le visiter, et en ayant demandé la permission à la sentinelle, celle-ci entra dans une des loges et en sortit bientôt, accompagnée d'un officier qui était probablement de service, et qui accéda fort poliment à notre demande. Une société composée d'Anglais venait aussi d'arriver ; nous nous réunîmes à elle pour visiter les salles du conseil ; elles sont très-élégantes, et, sans vouloir rabaisser les salles immenses de Mannheim, d'une étendue tout-à-fait imposante.

Après avoir parcouru toutes les pièces que l'on montre aux étrangers, nous montâmes au haut de la tour, érigée seulement, à ce que je présume, pour faire jouir du magnifique et singulier point de vue qu'elle domine. Placé à cette hauteur, on a pour horizon l'Odenwald et le Bergstrasse à l'est, les Vosges à l'ouest, et les hauteurs de la Forêt Noire au sud ; mais les traits caractéristiques de ce point de vue consistent dans les objets placés plus près, sous les yeux. D'un côté on voit la jolie et petite ville de Carlsruhe avec ses nobles et nombreux édifices ; elle s'étend jusqu'à la lisière de la forêt, qui borde les collines de l'est ; de l'autre, les superbes jardins du palais ornés de délicieuses fleurs, de buissons et d'allées. Tout ce tableau se perd dans la sombre forêt qui semble baigner la base des Vosges. Ce qui rend ce point de vue si enchanteur, c'est que tout paraît combiné pour faire ressortir le joli panorama qui environne la haute tour. Le Rhin semble onduler ses eaux comme pour faire admirer sa beauté au seigneur de ces lieux ; et, semblable à un serpent brillant dans la main d'un enchanteur, il échange sa majesté et sa force pour l'agrément et la grâce. La forêt étend son ombre si désirable au-delà des rues trop éclairées par le soleil, et les collines éloignées qui environnent le paysage semblent l'encadrer. Tous les objets à la portée de la vue contribuent plus ou moins à la beauté de

l'ensemble, et rien n'arrête la vue d'une manière désagréable.

Comme à Versailles, les routes tirées sur tous les points font du palais le centre d'une étoile. Quelques-unes de ces routes s'étendent fort loin dans la plaine, et d'autres se fraient un passage à travers les arbres.

Après avoir plusieurs fois parcouru la galerie qui commande cette vue magnifique, nous errâmes dans les jardins, et le reste de la matinée fut employé à examiner la multitude de délicieuses fleurs et d'arbustes dont ces jardins abondent.

Toutes ces plantes sont étiquetées d'une manière soignée et scientifique. La perfection à laquelle elles atteignent, leur abondance, leur magnifique arrangement et l'odeur exquise qu'elles exhalent, rendent d'une haute valeur le privilége de parcourir ces jardins; mais je n'ai jamais vu une aussi grande quantité de fleurs que celles qu'on avait réunies sous les fenêtres du palais. J'ai déjà parlé de la passion qu'ont les Allemands pour les fleurs; il paraîtrait, d'après l'abondance qui existe ici, que la royale maîtresse du plus joli de tous les palais, quoique de naissance et d'habitudes étrangères, a aussi ce goût dominant pour les fleurs. La prééminence des jardins de Carlsruhe semble établie au-dessus de celle des autres palais, comme la bannière de soie, qui flotte sur la tour royale, indique que le souverain y a fixé sa demeure. Et certes, jamais un plus joli drapeau n'a livré ses couleurs à la brise. C'est le ciel même qui lui a donné ses teintes.

En entrant dans le jardin, nous rencontrâmes le grand duc et ses trois fils, beaux enfans; le plus jeune surtout, qui n'a pas plus de cinq à six ans, est un charmant enfant.

Nous reconnûmes le duc et les princes avant qu'on nous eût informés de leur rang. Nous avions bien souvent vu leurs portraits dans les maisons où nous étions entrés; je puis dire aussi dans les chaumières; voilà une preuve entre mille de la popularité du souverain.

Le soir, nous allâmes à l'Opéra. L'intérieur du théâtre est très-élégant, et la représentation de la *Gazza Ladra* fut, en vérité, excellente; je fus pleinement satisfaite en dépit de l'orchestre de Francfort, qui, par sa perfection, m'avait rendue si difficile.

Le jour suivant, nous partîmes de bonne heure pour Bade; à Rastadt, nous déjeunâmes : là se trouve aussi un château ducal. Cette petite ville est située sur la Mourg, et toute la campagne environnante participe déjà de la beauté qui rend cette rivière célèbre.

Nous arrivâmes à Bade à deux heures; et quoiqu'on nous eût menacés, tout le long de la route, de ne point trouver d'appartemens, nous fûmes assez heureux, en entrant dans la ville, pour apercevoir une affiche. Nous nous établîmes tout de suite dans une maison petite, mais confortable; puis, comme nous étions au courant des habitudes de la ville, nous fîmes toilette, et nous nous rendîmes à l'hôtel du très-célèbre Chabert. Ce que j'avais entendu dire de la beauté et de l'éclat de Bade m'avait préparée au charme de sa position, qui offre tout ce qu'on peut désirer dans un séjour de baigneurs.

On s'est tant de fois appesanti sur la grandeur de la scène que présente cette ville, que je n'essaierai pas d'en donner la description. Si toutefois je me sentais tentée de donner un libre essor à mon admiration, je réclamerais mon pardon en faveur du désir que je voudrais inspirer aux touristes de mettre cette ville au nombre de celles qu'ils visitent dans leurs courses d'été. Ils me remercieront si je parviens à les persuader, j'en suis sûre, quel que soit leur goût, leur caractère, leur sexe, leur âge : tous trouveront Bade un séjour enchanteur.

S'ils aiment une scène vaste, solennelle, sombre, sauvage, qu'ils errent à un mille de la ville; ils pourront se perdre dans les sombres vallées qui se perpétuent à travers les montagnes, couvertes de pins, de la Forêt Noire. S'ils réclament une scène plus gaie et plus brillante, quel plus charmant aspect que celui des jardins qui conduisent à la suite de bâtimens appelés les Salons de conversation! Là le plus fol engouement, la plus brillante dissipation, la plus grande variété, charment le regard et animent l'esprit. Nulle part on ne pourrait trouver un assemblage plus complet. L'ordre le plus parfait y règne.

Après avoir traversé un des ponts de la ville, une belle route pour les voitures, pareille à celles qui sont tirées dans

les parcs de seigneurs et abritées de deux côtés par des haies, conduit au Saal. Des allées de gravier, fort bien entretenues, sont bordées d'un côté par ces haies, et de l'autre par la petite rivière ou plutôt par le ruisseau d'Oelbach. Ce ruisseau servait autrefois de ligne de démarcation entre la France et l'Allemagne. Sur la droite, ces haies sont interrompues par une rapide montée, entrecoupée d'allées, de berceaux et de séduisans sentiers, qui s'élèvent graduellement, jusqu'à ce qu'ils se perdent dans la sombre forêt de pins dont est couverte la colline qui enclot Bade de chaque côté.

A toute autre heure de la journée, nous aurions été tentés de prendre les sentiers qui conduisent de hauteurs, en hauteurs afin de jouir du bonheur de nous perdre dans la montagne boisée ; mais la pensée du dîner nous indiqua une magnifique façade que nous découvrions à travers les arbres.

Quelque soit le jugement porté par la savante vérité du goût classique sur les variétés d'architecture de cette façade, son effet général est grand et imposant. Comme premier point, on voit le théâtre, puis une basse colonnade, sous laquelle sont placés une librairie, les salons de lecture et un rang de jolies boutiques où on vend de la musique, des gravures et toutes espèces de petits objets de curiosité ; puis s'élève le bâtiment central, si noble dans ses proportions, ayant pour façade un portique supporté par des colonnes corinthiennes. L'élégance de cet édifice, la vue qu'il commande, peuvent le faire rivaliser avec ce qu'il y a de mieux en ce genre ; plus loin, mais faisant toujours partie de ce bâtiment, se voit le dispendieux établissement de Chabert. En arrivant, nous trouvâmes la magnifique esplanade qui le précède couverte d'une foule de personnes bien vêtues, et dont la démarche, les mouvemens et les regards prouvaient qu'elles n'avaient d'autre but que celui de se divertir. Il serait impossible de se trouver au milieu d'une assemblée si joyeuse, entourée de tous les plaisirs et des antidotes de la mélancolie, sans éprouver l'envie d'entrer dans l'esprit de la scène, dont, en vérité, la vue seule serait un remède certain contre les *diables bleus* (*blue de vils*). Nous traversâmes

cette foule joyeuse, pressés par un appétit dévorant, et nous entrâmes chez Chabert, qui, à mon avis, est bien le meilleur restaurant que l'on puisse trouver, même en sortant de Paris. Trois rangées de tables (propres à contenter un triste solitaire, s'il pouvait s'en trouver à Bade), d'immenses buffets capables de satisfaire le roi Arthus et ses chevaliers, ne remplissent pas, mais occupent le vaste salon. Apprécier la cuisine de cet établissement, ce serait encourir la réputation de gourmet : aussi ce n'est qu'en passant que je la déclare exquise ; mais l'air, le style, la brillante variété de la scène, sont encore préférables. Nous entrâmes dans le salon à quatre heures et demie, et jusqu'à six des sociétés de tout genre ne cessèrent d'arriver, jusqu'à ce qu'enfin les tables se trouvèrent occupées. Celles préparées pour recevoir de nombreux convives étaient toutes retenues. La délicatesse du linge, l'abondance de l'argenterie, la brillante profusion du cristal, donnaient à l'appartement un air de luxe et d'élégance inouïs.

Aussitôt après avoir terminé notre gai repas, nous nous rendîmes à la librairie pour inscrire nos noms et assurer à nos compagnons l'entrée du cabinet de lecture. La scène de la façade était toujours aussi gaie, avec cette différence, que la majeure partie de la compagnie se tenait assise à l'ombre de l'immense portique placé devant les salles publiques; les dames prenaient des glaces ou du café; les hommes étaient délicieusement occupés à fumer le cigare. Là encore, la scène était si nouvelle et si animée, que nous nous trouvâmes obligés de nous arrêter et de contempler cette joyeuse troupe.

Au côté opposé à Chabert, s'élève la rapide colline sur laquelle sont les ruines du vieux château qui, durant sept siècles environ, fut le château des princes de Bade. Directement au-dessus, à peu près à deux milles de la ville, on voit leur résidence actuelle, avec sa magnifique terrasse. L'ancien château, masse de ruines, presque sans forme, mais d'une hauteur prodigieuse, semble regarder à travers un sombre manteau de pins, comme pour insulter au luxe moderne, qui paraît si mesquin près de la solennelle grandeur des gloires féodales. L'autre château est plus jeune en

comparaison, quoique son origine remonte à Christophe, margrave de Bade, au treizième siècle

La ville atteint le niveau de l'édifice, et quoique aucun bâtiment ne soit assez haut pour en masquer la vue, l'effet général de son site élevé et de son étendue est diminué par la proximité des maisons. Mais l'histoire a attaché à cet édifice des souvenirs ineffaçables. Sous ces piles massives se trouvent des donjons si parfaitement conservés, que l'on y lit encore les lignes tracées par les victimes du tribunal secret qui y subirent leur sentence. Il est impossible de regarder ce faîte sinistre sans horreur ; mais en tournant la tête, au lieu de ces sombres montagnes et de cet effrayant château, les objets les plus rians et la gaieté la plus folle charment la vue et frappent l'oreille.

D'un côté, une longue avenue d'acacias s'étend à perte de de vue, flanquée d'une rangée de boutiques qui, outre mille petits jolis objets qui y sont étalés, offrent la variété des costumes français, savoyards, tyroliens, que portent les marchands des deux sexes qui les occupent. L'allée elle-même, avec la foule bigarrée qui la remplit, présente le plus amusant spectacle. Dans un coin est une table d'écarté, placée sous les arbres, qui attire un cercle de flâneurs, arrêtés un moment pour examiner les chances du jeu; dans un autre, le caraco vert, le chapeau pointu d'un marchand suisse, qui vous offre des gants de chamois qu'il dit avoir chassés et cousus de ses propres mains, attirent quelques acheteurs et grand nombre de curieux. Là, une jeune Suissesse, avec ses jolis pieds, ses jupes courtes et son large chapeau de paille, déploie toutes ses grâces, et vous invite à acheter des crucifix, des broches et des épingles à la Napoléon, le tout au prix fort modéré d'un sou; ici, le jongleur, mêlant à son habillement quelque chose du costume de toutes les nations de la terre, a l'air d'en faire la critique, et obtient des auditeurs.

Un nouveau mouvement est bientôt imprimé à toute la scène par les musiciens placés sous le portique. Chaque chaise est occupée, chaque table entourée; les Français demandent le café et le cognac, les Allemands fument, et les Anglais se font servir des glaces. A mesure qu'une société se

lève, une autre prend sa place, offrant toujours de nouveaux groupes à étudier. Ce spectacle n'a qu'un seul point d'uniformité, c'est sa gaieté toujours renaissante.

Comme nous avions souscrit à la bibliothèque, pour les bals, à un prix très-modéré, nous entrâmes dans les salles, et là un spectacle tout nouveau nous sourit. La première salle, dont l'entrée est sous le portique, a cent pieds de long sur quarante de large; au centre est une table de roulette. Comme je venais de laisser le portique et les promenades encombrés de monde, je fus étonnée de voir cette pièce entièrement remplie; la foule était non-seulement mélangée d'une façon plus bizarre que celle du dehors, mais elle offrait d'étonnans contrastes. Des femmes de haut rang et de grande réputation étaient debout ou assises à côté du malheureux aventurier qui jouait son dernier napoléon. Il faut avoir passé quelques jours à Bade, et s'être lié avec quelques personnes de la société, avant de pouvoir comprendre les singulières anomalies de cette scène.

Après ce salon, d'un côté, est la belle salle de la conversation, ornée élégamment de sofas, de divans et d'un grand piano, où les dames peuvent s'amuser ou amuser les autres. Les souscripteurs sont seuls admis dans cet appartement; les autres sont ouverts à tout le monde. Plus loin est une belle salle, qui fut le chœur de l'église des jésuites, transformée depuis en un collége, et maintenant (étrange destinée des choses humaines!) devenue une salle de jeu! C'est là que les tables de rouge et noir sont établies. Je les trouvai entourées des dames aussi bien que d'hommes, et elles cherchaient, comme eux, à réprimer l'agitation toujours visible du joueur. Cette salle était remplie, le jeu très-élevé, et la société probablement plus distinguée que celle qui entourait les tables de roulette. La scène avait pour moi un intérêt si nouveau et si profond, qu'en dépit de la foule joyeuse du dehors, je n'eus pas le courage d'abandonner la place où je me trouvais.

C'était la première fois que je voyais la physionomie humaine dans une situation si propice à laisser percer les émotions variées qui l'agitent tour à tour. L'étude d'une figure humaine peut être effroyable, et je ne puis définir pourquoi j'éprouvais tant d'intérêt ou plutôt tant de fascination à épier

le mouvement des muscles de ces gens qui me faisaient tous pitié; la vérité est qu'en dépit de la défense de s'asseoir, faite à ceux qui ne jouent pas, et des haineuses passions qui étaient exposées à mes regards, je restai dans cette église profanée jusqu'à ce que le calme et l'obscurité eussent remplacé le brillant spectacle qu'offraient les promenades.

La salle de souscription était aussi remplie lorsque nous la traversâmes pour nous en retourner; on y faisait de la bonne musique; mais je ne me sentis pas le désir d'y entrer. Nous revinmes à notre tranquille demeure, où nous moralisâmes, en prenant le thé, jusqu'à l'heure de dormir.

Le lendemain nous partîmes pour le vieux château.

La route qui mène au vieux château est bien coupée et rendue aussi facile que la nature du terrain le permet; pourtant nous fûmes une heure entière avant d'atteindre le point où la gigantesque ruine commence à s'étendre. La vue des murs seuls de l'*Alt-Schloss* compenserait à peine la fatigue que l'on se donne pour les atteindre, si la mémoire n'évoquait les légendes nées en ce lieu, si l'imagination ne ramenait à ces scènes que ces salles en ruines et désolées ne sont que trop propres à rappeler. La place qu'occupent ces ruines est effrayante par son isolement, et leur grandiose, augmenté par l'immense paysage au-dessus duquel elles pendent, puisqu'il est nécessaire, pour les atteindre, de grimper, comme le chasseur, de rochers en rochers, jusqu'à cette cime. Je n'avais jamais contemplé un paysage si étendu. Le roc sur lequel se dressent ces ruines est élevé de cent pieds au-dessus du cours du Rhin, et, comme il se termine en pain de sucre, le panorama est parfait. D'un côté l'on voit Strasbourg, de l'autre Worms, entrecoupé par le cours du Rhin qui serpente dans toutes les directions. C'est là le dernier plan; le premier le surpasse en beauté. Des collines sans nombre entourent Bade de tous côtés et s'étendent au loin; elles s'entrecoupent les unes les autres avec un tel mélange de contours, une si capricieuse variété de teintes, alors que la lumière se joue sur le flanc des monts couverts de sombres pins, que la vue, devenue confuse par tant de sauvage magnificence, erre de sommets en sommets, de vallées en val-

lées, incapable de décider à quel point elle donnera la préférence.

On nous montra parmi les ruines une arcade peu élevée, s'abaissant graduellement, et bloquée par des piles de pierres. Notre guide nous dit qu'elle communiquait avec les chambres souterraines du château. C'est une vraie mortification de recevoir pour réponse à la demande toute naturelle de visiter les cachots, ces fâcheuses paroles : « Madame, le souterrain est comblé ? »

D'immenses masses de granit s'élèvent au-dessus des bois, près du château ; il semble qu'elles soient une continuation de ses murs. Là mes compagnons trouvèrent de l'occupation, l'un, pour ses crayons, l'autre pour son marteau. Pour moi, ayant aperçu une table et un banc placés à l'ombre, je m'y assis. Il était impossible que les rayons du soleil vinssent me trouver là. De grands pins, des rocs énormes et de hautes tours projetaient une ombre impénétrable. Nous étions au mois d'août. J'écrivis jusqu'à ce que le froid m'eût saisie au point de ne pouvoir tenir ma plume ; je tremblais de tous mes membres. Je jugeai alors prudent d'abandonner ma retraite et de rappeler mes deux amis. Leur ayant fait connaître le triste état où je me trouvais, ils m'accompagnèrent au bas de la rapide descente, jusqu'à ce que nous eûmes atteint l'avenue ; d'un côté de cette avenue est une place, où les rocs et les ruines sont entassés. A mon grand contentement, on y entretenait un bon feu. Une vieille femme et une jeune fille étaient occupées à y placer des pots et des terrines. Dans divers coins du roc étaient rangés des bouteillles, des verres, de pommes, des prunes, indiquant, comme nous l'espérions, une espèce de restaurant rustique pour ceux qui, comme nous, revenaient grelottans de la solitude glaciale des ruines. Le feu me fit grand bien et avait autant de charme que celui des salons de Chabert. Je m'en approchai de si près, qu'on eût dit que Noël avait subitement pris la place de la canicule. La vieille femme nous souriait avec bienveillance, et je ne crois pas avoir jamais éprouvé plus de jouissance à entendre craquer et briller les fagots dans le foyer.

En regardant autour de moi, j'aperçus plusieurs conduc-

teurs de baudets ; le mien était du nombre. Ils se reposaient sous les angles de ce singulier cabaret. En mon honneur, une vieille chaise fut tirée de la cachette. Je me mis alors à suivre avec satisfaction les progrès de quelque chose qui bouillait dans un petit poêlon de cuivre, et qui ressemblait, aussi bien que la vieille qui le surveillait, aux détails d'un tableau de Van Ostade ; enfin, elle me présenta dans un bol le résultat de ses peines. Ce n'était pas du vin du Rhin, ni aucune espèce de nectar, mais bien quelque chose qu'elle appelait du punch, et que je trouvai préférable à toute autre boisson.

Les deux heures qui nous restaient devaient être dévolues à visiter la résidence et les chambres du tribunal secret. Je remontai donc sur mon âne, et nous nous mîmes à descendre.

Une Alsacienne aux yeux noirs et animés nous servit de guide dans le château. Elle était bien, pour sa profession, la créature la plus intelligente que j'aie rencontrée, et nous eûmes avec elle une conversation fort amusante. Dans l'ancienne galerie de tableaux, elle nous charma par sa grande connaissance de toutes les alliances que la famille de Bade avait contractées. Tout le château est fort curieux ; mais ce qui reste de la partie habitable est loin d'être superbe ; les appartemens arrangés ont un air de vieille dignité nullement agréable. La grande duchesse Stéphanie en a fait sa résidence d'été. Ces appartemens ont une vue magnifique ; mais rien ne pourrait me faire oublier les mémorials effrayans de ces murs. Son altesse étant alors à Rome, nous fûmes visiter toutes les salles, et je m'étonnai de la force des nerfs de cette princesse, en contemplant la sombre chambre à coucher qu'elle habite.

Lorsque nous eûmes atteint la grille intérieure du château, notre jolie guide s'arrêta « Maintenant vous allez voir les cachots, dit-elle, comme si elle doutait que ce fût notre intention. « Assurément, mademoiselle, » fut notre réponse. « Attendez donc, » reprit-elle, et elle nous laissa quelque temps sur les marches de la grande porte. Elle revint avec une lanterne et une grosse clef, puis prononça un « suivez-moi » avec une solennité comique. Nous entrâmes, par une porte intérieure, dans une tour qui flanque le monument ;

on y voit un bel escalier de pierre, de forme spirale, qui conduit aux chambres. L'Alsacienne descendit, et nous la suivîmes; mais je me trouvai désappointée, car l'approche des ruines n'est nullement mystérieuse. L'escalier conduit dans une immense pièce voûtée, suffisamment éclairée par des fenêtres grillées, percées très-haut dans les murs. « Cette chambre, dit notre guide, et les deux autres qui en dépendent, étaient autrefois la retraite des femmes en temps de guerre. » Les deux autres pièces sont aussi dans le même style, et ne présentent l'aspect de cachots que par les fortes barres de fer qui défendent les fenêtres. De là nous passâmes dans une chambre de bain. Le conduit par lequel s'échappait l'eau chaude est placé non loin de l'endroit où est actuellement la source d'eau chaude de Bade. De larges réservoirs de pierre sont placés dans une salle extérieure, d'où l'on transportait l'eau froide pour modérer la chaleur de la source, qui, sans doute, alors comme à présent, était trop chaude pour qu'on pût s'y baigner.

Personne ne doute que ce bain ne soit d'architecture romaine; mais il n'est pas certain que les donjons soient du même style; la croyance la plus générale est qu'ils sont de construction allemande, et d'une date fort antérieure à celle de l'élévation du château.

On dit que le château, bâti dans cet endroit, qui fut depuis presque entièrement dévoré par un incendie, date du treizième siècle, et qu'il était habité, dans les temps de paix, par le margrave, qui a encore sa plus forte garnison postée au Alt-Schloss, sur la montagne; mais il est bien évident, d'après la construction du bâtiment actuel, qu'il est d'une époque postérieure à l'usage de ces horribles souterrains.

Notre guide s'arrêta à la sortie d'une pièce voûtée, située au-delà de celle où se trouvent les réservoirs. Elle nous annonça que là nous devions dire adieu à la clarté du jour qui s'introduisait encore à travers les fenêtres. La jolie Alsacienne chercha et trouva plusieurs flambeaux qu'elle mit dans nos mains, en nous disant que les passages que nous allions traverser étaient en si mauvais état, qu'il serait dangereux d'y aller sans lumière. Elle ouvrit alors une petite

porte, et, descendant deux marches, nous fit entrer dans un étroit passage terminé par une salle voûtée et carrée. L'aspect de ce passage et la triste horreur des voûtes, m'ôta la crainte que j'avais eue de ne point trouver les cachots assez affreux. Jamais murs de pierre n'ont eu cet air de désolation. Cette salle avait plus d'une ouverture; mais l'entière obscurité et l'irrégularité de l'arrangement de ces horribles cellules nous ôtèrent l'envie de les examiner.

En atteignant l'extrémité d'un de ces passages, nous fûmes arrêtés par une porte de pierre d'un pied d'épaisseur, taillée d'un seul morceau dans le roc de granit. Cette porte restait entre-bâillée, et notre guide se prépara à l'ouvrir, en mettant un bâton dans la fente, avec l'aide d'Henri; en se servant du bâton comme d'un levier, cette lourde masse fut ébranlée et nous pûmes pénétrer au-delà. — Voici la première prison, dit-elle et elle s'arrêta assez long-temps pour que nous en pussions envisager toute l'horreur. Entièrement privés de lumière et d'air, nous nous sentions glacés jusqu'au fond de l'ame.

—Voici la seconde, continua-t-elle comme elle passait une autre porte en roc massif construite de la même manière que la première; et une sombre voûte s'offrit encore à nos regards. Nous traversâmes ainsi dix souterrains, quelques-uns taillés dans le roc, d'autres construits avec d'immenses blocs de marbre.

Après avoir traversé plusieurs passages où je me serais perdue sans un guide, nous atteignîmes une chambre d'une plus vaste dimension dont l'aspect et l'atmosphère eussent glacé un cœur de lion. Notre guide s'arrêta sur le seuil et dit : « Voici la chambre de la question. » Plusieurs anneaux de fer attachés au mur de la prison indiquaient d'une manière assez intelligible comment étaient traités les condamnés.

Une des ouvertures qui conduit à cette horrible pièce est terminée par un mur le long duquel court un autre passage à angles droits. Juste au coin où il tourne, le terrain, formé de terre et de rocaille, disparaît pour faire place à un plancher interrompu de distance en distance de manière à laisser des ouvertures entre les planches. Le guide attendit

que nous les eussions franchies ; et quand nous fûmes arrivés à la porte de la galerie qui est placée aux angles droits, il s'arrêta et dit : « Voilà les oubliettes. » La jeune fille nous désignait les planches sur lesquelles nous venions de marcher.

— Qu'est-ce qu'une oubliette ? fut la question générale, quoique ce mot intraduisible nous eût déjà suggéré l'idée d'un complet oubli.

Je soupçonne que la demoiselle aux yeux noirs avait étudié avec tact son rôle. Le ton avec lequel elle répondit à notre question n'était pas celui de l'émotion.

« C'est le *fatal baiser de la vierge,* dit-elle. Lorsqu'on avait dit sur un prisonnier la sentence d'oubli, il sortait de la salle du jugement par cette porte ; alors ces planches manquaient sous lui, et on n'en entendait plus parler. »

Un frémissement causé par l'horreur et la curiosité que ce récit nous inspirait nous porta à tâcher de sonder du regard l'abîme, par une ouverture d'un demi-pied qui se trouvait entre le mur et les planches. Mais nos lumières n'étaient pas suffisantes pour l'éclairer, et, en dépit des efforts d'Henri, qui se pencha sur l'ouverture, l'obscurité nous empêcha de rien distinguer.

L'Alsacienne souriait en voyant ses peines. « Vous n'êtes pas le premier, dit-elle, que j'aie vu prêt à soulever ces planches pour mesurer le gouffre ; mais on dit qu'un petit chien entreprit cette découverte avec plus de succès qu'aucun de vous. »

Nous insistâmes pour savoir ce que cela signifiait, et elle nous conta une histoire arrivée il y a trente ans. Un gentilhomme vint voir le donjon, suivi d'un chien favori. L'animal était petit, et en flairant l'ouverture il y tomba, en poussant des cris affreux. Le visiteur, qui aimait beaucoup son chien, eut assez d'influence pour obtenir qu'on fît des recherches. Des ouvriers tenant des torches allumées descendirent à l'aide de cordes. Non-seulement le petit chien fut remonté vivant, mais des lambeaux de vêtemens, des ossemens et des morceaux détachés d'une roue hérissée de lames de couteaux furent trouvés dans l'endroit où le petit chien était tombé.

Après avoir écouté l'histoire de la fosse sur le bord de la-

quelle nous nous tenions, nous suivîmes le narrateur, qui nous conduisit devant une grande porte de fer d'un travail fort curieux. Cette porte cria sur ses gonds de la manière la plus désagréable, lorsqu'on l'ouvrit pour nous faire passer. « Ici, dit l'Alsacienne, est la salle du jugement; ici les membres du tribunal secret s'assemblaient pour examiner les prisonniers avant de prononcer la sentence; et du château qui est sur la colline, on les faisait entrer par cette ouverture. » En parlant ainsi, elle éleva son flambeau pour nous montrer une ouverture pratiquée dans le haut du mur, mais qui était fermée, à la distance de quelques pieds, par de grosses pierres placées les unes sur les autres.

— On voit encore, dit la jeune fille en nous montrant des pierres placées à intervalles dans le mur, on voit encore la place des siéges où s'assirent les francs-juges.

— A-t-on parcouru ce passage d'un bout à l'autre? lui demandai-je.

— Oh! oui, très-souvent, mais pas dans ces derniers temps. Une partie de la voûte tomba, et il pourrait y avoir du danger. Aussi a-t-on bouché les deux bouts afin d'éviter un malheur.

Nous eussions bien volontiers couru risque de danger pour parcourir ce passage; mais, comme nous n'eussions pas obtenu cette permission, il fallut retourner sur nos pas. Notre guide s'arrêta encore sous un passage et nous dit de lever les yeux : nous regardâmes au-dessus de nous, et à une grande élévation, nous aperçûmes la clarté du ciel, pénétrant faiblement par une ouverture large de trois pieds. Cette ouverture se prolongeait, comme un tuyau de cheminée, jusqu'à la place où nous nous tenions.

» C'était par cette ouverture, dit le guide, que tous les prisonniers étaient descendus dans les donjons. Cette lumière provient d'une chambre placée sous les combles du château. »

Je demandai à la voir.

« Vous ne verrez qu'une chambre ordinaire, dit-elle, évitant ainsi de répondre à notre question; puis elle ajouta : — Il n'y avait qu'une seule chaise dans cette chambre où l'on conduisait le prisonnier; il s'y asseyait, et dans un

moment, il se trouvait ici. L'aventure de lord Oxford était devant nos yeux.

Je n'ai jamais été plus complètement fatiguée que je le fus lorsque je revins au grand air : mes facultés avaient été si long-temps en action. Je crois que mes compagnons étaient dans le même état ; car, en dépit de tout ce que nous avions à dire après une pareille matinée, nous demeurâmes silencieux pendant tout le chemin, comme si nous craignions que le terrible pouvoir dont nous venions de quitter le domaine ne hantât son ancien territoire, et qu'il pût entendre ou punir nos propos.

Ce fut un contraste bien frappant que celui qui nous fut offert en entrant dans les brillans salons de Chabert. La clarté du jour, réfléchie par de brillans miroirs et par des yeux pleins de gaieté, nous fit oublier les sombres cavernes et les tombes vivantes, encore présentes à notre pensée. Enfin le vin du Rhin et le quartier de chevreuil nous firent apprécier à sa juste mesure l'horreur du lieu que nous venions d'abandonner et tout l'agrément de celui où nous étions arrivés. Le soir, nous allâmes au bal de souscription.

Le grand salon offre alors un brillant spectacle. On établit une séparation entre la table de roulette, et l'espace qu'on laisse libre forme une antichambre par laquelle on passe pour se rendre dans la salle de bal. La multitude des glaces, des fleurs, des lumières, l'élégant assemblage de la société qui se meut continuellement dans ces grands appartemens, tout donne à ce bal un éclat charmant.

Nous y vîmes walser dans la perfection ; et quoiqu'il y eût parmi les walseuses grand nombre de nos compatriotes, le gracieux ensemble n'en fut pas altéré ; l'exemple semblait les inspirer. La musique était excellente, et il était impossible de n'être pas satisfait d'un pareil spectacle. La société était un composé de toutes les nations, et la mode tout-à-fait parisienne. J'ai rarement vu tant de jolies femmes réunies. Une dame russe, de haut rang, qui avait passé toute la saison à Bade, me désigna plusieurs personnes de distinction qui se trouvaient au bal, des lords, des ducs et des princes du sang royal.

« Les délices de Bade sont généralement appréciés par tou-

tes les nations de l'Europe, me dit cette dame, et il n'en est pas une qui n'y envoie quelques représentans d'élite.

La conséquence de cela, continua-t-elle, est que les escrocs s'y rendent aussi dans l'espérance de réussir aux tables de jeu. »

J'ai entendu faire la remarque que les personnes sans éducation ont souvent un tact merveilleux pour distinguer les vraies et les fausses prétentions des gens avec lesquels ils sont en rapport, et je me rappelle un changeur de monnaies, à Dieppe, qui me dit avoir, pendant trente ans, prêté de l'argent aux voyageurs qui se trouvaient dans l'embarras, et ne s'être pas trompé une seule fois sur un de ceux qu'il avait jugés honnêtes gens. « Je connaissais leurs moyens, disait-il, aussi bien que s'ils m'eussent remis leurs titres de propriété dans les mains. » Je n'ai jamais douté de la vérité de cette assertion; mais seulement à Bade, j'appris à lire les caractères de l'alphabet qu'il employait.

Comme je ne dansais ni ne jouais, j'eus pleinement le temps d'étudier ces caractères. Il est étrange que ni l'esprit naturel ni des efforts constans, stimulés par les plus grands intérêts et par la nécessité, ne puissent donner à un homme ce qui est si naturel à un autre. Les élémens extérieurs sont les mêmes, tous deux ont des yeux, un nez, une bouche, du drap fin, du satin, des moustaches, et un ruban à la boutonnière; mais à la première vue, il en sera comme de la fleur pompeusement arrangée et encadrée sous verre et la rose nouvellement cueillie. La différence et la même entre l'homme bien né et l'intrigant qui le singe; quoi qu'ils fassent, ils sont reconnus, et les dons extérieurs ne peuvent les sauver.

Le jour suivant était un dimanche; nous passâmes par les promenades publiques en nous rendant à l'église; et, comme nous en avions le temps, nous jetâmes un coup d'œil dans les salles de jeu, déjà remplies par des personnes qui occupaient et entouraient les tables. En revenant de l'église, nous y entrâmes encore, et cette scène effrayante de folie était alors à son zénith.

Je doute qu'on puisse se faire une idée, ou comprendre le spectacle qu'offre une table de jeu, sans l'avoir vu de

ses yeux. J'ai vu des femmes, distinguées par leur rang, l'élégance de leur personne, la modestie et la réserve de leurs manières, s'asseoir à la table de rouge et noir, avec le râteau et la carte en main, pour ramener leur gain et marquer les passes du jeu. Je ne nommerai pas les dames que j'ai vues ainsi occupées, et je regrette d'être obligée d'avouer que deux de ces dames étaient mes compatriotes.

Il y avait une des femmes de ce cercle que j'ai étudiée des jours entiers, pendant mon séjour à Bade ; je l'épiais avec un intérêt presque déraisonnable; car si j'en avais examiné d'autres d'aussi près, j'aurais trouvé plutôt à me réjouir qu'à m'affliger. Elle était jeune, vingt-cinq ans à peine, et, quoiqu'elle n'eût pas une brillante beauté, il y avait quelque chose de séduisant dans ses manières et toute sa personne. Sa mise était élégante, mais simple ; un chapeau blanc fermé d'un voile de gaze ; une robe de soie bien faite ; de petites mains blanches, ornées de belles bagues ; une montre très-riche ; une expression pensive et inquiète : tel est le portrait de la personne que ceux qui étaient à Bade au mois d'août 1833 se rappelleront avoir remarquée. On se souviendra aussi qu'à toute heure de la journée on la voyait à un table de rouge et noir, presque toujours assise à la même place ; son mari, qui avait la tenue d'un gentilhomme, comme elle avait les manières d'une femme distinguée, se tenait presque toujours auprès d'elle. Il ne jouait pas, et je m'imaginai que son visage exprimait l'inquiétude ; cependant il lui rendait avec bonté le doux sourire qu'elle lui adressait lorsque leurs regards se rencontraient; je n'ai jamais remarqué qu'il exprimât le moindre désir de lui voir quitter la table de jeu.

Quelque chose se peignait sur la partie inférieure de la figure de cette dame que, d'après mes connaissances en physiognomonie, j'aurais traduit d'une manière tout opposée au goût qu'elle paraissait avoir pour le jeu, et cependant elle y consacrait ses heures, ses jours, sans excepter le dimanche, établi par Dieu pour le repos. Elle était constamment assise, jetant des poignées de pièces de cinq francs, quelquefois les ramenant à elle, jusqu'à ce que la fatigue eût terni le lustre de ses yeux et répandu sur sa jeune figure une sévère

expression de lassitude. Hélas ! hélas ! cette belle créature serait-elle mère ! Dieu veuille qu'il en soit autrement !

A la táble de jeu, un autre visage attirait notre attention; c'était une pâle et inquiète vieille femme ; elle semblait ne pouvoir plus long-temps cacher ses émotions sous le masque impénétrable d'indifférence dont tout joueur exercé sait s'affubler. Elle tremblait au point de ne pouvoir tenir le rateau avec lequel elle avançait ou éloignait son enjeu ; les angoisses de la mort étaient lisibles sur son front ridé, et pourtant les heures, les jours la trouvaient toujours fixée sur la chaise enchantée. Je n'ai jamais vu la vieillesse dans une position plus dégradante ; on m'assura qu'elle était d'un haut rang, et mon interlocuteur attestait (j'espère pourtant qu'il y a erreur) qu'elle était Anglaise.

Le dimanche soir, on dansait, mais sans toilette, dans les salles de la conversation ; c'était une des trois soirées dansantes que l'on donne par semaine, et auxquelles tous les souscripteurs sont admis. Nous admirâmes encore les walses ; mais la salle n'était pas si propice que le grand salon à les faire paraître dans tout leur éclat.

La seule différence qui distingue à Bade le dimanche des autres jours de la semaine, c'est la multitude de villageois qui viennent se mêler à la foule de la ville ; leur costume et leur air de gaieté divertissent très-agréablement la scène.

Quelques jours furent employés par nous à visiter la célèbre vallée de la Mourg et l'Éberstein, rendez-vous de chasse appartenant au grand-duc; il s'élève au-dessus de la rivière, dans un des endroits où elle développe le plus de beautés. Pour visiter la partie la plus remarquable du pays, il faut commencer l'excursion par la montagne de Gernsbach, et continuer par la Mourg jusqu'à Éberstein, d'où l'on revient par la vallée de Bade.

C'est un voyage bien fatigant pour les chevaux qu'une telle excursion par une chaude journée d'été ; mais aussi il n'est pas un voyageur qui n'ait été enchanté du magnifique spectacle qu'offre cette promenade. La chaîne de collines sur laquelle passe la route, forme les avant-postes de la Forêt-Noire, et participe déjà de sa sombre et solennelle grandeur. Lorsque la route a surmonté le Herrnwiesse,

elle continue sur une éminence qui unit plusieurs élévations à cette route., pendant plusieurs milles jusqu'à l'endroit de sa descente. De tous côtés aboutissent et commencent une infinité de points de vue de la forêt.

Il y a des portions de cette route hardie tellement fermées par des blocs de granit et des profondeurs interminables de pins, que c'est avec étonnement que je m'aperçus être arrivée à son terme; car, comme les autres, elle se termine sur le flanc de la colline et permet de contempler la scène qui est au-dessous, à savoir les vallées, les ruisseaux, les chaumières, les coteaux, et toute la campagne qui ressemble à une terre enchantée en miniature.

Nous étions descendus de voiture dans une des passes les plus romantiques de la montagne, pour mieux jouir des beautés de la scène; nous fûmes surpris d'entendre un chœur de voix qui s'élevait à quelque distance de nous dans les arbres. Comme nous entendions que les chanteurs approchaient, nous nous arrêtâmes pour les voir passer; ils parurent bientôt sur la route, derrière les arbres, et étaient au nombre de vingt. Nous apprîmes de notre conducteur qu'ils étaient des pélerins et revenaient de l'autel de Smolenkirch.

La plus jolie vallée que l'on découvre du haut de ces collines, est celle de Mummelsée. Quoique bien au-dessous des hauteurs, elle s'élève au-dessus du niveau du ruisseau. Son nom de Mummelsée signifie Lac-des-Fées; c'est dans cette vallée que de bienveillans esprits s'assemblent à la pleine lune, et si les bonnes ménagères à cinq lieues à la ronde ont cette nuit un ouvrage quelconque commencé, elles peuvent le laisser, les bonnes fées ne manquent pas de le faire, sans exiger ni paiement ni récompense; car je n'entendis point parler *du bol de crême toujours préparé* dont parle Milton, comme le salaire dû aux laborieux Goblins. La descente de ces collines à la petite ville de Gernsbach est une des plus rudes où je me sois aventurée en carrosse; mais toutes mes craintes s'évanouirent dans l'admiration qu'excite la scène. La vallée de la Mourg s'ouvrit devant nous, et si on y arrivait en parachute, je ne crois pas que l'idée d'y courir le danger de se briser

contre un roc, ou d'être arrêté par une branche, puisse un moment suspendre l'admiration.

A Gernsbach, c'était jour de marché, et les gens de la campagne me semblèrent occupés à vendre et à acheter du blé. Ils étaient si pressés les uns contre les autres. que nous eûmes grand'peine à nous frayer passage; mais notre conducteur était Allemand, aussi tout se passa-t-il un peu lentement et le mieux du monde.

Après Gernsbach, nous roulâmes sur le bord de la brillante et rapide rivière de la Mourg, jusqu'à ce que nous eûmes atteint un hôtel rustique situé dans un lieu où il n'y a de place, entre la rivière et la haute colline boisée, que pour l'hôtel, son petit jardin, et la belle route de Mourgthal qui y conduit.

Il était onze heures, et pourtant nous n'avions pas encore déjeuné; aussi donnâmes-nous des ordres pour notre repas avec toute la bonne grâce qu'emploient des voyageurs qui viennent, pendant cinq heures, de respirer l'air des montagnes. Mais, malheureusement, l'hôtel était dans une commotion générale, et pendant long-temps nous crûmes notre cas désespéré. Si nous sonnions pour appeler, les personnes que nous voyions passer devant la porte nous faisaient un signe de tête, mais sans entrer; si nous appelions, « *Ia, wolh* » était la réponse polie que nous recevions, mais on n'approchait même pas. A la fin, réduits au désespoir par la faim, nous trouvâmes le chemin de la cuisine, et si nous eûmes le courage de ne pas satisfaire tout de suite notre faim indomptable, ce fut pour prouver que nous étions des animaux privés et civilisés.

La route qui conduit au bourg est longue et rapide, mais si bien tracée et entretenue, qu'elle forme une promenade charmante. Si j'essaie de décrire le lieu sur lequel est situé le château, je retomberai encore dans le style *usimo*. Sa situation est des plus nobles, des plus jolies et des plus magnifiques. Il y a trente ans, ce lieu n'était qu'une masse de ruines placées sur le point dominant; le *New-Éberstein* fut élevé par les ordres du margrave Frédéric; chaque visiteur doit lui être reconnaissant de lui avoir préparé un spectacle qui n'a pas son semblable dans le monde entier.

Le château est petit, mais construit avec beaucoup de goût. Les fenêtres ont des balcons qui dominent une vue si ravissante, qu'on se la rappelle plutôt comme un rêve que comme une réalité. Le pinacle étroit sur lequel est posé le bâtiment est occupé, à sa plus haute élévation, par une terrasse garnie de fleurs aussi riches en beauté, en couleur et en odeur, que si elles croissaient à une exposition douce et chaude, au lieu de s'élancer d'un roc de granit qui paraît se perdre dans les cieux.

Ce n'est ni l'étendue, ni la richesse de la vue d'Éberstein qui vous jette dans le ravissement, quoique le mont Tonnerre lui serve de limite, que les jolis villages de Weissenbach, Helpertsau, Obergroth, et d'autres dont j'oublie les noms, jettent de la vie sur les rocs élancés qui bordent la petite rivière; toute cela réuni n'a pas tant de charme que la petite rivière elle-même. A la voir s'onduler, se briser, s'élancer, écumer, serpenter au pied de la montagne, on sent le pouvoir de la fascination qui empêcherait qu'on pût détourner les yeux d'un spectacle aussi enchanteur. Ce n'est pas tout, ce bruyant ruisseau ne peut être contemplé pendant quelques minutes sans offrir le plus romantique de tous les objets : un radeau formé d'un tronc d'arbre, sur lequel naviguent les figures les plus pittoresques, se débattant contre le courant et les brisans du ruisseau qui se perd dans les rocs.

Trois de ces petites embarcations opérèrent leur hardi passage sous les murs du château, tandis que nous nous tenions sur sa terrasse. Je n'ai jamais vu tant d'adresse et de courage que celui que déploya l'homme qui les conduisait.

Vus à Eberstein et sur d'autres ruisseaux qui descendent de la Forêt Noire, ces radeaux sont toujours d'un effet bien remarquable, et d'autant plus qu'ils diffèrent selon les diverses places d'où ils partent pour descendre le Rhin. Sur la Mourg et le Necker, ces radeaux étaient formés de troncs d'arbres tels qu'ils étaient au moment où on les abattit. A peu de distance au-dessus de Gernsbach, la Mourg a moins de force, quoiqu'elle continue un angle rapide et à travers un lit tortueux et pierreux. Son mouvement est moins violent qu'à Gernsbach. Là on voit un grand nombre de moulins à eau,

ce qui est d'un pittoresque effet. Les troncs d'arbres sont coupés en planches, car on ne court plus le danger de glisser sur les masses de granit qui semblent, au-dessus d'Éberstein, exciter la colère du fleuve par leur résistance. Ces masses ne s'opposent plus alors à l'impulsion du navigateur, et les radeaux, formant une seule ligne, tracent leur chemin sur le Rhin. On voit des centaines de ces embarcations d'une étendue prodigieuse portant des maisons et des ateliers, et souvent un équipage de cinq cents hommes.

Quelque petit que soit le nouveau château d'Eberstein, il renferme plusieurs appartemens qui méritent d'être vus. Dans l'un d'eux sont d'anciennes armures qui décorent les murs des deux côtés. En quittant le château, nous nous promenâmes encore sur la terrasse, et ce fut avec chagrin que nous quittâmes un lieu qui n'a pas son pareil.

(Mrs Trollope, *Voyage Through Belgium, Baden, Wiesbaden*, etc.)

CONSTANTINOPLE [1].

Me voici sur la route de Constantinople une seconde fois, et cette fois seul, seul, et par la tempête, le calme, les relâches, l'échouement, par tout cela, dis-je, attardé. Dans ce loisir, à travers de graves préoccupations, se sont fait place quelques réflexions sur la ville que je vais bientôt revoir. Bientôt, je l'espère, car déjà se dessine devant notre proue Gallipoli. Or, afin de pouvoir, dès mon arrivée, appartenir tout entier à *Stamboul,* je veux, la plume à la main, en finir avec *Constantinople.* Si lentement nous pousse le vent que j'ai permission de reculer, même un peu loin, dans le passé.

Constantinople! Pourquoi ce nom écrit sur la rature d'un autre? pourquoi ces murs bâtis là plutôt qu'ailleurs? et dans ces murs, et sous ce nom, de quelle destinée nouvelle cette cité est-elle la figure?

Rome, il faut bien remonter jusqu'à elle, Rome, sise aux bords du Tibre, républicaine par ses institutions, porte en elle la fortune de l'Occident; et à peine les pieds sur l'Afri-

(1) Nous devons à l'obligeance d'un ami commun communication du fragment que l'on va lire sur Constantinople, et qui est tiré d'une correspondance de M. E. Barrault, si connu comme prédicateur et apôtre saint-simonien. Après avoir été une première fois à Constantinople avec quatorze jeunes hommes portant, comme lui, le costume des *compagnons de la mère*, après en avoir été éloigné par la police turque, M. Barrault a voulu revoir seul et étudier l'Orient. Ce morceau sur Constantinople est extrait de sa première lettre où il rend compte de ses travaux et de son voyage.

que, une main vers la Grèce et l'Asie, l'autre vers l'Espagne, elle a été adossée par César aux Gaules, à la Bretagne, à la Germanie ; elle achève de s'occidentaliser. Éblouie de tant de gloire, la fraction de l'Europe qui l'avoisine se plie avec reconnaissance à son administration, à ses mœurs, à sa langue ; elle s'attache à elle, et elle en est choyée. Au contraire la Grèce, rebelle à l'idiome vainqueur, et dédaigneuse de la barbarie de Rome ; fière, dans sa servitude, de la splendeur de ses souvenirs et de la politesse de son génie, fait cause commune avec la portion de l'Asie qu'Alexandre a conquise à sa civilisation. Voilà au sein de l'empire une scission, premièrement obscure, mais profonde, entre la partie occidentale, qui adhère à Rome, et la partie orientale, qui incline vers la Grèce.

Au jour du christianisme, la scission devient plus nette. La Grèce, et les provinces græco-orientales, préparées par la philosophie de Platon, accueillent une foi qui les console dans leur défaite et ajoute à leur supériorité intellectuelle sur leurs maîtres. La langue d'Homère s'empresse d'initier les peuples à l'Évangile. Rome le repousse comme une nouveauté dangereuse pour l'ordre établi ; elle défend ses dieux, son pouvoir.

Et le christianisme est déjà assez fort pour tracer le labarum au ciel et donner la couronne sur la terre, que Rome résiste encore. Rome est incorrigible ; il lui faut passer par la verge des barbares pour consentir à son éducation chrétienne. A moins que le génie antique qui réside en elle en ait été expulsé par le fer et par le feu, elle est inexpugnable à la foi nouvelle. Rome, croit à la force ; pour être convertie, elle doit être baptisée dans son sang. L'empereur, néophyte du Christ, est obligé de la céder au sénat adorateur de Jupiter ; et tel est le prestige dont des siècles de gloire entourent l'ancien culte, que le sénat, pour justifier son idolâtrie, n'a qu'à montrer le Capitole, où la chaîne de tant de peuples a été scellée dans l'autel de ses dieux. Constantin triomphant est exilé, sur son trône chrétien, de la ville des Césars. Alors, pour la punir de ses persécutions continues jusque sur lui ; alors, pour assurer avec sa propre autorité la victoire du christianisme, il casse Rome et résout de transporter ailleurs la capitale.

Il tourne les yeux vers cette partie orientale de l'empire qu'une inimitié croissante a tenue détachée de l'Italie. Déjà Antoine avait rêvé d'y fixer le siége du pouvoir; mais ce n'était pas à Cléopâtre entre le bras d'Antoine, c'était à la croix aux mains de Constantin à déshériter Rome.

Constantin marche vers la Grèce, dont le fervent prosélytisme promet une base solide au nouveau trône, plus rapproché d'ailleurs du berceau de la nouvelle croyance. Au midi, morcelé et républicain, il préfère le nord, compact et monarchique. Du nord, il pourra achever de vaincre les restes du paganisme, dont le midi fut le brillant théâtre. Après avoir hésité peut-être s'il ne rendrait pas Rome au sein de sa mère en édifiant sa ville sur les ruines de Troie, mieux inspiré, il passe, ne s'arrête qu'au Bosphore; et là, entre deux mers, entre deux continens, dans une position éminemment propre à réunir et à dominer, admirablement défendue par la nature, favorable à toutes les relations commerciales, il trace l'enceinte de sa cité; ou plutôt Bysance, colonie de Mégare, s'agrandit pour recevoir ce déménagement d'une capitale. De là sans doute il prétendait, par lui et par ses héritiers, gouverner tout l'empire. Mais la fondation de Constantinople détermine la séparation des deux portions déjà divisées de ce grand corps. Il y a de ce jour un empire d'Occident et un empire d'Orient.

Constantinople, cité romaine et grecque, fut d'abord le siége de l'empire et la métropole du christianisme. Constantin affecta la suprématie dans les choses saintes comme dans les choses politiques. Alors le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel étaient sans limites précises. Le successeur des pontifes de Jupiter s'arrogeait comme un droit du diadème le pontificat de la loi de grâce; et les prêtres, encore tout saignans du martyre, voyant s'étendre sur leurs blessures la pourpre impériale, montraient moins d'indépendance que de zèle; ou ils étaient trop préoccupés de l'achèvement de leur victoire pour arrêter les usurpations du sceptre leur appui. Sous le patronage des empereurs, Constantinople devint comme le forum où s'agitèrent tous les débats théologiques qui remplaçaient les querelles philosophiques. Si le christianisme, à l'état de dogme, s'était élaboré à Alexan-

drie, il continua, à l'état de foi, son travail de controverse à Constantinople. Alexandre avait bâti pour Platon, Constantin pour Jésus. Et qu'on sache plus de gré aux Césars d'avoir fait de la religion leur affaire. La religion de l'esprit, en exaltant l'intelligence récemment affranchie, précipitait les uns dans la licence, la bizarrerie, l'entêtement des opinions, et les autres dans l'inaction, la solitude, la rêverie; Constantinople eut à corriger l'école et la Thébaïde. Ce furent les Césars qui prévinrent les abus de l'individualisme philosophique ou monacal, en constituant à la fois en corps la doctrine et la société chrétienne; ce furent eux qui sauvèrent le christianisme, spirituellement de la confusion des sectes, et matériellement du chaos des barbares. Tandis que, par la force ou la prudence, ils amortissaient l'impétuosité de cent hordes sauvages, ils réprimaient cette luxuriance d'hérésies dont l'Orient même favorisait le développement, et qui, toujours extirpées, montaient toujours avec le trône à mesure qu'il grandissait. Ils eurent encore à limiter l'invasion des armes persanes, et des doctrines orientales, qui marchaient avec elles. Pour cette œuvre, ce ne fut pas trop de l'union du génie de la Grèce et du génie de Rome. Rome tint le bouclier contre lequel s'émoussa le fer de l'étranger; à l'ombre du bouclier, la Grèce déploya sa pénétration et sa subtilité en faveur de l'orthodoxie. Enfin, grâce à cette heureuse union, s'inaugura le nouveau culte. La croix, long-temps condamnée aux catacombes, à d'humbles toits, ou à l'hospitalité des temples profanes, la croix brilla à la face du ciel, se dressa dans des basiliques bâties à sa gloire, et y reçut l'hommage de tous les arts, qui versèrent à ses pieds l'offrande de leurs parfums et de leurs richesses. Ainsi la Grèce et Rome, après avoir travaillé concurremment à la création de l'Europe, enrichies du legs sublime de Jérusalem, concentrent leurs efforts dans Constantinople, élèvent haut la croix sur les limites mêmes du monde occidental et du monde oriental, et par-là elles en opèrent définitivement la séparation politique et religieuse. Constantinople est comme le triomphe de cette longue suite de victoires gagnées par tant de héros et de sages au profit de l'indépendance de

l'Europe; et ce trophée, érigé près des bords mêmes où commença la lutte, devient en même temps pour l'Europe un boulevart contre l'Asie.

Tandis que le monde grec, soutenu de l'alliance et du nom même de Rome, fait sa tâche, le monde latin meurt. La nouvelle capitale avait attiré vers elle tout ce qu'il y avait de forces, de richesses, de vitalité; et elle eut, pour résister aux barbares, du sang et de l'or. Ce fut une digue imposante devant laquelle recula l'inondation pour aller, de l'Orient, se déverser presque tout entière sur l'Occident, qui lui était en quelque sorte livré. Le Capitole, abandonné à la protection de ses dieux, expia sa fidélité à leur culte.

Toutefois, au milieu du carnage et des ruines invoqués en témoignage du néant des choses humaines, d'infatigables apôtres appellent les peuples à une religion dont tant de misères semblent justifier les enseignemens et les prophéties. Rien n'est plus stable sur la terre; il y a hâte de s'emparer du ciel, où seulement la gloire et la paix sont impérissables. Chaque pierre qui tombe du royaume de César fortifie la croyance au royaume de Jésus; et, le fer à la main, l'ennemi pousse les vaincus au pied de la croix, seul refuge qui reste debout en pareille mêlée. Ainsi les prêtres ont raison du monde. Juges, ils avaient condamné au nom de leur Dieu la société païenne souillée de sang et de débauches; pour exécuter leur sentence, Dieu arme un bras séculier : ce sont les barbares; et, grâce à ces auxiliaires, ils convertissent en masse. Ils ont également bon marché de cette gentilité imprévue qu'ils intéressent au baptême en lui livrant à ce prix les clefs de la vieille cité. C'est peu : si en Orient l'autorité religieuse avait été usurpée par les Césars, en Occident l'autorité politique, désertée avec terreur par les délégués de l'empire, est saisie par les prêtres, hardis à s'interposer entre les vainqueurs et les vaincus. Déjà le sacerdoce occidental avait paru de bonne heure ne porter qu'avec impatience le joug des empereurs, comme jadis le patriciat celui des premiers rois. Loin de la cour de Constantinople, il avait gagné en indépendance, en dignité, en influence. Ne fut-ce pas aux portes d'une église de Milan

que Théodose, homicide d'une ville, trouva un Ambroise prêt à lui interdire l'entrée des saints lieux, jusqu'à ce qu'il eût expié son crime? Enfin ce sacerdoce, par les barbares, fut complètement affranchi du pouvoir impérial, sans être par eux asservi. Ignorans et avides de batailles, ces rudes prosélytes faisaient leurs affaires, et ne prétendaient point s'ingérer doctoralement dans celles de l'église. De là prompte division en Occident et du temporel et du spirituel.

Et alors Rome, châtiée dans son orgueil, commença à se changer. Les barbares avaient pris la ville sur ses dieux et sur l'empire; à son tour la religion prit la ville sur les barbares. Rome cependant se ressouvint que sa destinée était de commander. L'église latine, plus récente que l'église grecque, lui envia peu la gloire des magnifiques homélies et des ardentes controverses. Au milieu d'un monde inculte et sans lettres tel que le faisait l'invasion de la barbarie, elle dédaigna, à l'exemple de la Rome antique, le beau langage et les subtilités de l'esprit, imprima à son apostolat un caractère éminemment politique, et travailla à étendre, à consolider son autorité, en se servant habilement des victoires des barbares sur l'empire, et des succès de l'empire sur les barbares. La Grèce avait eu ses bouches d'or; Rome prépara en silence les bulles qui devaient régir la chrétienté. Enfin, après quelques siècles de débrouillement, l'évêque de Rome assit le pouvoir de l'Église. De son côté, Charlemagne constitua fortement l'organisation du monde, et, au contraire de Constantin, qui avait tenté l'absorption du spirituel par le temporel, il en opéra la séparation, en attendant que de sa forte main Hildebrand essayât de superposer au monde temporel le monde spirituel. Ce fut ainsi que le christianisme, grâce au génie propre de l'Occident et à l'invasion des barbares, poursuivit son développement et prit une face nouvelle. De ce moment, Rome devint la métropole du christianisme. Rome une seconde fois succéda à la Grèce, et la ville qui s'était si long-temps enivrée du sang et rassasiée de la chair des peuples, commença à leur distribuer une nouvelle vie au nom de celui qui avait dit : *Mangez : ceci est ma chair; buvez : ceci est mon sang.* Alors, chrétienne et

papale, elle revendiqua le grand nom de romain qu'avait pris l'empire d'Orient; et Constantinople ne fut plus que la capitale schismatique de l'empire grec.

L'Occident et l'Orient formèrent deux communions à part l'une de l'autre, qui s'épuisèrent des siècles durant en querelles et en vains efforts de conciliation : ni l'une ni l'autre ne pouvait abjurer son génie. Sans doute l'orthodoxie, au point de vue purement chrétien, était du côté de Rome; mais puisque la société, dans son progrès, a convaincu le christianisme de n'être lui-même qu'une grande hérésie, eu égard à la plénitude de sa vie, il faut réhabiliter l'hétérodoxie orientale, qui ne fut qu'une déviation, à la rigueur, d'un dogme incomplet. A bien prendre, l'hérésie de Constantinople datait de sa naissance. Si Constantin avait été le père de la ville nouvelle, Arius en avait été le parrain. Arius faisait de Jésus un *personnage* surhumain, et non l'une des *personnes* de Dieu; par-là il détruisait le mystère de la Trinité, et il ramenait le christianisme à l'idée brute de Moïse ou de Socrate, en rétablissant au-dessous d'elle une sorte de polythéisme. De la sorte arrangé, le christianisme était sans contredit plus accessible à l'intelligence encore grossière de tous ces barbares, auxquels l'arianisme en ouvrit les portes; et, si subtil que fût le génie de la Grèce, il devait aussi le satisfaire, à cause de son penchant à l'anthropomorphisme. Terrassée par Athanase et le platonisme d'Alexandrie, l'opinion d'Arius ne laissa donc pas de se continuer dans l'empire d'Orient : la trace en est manifeste dans le symbole de son Église, d'après lequel le Saint-Esprit procède uniquement du Père, et le Fils reste en dehors de cette communion des deux autres personnes. Évidemment, aux yeux des Grecs, le Christ avait été divinisé bien plus qu'il n'était divin, et ils croyaient son apothéose mieux que le Verbe de Dieu fait chair. Pour Rome, le Fils était un mystérieux développement du Père, égal au Père, consubstantiel au Père, et c'était surtout sous la figure du Fils, crucifié et ressuscité, que lui apparaissait Dieu; pour Constantinople, il y avait agrégation plutôt que fusion intime des trois personnes divines, et le personnage dominant était le Père, c'est-à-dire Jehovah, Jupiter, le Créateur, le Dieu de la Force et des

Armées. Constantinople rompait bien moins que Rome avec Jérusalem. Le christianisme oriental s'arrêtait à une sorte de judaïsme hellénisant; témoin la discipline du clergé, dont les membre supérieurs seulement faisaient vœu de célibat, tous les membres inférieurs ayant liberté de se marier; témoin la communion, qui se célébrait par le pain avec du levain, tandis que l'austérité spirituelle de Rome avait adopté le pain azyme, ténu et transparent, comme le symbole le plus pur de la vie céleste.

Raille qui voudra, comme insignifiante et frivole, cette querelle des Grecs et des Latins sur la syllabe *oi* : présente ou absente, cette syllabe est une des expressions caractéristiques de la différence de l'Occident et de l'Orient; elle dit dans un cas l'unité et dans l'autre la multiplicité. Pour qui sait lire, à chaque page de l'*Histoire du Bas-Empire* est écrite cette syllabe fatale; elle y occupe tout l'espace qui sépare le trône pontifical, d'où un Hildebrand marchait sur la tête des rois, du trône impérial d'où Constantin disposait à son gré du *lituus* des patriarches. Sans elle, Rome tendait au despotisme spirituel; avec elle, Constantinople affectait le despotisme temporel.

Ces deux grandes communions achevaient de se différencier par leur organisation politique. Charlemagne, sur les ruines de l'empire d'Occident dont la barbarie avait brisé la centralisation, ne tenta point de recommencer les despotisme antique; il transforma la monarchie en suzeraineté, l'aristocratie en féodalité, la servitude en vasselage. A côté de ses obligations, chaque membre de la nouvelle hiérarchie eut une part de pouvoir et d'indépendance; la dignité individuelle s'exalta; l'honneur naquit, ressort neuf de la société; la religion et l'amour le consacrèrent, et le monde latin eut une chevalerie. Le monde grec n'en eut pas; là le monarque était un despote, le grand un patricien, le sujet un esclave, l'homme d'armes un demi-théologien, le prêtre un raisonneur fanatique ou un courtisan de César; et la femme y était enfermée; là défaillit, avec l'étouffement de toute personnalité et de tout enthousiasme, cette énergique virilité que la division du spirituel et du temporel avait développée dans la barbarie christianisée. Le monde grec eut

des eunuques, et le monde latin n'en eut pas. Certes, pour la mission qu'il avait à remplir, sa constitution fut bonne; pour tenir tête aux Barbares, aux Persans, aux Musulmans, l'empire d'Orient avait dû conserver une partie de l'armure antique, tout en la laissant affaiblir par l'influence de sa foi nouvelle, aussi ne fit-il que résister et finit-il pas être entamé.

L'art à Constantinople fut l'expression de l'organisation politique et religieuse que nous avons signalée et de l'œuvre qu'accomplit l'empire.

La prédication y manqua de liberté, et dès-lors d'enthousiasme, gêné que fut l'essor de l'inspiration par l'autorité ombrageuse des Césars; l'éloquence sainte en fut en quelque sorte bannie avec saint Jean Chrysostôme, qui dut expier la hardiesse de ses discours par l'exil et la mort. D'ailleurs la parole, s'épuisant à tourner dans l'arène des controverses, y fut plus subtile qu'entraînante, plus théologique que religieuse; enfin elle n'y eut point à remuer les masses, comme en Occident, où un Pierre-l'Ermite et un saint Bernard, du haut de leurs chaires, précipitèrent vers l'Orient les populations en armes. Quant à l'éloquence politique, elle y fut nulle : quand le prêtre est réduit à se taire, le tribun est muet.

La ville cependant était curieuse de la culture des lettres; mais elle ne put que tardivement absorber Athènes, qui était demeurée la province des sophistes. Même si à Rome le paganisme résistait politiquement, il protestait poétiquement à Athènes. La première de ces deux cités sollicita, sous l'un des successeurs de Constantin, le rétablissement de l'autel de la victoire : la seconde garda long-temps l'autel des Muses et d'Homère, et fut le sanctuaire de l'hellénisme. Or, elle ne se borna pas à entourer de regrets et d'hommages son vieux culte, en boudant dédaigneusement, avec un mélange de fierté républicaine et d'orgueil littéraire, la nouvelle capitale et le mysticisme théologique qui y régnait. Un jour s'élança de son sein un jeune prince, qu'Homère et Platon avaient consolé des persécutions du christianisme; à peine monté sur le trône, il entreprend de rendre au grand jour des temples le paganisme, déjà à moitié enseveli dans

les écoles. Julien périt, et avec lui s'arrêta cette révolution de rhéteur; mais par Julien elle réclama la vie matérielle de l'homme, et toute la poésie qui en est l'expression; et cette réclamation, sans succès en apparence, contribua à imprimer plus profondément au christianisme d'Orient sa physionomie particulière. La chute de Julien entraîna celle d'Athènes, et, de ce moment, Constantinople devint une école florissante de belles-lettres.

Toutefois, la ville des conciles ne fut point la ville des chants harmonieux; c'était pour les lettres de l'intelligence qu'elle se passionnait avec un enthousiasme auquel il n'y avait de comparable que son amour frénétique pour les jeux du corps dans l'Hippodrome. Comment donc, au milieu de ces discussions incessantes qui obtenaient tous les honneurs de la popularité, en face de traditions de la Muse antique, vivifiées par l'influence des lieux, comment une poésie originale serait-elle née? Elle ne pouvait être qu'un reflet de la poésie païenne, pâli par le christianisme. Ce n'est point là où le christianisme ne peut et ne doit pas atteindre à un haut degré d'épuration spirituelle, qu'il transportera la poésie dans des mondes mystérieux et des sphères invisibles inusitées à son essor; la Grèce est trop restée sous l'influence d'Homère pour avoir un Dante. Elle manqua également de cette poésie profane que le moyen âge sut tirer du chaos de toutes les croyances apportées par l'invasion des barbares, et elle dut continuer à vivre sur le vieux fonds mythologique. Enfin, pour faire éclore des chants d'amour et de gloire, les femmes n'y avaient point assez de liberté et d'influence, point de cours d'amour, point de tournois, point de chevalerie; il n'y eut pas de troubadours. A l'Occident, les grandes expéditions, les prouesses, les nobles faits d'armes; à l'Occident, les vastes épopées : la patrie des Godefroy peut seule enfanter les Tasse.

Mais Constantinople, héritière de la Rome antique, s'occupa avec ardeur de la législation. Elle travailla à mettre de l'unité dans la collection immense et confuse de toutes ces lois que lui avaient léguées la république et l'empire, et elle permit au christianisme de les modifier en faveur des esclaves, des enfans et des femmes. Elle prit également à tâche,

au milieu de tous les bouleversemens de la société européenne, de renouer le fil brisé des événemens ; et, tandis que la barbarie tenait l'épée, elle tint la plume pour enregistrer, dans de volumineuses annales, les faits accomplis auxquels elle était elle-même intéressée.

Fidèle au culte des beaux-arts, tel fut long-temps encore l'ascendant du paganisme sur les imaginations de la Grèce, que ces arts, dans leur ferveur première, y entourèrent l'austérité du christianisme de tout ce qu'ils avaient de molles caresses. Ce ne fut point un amour chaste et pur comme celui de la Madeleine qui baigne de ses larmes les pieds du Christ, les essuie de ses longs cheveux et les arrose pieusement de parfums : ce fut l'amour et le baiser de Vénus. La croix plia sous cette élégante lasciveté d'ornemens. Les images furent multipliées, et ce fut à elles que se prit encore l'adoration des fidèles. On conçoit dès-lors la vigueur des iconoclastes. Là où la foi se spiritualisa davantage, les images purent impunément subsister. Ainsi l'art grec, ne pouvant se maintenir à une haute pureté chrétienne, et toujours enclin à se recommencer, pour rester chaste, se mutila ; il se traita comme Origène. La peinture et la sculpture n'y eurent donc qu'une importance subalterne.

C'est à l'architecture que Byzance, devenue chrétienne, fit faire un progrès. Par elle, la coupole dont le génie de Rome avait aux bords du Tibre commencé le Panthéon, apprit aux rives du Bosphore à se poser et à se suspendre sur une base hardie, dans l'église consacrée par Justinien à la divine sagesse, *à la sainte Sophie :* ce fut un nouveau degré vers le trône du Seigneur. Sans doute ce n'était point là que le souffle de l'inspiration chrétienne devait être assez puissant pour emporter aux nues la tête des églises ; mais si le dôme de ce temple ne s'enlève point de terre, et s'il paraît tenir plus au sol qu'au ciel, il est en cela même l'image fidèle du christianisme oriental. Noble hommage à la sagesse divine, cette basilique exprime plus peut-être celle de Salomon que celle de Jésus ; elle est plus biblique qu'évangélique. Comme la voûte des cieux que l'architecte, dit-on, voulut figurer par sa coupole, elle rachète la gloire de Dieu plus que sa miséricorde ; l'église orientale dit plus la création,

l'église occidentale plus la passion. La première est bâtie, ainsi que la seconde, sur le plan d'une croix ; mais l'égalité des quatre branches de la croix grecque n'a point ce caractère d'austérité mystérieuse empreint dans l'allongement et l'inégalité de la croix latine. Enfin, tandis que l'église occidentale, pénétrante et ardue, dresse sa flèche escortée de plusieurs autres flèches ou de tours aiguës, l'église orientale s'arrondit en dôme et pose autour de la coupole dominante des demi-coupoles et coupoles moindres harmonieusement groupées. Si maintenant l'on jette un coup d'œil sur les autres monumens de Constantinople, on y retrouvera, dans des aquéducs et des citernes, l'architecture grandiose de Rome païenne.

Constantinople exerça aussi son génie dans la culture de tous les arts du luxe, que favorisait une cour orientale par son faste. Grand fut l'ébahissement des croisés, quand ils virent briller toutes ces merveilles d'une magnificence inconnue ; c'est là qu'ils reçurent la première initiation à la somptuosité et aux délices de l'Orient. Quant à la science, elle y consiste tout entière dans les commentaires des systèmes antiques et l'interprétation du dogme chrétien.

Ainsi, Constantinople perpétua, en l'amalgamant avec la foi et les doctrines du christianisme, la plus large part du despotisme, de la législation, des mœurs et de l'art antique. Sans doute, ce prolongement de l'antiquité christianisée devait être renié aussitôt que serait née la civilisation moderne; transition entre la vieille société et la société nouvelle, son existence était nécessairement limitée. La mission de l'empire d'Orient fut terminée du jour où l'Occident, en se séparant de l'antiquité et de la barbarie, eut achevé son enfantement, et que, en signe de sa force, il commença le cours de ses représailles contre l'islamisme, livrant au souffle de l'Église les bannières de la chevalerie : de ce jour il n'y eut plus qu'un Bas-Empire limitant providentiellement, par son défaut de concours, le succès des croisades. Cependant, grande fut l'œuvre qu'accomplit l'empire d'Orient, plus grande que la reconnaissance dont il a été payé. La prédominance intolérante du génie de Rome voilà d'oubli le service immense que rendit à la civilisation occidentale la

création sublime de Constantin, et son ingratitude fut en apparence justifiée par les perfidies de la cour byzantine qui n'avait à opposer à l'ambition brutale des croisés, que l'arme de la faiblesse, la trahison. Quant aux philosophes, dans leur fanatisme frivole ils n'ont eu que mépris pour l'empire d'Orient, parce qu'ils ne surent point découvrir, sous toutes ces discussions théologiques, la grave question que suscitait cette interminable controverse.

Elle finit cependant, cette controverse, mais par l'intervention armée de l'islamisme. Constantinople, après avoir failli subir le joug de la communion de Rome et devenir le siége d'un empire latin, ne se délivre que pour retomber sous la domination ottomane : la brèche ouverte dans ses murailles par la croix latine facilita la victoire du croissant. C'était le sort de cette grande cité, intermédiaire entre l'Occident et l'Orient, d'être froissée entre eux, et par eux absorbée : vaincue spirituellement par les Occidentaux à qui elle légua les lumières qu'elle avait conservées, elle le fut matériellement par les Orientaux à qui elle légua les magnifiques possessions où elle avait régné. Le monde latin ne s'émut point de cette catastrophe du monde grec, chrétienté bâtarde qu'il avait lui-même violemment heurtée et qu'il ne secourut point. D'ailleurs, toute croisade nouvelle était devenue impossible ; la communion de l'Occident se dissolvait elle-même, et ce qui lui restait d'enthousiasme religieux allait s'élancer au-delà même de l'Océan.

Donc, des deux empires qu'avait fondés la conquête antique, celui d'Occident était échu aux chrétiens, et celui d'Orient échéait aux musulmans : Jésus avait pris Rome ; Mahomet fut maître de Constantinople.

Arrêtons-nous : pendant que j'écrivais ces réflexions à mesure qu'elles se présentèrent, malgré une nouvelle relâche nécessitée par le vent contraire, nous avons avancé. Voilà devant nous Stamboul !.... Vraiment ce dut être au cœur des Ottomans une large joie quand ils eurent entre leurs mains cette proie. Et moi, je me sens revivre en face de cette perspective ; je vais la voir, admirer et rêver.

E. Barrault.

GOËTHE

ET

LA FAMILLE DE CAGLIOSTRO.

En 1787, Goëthe, jeune encore, et dans la première fraîcheur de cette imagination puissante, de cette observation sagace qui se développèrent ensuite pour sa gloire, se trouvait à Palerme. L'Europe retentissait alors du nom de Cagliostro. Par une révulsion qui n'étonnera pas ceux qui connaissent l'humanité, ce siècle, qui foulait aux pieds toutes les croyances, croyait au comte de Saint-Germain l'immortel, à Mesmer le magnétiseur, et à Cagliostro le sorcier.

Qui était Cagliostro? Cet homme sans famille, sans parens[1], sorti de terre, étonnant l'Europe de son luxe; éloquent, adroit, prodigue, charlatan sans pudeur, d'où venait-il? Fallait-il l'identifier avec un certain Joseph Balsamo, banni de Palerme pour ses nombreuses peccadiles, ou le croire prince oriental, comme il l'assurait si gravement? La curiosité de Goëthe fut vivement excitée, et son séjour à Palerme lui offrit les moyens de satisfaire cette curiosité. Le poète lui-même raconte avec quelle attention il prenait part aux conversations relatives à Cagliostro ou à Joseph

Balsamo ; avec quel soin il recueillait tous les documens relatifs à ce personnage, tous les portraits de Cagliostro que l'on colportait à Palerme. C'était pour lui un problème à résoudre, une espèce de monomanie de curiosité.

Jugez de sa joie lorsqu'on lui indiqua le nom et la demeure d'un vieil avocat chargé par la cour de France de remonter aux sources, de rechercher les antécédens, les ancêtres, les parens et les collatéraux du magicien prétendu, et de composer avec tous ces documens un mémoire explicatif. Cagliostro s'était mêlé d'une manière éclatante au procès du collier ; sa fantasmagorie amusait et terrifiait la cour de France, qui, sur le bord du précipice, aimait à se distraire dans le baquet magique de Mesmer et au milieu des fantômes de Cagliostro. C'est au mémoire de l'avocat sicilien que sont dus tous les documens véritables sur lesquels repose la biographie de Cagliostro. Goëthe s'empressa de lui rendre visite, et obtint de lui la communication de son travail. Il apprit donc que les Balsamo étaient d'origine juive, qu'un grand oncle de Joseph Balsamo se nommait Cagliostro, et avait donné son nom à l'enfant né en 1743, à Palerme. Frère de la charité dans sa première jeunesse, plein d'intelligence, d'habileté et de ruse ; médecin très-expérimenté, Balsamo s'ennuya de bonne heure de l'obscurité de son sort, et s'avisa de contrefaire un titre qui devait lui assurer la propriété d'un domaine considérable. On reconnut la fraude ; mais il trompa la justice et la prévint, en s'embarquant pour la Catalogne, où il épousa une fort jolie personne, dona Lorenza, fille d'un fabricant de ceintures ; puis il se rendit à Rome avec sa femme, se fit appeler le prince Pellegrini ; et avec cette audace qui ne l'a jamais quitté, revint à Palerme, où il se fit recevoir sous ce nom d'emprunt. Une jolie femme était, pour Cagliostro ou Balsamo, un instrument de succès admirable ; il se trouva sur la route du couple aventurier un prince palermitain, sensuel, ignorant, arrogant, brutal et riche, qui s'éprit de dona Lorenza, et dont la protection toute-puissante s'étendit sur le faux prince Pellegrini et sur sa femme. Cependant la ruse se découvrit, on reconnut Joseph Balsamo, le fugitif et le faussaire, qui fut incarcéré, malgré les réclamations

du prince. Le procès allait s'instruire ; avant le commencement des débats, on vit le prince palermitain forcer la porte du tribunal, saisir l'avocat de la partie adverse, le renverser, le terrasser, et l'accabler de coups. Le président qui essayait de rétablir l'ordre, fut accablé d'injures, et le tribunal, terrifié, ordonna la mise en liberté de Balsamo. Toute cette procédure honteuse, qui ne pouvait appartenir qu'à un pays de despotisme et de barbarie, fut imprimée à Rome ; c'est un des documens les plus curieux de l'état de l'Europe et de sa législation avant la révolution française.

Balsamo, laissant sa femme entre les mains du prince palermitain qui l'avait si vaillamment conquise, partit ensuite pour la France : on sait quelle y fut sa fortune.

Tous ces détails, si curieux et si neufs alors, aujourd'hui beaucoup moins intéressans, jetaient assez de lumière sur l'existence de notre aventurier pour satisfaire une curiosité vulgaire. Mais l'imagination active et l'ame poétique de Goëthe ne se contentaient pas de si peu. Quelques membres de la famille Balsamo vivaient encore ; où étaient-ils ? Qu'étaient devenues la vieille mère et la sœur du sorcier ? Étaient-elles complices ou innocentes des fraudes et des jongleries qui séduisaient tant de courtisans et de grandes dames ? Le vieil avocat, pour se procurer les renseignemens nécessaires, et dresser l'arbre généalogique de Cagliostro, avait employé un commis qu'une ruse assez bien tissue avait introduit dans la famille Balsamo. Ce dernier avait prétendu disposer d'une petite pension appartenant, disait-il, au jeune Capitummino, petit-fils de la mère de Cagliostro. Au moyen de cet artifice, il s'était procuré tous les papiers, contrats de mariage et actes de naissance qui constataient l'état et l'origine de Joseph Balsamo.

— Eh bien ! lui demanda Goëthe, puisque vous connaissez cette famille, ne pouvez-vous m'introduire auprès d'elle ? Je suis curieux de voir ces pauvres gens ; ils me donneront, sur le caractère étrange de leur fils, plus de renseignemens que votre arbre généalogique n'en peut contenir.

— Mais je crains leur présence ; ils m'interrogeront sur la pension que je leur ai promise, et je ne saurai que leur répondre.

— Je vous offre un moyen facile ; je passerai pour Anglais. Cagliostro est maintenant à Londres, où vous savez qu'il s'est retiré en sortant de la Bastille. Je me dirai chargé d'apporter à la vieille mère des nouvelles de son fils.

— A la bonne heure ! A demain. —

Étrange fantaisie de poète ! N'y a-t-il pas dans ces ames d'élite un instinct qui les porte d'avance vers les scènes et les spectacles qui doivent nourrir la pensée, émouvoir le cœur, et augmenter ce trésor de sentimens et d'idées qui s'appelle génie ?

A trois heures, le commis et le poète se mirent en route ; ils traversèrent les rues bizarres, gothiques, sarrazines, espagnoles et italiennes de Palerme, et non loin de la grande rue d'*El Cassero*, ils pénétrèrent dans une petite rue tortueuse et sale dont la vieille maison des Balsamo occupait le fond. La petite porte était ouverte. Un escalier branlant et misérable conduisit les visiteurs droit à la cuisine : là se trouvait une femme de taille moyenne, aux épaules larges, osseuses et carrées, mais sans embonpoint. Elle lavait la vaisselle. Son vêtement était pauvre et propre. En apercevant l'étranger et le commis, elle se hâta de cacher avec un pan de son tablier un autre pan que le travail dont elle s'occupait avait sali. Nous laisserons parler Goëthe, qui a pris soin de conserver dans tous leurs détails la scène et le dialogue suivans :

« Eh bien ! seigneur Giovanni, dit la femme au commis, nous apportez-vous de bonnes nouvelles ? Notre affaire estelle terminée ?

— Non, pas encore; mais voici un étranger que votre frère a chargé de vous apporter ses complimens, et qui vous dira comment il se porte.

Les complimens du frère ! Cela n'était pas dans nos conventions ; mais je m'étais trop avancé pour reculer.

— Vous connaissez mon frère ? me dit-elle en se retournant vers moi.

— Toute l'Europe le connaît, et vous ne serez pas fâchée sans doute d'apprendre que sa santé et ses affaires sont bonnes, et que sa fortune prend un excellent cours.

— Entrez, entrez, je vous suis à l'instant. »

Suivi du commis, j'entrai dans la chambre voisine.

C'était une vaste salle, si haute, si grande, si nue, qu'elle aurait pu passer pour une salle de bal, si elle eût été plus richement ornée. Une seule fenêtre répandait le jour sur les hautes murailles, privées de tentures. On voyait, tout autour, des portraits de saints noircis par le temps et entourés de vieux cadres d'or. Les vieilles briques du parquet étaient fendues et soulevées de toutes parts; d'un côté, une petite armoire antique et noire qui servait de secrétaire, et d'un autre deux vastes lits sans draperie. Quelques fauteuils, dont le dos bruni laissait apercevoir un reste de dorure, et dont le siége était de paille, se trouvaient jetés çà et là.

C'était évidemment le seul asile de la famille entière. Il y a quelque chose de touchant dans le spectacle de l'indigence unie à l'ordre et à la pauvreté. Déjà ému, je m'approchai d'un groupe réuni au-dessous de l'unique fenêtre. Il se composait d'une très-vieille femme, la grand'mère, d'une jeune fille d'environ seize ans, à la taille bien prise, aux traits parfaitement réguliers, mais effacés et détruits par la petite-vérole; d'un jeune homme défiguré comme la jeune fille; et d'une personne malade, aux formes frêles, à l'air languissant, assise ou plutôt couchée sur une chaise longue.

Mon guide, pendant que j'observais cette scène simple et intéressante, expliquait en dialecte sicilien (que je ne comprenais pas) le motif de ma visite; la vieille, qui était sourde et qui relevait souvent la tête, se faisait répéter le récit de mon conducteur. C'était une belle vieille, à l'air calme, comme la plupart des personnes affligées de surdité; de taille moyenne, mais bien faite encore; une de ces vieilles que les peintres sont si heureux de rencontrer. La beauté primitive de leurs traits n'a pas disparu sous les rides, et le caractère de leur physionomie grave et pensive sollicite le talent de l'artiste supérieur. Comme chacune de mes réponses à son interrogatoire avait besoin d'être traduite, la conversation fut lente; j'eus le temps de mesurer mes paroles et de jouer avec assez d'aisance le rôle que je m'étais imposé.

« Votre fils, lui dis-je, a été absous en France, et se trouve maintenant fort bien reçu en Angleterre. »

En entendant celà, elle poussa une grande exclamation, prononça une prière latine à haute voix, et son ton devint si animé, si joyeux, sa prononciation si nette et si claire, que je pus la comprendre, malgré le patois dont elle se servait.

Alors la fille entra, ses grands cheveux noirs rattachés et retenus dans une grande résille rouge et portant un tablier blanc. Pendant que Giovanni lui répétait ma conversation avec sa mère, je contemplais et je comparais ces deux personnes : ici la décrépitude et l'affaissement ne se rattachant plus à la vie que par deux points uniques et sublimes, l'amour maternel et la religion ; là, une plénitude de vie, de force, de santé qui brillait dans les regards de la fille, et semblait émaner de tous ses pores. Cette dernière pouvait avoir quarante ans. Rien de délicat, de maniéré, de moderne, chez cette femme dont l'œil bleu était sagace, mais non rusé, dont les traits prononcés rappelaient ceux de son frère, dont la bouche était rose et les lèvres un peu fortes ; le teint était animé, l'attitude décidée ; tout son extérieur, empreint de simplicité et d'énergie, ressemblait moins à une femme des temps modernes qu'à une statue des vieux temps. Elle écoutait, ou plutôt buvait avidement les paroles de Giovanni, le corps penché, la tête en avant, les mains sur les genoux. Elle se retourna ensuite vers moi, me questionna sur mon voyage, sur ce que j'avais vu en Sicile, et finit par s'écrier, avec cette espèce d'enthousiasme que les cérémonies religieuses inspirent à tous les Italiens :

« Surtout ne manquez pas la fête de sainte Rosalie, et venez la célébrer avec nous. »

Je vis que la grand'mère et la fille se parlaient tout bas et d'un air assez gêné pour exciter mon attention : je questionnai mon conducteur, qui m'apprit que la pauvre famille était désolée de ne pouvoir m'offrir une hospitalité plus complète ; qu'elle avait grand'peine à vivre ; qu'avant le départ de Cagliostro, la mère avait payé quatorze onces pour dégager des effets qu'il avait engagés ; que cette somme ne leur était jamais revenue, et que, puisqu'il était devenu riche, influent, brillant, sans doute à ma prière il se sou-

viendrait de sa pauvre famille. On me demanda si je voudrais me charger d'une lettre pour lui ; je promis de venir la chercher le lendemain soir.

« Voyez, me dit la femme, je suis veuve, j'ai trois enfans, et je n'ai rien. L'une de mes filles est élevée au couvent; voici l'autre ; mon fils est à l'école ; j'ai en outre à ma charge ma vieille mère, et cette personne malade, que j'ai prise chez moi par charité chrétienne. J'ai confiance en Dieu qui ne laisse pas les bonnes œuvres sans récompense ; mais, hélas! avec tout mon travail et toute mon industrie, je pouvais à peine suffire à nos besoins, et c'est un fardeau bien lourd que celui que je porte depuis si long-temps! »

Les jeunes gens se mêlèrent à la conversation qui devint générale et qui m'intéressa de plus en plus. Je vis qu'ils comprenaient ma pensée et mon émotion, et me payaient de reconnaissance. Alors la vieille femme, se retournant vers sa fille, lui demanda en sicilien :

« Cet étranger est-il catholique? appartient-il à notre sainte religion ? »

La fille éluda cette question, et parla des fêtes brillantes de la Sicile, surtout de la belle fête de sainte Rosalie que les jeunes gens se plurent à dépeindre avec toutes les couleurs brillantes de l'imagination italienne, et qui, disaient-ils, n'a d'égale dans aucune partie du monde. Mon guide me fit signe qu'il était temps de partir : je quittai la famille en lui promettant de revenir chercher sa lettre le lendemain soir.

J'avais passé là trois heures, et l'impression que m'avait laissée cette soirée était vive et profonde. Une famille si pauvre, si candide, si pieuse, si malheureuse ! Ce n'était plus la curiosité qui m'animait : elle était satisfaite. Plus je songeais à ces mœurs simples et honnêtes, plus je comparais ce malheur résigné avec l'escroquerie brillante et honteuse du fils, plus je me sentais touché.

La ruse dont je m'étais servi m'inspirait certains scrupules; je les avais trompés ces honnêtes gens! En avais-je le droit? Le lendemain, lorsque la première surprise causée par ma visite serait calmée, n'allaient-ils pas y penser plus mûrement, consulter d'autres parens, et peut-être se douter de mon artifice? J'étais vraiment inquiet ; le lendemain, au

lieu de me présenter seulement à l'heure du rendez-vous que j'avais fixée, j'entrai chez les Balsamo sur les deux heures; la lettre n'était pas encore prête; l'écrivain public ne l'avait pas terminée.»

Tel est le simple récit du poète. C'est à mes yeux, je l'avoue, quelque chose de touchant que cette scène, non-seulement la famille sicilienne, dans la vaste salle noire, pauvre, délabrée et si propre; mais ce jeune Allemand, homme de génie, qui sympathise de toute son ame avec ces misères et cette probité. Comme il se pose simplement dans le petit drame qu'il développe! Comme on voit bien la vieille aïeule et la femme sicilienne de quarante ans! leur piété qui seule les soutient, et leur amour pour les belles fêtes, leur seule poésie, la poésie de leur pauvreté! Ils se croient riches de ces fêtes, et ces cérémonies opulentes les arrachent au sentiment de l'indigence. Le récit de Goëthe n'exprime pas tout cela, mais le laisse apercevoir et sentir. Il y a si peu de charlatanisme, de violence, de fureur, de caprice, de personnalité dans cette narration! Il songe si peu à se mettre en avant, à concentrer sur lui seul les rayons lumineux, à monopoliser l'attention du lecteur! Il s'oublie si bien et si entièrement!

La seconde visite ne fut pas moins intéressante. Goëthe y fit connaissance avec un autre membre de la famille, le neveu de Gagliostro, jeune homme d'une figure agréable, douce et mélancolique.

« Pourquoi notre oncle, demanda ce dernier à Goëthe, a-t-il si complètement oublié sa famille? on dit qu'il est riche, très-riche, qu'il se donne pour le fils d'un prince, et qu'il nous renie. Je m'étonne qu'il lui soit venu à la pensée qu'il a encore des parens à Palerme.

— Eh bien! dit la sœur en s'approchant, il nous reviendra sans doute : monsieur ne manquera pas de nous rappeler à son souvenir. N'est-ce pas, monsieur? Et vous reviendrez quand vous aurez visité le royaume, et vous assisterez avec nous à la fête de sainte Rosalie?

La vieille mère se leva, et s'appuyant sur la fenêtre :

— Mon jeune seigneur, dit-elle, quoique nous ayons ici une jeune fille, et que la décence ne me permette pas d'ad-

mettre des étrangers dans la maison, vous serez toujours le bien venu, vous, si vous repassez par ici.

— Oh! oui, oui, s'écrièrent les enfans en chœur, nous voulons faire admirer toutes nos fêtes à ce bon monsieur, lui montrer toutes nos cérémonies. Nous aurons soin de choisir pour lui les meilleurs endroits. Comme il sera surpris du grand char de triomphe, et surtout de la magnifique illumination!

Cependant la vieille mère avait lu et relu la lettre que l'écrivain public avait tracée pour eux. Quand elle vit que j'allais prendre congé, elle me la remit, et se levant:

« Vous direz à mon fils, s'écria-t-elle d'un accent animé, profond, qui s'élevait jusqu'à l'exaltation, vous direz à mon fils qu'il m'a rendue heureuse une fois, que je le presse ainsi sur mon cœur. »

Elle étendit les bras, les croisa et les serra fortement sur sa poitrine.

— Vous lui direz que, tous les jours, je prie Dieu et la sainte Vierge pour lui, que je le bénis lui et les siens, et que mon seul désir est de le revoir encore une fois avec ces pauvres yeux qui ont tant pleuré pour lui.

« Et qui pourrait rendre, dit Goëthe en répétant ces paroles éloquentes, la douceur et l'énergie que la langue italienne prêtait à ces mots? la pantomime expressive des gestes de la vieille mère et le profond amour, l'ardent désir qu'elle exprimait? Je ne pus les quitter sans être attendri. Leurs mains pressèrent les miennes; je fus reconduit par les enfans, et quand je me trouvai dans la rue, je les vis tous groupés sur le balcon qui me faisaient des signes et qui criaient:

— Vous reviendrez, n'est-ce pas? vous reviendrez!

Quand je tournai le coin de la rue, ils étaient encore là. »

L'impression produite sur Goëthe par cette scène domestique fut profonde et durable. Cependant, au moment même où la pauvre famille, déçue par la visite de l'étranger, espérait une amélioration de sa destinée, le fils continuait à jouer son rôle dans les capitales du Nord, et chaque nouveau succès obtenu par ses audacieuses impostures contribuait à

effacer de son esprit le souvenir de sa famille indigente. Goëthe n'était pas riche. Il avoue dans ses Mémoires qu'il lui aurait été impossible alors de faire parvenir à la vieille Balsamo les quatorze onces (près de quatre cents francs) que lui devait son fils. Il partit donc de Palerme, rapportant avec lui la lettre suivante, dictée par la vieille mère et destinée à Cagliostro.

« Mon cher fils,

» J'ai reçu de tes nouvelles le 16 avril 1787 par l'entremise de M. Villon, et je ne puis t'exprimer combien j'en ai été consolée; car depuis ton départ de France je n'ai plus entendu parler de toi. Mon cher fils, je t'exhorte à ne pas m'oublier; car je suis très-pauvre et abandonnée de tous mes parens, excepté de ma fille Maria-Anna ta sœur, qui m'a pris chez elle. Elle ne peut pas me maintenir toute seule; mais elle fait ce qu'elle peut. Elle est veuve, elle a trois enfans. Une de ses filles est au couvent de Sainte-Catherine, les deux autres sont à la maison.

» Je répète ma prière, mon cher fils; envoie-moi seulement assez pour subvenir à mes besoins les plus pressans, car je n'ai pas seulement l'argent nécessaire pour remplir les devoirs d'une bonne catholique; mon manteau et ma robe sont tout déchirés. Si tu m'envoies quelque chose, ou si tu m'écris seulement, fais-le par voie particulière et non par la poste, car don Matteo Braccon est premier secrétaire des postes.

» Mon cher fils, je voudrais que tu pusses me fixer quelque chose par jour, afin que ta sœur fût un peu soulagée, et que je ne périsse point de besoin. Rappelle-toi le commandement de Dieu et viens au secours d'une mère réduite à l'extrémité. Je te donne ma bénédiction et t'embrasse de cœur ainsi que ta femme dona Lorenza. Ta sœur t'embrasse de cœur, et ses enfans te baisent les mains. Ta mère, qui t'aime tendrement et qui te presse contre son cœur,

» FELICE BALSAMO.

» Palerme, 18 avril 1787. »

A son retour en Allemagne, l'auteur de *Werther* montra cette lettre à plusieurs amis qui se cotisèrent pour envoyer, sous le nom de Cagliostro, une somme d'argent à la famille de Cagliostro. Un négociant anglais nommé Joff fut chargé de la lui remettre. Goëthe reçut de la famille la lettre que nous transcrivons :

« Mon bien-aimé fils, mon cher et fidèle frère,

» La plume ne peut décrire la joie que nous avons éprouvée d'apprendre que vous vivez encore et que vous jouissez d'une bonne santé. Vous avez rempli de joie et de plaisir une mère et une sœur abandonnées de tout le monde, et qui ont deux filles et un fils à leur charge, en leur envoyant quelque secours. Le sieur Jacob Joff, négociant anglais, après bien des peines, est parvenu à nous découvrir ; car Mme Joseph Maria Capitummino n'est pas connue, et on m'appelle communément Marana Capitummino. Il nous trouva enfin dans une petite maison, où nous vivons aussi bien que nous pouvons. Il nous annonça qu'il était chargé de nous transmettre une somme avec une quittance que je devais signer, ce que j'ai fait. Il nous a déjà remis l'argent, et nous avons même gagné sur les lettres de change.

» Maintenant figurez-vous avec quelle joie nous reçûmes une pareille somme, au moment de la fête de Noël, n'attendant de secours de personne. Jésus, qui s'est incarné pour nous, a sans doute touché votre cœur et vous a porté à nous envoyer cette somme, qui non-seulement a servi à apaiser notre faim, mais à nous vêtir, car nous manquions de tout.

» Notre plus grande joie serait de vous revoir encore une fois ; surtout moi, qui déplore chaque jour la fatalité de me voir éloignée d'un fils que je voudrais tant voir avant ma mort !

» Mais si les circonstances s'opposent à cette réunion, ne négligez pas de venir à mon secours, surtout à présent que vous avez trouvé un si bon moyen, par le canal de l'exact et honnête négociant qui avait tout en sa possession, sans que nous nous en doutassions, et qui nous a cherchés et remis fidèlement la somme en question.

« Cette somme est de peu d'importance pour vous ; mais pour nous le moindre secours est un trésor. Votre sœur a deux grandes filles, et un garçon qui demande également à être soutenu. Vous savez qu'ils ne possèdent rien ; et quelle bonne œuvre ce serait si vous envoyiez assez pour les établir convenablement !

« Dieu vous conserve une bonne santé ! Nous l'implorons avec gratitude, et nous faisons des vœux pour qu'il vous maintienne le bonheur dont vous jouissez, et qu'il touche votre cœur en notre faveur. C'est en son nom que je vous bénis, vous et votre femme, comme tendre mère ; et moi votre sœur, je vous embrasse. Le cousin Joseph (Bracconeri), qui écrit cette lettre, fait la même chose. Nous demandons votre bénédiction, ainsi que les deux sœurs Antoine et Thérèse. Nous vous embrassons et sommes

» Votre tendre mère,

» FELICE BALSAMO.

» Votre tendre sœur,

JOSEPH-MARIA CAPITUMMINO. »

Au moment où Goëthe recevait cette épître destinée à Cagliostro, la pauvre famille apprenait la condamnation et l'emprisonnement de cet homme étrange. Alors Goëthe écrivit, sous le titre de *Cagliostro's Stammbaum* (Généalogie de Cagliostro), un récit de son voyage, et finit par s'adresser aux bonnes ames « qui voudraient, disait-il, prendre leur » part de la reconnaissance et du bonheur de cette pauvre » et honnête famille qui a produit l'un des phénomènes de » l'époque, un des plus étranges monstres que notre siècle » ait vus. » Son appel ne fut pas inutile, et la souscription versée chez Goëthe fut réalisée et convertie en une pension dont la vieille mère et les enfans jouirent jusqu'à leur mort.

C'est un axiome assez vulgaire et très-aimé des sots, que la noirceur de l'ame s'associe presque toujours à la beauté du talent. Que d'anecdotes recueillies pour prouver la bas-

sesse de ce grand homme, l'avarice de cet autre, la folie d'un troisième ! La malice, l'envie et la petitesse de vues se sont chargées d'écrire la biographie : elles ont rabaissé le grand homme à leur niveau, et se sont félicitées de cette œuvre. Mais regardez-y de plus près, vous trouverez dans l'histoire secrète de ces artistes et de ces poètes de quoi défrayer de belles actions et de nobles mouvemens mille existences vulgaires. On a mis leurs vices en relief, on a porté la lumière sur leurs bizarreries, on n'a oublié que leurs vertus. Goëthe, par exemple, qui ne prenait aucune part aux querelles littéraires et aux mouvemens politiques, a été souvent accusé d'égoïsme, d'indifférence, de personnalité. L'anecdote très-authentique que nous venons de rapporter peut faire apprécier cette accusation et sa justesse.

Ph. Chasles.

L'HOPITAL DES FOUS

A PALERME.

Qui n'a pas glissé sur les eaux argentées de Lipari, poussé par une brise d'été venue d'Italie, en vue d'un beau ciel dont l'immense et pure étendue ne se trouve altérée que par de petites vapeurs blanchâtres que produit la fumée s'élevant de Stromboli, au moment surtout où le soleil plonge son disque enflammé dans la mer, à la Concha d'Ora (comme est appelée magnifiquement la baie de Palerme); qui, dis-je, n'a pas admiré le plus délicieux spectacle qu'il y ait dans la nature, a encore une page à remplir dans son livre d'observations.

Dix minutes après avoir jeté l'ancre, les cieux et la mer étaient encore étincelans; nos hommes avaient abandonné les voiles; les mâts de la grande frégate étaient comme des lignes tracées dans les cieux. Sur la poupe, les musiciens jouaient de tout cœur, et le long de la gaie Marina, des bateaux, occupés par de joyeux Palermitains, se rendaient sur le vaisseau étranger.

J'étais assis, avec l'officier de quart, sur le cabestan, contemplant la première étoile, qui, tout-à-coup, s'était élancée à sa place, comme créée par la volonté du regard.

— Recevra-t-on les dames à bord, monsieur? dit d'un air doux et souriant un des matelots de l'équipage.

— Oui, monsieur; et dites au contre-maître de tout préparer sur le pont pour la danse.

Dans presque tous les ports de la Méditerranée, un vaisseau de guerre en croisière d'été est tout aussi bien venu que la brise de mer.

Amenant avec lui quarante ou cinquante jeunes officiers pleins de vie et de gaieté, un orchestre si bien en train lorsqu'il s'agit de la danse, et un pont plus blanc et plus doux que le plancher d'une salle de bal, le vaisseau de guerre semble alors avoir été fait pour le plaisir. Quel que soit son pavillon, aussitôt qu'il a jeté l'ancre, il se voit entouré d'un grand nombre de bateaux venus de la côte; le mot d'admission est donné, l'équipage est environné par ce bon et gai peuple des contrées du sud, si bien à l'aise à bord qu'il est prêt à accepter tout projet d'amusement, même présenté par le plus fou *midshipman* de la bande.

Le capot d'échelle fut entouré de sa barrière, de crainte qu'un walseur, en tournant, ne tombât avec sa compagne. L'orchestre se plaça devant ses pupitres, et bientôt les brillans uniformes tourbillonnèrent sur le pont, entraînant avec eux des formes séduisantes et laissant apercevoir au-dessus de leurs épaules des yeux noirs et brillans qui eussent forcé le diable à abandonner Stromboli.

Comme je n'étais qu'un passager, je me contentai de rester assis sur le glissoir de la caronade; puis, écoutant la musique, admirant le crépuscule, je m'abandonnai à ce calme délicieux dont l'air est imprégné dans ce climat de paradis.

Le pied léger avait suivi la mesure de la walse, de la galopade, de la mazurka. Ces danses s'étaient succédé sans interruption. La lune alors projetait hardiment sur le pont sa lumière argentée; c'était une nuit sans air. Le flot brillant s'élevait et s'abaissait avec la transparence invisible du clair de lune.

« Voyez-vous cette dame appuyée sur le bras de ce vieillard, près de la balustrade? » me dit le premier lieutenant, qui, assis sur un canon comme moi, était resté spectateur de ce tableau.

Je ne l'avais que trop remarquée; depuis cinq à six minutes seulement, elle était sur le bâtiment, et, dans ce peu de temps, je m'étais enivré de sa beauté. La frégate était balancée lentement par la brise de terre, et la lune, qui n'éclairait qu'avec mystère cette divinité, laissa graduellement tomber d'aplomb sa lumière sur l'orbe de son front. Quel céleste visage! quelle expression triste et solennelle! Une belle ame y versait sa douce et mélancolique clarté! Le sentiment et la pensée étaient incrustés dans chaque ligne de cette charmante figure. Sa bouche était grande, la seule chose en quoi sa beauté déviât de la beauté grecque la plus accom-

plie. Le calme était imprimé comme un mot lisible sur ses lèvres ; et ses yeux, comment donner une idée de leur éclat ! comment peindre l'expression profonde, sauvage, égarée, passionnée de leurs regards !

Ma curiosité était fortement excitée. Je m'avançai vers le cabestan ; mettant de côté, non sans quelque effort, ma timidité naturelle, je m'approchai du vieux gentilhomme sur le bras duquel elle était appuyée, et je demandai la permission d'être son partner pour une walse.

« Si vous le désirez, carissima mia ! » dit-il, se tournant vers elle, et mettant à ces paroles toute la douceur d'expression qui convient si bien à la langue italienne.

Mais elle se cramponna au bras du vieillard, et, sans même me regarder, lui murmura à l'oreille : « Mai piu ! »

A ma demande, l'officier de quart leur fit la politesse de les renvoyer du bord sur une des barques de la frégate. Après les avoir aidés à descendre l'échelle, je m'arrêtai au bas de l'escalier, au niveau des vagues, suivant des yeux la trace phosphorique de la rapide chaloupe, jusqu'à ce que sa brillante écume se confondît avec celle des vaisseaux qui bordaient la côte. Le maître d'équipage retourna avec la barque ; mais tout ce qui appartenait au bâtiment ne revenait pas avec elle, l'étrangère avait disparu.

Le matin du jour suivant, tout était en mouvement dans le magasin, on se préparait à se rendre à terre. Les brillans uniformes encombraient les chaises et les tables parsemées d'épées, d'épaulettes, de chapeaux. Des bottes bien cirées étaient renvoyées pour être cirées de nouveau ; on blasphémait contre le barbier du vaisseau de ce qu'il n'avait pas les cent bras de Briarée, et les blanchisseuses du dernier port où on avait relâché étaient bien cordialement maudites ; chacun avait recours à l'eau de Cologne, et le trésorier recevait plus d'une visite secrète.

Au milieu de tout ce mouvement, on agita une question, celle de savoir comment on passerait la journée. Vingt plans furent proposés : un dîner à l'hôtel anglais et une promenade après le dîner, furent les seuls points sur lesquels il y eut un consentement unanime.

On proposa d'aller à Bagaria, et d'y visiter le palais des Monstres. C'est une villa à dix milles de Palerme, que le propriétaire, le comte de Pallagonia, un excentrique et noble sicilien,

a orné de plusieurs centaines de statues du plus beau travail, représentant des formes de femmes toutes avec des têtes d'animaux, de poissons, d'oiseaux. Ce palais semble représenter la tentation de saint Antoine, et offre un spectacle des plus extraordinaires.

Près de là se trouve une autre villa, la propriété du prince Butera (le ministre actuel de la cour de Naples en France). Dans l'intérieur des terres est un monastère peuplé de moines de cire de grandeur naturelle, avec l'apparence de la vie. On les trouve dispersés dans les passages, les cellules, et occupés de leurs soins religieux. C'est une fantastique satire de cet ordre.

Un autre projet qu'on proposa, ce fut de visiter le couvent des capucins, où se trouvent les *frères séchés*. Là on voit six ou huit cents vieux hommes à la barbe longue, *cuits*, et restés tels qu'ils étaient quand ils moururent, avec leur capuchon et leur barbe, appuyés en rangées contre le mur, sous les voûtes spacieuses du monastère. Jamais les yeux d'un mortel n'ont été frappés d'un spectacle plus infernal.

Une promenade à cheval à Monreale, une visite aux jardins d'un noble Sicilien, où chaque étranger est salué par un jet d'eau, un tour de promenade publique de Palerme, partagèrent les honneurs de l'argument.

J'avais été en Sicile, et j'hésitais à faire un choix, lorsque le chirurgien me proposa de l'accompagner chez un comte sicilien qui, vivant dans le voisinage, avait converti son château en un hôpital pour les fous, auxquels il consacrait son temps et sa fortune.

Il fut le premier qui essaya du système, maintenant, grâce à Dieu! généralement adopté, qui consiste à ramener les malheureux patiens à la raison par la douceur et les bons traitemens.

Nous montâmes dans une de ces roulantes calesini stationnées dans le magnifique Corso de Palerme, et en un quart d'heure nous nous trouvâmes à la grille *della casa dei Pazzi*. L'uniforme de mon ami et sa profession furent nos passeports. Nous fûmes introduits dans une cour magnifique entourée d'une colonnade, et rafraîchie par une fontaine. Là se promenaient plusieurs personnes bien mises, tenant à la main des livres, des cartons à dessin, des raquettes, et autres moyens d'amusement. Toutes nous saluèrent fort poliment comme nous passions, et à la porte intérieure nous rencontrâmes le comte.

« Grand Dieu ! m'écriai-je, elle est donc folle aussi ? »

C'était le même vieillard qui était à bord le soir précédent.

— *E ella ?* dis-je en saisissant son bras avant qu'il eût achevé son salut, certain qu'un mot devait lui suffire pour me comprendre.

— *Era pazza.* Puis il me lança un regard scrutateur. Il était prêt à penser qu'on lui avait amené un malade.

Le caractère tout singulier de sa beauté fut alors expliqué. C'était une insensée.

Je suivis le vieux comte dans les différentes parties de son établissement, comme si j'achevais un rêve. Il n'y avait là ni chaînes, ni fouets, ni rudes gardiens, ni cellules de pierre garnies de paille. Les murs des corridors étaient peints à fresque et représentaient de rians paysages, de joyeuses figures dansantes. Des fontaines et des arbrisseaux vous surprenaient à chaque détour. Les habitans, couverts de vêtemens ordinaires, étaient tous occupés à quelque petit travail ou à quelque amusement. Au temps de ses ancêtres, le palais du comte devait présenter le même aspect : un gai manoir, rempli d'hôtes et de vassaux qui semblaient n'être retenus par d'autres liens que ceux qu'établissent l'hospitalité et le devoir.

Nous visitâmes en premier la cuisine. Dix personnes s'y trouvaient, et toutes, excepté le cuisinier, étaient folles. Une des particularités du système du comte, c'était de faire suivre à ses patiens le genre de vie auquel ils avaient été accoutumés avant leur maladie. Une forte et grande servante sicilienne, occupée à rempli un bassin avec l'eau d'une fontaine, eut un accès, et alors elle commença à jeter tout autour d'elle avec violence l'eau qu'elle tirait. Le cuisinier se retourna sans surprise, et, lui donnant de petits coups sur l'épaule, s'écria, en faisant un long éclat de rire : *Brava Pepita! brava!* Puis il tira le cordon d'une sonnette.

Une jeune fille de quinze ans, dont la contenance était douce et souriante, apparut aussitôt, et, comprenant ce dont il était question, s'approcha de la furieuse, l'entoura de ses bras, et lui parla bas à l'oreille. L'expression du visage de la folle changea tout-à-coup; elle devint joyeuse, et, jetant son baquet plein d'eau, elle suivit la jeune servante en faisant de bruyans éclats de rire.

« *Venite,* » dit le comte; vous allez voir comment je traite mes furies.

Nous le suivîmes à travers un jardin rempli de fleurs odoriférantes, et bientôt nous arrivâmes dans une petite chambre qui don-

nait sur une allée. Au centre du plafond se trouvait suspendu un hamac, et Pepita s'y était déjà élancée, balancée légèrement de droite à gauche par une servante, tandis que la garde placée auprès lui jetait comme pour jouer de l'eau au visage. Le tout avait l'air d'une plaisanterie. Le rire violent de la pauvre maniaque diminua à mesure qu'elle était balancée et rafraichie par l'eau. Ses yeux fatigués se fermèrent, le mouvement du hamac fut graduellement ralenti, et la pauvre folle s'endormit.

— Voilà, dit le comte avec un sourire de satisfaction, le moyen que j'ai substitué aux douches forcées et aux chaînes. Et voici, continua-t-il en déposant un baiser sur le front de la jeune servante, mon fouet et mon sourcilleux geôlier. — Je le bénissais du fond de mon cœur.

— Venez, dit-il, laissons celui qui dort reposer tranquillement; je vais vous montrer mes terres.

Nous les suivîmes dans un immense jardin planté derrière le château, et tracé sur le modèle original d'une villa italienne. Les longues avenues se trouvaient interrompues par des bosquets au fond desquels étaient de délicieuses grottes peuplées de statues de bois de grandeur naturelle, les unes debout, les autres assises, et toutes dans une attitude gaie et grotesque. Aperçues dans l'ombre des vignes et des lauriers roses, il était difficile de deviner si elles n'étaient pas animées. Nous continuâmes notre promenade à travers des sentiers bordés de haies. Toutes les riches plantes de ce beau climat exhalaient leur parfum, et nous étions continuellement surpris par de nouvelles déceptions de perspective, ou par des figures à demi cachées dans le feuillage. Enfin nous nous trouvâmes à l'entrée d'un charmant théâtre d'été, avec des siéges de gazon, une scène, un orchestre : rien n'y manquait, et la barrière qui l'entourait était formée d'orangers, de rosiers et de clématite.

— Ici, dit le vieillard en s'élançant sur la scène, ici nous donnons des représentations pendant toute la durée de l'été.

— Quoi! non pas avec vos malades?

— Si, signor

Il nous peignit l'intérêt que tous y prenaient, et le pouvoir singulier qu'une idée bizarre exerçait sur leur intelligence. Nous étions accompagnés depuis notre arrivée par un homme grave et respectable que j'avais pris pour un visiteur. Tandis que nous écoutions le comte, il s'élança du groupe, accourut sur la scène,

et commença à déclamer avec chaleur un passage italien plein de verve.

Le comte posa son doigt sur sa bouche pour nous dire d'écouter. La tragédien fit une pause à la fin de sa tirade, comme s'il attendait une réponse, et n'en recevant point, s'élança tout-à coup hors de la scène, et disparut.

— *Poveretto !* dit le comte, c'est mon meilleur acteur.

Près du théâtre était une petite chapelle, et devant, une allée circulaire dont le gazon avait été tout récemment flétri par le nombre des pas qui l'avaient foulé. Elle était presque entièrement entourée d'un banc de gazon. Là le comte nous fit asseoir, et, me jetant un regard significatif, annonça qu'il allait nous dire une histoire. Je voudrais pouvoir vous transmettre ses propres paroles et sa manière de dire, car jamais je n'ai entendu histoire racontée dans un langage plus élégant, d'une façon plus agréable et plus simple. Il ôta son chapeau, ordonna qu'on apportât des fruits et du vin, et commença ainsi :

« Il y a près d'un an qu'un gentilhomme d'une noble figure et d'une éloquence touchante voulut être au fait de mon système. Je le lui expliquai, et comme vous, messieurs, il me fit l'honneur de visiter mon petit établissement. Il parut satisfait, n'hésita pas à me faire connaitre qu'il avait une fille dans un état d'aliénation complète, et me demanda si je consentirais à aller la voir.

» Cette maison, vous le savez, messieurs, n'est pas un établissement public. Je suis timbré, dit-il très-gravement, tout-à-fait timbré sur ce sujet, et le premier fou de ma famille de fous. Cet asile est mon amusement, et c'est seulement selon que la fantaisie m'en prend que j'y admets un patient. D'ailleurs, il y a quelques maladies du cerveau provenant de causes dont je ne souhaite pas me mêler.

» Quoi qu'il en soit, je questionnai le père sur l'histoire de sa fille. Il était Grec, prince du Fanar, et avait abandonné son peuple abject dans son sale faubourg de Constantinople, pour oublier dans un exil volontaire la bassesse et l'oppression où il vivait. Ce fut justement avant la révolution qui lui enleva tant de parens et d'amis sacrifiés à la fureur des Turcs, qu'il renonça pour jamais à revoir sa patrie.

» — Et votre fille?

» — Ma chère Kalinka tomba malade en recevant les nouvelles

désastreuses du Fanar, et elle n'a jamais recouvré la santé ni joui de la raison. Depuis plusieurs années qu'elle reste couchée sur un lit, ses membres sont tout affaiblis, et pas un mouvement n'indique qu'elle s'aperçoive de la présence de ceux qui l'entourent.

» Je ne pus savoir de lui si à ces causes d'aliénation ne se joignait pas un chagrin de cœur. Avant de l'avoir vue, je conçus cependant l'espoir de faire jaillir la source cachée de ses pensées et de ses sentimens.

» Entrés dans Palerme, nous nous arrêtâmes devant un casino orné de vignes, situé sur la rive de la baie, à près d'un mille des murs de la ville. C'était une fantastique et riante demeure. Sur un lit, dans la pièce la plus reculée, était étendue la créature la plus poétique qu'aient encore pu me représenter mes rêves. Sa tête s'affaissait sur une épaisse, longue et noire chevelure qui retombait sur son front en boucles massives et brillantes, relevant avec effet la suave et transparente pâleur de son visage. *Dio mio !* on se sentait subjugué par la beauté de cette pauvre fille. »

Le comte s'arrêta, et fermant les yeux, s'enivra quelques momens de cette délicieuse image.

« Au premier coup d'œil, j'adressai dans mon cœur une prière à la Vierge, déterminé, avec son aide, de rendre à la raison la plus belle de ses images terrestres. Je pris la main amaigrie de la jeune fille, j'étendis ses doigts fragiles sur la paume de la mienne, et lorsqu'elle tourna vers moi ses yeux égarés, je compris que la Vierge m'avait exaucé.

» — Elle vous sera rendue, dis-je avec confiance.

» Le prince, trop affecté, tomba sur le lit de sa fille dont il serra les genoux en les baignant de larmes.

» Vous n'aurez pas la *secatura*, messieurs, d'entendre le récit des ennuyeuses expériences que je fis pendant les deux premiers mois. On transporta chez moi la jeune Grecque; elle occupa une chambre que j'avais fait orner de tout le luxe de l'Orient, et je défendis que personne ne l'approchât, à l'exception de deux servantes grecques au service desquelles elle était habituée. Je parvins, par des frictions, à lui rendre l'usage de ses membres engourdis, et je la rendis sensible à la musique et à l'odeur des parfums du Levant, que je faisais brûler dans sa chambre. Mais je ne pus jamais parvenir à l'amuser ou à la tourmenter. Son ame était hors

de mon pouvoir. Après mille expériences, je crus ne plus avoir aucun moyen d'effectuer sa guérison ; je me désespérai.

» Cependant elle m'occupait sans cesse. Il y a deux mois, me promenant dans cette allée d'orangers, une idée s'empara de moi. Je courus à ma chambre ; vous m'eussiez pris pour le plus fou de ma maison. Je saisis par les épaules et mis dehors la ragazza qui faisait mon lit, me lavai, me parfumai comme pour un bal ; je couvris ma tête blanche d'une perruque brune, relique de mon ancien temps ; puis, ayant mis un peu de rouge, je pris une paire de gants blancs, et dans cette toilette triomphante, je me rendis chez ma malade.

» Sa tête était appuyée sur son bras amaigri ; à mon entrée, elle leva les yeux vers moi. J'approchai, je lui baisai la main avec une galanterie respectueuse, et, donnant à ma voix cassée l'expression la plus tendre, je lui adressai de délicats complimens sur sa beauté.

» Elle resta immobile comme un marbre, mais je n'avais pas vainement compté sur la passion dominante de son sexe. Une faible teinte qui colora ses joues, une congestion aux tempes, seulement perceptible à mon regard exercé, me prouvèrent que mes paroles avaient trouvé le chemin de son cœur.

» J'attendis quelques minutes, et alors, saisissant une boucle de ses cheveux qui tombait négligemment sur sa main, je demandai la permission de la séparer de son immense chevelure, où le bras sur lequel elle s'appuyait était entièrement enseveli.

» Elle saisit la boucle, et me jetant un regard furieux, elle s'écria à voix basse : *Lasciate me, signor !*

» Je lui obéis et quittai la chambre, remerciant en mon cœur, ma patrone, la Vierge ; c'étaient les premiers mots qu'elle eût prononcés depuis bien des années.

» Le jour suivant, m'étant déguisé plus à loisir et d'une manière si parfaite, qu'aucun de mes enfans ne me reconnut lorsque je traversai le corridor, je me présentai au chevet de son lit.

» Ses mains étaient posées sur ses yeux, et elle ne fit aucune attention à mon premier salut. Je commençai par la railler sur la position qu'elle avait choisie, trouvant l'occasion de lui faire adroitement un compliment sur la beauté des yeux qu'elle me cachait. Pendant une ou deux minutes, elle resta sans mouvement ; puis les muscles de sa bouche s'agitèrent légèrement, elle retira

avec vivacité ses mains de dessus ses yeux, et, jetant sur moi un regard où se peignait la confiance, un doux sourire, comme un soudain rayon de soleil, erra sur ses lèvres : j'étais prêt à pleurer de joie.

» J'exerçai bientôt sur elle toute l'influence que je désirais. A ma demande, elle consentit à quitter son lit, et une ou deux semaines après, elle se promenait avec moi dans le jardin.

» Son ame ne percevait pourtant qu'une seule pensée. Elle se croyait malheureuse, et pleurait durant des heures entières. Je voulais qu'elle me découvrît la cause de son chagrin, mais alors elle cachait sa tête dans mon sein, et pleurait avec plus de force. Un jour, enfin, je surpris ces mots à peine articulés : Vous ne voulez pas m'épouser !....

» Pauvre fille ! elle n'était que fidèle à sa nature de femme. La folie avait seulement levé le voile de la contrainte ; maîtresse de sa raison, elle eût préféré mourir plutôt que de révéler son secret.

» J'eus la crainte qu'elle ne fût atteinte d'une folie mélancolique. Une seule pensée agissait fortement sur son esprit, je résolus de frapper un grand coup. Je lui promis de l'épousér.

» L'enchantement avec lequel elle reçut mes ouvertures m'alarma. Je fis intervenir plusieurs délais, espérant que dans la confusion de ses pensées percerait un rayon de lumière ; mais elle prenait à cœur chaque minute de retard, et je me trouvai dans la nécessité de tenir ma promesse.

» C'est à la place même où se célébra cette folle cérémonie, que nous sommes assis en ce moment. Mon pauvre gazon porte encore les marques des nombreuses contredanses qui s'y sont formées.

» Faites-vous une idée de ce spectacle. La chapelle était ornée avec splendeur. Au fond de l'allée étaient dressées trois tables couvertes de fruits, de gateaux, de sorbets et de carafons d'eau colorée qui figuraient le vin. Enfin, mes pauvres fous se régalèrent de toutes les choses innocentes qui leur sont permises. Tous étaient invités.

— Grand Dieu ! dit le chirurgien, tous vos lunatiques ?

— Tous, tous, et jamais pareille sensation n'a été produite. Pendant une semaine on ne parla que de la noce. Les plus malades virent cesser pour quelque temps leurs accès. J'envoyai chercher à

la ville une grande quantité de jolies étoffes, et je permis aux femmes de s'habiller selon leur fantaisie. Vous ne pouvez vous figurer quelle affaire ce fut que leur toilette! Quelles apparitions! Je n'oublierai jamais cette tour de Babel.

» Le matin venu, les suivantes de la fiancée la vêtirent de son costume grec. Ses beaux cheveux, séparés sur son front, tombaient en nattes jusqu'à ses pieds. Sa tunique de velours couvert d'or, ses bracelets de prix, ses petites pantoufles étoilées chaussant un pied charmant, faisaient d'elle une belle et angélique vision; et quoique sa contenance fût triste, son pas était léger et sa démarche pleine de grâce. Une teinte rosée animait sa pâleur d'albâtre.

» Les maniaques l'accueillirent avec des cris d'admiration. On eut grand'peine à empêcher les femmes de l'approcher, et ce ne fut qu'en attirant leur attention sur leurs beaux vêtemens que l'on parvint à les éloigner. Les hommes la contemplaient avec amour, leurs yeux étincelans, leur respiration oppressée, prouvaient tout l'effet que tant de beauté produisait sur eux, et ils ne se mettaient pas en peine de dissimuler leurs sentimens. J'avais multiplié le nombre de mes serviteurs, ne sachant pas jusqu'à quel point leur enthousiasme pourrait aller; mais l'intérêt de la cérémonie, la décence des toilettes sembla les maintenir dans les bornes. Les convives les plus sensés n'auraient pu se conduire avec plus de convenance.

» La cérémonie fut célébrée par un de mes vieux amis, le médecin de l'établissement. Tout vieux que je suis, messieurs, je souhaitais que cette cérémonie fût véritable. Lorsqu'elle leva ses yeux languissans vers le ciel et jura de m'être fidèle jusqu'à la mort, mon mâle courage m'abandonna, et je versai des larmes. Que n'étais-je plus jeune! *Ma chè porcheria!*

» Après le mariage, j'invitai toutes les femmes à venir saluer la mariée, puis le signal des réjouissances fut donné. Les fruits, les gâteaux, les sorbets disparurent avec une rapidité magique. La musique se fit entendre dans les bosquets, tous se mirent à danser, comme vous pouvez le voir par le gazon qu'ils m'ont gâté.

» Lorsque le soir fut venu, je confiai la mariée à ses suivantes, et parvins avec difficulté à m'échapper. Le lendemain je me présentai à sa porte, mais elle refusa de me recevoir. Les jours suivans, ce fut de même. Enfin le quatrième elle m'admit. Je la trou-

vai vêtue comme d'habitude, mais triste, calme et douce. Elle parla peu et sembla préoccupée d'une pensée qu'elle ne voulut pas ou ne put me révéler.

» Elle n'a jamais depuis parlé de ce qui s'était passé. Sa raison est à peu près revenue, mais sa mémoire est toujours confuse. Sa maladie, les singuliers événemens qui ont eu lieu, tout est pour elle un rêve. Dans les actes ordinaires de la vie, elle montre du jugement. Je la mène promener tous les jours dans ma voiture, et je l'ai conduite deux fois à l'Opéra. Hier soir. nous errions sur la Marina quand votre frégate entra dans le port; ce fut elle qui me proposa de suivre la foule et d'aller écouter la musique. Comme vous savez, nous vînmes à bord, et maintenant si vous désirez présenter vos respects à la dame qui refusa de walser avec vous, suivez-moi. »

Je craindrais de fatiguer le lecteur en ajoutant un mot au récit que je viens de lui transmettre, surtout parce qu'il ne s'agirait plus que de mes sentimens. Si ce simple récit d'une guérison opérée dans la maison de l'excentrique comte de ***, peut engager les amis d'un pauvre insensé à n'employer pour le rappeler à la raison que des moyens qu'avoue l'humanité, je me trouverai justifié d'avoir communiqué au public un fait qui a eu depuis tant d'influence sur ma vie !

(Metropolitan.)

LESSING.

En parcourant l'histoire des littératures, il est une chose qui nous étonne toujours, c'est de traverser ces époques de décadence et de prospérité, ces temps où le génie disparaît comme s'il ne devait plus renaître, et renaît tout-à-coup comme s'il devait sans cesse monter plus haut. Vous en êtes à un siècle où rien de grand ne se fait, ni dans les arts ni dans les lettres, où la voix des Muses s'endort ou s'abâtardit, où les hommes à vues étroites qui dominent encore la foule ne sont là que comme de pâles lumières pour vous faire voir l'obscurité qui règne autour d'eux. Puis soudain voilà que les ténèbres s'entr'ouvrent sous un rapide rayon de lumière, voilà que sur ce sol aride, au milieu de cette vulgarité de conceptions, un homme vient à surgir, doué de toute la puissance du génie, enflammé de tout le zèle de l'apostolat, véritable régénérateur des esprits, véritable Messie de la littérature. D'une main, il détruit les fausses tentatives du passé; de l'autre, il pose les fondemens du nouvel édifice, et s'il ne l'achève pas, qu'importe? Il en a du moins établi la base. S'il ne va pas d'un trait au bout de la large carrière qu'il s'est tracée, qu'importe encore? Il a montré la bonne voie; d'autres n'auront plus qu'à s'éclairer de ses principes, à profiter de ses efforts pour arriver au but qu'il a indiqué.

Ainsi pour l'Italie, pour l'Angleterre, pour la France, pour l'Allemagne, Que ce soit un peu plus tôt, ou un peu plus tard, chaque peuple doit toujours avoir son siècle d'or, ses œuvres de génie, son époque de régénération.

Au dix-huitième siècle, l'Allemagne est dans une de ces phases d'impuissance et d'inertie dont nous avons parlé. La malheureuse guerre de trente ans lui a ôté la confiance en elle-même ; les discordes religieuses ont rompu son unité ; les Français refoulés dans son sein par la révocation de l'édit de Nantes lui ont apporté leurs mœurs, leur langage, leur trempe d'esprit, la vieille nationalité allemande s'efface devant des usages nouveaux, des modes prises à l'étranger. La langue souple et féconde des Minnesinger, la langue mâle, énergique de Luther dépose son noble caractère, sa beauté naturelle, pour s'associer aux langues des autres nations, pour se farder avec des expressions italiennes et françaises. Ainsi se forme ce langage de *beaux esprits*, ce mélange grotesque de quatre ou cinq idiomes différens, contre lequel les hommes doués de quelque jugement ont, pendant nombre d'années, lutté de toutes leurs forces. Mais les princes et les grands donnent eux-mêmes l'exemple de cette fatale tendance, et la bourgeoisie la suit. La langue et les mœurs françaises règnent dans toutes les cours et descendent ensuite chez le peuple. Bientôt vous aurez peine à trouver chez cette grande nation allemande quelque chose de vraiment allemand. Les livres que l'on recherche viennent de la France ; les pièces de théâtre que l'on aime à voir viennent de la France. Prenez l'histoire des théâtres de Leipzig, Hambourg, Berlin, pendant la première moitié du dix-huitième siècle, vous y trouverez tout à votre aise les noms de du Belloy, Regnard, Marivaux, Gresset, Voltaire, etc. Quant à des noms allemands, vous trouverez ceux de Gottsched et de sa femme qui traduisent notre théâtre, celui de J. El. Schlegel et de Ch. F. Weisse qui s'essaient toujours à marcher servilement sur nos traces.

Quelques années après cependant, un germe d'esprit national commence à se manifester. Haller, Hagedorn, Gellert, dévient de la voie battue jusqu'alors pour se livrer plus franchement à leurs inspirations, et la discussion littéraire entre Gottsched et Leipzig d'une part, Bodmer et Zurich de l'autre, ne laisse pas de jeter un nouveau jour sur plusieurs questions assez importantes. Mais tout cela est encore mal assis, peu distinct, lorsque viennent Klopstok

et Lessing, auxquels il faut adjoindre Winckelmann.

Ces trois hommes, si différens l'un de l'autre et par leur caractère et par la portée de leur génie, forment pourtant ensemble une admirable unité, unité d'ame, de réflexion et d'intelligence. Klopstock est le poète enthousiaste et religieux, qui s'abandonne au vol élevé de sa muse, et soit qu'il chante l'amour, soit qu'il chante sa patrie, soit le destin d'Abbadona, ou la mission divine du Christ, il prend toujours l'essor le plus hardi et le langage le plus majestueux.

Winckelmann, avec sa science profonde et sa grande perspicacité, analyse, observe, discute. Il étudie l'art dans sa forme et sa théorie. Il recherche moins la pensée intime de l'artiste que l'adresse de son ciseau, moins l'expression d'un beau visage que la grâce de ses contours et la fraicheur de son coloris. Passionné pour la manière antique, il veut voir des statues où rien ne pèche contre les proportions, des draperies tombant avec élégance, des chairs fermes et vivement retracées.

Puis vient Lessing, qui partage à la fois l'enthousiasme de Klopstock et la réflexion de Winckelmann, qui emprunte à l'un son idéal, à l'autre sa forme rigoureuse pour combiner l'art d'une manière plus durable et plus complète; Lessing qui est à la fois poète et critique, qui crée et qui juge, qui retranche au christianisme de Klopstock ce qu'il a de trop mystique, et à la religion de Winckelmann ce qu'elle a de trop matériel pour former un sentiment religieux, philosophique et poétique, répondant aux rêves les plus intimes de l'ame et aux exigences de la raison.

A mettre ces trois hommes l'un à côté de l'autre, Klopstock peut être regardé comme le représentant du monde *intérieur*, Winckelmann du monde *extérieur*, et Lessing du monde *supérieur*, les trois élémens nécessaires pour former une organisation complète; et il est remarquable que l'on établirait très-bien la même comparaison entre Pétrarque, Boccace, Dante, et ensuite entre Schiller, Wieland, Goëthe.

Klopstock exerça donc une influence favorable sur l'esprit des Allemands par sa nature originale et vigoureuse, par ses poèmes affranchis de toute chaîne étrangère, par ses odes et son épopée, pour lesquels il n'avait consulté ni l'Art poé-

tique de Boileau, ni la Henriade de Voltaire. Klopstock fut le premier poète vraiment national de l'Allemagne; national par le choix des sujets, comme par la manière de les traiter; par le caractère, comme par la forme de ses ouvrages.

Winckelmann, en recourant pour l'étude de l'art aux sources même, en marchant droit à l'antiquité, fit sentir tout ce qu'il y avait de faux dans le goût de son époque, dans ces œuvres dégénérées qui, à certains principes vrais et purs, mêlaient un si futile et si mauvais alliage.

Enfin Lessing agit à la fois sur la poésie et sur l'art par ses préceptes et par son exemple. C'est lui qui embrassa la tâche la plus grande, c'est lui aussi qui exerça l'influence la plus large et la plus puissante.

Lessing (Gotthold-Ephraïm) naquit à Kamenz, petite ville de Saxe, le 22 janvier 1729. Son père, pasteur de cette ville, était un homme instruit, religieux, qui a laissé quelques bons traités de théologie et des livres de prières écrits avec onction. Il avait une nombreuse famille, et ne possédait que des ressources très-bornées; mais il voulut se dévouer à l'éducation de ses enfans, et s'imposa de véritables privations pour y subvenir. En cela, il était bien secondé par sa femme, qui joignait à toute la tendresse d'une mère toute la piété et la résignation d'une femme chrétienne.

De bonne heure Lessing se distingua par sa passion pour l'étude, par la vivacité d'intelligence avec laquelle il embrassait tout ce qu'on voulait lui faire concevoir. A treize ans, il avait déjà parcouru une grande partie des leçons que l'on renferme ordinairement dans le cercle des études classiques, et il commençait à concevoir l'honneur attaché à la culture de la science. Un peintre chargé de faire son portrait l'avait représenté dans son esquisse avec une cage et un petit oiseau; le futur critique de l'Allemagne se trouva très-offensé qu'on lui donnât de telles attributions, et voulut être peint à la manière des savans du moyen âge, avec un in-folio ouvert sous ses yeux, et une bibliothéque autour de lui.

Pour mettre à profit ces heureuses dispositions, son père le plaça à l'école de Meissein (Saxe), renommée alors pour l'enseignement que l'on y recevait. Là, Lessing redoubla

de zèle, s'appliqua avec plus d'ardeur que jamais à l'étude des auteurs anciens, et le recteur de l'école disait alors de lui : « Il faut à l'esprit de ce jeune homme double nourriture; ce qui est une tâche fatigante pour ses camarades n'est qu'un jeu pour lui. »

En 1746, Lessing quitta Meissein pour se rendre à l'université de Leipzig; ses parens désiraient le voir entrer dans l'état ecclésiastique, et lui n'éprouvait encore aucune répugnance à prendre ce parti. Mais quand il eut commencé l'étude de la théologie, quand il en connut les dogmes secs, l'esprit étroit, les formules gênantes, il ne se sentit pas la force d'aller plus loin, et prit une tout autre direction.

Alors le voilà qui se livre à son penchant littéraire et qui se jette dans le tourbillon d'une vie inquiète et dissipée. Ses jours se passent à courir, à faire des armes, à jouer; puis il se passionne pour le théâtre, et recherche la société des acteurs. Malheureusement ses revenus ne répondaient guère à sa bonne volonté, et la modeste pension que lui donnait son père ne suffisait pas à le conduire bien loin dans cette nouvelle manière de vivre. Il fallut donc aviser à se créer le supplément nécessaire, et surtout à pouvoir fréquenter chaque jour le théâtre. Pour cela, il traduisit, de concert avec son ami Weisse, l'*Annibal* de Marivaux; il écrivit quelques articles dans un journal de Hambourg, et composa une petite comédie intitulée *le Jeune Savant*, qui eut l'insigne honneur d'obtenir les suffrages de la directrice du théâtre, Mme Neuber; après quoi le jeune poète eut ses entrées au théâtre, et il lui fut permis, je pense, d'appeler le premier acteur de Leipzig *mon ami*, et de conduire Mme Neuber à la promenade.

Cependant ses parens ont appris cette espèce d'apostasie, ce passage si brusque de la classe de théologie au théâtre; on leur a raconté sur la conduite de leur fils des choses terribles, par exemple, qu'il avait passé une partie de la fête de Noël, de cette sainte *Weihnacht* d'Allemagne, à écouter la répétition d'une nouvelle pièce, et que les bons gâteaux que sa mère lui avait envoyés pour cette grande solennité religieuse, il les avait mangés dans une réunion d'acteurs. Là-dessus, je vous laisse à penser l'étonnement et l'effroi

répandus dans la maison du sage pasteur de Kamenz, et les lettres foudroyantes qui en sortirent. L'orage fut tel, que Lessing crut devoir partir pour le calmer lui-même. Il se mit en route au milieu de l'hiver, sur une charrette découverte; et, quand ses parens le virent arriver triste et transi de froid, ils n'eurent pas le courage de lui adresser un reproche. Mais, quelques jours après, les discussions commencèrent, et Lessing passa tout l'hiver dans sa famille, sans pouvoir, avec tous ses raisonnemens, la faire entrer dans ses projets de vie littéraire.

Au printemps, il revint à Leipzig, peu chargé d'argent, mais en revanche ayant la tête pleine de bonnes admonestations; puis, à peine a-t-il touché le sol de cette ville et entrevu les murs du théâtre, qu'il tourne encore une fois le dos à la théologie, et reprend son genre de vie passé. Comme les acteurs qu'il aimait le mieux quittèrent Leipzig, il partit aussi après eux et s'en alla à Berlin.

Il n'apportait ici ni lettres de change ni lettres de recommandation, mais il avait cette témérité naturelle à tout jeune homme qui sent ses forces et ne cherche qu'une occasion favorable pour les employer. Il commença par entrer en négociations avec ses parens pour obtenir d'eux l'autorisation de se livrer à ses goûts favoris, puis il entreprit avec son ami Mylius une publication périodique sous le titre de *Documens pour l'histoire du théâtre*. Alors il se fit présenter à Voltaire, qui habitait Potsdam, mais il ne fut pas longtemps en relation avec lui. Un des exemplaires du *Siècle de Louis XIV* étant tombé entre ses mains avant la publication solennelle de l'ouvrage, Voltaire craignit de se voir livré à quelque mauvais traducteur, et lui écrivit une lettre offensante. Cette circonstance, assez légère en apparence, mais qui fit beaucoup de bruit, décida Lessing à se rendre au vœu de ses parens, et il quitta Berlin pour aller à l'université de Wittemberg, où il trouva son frère.

Là il se remet à étudier avec courage et persévérance. Il mûrit ses premières réflexions sur l'art dramatique; il lit assidûment les auteurs anglais, apprend l'espagnol et traduit le livre de Huarte sur l'*Aptitude des intelligences*; en même temps il s'occupe des productions littéraires qui pa-

raissent en Allemagne, accueille avec joie la *Messiade* de Klopstock, et s'essaie à traduire ce poème en vers latins. Cependant, deux années après, il en avait assez de cette vie si rangée, si monotone, de cette vie sans événemens, et presque sans émotions. Il retourne à Berlin, il se lie avec Nicolaï, avec le célèbre Mendelsshon, et s'adjoint à eux pour publier la *Bibliothéque des sciences.*

En 1753, il recueille ses premiers essais poétiques et en forme quatre petits volumes. Ce sont des fables, des chansons anacréontiques, des épigrammes, et quelques autres pièces légères qui, si elles ne font pas preuve d'un talent bien mûri, montrent au moins une grande facilité et une rare souplesse de style. Cette publication eut du succès, plus peut-être que n'en auraient eu des poésies d'une nature grave et réfléchie, car alors l'esprit français dominait encore la littérature allemande; et il y a de l'esprit français du dix-huitième siècle dans ces premières tentatives de Lessing. A cette époque, son nom commence à être cité; et son père, en le voyant loué dans les journaux, en l'entendant vanter dans les salons, revint enfin de ses préventions contre la vie littéraire.

Peu de temps après parut *Miss Sara Sampson.* Cette tragédie, imitée du *Marchand de Londres,* était une protestation formelle contre le mauvais goût qui régnait alors sur le théâtre allemand, contre ces héros romains que l'on voyait apparaître sur la scène revêtus d'un habit à paillettes, et la tête couverte d'une énorme perruque à marteau; contre cette tendance fausse, bâtarde, ce langage pompeux ou maniéré, et cette sotte phraséologie qui se retrouvent dans les pièces recherchées en Allemagne à cette époque. *Miss Sara* était une tragédie bourgeoise avec des caractères vrais, un langage simple et une action affranchie des règles traditionnelles; une tragédie composée d'après les idées de Diderot, qui répondaient parfaitement à celles de Lessing, et l'accueil qu'elle reçut du public allemand témoigna du besoin que l'on éprouvait de voir remplacer enfin la vieille défroque dramatique par quelque chose de plus nouveau et de meilleur.

Cependant, avec tous ces travaux, toutes ses généreuses

innovations et ses succès, Lessing n'en était pas devenu plus riche, et la nécessité où il se trouvait de chercher à se faire une existence moins ballottée et moins chanceuse, le porta à conclure un marché avec un nommé Winkler, un riche marchand de Leipzig, pour l'accompagner dans un voyage d'agrément en Angleterre et en Italie. Ils partent, mais à peine sont-ils arrivés en Hollande que la guerre de sept ans éclate. Winkler a peur pour ses propriétés et se hâte de revenir en Saxe, et Lessing est obligé de lui intenter un procès pour en obtenir un dédommagement.

Il demeure à Leipzig jusqu'en 1759, travaillant toujours à la Bibliothéque des belles-lettres de Nicolaï, écrivant son *Émilie Galotti*, et vivant dans la plus grande intimité avec le célèbre poète Kleist, l'auteur du *Printemps;* puis il retourne à Berlin, s'associe plus étroitement que jamais aux travaux de ses deux amis Nicolaï et Mendelsshon, publie avec eux les *Lettres sur la littérature du jour,* l'ouvrage le plus précieux sans contredit que l'on puisse consulter sur l'état des lettres en Allemagne à cette époque. Il écrit en outre pour la Bibliothéque littéraire; il traduit le théâtre de Diderot, il poursuit avec ardeur le cours si varié de ses études; mais tant d'occupations le fatiguent, il tombe malade. Forcé enfin de clore ses livres, et n'ayant pas d'autre moyen d'existence, il accepte une place de secrétaire intime auprès du général Tanenzien à Breslau. Pauvre Lessing qui n'échappe à un danger que pour tomber dans un autre plus grand encore! La comptabilité militaire, à laquelle il doit se dévouer, lui est tout-à-fait étrangère et lui répugne. Ce travail de correspondances officielles, ce détail d'administration, lui deviennent pénibles et fastidieux; cette vie d'étiquette qui lui est imposée est pour lui horriblement lourde. Alors il veut s'étourdir sur ce qu'il souffre, et pour s'étourdir, il joue avec fureur; il compromet chaque jour davantage sa santé et le peu de ressources qu'il avait amassées jusque-là pour assurer un jour son indépendance. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il abdique ses fonctions de secrétaire, dit adieu à son général, et s'en retourne, joyeux comme un esclave dont on brise les fers, rejoindre ses amis de Berlin, reprendre ses livres, sa poésie et ses études.

Bientôt il est appelé à Hambourg en qualité de poète et de directeur du théâtre, et c'est là qu'il écrit sa *Dramaturgie*; mais d'autres contrariétés lui surviennent. Il songe à opérer de grandes réformes au théâtre, et les moyens lui en sont enlevés. Il présente des vues larges, généreuses, et les hommes auxquels il s'adresse méconnaissent ces vues ou dédaignent de leur donner suite. Alors il se lasse de Hambourg et veut partir pour l'Italie. Son *Laocoon* est fait. Ses idées d'art sont si bien raisonnées; il veut aller voir la terre classique de l'antiquité, les lieux où Winckelmann a écrit tant de belles pages. Mais pour réaliser ce projet, il faut qu'il vende ses livres; et après ce douloureux sacrifice, il n'a pas même encore de quoi entreprendre tranquillement son voyage. En vérité, n'est-ce pas là un triste sujet de réflexions? Lessing, le plus grand homme de son époque, Lessing, le régénérateur littéraire de son pays, Lessing qui a déjà publié tant d'œuvres admirables, en est réduit à ne pas pouvoir visiter l'Italie faute d'argent! Les annales littéraires d'Allemagne fourmillent d'exemples non moins tristes, et qui ne lui permettent pas de rien reprocher en ce genre ni à l'Angleterre ni à la France. La biographie du poète Günther est, en certains endroits, tout aussi déplorable que celle de Savage et d'Otway. Klopstock, pour achever sa *Messiade*, doit avoir recours à la générosité d'un prince étranger; Bürger, le chantre de *Lénore*, l'écrivain populaire, n'a guère été plus riche que notre Malfilâtre; et Schiller, l'immortel Schiller, après avoir écrit *les Brigands*, *don Carlos*, *Jeanne d'Arc*, etc., serait forcé de se lever malade, pour travailler et subvenir à son existence, si un prince de Danemarck ne lui envoyait de l'argent, à condition qu'il se reposera et qu'il ne négligera rien pour se guérir. On peut citer encore l'exemple du bon et patient Holty, de Winckelmann, du célèbre Mengo, du grand compositeur Haydn, et de tant d'autres artistes et écrivains allemands qui, travaillant pour la gloire de leur nation, ont eu tant de peine à en obtenir, et le plus souvent sont morts sans avoir obtenu le tribut qu'elle leur devait.

Donc Lessing en était à songer comment il pourrait partir, lorsque le prince héréditaire de Brunswick lui fit offrir la

place de bibliothécaire de Wolfenbuttel. Cette bibliothéque était alors une des plus précieuses de l'Allemagne par le nombre et la rareté de ses manuscrits ; et Lessing, cédant à son penchant particulier et aux conseils de ses amis, accepta, mais à une condition toutefois, c'est qu'il pourrait écrire et publier ses ouvrages sans les soumettre à la censure ; et après avoir reçu la garantie de ce privilége, il se rendit à Wolfenbuttel. Là commence pour lui une nouvelle carrière. Sans renoncer à la poésie ni à la critique, il s'en éloigne cependant pour se plonger dans l'étude de la philosophie et des dogmes religieux. Puis avec son coup d'œil d'aigle, avec sa vaste intelligence, il embrasse tout à la fois les épopées romantiques du moyen âge et les discussions théologiques, le droit de la vieille Allemagne et l'archéologie. Il fouille dans ces vieux manuscrits oubliés de sa bibliothéque, il secoue la poussière de ces rayons, et en fait sortir des trésors de science et d'érudition. C'est à ses premières recherches dans ces riches archives qu'il faut rapporter la découverte de ce manuscrit de Béranger de Tours sur la nature de l'eucharistie après la consécration du prêtre ; manuscrit qui pourrait bien ne pas faire aujourd'hui grand bruit parmi nous, mais qui, à une époque où les questions religieuses étaient encore toutes palpitantes, excita une grande rumeur. Bientôt Lessing fit suivre la publication de ce manuscrit d'un *Traité sur la tolérance en faveur des déistes*, puis d'un *Fragment sur le plan de Jésus et de ses disciples*, et la guerre fut allumée. Les brochures, les pamphlets, les lourdes dissertations se succédèrent tour à tour pour accabler l'innocent bibliothécaire. Dans cette lutte, qui fut poussée avec acharnement, les adversaires de Lessing n'eurent pas toujours le beau rôle, et le pasteur Goetze de Hambourg, qui avait voulu se mettre au premier rang pour combattre les écrits émanés de Wolfenbuttel, reçut parfois de rudes atteintes qui durent bien le faire repentir de sa témérité. Mais alors ils eurent recours à d'autres armes, ils employèrent l'intrigue, parvinrent à mettre de leur côté le duc régnant de Brunswick, qui enleva à Lessing son exemption de censure; et celui-ci, blessé d'une telle infraction aux engagemens que l'on avait pris envers lui, résolut de

quitter son poste et se rendit à Vienne. Là, le prince héréditaire de Brunswick le rejoint et l'emmène avec lui en Italie. La vue de ce pays, qu'il avait si long-temps désiré visiter, rendit à Lessing la force d'ame, la santé, l'énergie. Il revint à Wolfenbuttel, plus résolu que jamais de poursuivre l'œuvre de conscience qu'il avait entreprise, l'œuvre de philosophie religieuse dont il avait déjà indiqué les bases ; et son ouvrage sur l'*Éducation du genre humain*, son admirable pièce intitulée *Nathan-le-Sage*, et ses dialogues sur la franc-maçonnerie sont le fruit des travaux auxquels il se livra à son retour.

— Quelques années après, le vieux duc régnant mourut, et le prince Léopold, qui lui succéda, se fit un devoir d'affranchir son ancien compagnon de voyage de toutes les mesquines tracasseries de censure auxquelles on l'avait astreint pendant les derniers temps, et lui donna des témoignages non équivoques d'amitié et de confiance. Mais alors des malheurs domestiques vinrent empoisonner l'existence de Lessing. Sa femme, qu'il aimait beaucoup, mourut, et ensuite son fils unique. Ses controverses religieuses lui avaient fait un grand nombre d'ennemis. Ses relations avec les hommes de l'ancienne cour devenaient de plus en plus épineuses. Le chagrin s'était emparé de lui ; une sombre tristesse le poursuit alors sans relâche ; sa force morale décroît, sa constitution s'altère ; un asthme, dont il avait déjà subi les atteintes, prend un caractère plus grave ; et enfin, après avoir passé de longs jours de souffrances intérieures et de douleurs physiques, il mourut à l'âge de cinquante-deux ans, le 15 février 1781.

A Kamenz, sa ville natale, on a érigé, pour lui rendre hommage, un hospice qui porte son nom.

Il y a trois caractères principaux sous lesquels Lessing peut être envisagé : 1° comme poète, 2° comme critique, 3° comme philosophe.

Comme poète lyrique, il n'est sans doute pas à la hauteur de Klopstock. Les premiers essais qu'il publia respirent encore la frivolité et l'esprit d'imitation de l'époque à laquelle il vivait. Le vin et l'amour en forment le refrain continuel. L'insouciance d'Horace, la grâce d'Anacréon, s'y retrou-

vent parfois, mais le plus souvent ses odes et ses chansons ressemblent à de faciles imitations de J.-B. Rousseau ou de Boufflers.

Il faut mettre à part, dans ses premiers volumes publiés à Berlin, les fables qui s'y trouvent mêlées, et qui sont devenues classiques. Ce sont pour la plupart des petites compositions charmantes, pleines de goût, de tact et de finesse. Tandis que son contemporain Hagedorn imitait les fables de La Fontaine, Lessing, qui était loin de déprécier notre grand fabuliste, visait cependant à se frayer encore en ce genre une route nouvelle. Ainsi il s'applique moins à émettre des maximes, des principes de morale, qu'à revêtir des couleurs de l'apologue une pensée saillante ou un sentiment profond. Ses fables n'ont pas cette bonhomie qui nous plait tant chez notre excellent La Fontaine : elles sont vives, piquantes, et se terminent quelquefois par une pointe épigrammatique.

Par exemple : un âne se met en route avec un lion, auquel il sert de cor de chasse ; un autre âne le rencontre et lui crie :—Bonjour, frère ! — Insolent ! dit le compagnon du lion. —Eh bien, quoi ! répond l'autre, parce que tu te trouves auprès de notre roi, en es-tu moins un âne?

Hercule admis dans l'Olympe après ses longs travaux commence par s'incliner devant Junon. — Comment ! lui dit-on, oublies-tu qu'elle a été ton implacable ennemie ? — Non, répondit-il, mais elle mérite ma reconnaissance, car je dois à ses persécutions tout ce que j'ai accompli de grand, tout ce qui me procure aujourd'hui l'entrée dans le ciel.

C'est là une pensée profonde qui sort du caractère que nous attribuons ordinairement à l'apologue.

Enfin, ses deux fables qui ont pour titre *la Brebis et Jupiter,* et *la Brebis et Junon*, sont deux morceaux pleins de mélancolie et de sentiment.

La réputation de Lessing, comme poète, repose sur son théâtre. Je ne parle pas de son *Jeune Savant* et de quelques autres comédies de sa première jeunesse qui n'annoncent que de la facilité et du talent ; mais lorsqu'il fut plus avancé en âge, lorsqu'il eut mûri le fruit de ses études et de ses

observations, il comprit tout ce qu'il y avait de faux et de vide dans l'état du théâtre allemand, et, au lieu de s'abandonner machinalement au torrent, au lieu de viser au succès éphémère qu'il eût sans doute obtenu en travaillant comme Gottsched, il résolut de lutter de toutes ses forces contre cette tendance fausse et antinationale de l'art dramatique dans son pays.

Par sa traduction de Diderot et sa pièce de *Miss Sara Sampson*, il visa d'abord à détrôner cette déclamation pompeuse, cet appareil de convention, cette parure d'emprunt des tragédies de son temps. Il voulut faire voir aussi que, pour intéresser le public à un drame, il n'était pas nécessaire de ne lui jamais montrer que des rois et des reines, des domestiques qui s'appellent confidens, et des héros qui ne boivent ni ne mangent, qui ne peuvent ni rire ni pleurer comme tout le monde, qui toujours posent, se drapent, font la statue et s'appellent *seigneur*.

Minna de Barnhelm est une pièce tout allemande par les situations, par l'intrigue, par les événemens auxquels elle se rapporte, par les personnages. Peut-être le caractère du major de Tellheim, et surtout celui de son fidèle Werner, sont-ils un peu outrés, peut-être leur position à l'égard de Minna est-elle trop romanesque; mais on oublie promptement ces défauts pour se laisser aller à tout ce que le dialogue a de vif, de spirituel, à tout ce que la plupart des scènes ont de comique et d'intéressant.

Emilia Galotti, que les auteurs des *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers* ont reproduit dans leur collection, est un des plus beaux ouvrages qui aient jamais paru sur la scène, et les Allemands en admirent encore la verve, l'énergie, la vérité et la passion, même après tout ce que Schiller et Goëthe leur ont donné d'admirable en ce genre.

La critique ne sait à laquelle des deux pièces accorder la préférence, d'*Emilia Galotti* ou de *Nathan-le Sage*; mais *Nathan-le-Sage* n'a d'une composition dramatique que la forme. Ce n'est ni une tragédie ni une comédie, c'est un large tableau où des personnages se meuvent avec une physionomie bien caractéristique et une grande majesté; c'est un beau cadre que l'auteur s'est choisi pour y faire entrer

toutes ses hautes et généreuses idées sur la philosophie théologique, tout son système religieux. Cette pièce, telle qu'elle est, ne peut pas être représentée sur la scène, et, telle qu'elle est aussi, on ne peut la lire qu'avec une sorte de recueillement. Elle ne remue point l'ame du lecteur par les situations dramatiques et les ressorts ordinaires; mais elle produit sur celui qui la comprend bien l'effet d'un monument antique : on s'en approche avec respect, on s'arrête en silence devant le portail, on monte avec une joie timide les degrés qui conduisent dans l'intérieur de l'édifice; on ne se lasse pas d'admirer ces belles proportions; vos pensées grandissent, mais restent calmes; vos idées s'harmonient avec ces belles colonnes qui s'élèvent de terre, droites, majestueuses, pleines de force. En regardant l'ensemble de cet édifice, vous ne voyez plus ni la matière, ni l'architecte, mais l'art qui a taillé ces chapiteaux, la poésie qui a rangé symétriquement cette haute colonnade et les rayons de lumière qui se répandent à travers le dôme.

Il est vrai que, pour avoir une juste opinion de *Nathan-le-Sage,* il ne faudrait pas prendre cette pièce dans l'imitation que nous en a donnée M.-J. Chénier. Le poète français, dont je suis loin d'ailleurs de contester le mérite, n'a nullement compris ce qu'il y a de grandiose dans l'œuvre de Lessing. Il a fait de Nathan un pauvre moraliste qui débite quelques maximes de philantropie; du sultan, un bonhomme assez niais; du templier, une mauvaise tête; le tout assaisonné de quelques épigrammes irréligieuses renouvelées de Voltaire, et qui ne pouvaient nullement entrer dans la puissante et majestueuse conception de Lessing. Il a retranché de sa pièce le caractère de la jolie et capricieuse Sittah, le caractère humoristique et généreux du derviche; je ne parle pas de la peine qu'il a prise de changer le nom oriental de Daja en celui de Brigitte, et d'enlever à la jeune juive son nom de Recha pour en faire Mlle Zoé. A l'époque où il écrivait, le bon goût ne permettait sans doute pas de prendre de grandes licences dans le calendrier des héros de théâtre, et Ducis s'est bien cru obligé de débaptiser l'immortelle Desdemona de Shakspeare pour en faire une Édelmone. Mais il est curieux de voir comme ce pauvre Ché-

nier se tourmente pour réparer la sottise de l'auteur allemand qui n'avait pas craint (voyez quel crime!) de manquer à l'unité de lieu, et de quelle adresse il a besoin pour faire arriver sur la même place, à tour de rôle, Nathan et le templier, le patriarche de Jérusalem et la juive Recha, qui s'appelle Zoé; la vieille Brigitte et le sultan; pour amener en un seul jour, sur cette même place, le récit d'un incendie, une dispute, une scène d'amour, une discussion religieuse, un complot du patriarche, une réconciliation, des secrets de famille, des confidences intimes, une grande réunion du sultan, de Nathan, de sa fille adoptive, du templier, et enfin un mariage. Ma foi! bénies soient les places de Jérusalem qui peuvent voir en un jour tant de belles choses!

C'est surtout par ses travaux de critique que Lessing a des droits à la reconnaissance de sa nation. C'est là qu'il s'attaque directement à ce ridicule échafaudage littéraire qui s'élève devant lui; c'est là qu'il concentre parfois toute son activité, toute son intelligence, tout ce qu'il a de verve naturelle et de savoir. Ses articles répandus en divers recueils, ses lettres sur la littérature du jour sont tout autant de traits lancés contre le mauvais goût de ses contemporains, autant d'armes avec lesquelles il combat sans cesse pour détruire les vieux préjugés littéraires, les vieilles ornières qu'il rencontre, et mettre à leur place des idées neuves, fortes, durables. Un des ouvrages de critique où il a le mieux résumé ses principes, et avec lequel il a exercé la plus grande influence, est sa *Dramaturgie*. Il publia ce livre en forme de journal, pendant son séjour à Hambourg; il en paraissait un numéro chaque semaine; le premier date du 1er mai 1767, le dernier du 19 avril 1768. Là, tour à tour, il examine les pièces allemandes et les pièces traduites que l'on joue; il fait la biographie des poètes, donne des conseils à l'acteur, exprime en style clair, énergique, ses idées sur l'art dramatique, sur le style et les règles de la tragédie, sur les gestes et les déclamations. Tantôt il s'abandonne à sa bonne humeur et plaisante avec grâce et finesse sur les ridicules qu'il observe; tantôt il a recours à la science, au raisonnement; il explique et commente le texte d'Aristote; montre comme on l'a mal compris, et discute

pied à pied le terrain littéraire mis en contestation. A travers tout cela il y a deux hommes qui sont comme ses deux points de mire, et auxquels il revient sans cesse : l'un dont il ne parle jamais qu'avec enthousiasme, c'est Shakspeare ; l'autre qu'il poursuit à outrance par le sarcasme ou par le raisonnement, par l'analyse et la réflexion, c'est Voltaire. Singulière chose cependant ! Tandis que Voltaire se faisait porter en triomphe dans Paris, tandis que ses pièces excitaient chez nous une telle admiration, il y avait au fond de l'Allemagne un homme, encore assez obscur, qui le jugeait avec une grande sagacité, et parlait de ses œuvres dramatiques, comme on devait en parler en France cinquante ans plus tard. Il faut voir comme il s'attaque à lui avec courage et persévérance, comme il le prend dans l'ensemble de ses compositions et dans leur détail, dans la peinture de ses caractères et dans ses inventions dramatiques! Parle-t-on de Ninus dans *Sémiramis?* « Il y a, dit Lessing, un poète dramatique, un seul peut-être, c'est Shakspeare. Dans *Hamlet* l'apparition du vieux roi nous fait dresser les cheveux sur la tête, et monsieur de Voltaire ne nous a donné, avec son ombre de Ninus, qu'une risible fantasmagorie. »

De Mérope? Il prouve qu'elle est calquée sur celle de Maffei.

De *Zaïre?* Voici comment il s'exprime : « L'amour même, s'il faut en croire un critique français, a dicté *Zaïre;* il serait plus juste de dire que c'est la galanterie. Je sais une tragédie à laquelle l'amour a donné la vie et la couleur : c'est le *Roméo et Juliette* de Shakspeare. A la vérité, la *Zaïre* de M. de Voltaire exprime très-bien ce qu'elle éprouve; mais qu'est-ce que ce langage artificiel auprès de cette peinture vivante de l'amour qui s'insinue dans notre ame pour absorber toutes nos pensées, envahir tous nos sentimens, se mettre lui seul à la place de toutes nos passions, et devenir notre maitre, notre tyran? Seulement il faut reconnaitre que M. de Voltaire possède à merveille le style de chancellerie de l'amour; c'est bien là le langage adroit, subtil, nuancé, le langage de l'amour qui mesure tous ses mouvemens, et pèse toutes ses expressions, afin de ne rien

hasarder qui puisse déplaire au sophiste ou au froid critique ! »

Quand il en vient à exprimer la manière dont il conçoit le drame, il présente tous les argumens sur lesquels, un demi-siècle après, notre école romantique devait s'appuyer.

« Nous ne pouvons pas, dit-il, prendre pour modèle absolu le style de la tragédie ancienne ; là, les personnages se rencontrent sur la place publique et parlent en plein air en face du peuple ; chez nous, au contraire, nos drames se passent dans l'intérieur des maisons, dans le secret d'un appartement, souvent dans le tête-à-tête. Le style pompeux, paré, boursouflé, n'indique chez le poète aucune émotion et ne peut en produire aucune, tandis qu'elle naît naturellement d'un langage simple, d'un dialogue naturel et sans prétention. »

Plus loin il dit, en parlant de notre théâtre :

« Lorsque le théâtre, à l'aide de Corneille, eut fait quelques pas hors de son ancien état de barbarie, les Français le regardèrent comme touchant déjà à la perfection. Racine parut y mettre la dernière main, et l'on ne demanda plus s'il était donné au poète de se montrer plus touchant, plus pathétique que Racine, car on regardait la chose comme impossible ; dès-lors toute l'ambition des auteurs dramatiques se borna à se rapprocher plus ou moins de l'un ou l'autre de leurs deux grands devanciers.

» Mais celui qui exerça la plus pernicieuse influence, c'est Corneille ; car Racine n'agit sur ses contemporains que par son exemple, tandis que Corneille agit à la fois par son exemple et par ses préceptes, qui furent accueillis comme des oracles et suivis à la lettre par tous les poètes. Pour moi, je me ferais fort, en les prenant mot à mot, d'en montrer la sécheresse, la froideur et le résultat antidramatique. »

Lessing a fait une œuvre de critique plus belle et plus imposante encore que sa *Dramaturgie*, c'est le *Laocoon*. Là il envisage l'art sous ses deux faces : l'une est la partie matérielle, la forme, la couleur ; l'autre est le sentiment intime qui lui donne la vie et l'expression. Il sépare les limites de la peinture de celles de la poésie. La peinture, considérée comme art plastique, doit s'attacher à rendre la na-

ture avec toutes ses combinaisons; elle doit être empreinte de l'idée du beau dans le choix de ses sujets comme dans l'exécution. Mais la matière qu'elle emploie est bornée, l'espace où elle se meut a ses limites. Elle ne peut pas viser à rendre des conceptions abstraites, des objets indéfinis, et de là vient ce qu'a toujours pour nous de choquant l'allégorie représentée par les arts plastiques; tandis que la poésie s'élance sans frein et sans entraves, du milieu des objets extérieurs, vers le monde intérieur, qui ne se révèle qu'à l'ame: la matière ne l'arrête pas; l'espace s'étend sans bornes devant elle, l'univers lui appartient. Elle se ravalerait en ne s'attachant qu'à de simples descriptions de faits ou de lieux; elle remonte à sa véritable hauteur en explorant les rêveries intimes, les passions de l'ame, en planant dans le domaine des pensées mystérieuses et infinies. »

La publication du *Laocoon* fut accueillie, en Allemagne, avec enthousiasme, et les attaques de quelques ignorans et injustes détracteurs, tels, par exemple, que Klot, ne servirent qu'à faire mieux ressortir les idées profondes et la haute conception de cet ouvrage. Mais depuis le jour où il fut écrit, la science critique a fait de grands progrès, et ce n'est pas sans raison, il faut le dire, que Goëthe, Tilck, les frères Schlegel, ont attaqué quelques principes émis dans le *Laocoon*, et notamment celui qui place la peinture au rang des arts plastiques, et qui retranche la poésie dans une catégorie toute spéciale, tandis qu'elle doit être au contraire envisagée comme le mobile de tous les autres, comme la pensée de création et d'harmonie, qui se retrouve dans les proportions d'un monument, dans l'ensemble d'un tableau.

Du reste, le *Laocoon* n'en est pas moins une des plus belles productions de la littérature allemande, et la publication de ce livre, à une époque où les idées d'art étaient encore fausses et mesquines, compléta l'œuvre de Winckelmann, et produisit des résultats inappréciables.

Comme philosophe, Lessing n'est point systématique; il ne veut point prêcher de dogmes absolus, il ne songe pas à se faire chef de secte. Il y a une grande corrélation entre le point de vue sous lequel il envisage la littérature et celui sous lequel il envisagea la théologie. En littérature, il veut

briser ce tissu d'idées étroites qui enveloppent le vrai beau, les sources pures de l'art ; en théologie, il s'efforce de renverser tout cet appareil de thèses scolastiques, de discussions erronées qui dérobent aux yeux du vulgaire l'admirable simplicité de l'Évangile. Là, il s'attaque à ces esprits bornés qui, pour étudier la poésie, ne remontent point à ses inspirations vraies et naturelles, mais la prennent dans des phrases toutes faites, dans un assemblage de règles raides et embarrassées ; ici, il s'attaque à ces hommes qui ont fait de la religion une science, et de ses doctrines un sujet d'argumentations subtiles, ardues, attachées à la lettre plutôt qu'à l'esprit du texte qu'ils discutent.

Sa religion, à lui, c'est le christianisme, mais le christianisme large, pur, grandiose, dégagé de toutes les formes passagères, de toutes les additions disparates que les théologiens lui ont données ; le christianisme tolérant et généreux qui a produit la parabole de la femme adultère et celle du Samaritain. Sa religion est belle, mais d'une beauté simple et majestueuse. Il aime les hommes et leur parle avec dignité ; il explique ses principes, mais non pas pour condamner ceux qui les rejetteraient. Son drame de *Nathan* est la plus parfaite image de son idée religieuse, et ses *Dialogues sur la franc-maçonnerie*, son livre sur l'*Éducation du genre humain*, expriment tous ses sentimens sur l'ensemble de l'humanité, sur ses progrès et sur sa destination. De là vient que par sa manière d'envisager l'humanité comme un grand tout qui progresse sans interruption, les saint-simoniens ont pu le ranger dans leur école, tandis que par ses croyances à un nouvel évangile, à une nouvelle régénération, il est tombé dans le mysticisme de F. Schlegel.

Au reste, pour rendre à Lessing complètement justice, il ne faudrait pas restreindre ses travaux et son influence dans les trois catégories que nous venons d'indiquer. Peu d'hommes ont embrassé un cercle de connaissances aussi étendu et aussi varié que lui ; peu d'hommes pourraient lui être comparés pour la puissance intellectuelle avec laquelle il pénétrait toutes les questions, pour l'admirable organisation qui pouvait le faire passer sans étonnement et sans embarras d'une œuvre de poésie à une œuvre de critique, d'une question

de théologie à une question d'art, d'un roman moderne à un médailler antique. Sur toutes les branches de la science, sur un ensemble de faits, comme sur les moindres détails, partout il porta son esprit d'analyse et son rigide et consciencieux talent d'observation.

En critique, en littérature, en théologie, Lessing a été un réformateur, mais non point un réformateur qui détruit sans rien réédifier. Il a montré les erreurs de son temps, mais aussi il en a indiqué le remède; il a cherché sans cesse la vérité, et n'a pu la faire luire qu'à travers d'innombrables difficultés. L'édifice qu'il entreprenait, il ne l'a point achevé; la route qu'il avait prise, il ne l'a point suivie jusqu'au bout; mais il a posé les pierres angulaires de cet édifice, il a ouvert la véritable voie à ceux qui le suivaient; et, sans vouloir porter atteinte au génie de Klopstock, nous pourrions dire que l'ancienne littérature se termine à Lessing, et qu'il est le père de la nouvelle.

X. Marmier.

PAYSAGES DE PROVENCE.

LA FONTAINE DE VAUCLUSE.

Rien ne rappelle à l'imagination de plus poétiques idées que ce nom doux et harmonieux, la Fontaine de Vaucluse. On se figure un admirable paysage sous le ciel radieux de la Provence, un épais feuillage, des eaux limpides, un air tiède et embaumé, gracieux tableau qu'anime le souvenir de Pétrarque et de Laure. Aussi, tout bon Provençal a-t-il fait le pélerinage de Vaucluse, et bien des voyageurs se sont détournés de leur chemin pour visiter ce coin de terre fortuné.

Autrefois, pour faire ce pélerinage dans les règles et au complet, on passait par Avignon. On allait voir dans le château papal le portrait de la belle Laure, peint par Simon de Sienne, et dans l'église des Cordeliers, son tombeau à côté du tombeau de Crillon, le brave Crillon, celui qui n'était pas à la bataille d'Arques. Lorsque François Ier vint en 1533 à Marseille, où son fils Henri, duc d'Orléans, qui fut depuis le roi Henri II, épousa Catherine de Médicis, il visita le tombeau de Laure et y inscrivit quelques vers ; car on le sait, François Ier fut toujours le poète des dames et surtout un poète de circonstances. Le voyageur, après avoir contemplé le mausolée de Crillon et celui de Laure, copiait sur son album les vers du roi chevalier. Mais rien de tout cela n'existe plus aujourd'hui ; les vers sont effacés, les monumens ont disparu ; la révolution, en passant dans l'église des Cordeliers, n'a respecté aucune poésie. Avant cette

époque, les reliques de Laure avaient été vendues à des gentilshommes anglais par un sacristain concussionnaire.

Maintenant qu'il n'y a plus ni reliques, ni portrait, ni sonnet à Avignon, il est indifférent de passer par la ville des papes, ou de suivre une autre route; aussi beaucoup de gens qui vont visiter la fontaine, prennent-ils le chemin le plus court; ils traversent la Durance sur le bac entre Orgon et Cavaillon. Cavaillon et Lille, que l'on trouve un peu plus loin, sont deux jolies petites villes, ceintes d'eaux et de peupliers, isolées et riantes. De Cavaillon à Lille et de Lille à Vaucluse, la route s'étend à travers une campagne peu pittoresque, mais productive, plantée de garances et de mûriers, double richesse du pays. Le village de Vaucluse, qui apparaît tout-à-coup à l'angle d'un chemin difficile et pierreux, est assez bien : ses eaux sont vives et claires, sa verdure est épaisse, ses maisons sont neuves, son église est vieille, ses villageois sont frais et joyeux. On voit tout d'abord que c'est là un village qui a quelque chose à vous montrer et qui attendait votre visite; tout y est propre et bien tenu, de bonne mine et de bon accueil. Le paysan ne vous regarde point avec des yeux ébahis; nul ne vient sur sa porte pour vous voir passer; les enfans ne vous fuient pas d'un air effarouché. Il se trouvera tout de suite quelqu'un pour vous indiquer l'auberge, et pour tenir la bride de votre cheval quand vous mettrez pied à terre. L'hôtelier viendra au-devant de vous, il vous demandera poliment votre goût et votre heure, et vous offrira un verre de vin du Comtat pour vous rafraîchir en attendant le diner. Quand vous irez à la fontaine, les enfans viendront s'offrir à vous servir de guides, quoique le chemin soit tout droit et de quelques pas seulement; si c'est l'été ou le printemps ou l'automne, ces enfans demi-nus vous demanderont de leur jeter une pièce de monnaie dans la Sorgue, et vous les verrez plonger dans les eaux transparentes et se rouler sur le sable du fond. La Sorgue est la rivière que forment les eaux de la fontaine.

Cette préface, vous le voyez, n'est pas sans charme; mais tout change dès que vous entrez dans le roman. A peine avez-vous quitté Vaucluse pour aller à la fontaine, la campagne devient triste, le paysage se désole. C'est une nature

aride et pauvre; plus d'arbres ni d'herbes; le chemin est escarpé, rompu; le sol aigu et croulant : un vrai paysage de Provence, où rien n'est beau que le ciel. Et quand vous demandez où est la fontaine et si vous en êtes loin, le guide étend le bras et vous dit : — C'est là. — Vous qui étiez venu l'imagination exaltée, avec votre fontaine toute faite, à l'ombre, sous de vieux arbres et dans des chèvre-feuilles et des fleurs, il vous faut bien décompter! Des collines blanches et pelées, de la poussière, des cailloux qui luisent au soleil, voilà tout; et au pied d'une montagne coupée à pic comme une gigantesque muraille, une sorte de caverne hideuse et un grand trou où dort une eau morne et verte : — C'est la fontaine de Vaucluse.

Pour compléter l'effet produit sur vous par cette étrange déception, votre guide ne manquera pas de vous dire que ces eaux forment un abîme dont on n'a jamais pu sonder la profondeur, et à ce propos il vous racontera une légende, vieille de cinquante ans environ. Un habitant de Vaucluse avait été fasciné par la fontaine; chaque jour, il venait s'asseoir sur ses bords; il y passait plusieurs heures, et ce n'était qu'à grand' peine souvent qu'on l'arrachait à sa contemplation. Un jour, cet homme mariait sa fille; au plus beau moment du repas de noce, il quitte la table, court vers la fontaine, escalade la montagne qui la domine, et se précipite..... Quelques-uns le virent tomber, mais nul ne vit surnager son cadavre que les eaux engloutirent et gardèrent.

L'eau de ce gouffre ne dort pas toujours cependant; aux deux solstices elle se réveille, grossit, s'anime et sort de son repaire; elle est belle alors, courant, se heurtant et gerboyant à travers des blocs de pierre jetés sur son passage par hasard ou à dessein. Mais le paysage ne participe en rien à cette vie : les collines sont toujours nues, la montagne est toujours à pic, la verdure toujours absente. Et c'est ici que Pétrarque a composé ses gracieuses chansons! C'est ici qu'il a aimé Laure! Comment le croire? A un génie sauvage, à un amour en deuil, donner ces sites arides, ces aspects décolorés, mais au doux faiseur de sonnets, au tendre et platonique amant de Laure, à l'Italien Pétrarque, il fallait de

l'ombre et du parfum, et non ces landes ingrates où l'on ne trouve ni un pin ni une lavande.

La poésie du lieu en disparaissant a emporté avec elle la poésie de la légende, et voilà que tout s'en est allé en vous, l'enthousiasme et la foi. Vous ne croyez plus à rien après avoir été ainsi trompé. Les amours de Pétrarque et de Laure étaient dans votre esprit inséparables du frais paysage que vous aviez rêvé, et vous voilà tout disposé à écouter celui qui, dépouillant le vrai texte des broderies dont on l'a surchargé, et prenant en face de cette Thébaïde le rôle de froid et simple historien, viendra vous dire :

François Pétrarque était un pauvre réfugié italien. Son père, Gibelin, fut banni de Florence, sa patrie. François, né dans l'exil, à Arezzo, le 20 juillet 1304, partagea la proscription de son père, et vint, enfant, s'établir avec lui à Carpentras. Plus tard, on l'envoya étudier le droit à Montpellier : mais à cette école célèbre, le jeune Pétrarque s'occupa moins de codes que de vers. Son père brûla ses livres de poésie et le fit partir pour l'université de Bologne : le vieux Gibelin était cependant l'ami du Dante ! A Bologne comme à Montpellier, Pétrarque obéit à son invincible vocation. Le monde n'a jamais manqué de ces fils de famille qui, plantés pour la toge, fleurissent pour la poésie. On voulait faire de lui un avocat ecclésiastique, il se fit poète. Une ode à Benoît XII lui valut d'être nommé chanoine à Lombez. Il habita tour à tour Lombez, Vaucluse, Avignon, Parme et Rome, où il conspira avec Rienzi, et fut couronné au Capitole. Ses sonnets et ses chansons avaient rempli de son nom la France et l'Italie, lorsqu'il reçut deux lettres à Vaucluse : l'une était du sénat romain qui l'invitait à venir se faire couronner au Capitole; l'autre de son ami le Florentin Robert de Bradi, chancelier de l'université, qui lui offrait le même honneur à Paris. Pétrarque partit pour Rome; en passant à Naples, le roi Robert d'Anjou lui donna sa plus belle robe, le priant de la porter le jour de son couronnement. Après ce triomphe, Pétrarque reprit sa vie errante, et, à l'âge de soixante-dix ans, mourut dans la bibliothèque de Padoue, d'une attaque d'apoplexie, comme un financier.

Quant à Laure, la Laure de Pétrarque, elle n'a jamais

existé qu'en poésie. Au poète de chansons et de sonnets il faut un nom à qui dédier ses vers, un nom doux, sonore, et d'une rime facile. Cela a toujours été ainsi depuis Anacréon et Tibulle jusqu'à Pétrarque et à nous. Laure n'a jamais été pour Pétrarque qu'une de ces idoles de convention, un nom facile et agréable à chanter. Puis sont venus des gens qui ont pris ce nom au sérieux, qui ont cherché une réalité dans cette fiction, qui ont voulu à toute force donner une bonne fortune au poète, et matérialiser son culte. Ce nom banal de Laure, ils ont voulu le rendre officiel en y ajoutant un nom de famille, et ils se sont mis à explorer les archives de l'époque, n'hésitant pas à compromettre la mémoire d'une honnête femme en l'investissant authentiquement de toute cette renommée que Pétrarque avait jetée au hasard. Ils ont trouvé, et ce n'était pas malaisé, une contemporaine de Pétrarque nommée Laure, Laure de Noves, mariée à un sieur de Sade (ce nom de Sade ne pouvait échapper à une érotique célébrité), et avec cette femme ils ont fait leur roman. Qui sait si un jour on ne fouillera pas nos registres de l'état civil pour trouver la Lisette de Béranger?

N'est-ce pas, je vous le demande, un étrange abus que d'entrer ainsi dans la vie privée d'un poète en passant par les vagues fictions de sa rêverie? Et voyez combien cette légende de Pétrarque et de Laure porte avec elle tout le malheur de l'indiscrétion et du mensonge! Le lieu d'abord, favorable sans doute à un solitaire travail, mais si peu fait pour servir de théâtre à une bocagère passion; et puis cette Laure de Sade qu'ont choisie ses romanciers, et dont les chroniques nous font de si malheureux portraits. Cette Laure était, selon ces incontestables documens, une fort médiocre beauté, épaisse et rousse; bonne épouse du reste, et mère de onze enfans. Pauvre Pétrarque! voilà la Charlotte que vous ont donnée ceux qui ont voulu faire de vous un Werther!

Mais je m'arrête, car peut-être trouvera-t-on que c'est un tort et une mauvaise action de dépoétiser ainsi une si vieille et si gracieuse légende. Il est des superstitions que le temps et la poésie rendent sacrées, des mensonges que l'histoire adopte et dont elle se fait une inviolable parure. Si les peintres donnent à Vaucluse de frais ombrages, et nous repré-

sentent Pétrarque en habit de troubadour assis à côté de Laure, et un luth en main, qu'importe! Et pourquoi leur dire que cette verdure est fausse, que Pétrarque était un moine tonsuré, et Laure une vaine fiction ou une ridicule et massive réalité? Le village de Vaucluse vit de ce roman, et ce roman ne fait tort à personne, pas même aux curieux désabusés qui, s'ils ne trouvent là ni la nature ni les souvenirs qu'ils attendaient, sont amplement dédommagés par les truites de la Sorgue.

Quand vous revenez de la fontaine, désabusé et mécontent, vous retrouvez à Vaucluse, comme à votre arrivée, l'hôtelier sur sa porte, qui vous salue joyeusement et vous montre votre couvert mis sous la treille. Asseyez-vous, pélerin! Et d'abord, pour vous débarrasser le cœur de toute arrière-pensée, voici un livre où vous pouvez jeter votre mauvaise humeur et enregistrer votre déception; un de ces in-folios où le voyageur écrit sa pensée, son émotion, son avis, son secret, son nom. Lisez, car il y a des pages curieuses, toutes pleines qu'elles sont de vers et de prose. Vous y rencontrerez quelques bouderies, quelques sévères boutades, mais beaucoup plus de louanges et d'apologies. Dans ce livre, les quatrains passionnés, les dystiques admiratifs étouffent l'épigramme. Quelques lignes frondeuses disparaissent entre les invocations à la Muse et les apologies cadencées. Que voulez-vous? Tant de gens s'étaient arrangés pour trouver le lieu poétique, et avaient préparé leur improvisation sur cette donnée! Ils ont pensé que le temps avait déformé les lieux, décoiffé la colline et dépouillé la plaine; et dans ce désert fait par cinq siècles ils ont trouvé assez de vestiges encore pour satisfaire leur religion. En leur montrant sur une éminence à gauche de la fontaine, les murs délabrés d'un château qui appartint aux évêques de Coraillon, on leur a dit: « Voilà le château de Pétrarque, » et ils ont salué ces ruines pieusement; on leur a dit un peu plus loin: « Voici le jardin de Pétrarque, » et ils ont mis à leur ceinture une fleur de ce jardin; « Voici le laurier de Pétrarque, » et ils ont attaché à leur chapeau une branche de ce laurier, arbre chéri du poète, et dont le nom, par son analogie avec celui de Laure, lui a fourni tant de délicieux concetti. Si on

leur avait dit : « Voici l'empreinte des pas de Pétrarque, » ils se seraient prosternés et auraient baisé le sable. Heureux les hommes qui ont cette foi vive et forte, car le royaume de la poésie leur appartient!

Après avoir payé votre tribut au livre de l'auberge, dînez, et ne vous étonnez de rien dans votre repas en apprenant que l'aubergiste de Vaucluse est un ancien cuisinier du duc d'Otrante. Et puis, en quittant la table, si vos regards se portent vers les rochers de la fontaine, vous serez moins surpris du séjour de Pétrarque à Vaucluse, et vous vous l'expliquerez aisément en pensant que Pétrarque aimait sans doute les truites. Vous conviendrez que pour ces truites tous les sonnets du poète, tout le renom du lieu et toute la légende de Pétrarque et de Laure ne sont pas une trop belle enseigne.

LA SAINTE-BAUME.

De Marseille à la Sainte-Baume, Aubagne est le premier relais. Aubagne est une petite ville gueuse et fière, comme il y en a beaucoup en Provence. Ce fut jadis un nid de hobereaux, aujourd'hui c'est un gîte de rouliers. Avec cela, une antique origine; un nom écrit partout dans l'histoire de la province et des reliefs de la féodalité que rien ne peut extirper. Redevances, fours banaux, péages, toutes choses tombées ailleurs, vivent là et engraissent le procureur aux dépens du manant. Chaque jour aux tribunaux d'Aix arrivent d'Aubagne quelqu'un de ces procès féodaux qui reculent de deux siècles la Thémis du département. Mais ceux qui font le pélerinage de la Sainte-Baume se soucient peu de ces particularités. Aubagne n'a pour eux qu'un titre au renom, c'est d'être la patrie de l'abbé Barthélemy. Un petit monument bien mesquin, planté sur la croupe d'une rue escarpée, a été naguère élevé à la mémoire de cet écrivain, de sorte que les pélerins de la Sainte-Baume saluent, en passant, le buste de l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*.

Malgré sa glorieuse maternité, Aubagne se soucie fort peu de littérature; parmi les indigènes, ceux qui ne suivent pas la carrière cosmopolite du roulage, se livrent à deux industries : le jeu et la contrebande. La maréchaussée provençale

a plus à faire dans ce bourg que dans le reste du département; elle y est sans cesse sur pied pour fureter les brelans clandestins, ou à cheval pour déjouer la fraude des contrebandiers.

En sortant d'Aubagne, on se trouve dans une campagne riche et riante. De Marseille à Aubagne, la route encaissée entre deux murailles, laissait à peine apercevoir des rochers pelés, de pauvres maisons et des oliviers poudrés à blanc. Ici la verdure reparaît épaisse et variée, et de frais sentiers conduisent jusqu'au château de Gémenos. Vers l'époque de la révolution, M. d'Albertas, seigneur de Gémenos, fort aimé de ses vassaux, leur donnait, pour célébrer sa fête, un banquet sous les platanes de son parc. Au milieu de ce repas, il fut tué d'un coup de fusil que lui tira un magister à qui l'école du village venait d'être retirée. Cet événement est pour les habitans de Gémenos le plus mémorable qui se soit passé depuis 1789. De la révolution et de l'empire, tous les faits se sont effacés dans leur mémoire, mais le meurtre du marquis d'Albertas y est resté présent. C'est une légende qui mûrit. Le village est égoïste dans ses souvenirs; il se soucie peu de ceux qui concourent à l'histoire générale, et conserve seulement ceux qui doivent former sa chronique privée.

De Gémenos, le chemin s'embellit encore jusqu'à Saint-Pons; Saint-Pons, site classique dont Delille a chanté les charmes. Il est vrai que l'aveugle Delille a chanté aussi la fontaine de Vaucluse et célébré ses ombrages; mais le poète des jardins pouvait, sans se compromettre, exercer sur Saint Pons sa verve fleurie. C'est un admirable paysage; c'est le coin le plus vert de la Provence; c'est une ravissante retraite avec des gazons touffus, de belles herbes, un sombre feuillage, une végétation puissante et folle qui fait partout saillir et ruisseler la verdure. Saint-Pons est pour les Marseillais ce que la vallée de Montmorency est pour les Parisiens. Chaque dimanche, de joyeuses caravanes viennent s'ébattre sous les vieux arbres et au bord des frais ruisseaux de cette Tempé. Pour que rien ne manque aux sauvages jardins de Saint-Pons, on y trouve les ruines d'un monastère fondé au commencement du treizième siècle par une communauté de femmes établie sous la règle de Citeaux. Au quinzième siècle, les re-

ligieuses de Saint-Pons se retirèrent à Hyères. Après Saint-Pons, ces dévotes femmes ne pouvaient mieux choisir que les coteaux d'Hyères tout parfumés par les orangers.

En quittant les doux ombrages de Saint-Pons pour se diriger vers la Sainte-Baume, voici que l'on rentre dans le paysage provençal. Ce sont d'arides collines où quelques romarins épars poussent entre de rudes cailloux, où çà et là le pin projette sa tige grêle et son feuillage hérissé. Après quatre heures d'une marche pénible, arrivé au faîte d'une colline, la plus haute et la plus nue de toutes celles que vous avez franchies, vous découvrez tout-à-coup un immense pays. A vos pieds s'étend une vaste plaine, à votre droite s'élève une verte montagne : c'est la Sainte-Baume de Provence.

Une forêt couvre cette montagne ; puis, des hautes cimes de ses arbres touffus s'élance un rocher que l'on appelle le Saint-Pilon. Au bas de ce rocher, vous voyez, sur ses teintes grises, une tache blanche apparaître : c'est l'ermitage et la chapelle de la Sainte-Baume. Dans la plaine, vous apercevez une espèce de ferme d'assez chétive apparence : c'est un couvent de trappistes, c'est le gîte où les pèlerins de la Sainte-Baume passent la nuit.

Il faut voir le soleil se coucher derrière la Sainte-Baume et endormir ses rayons dans le sombre feuillage de la forêt, puis descendre dans la plaine et se diriger vers le couvent, où l'on arrive à nuit close. Dans la plaine, paissent de nombreux troupeaux, dont les pasteurs dorment auprès de grands feux ; ces feux sont les étoiles du berger, qui vous guident dans votre nocturne voyage.

Les trappistes de la Sainte-Baume sont des moines misérables et hospitaliers : chaque fois qu'on frappe à leur porte, ils ouvrent, selon l'Évangile. Aussi, dans ce pays désert et giboyeux, les passans et les chasseurs font-ils, sans façon, du couvent une hôtellerie.

On sait que la règle de la Trappe commande un silence absolu. Dans la communauté, deux hommes ont seuls la parole, le supérieur et le frère qui reçoit et sert les étrangers. Le supérieur actuel est un ancien officier de dragons, qui paraît s'accommoder fort bien des invalides qu'il s'est don-

nés. Le maître des cérémonies est un homme entre deux âges, gai, officieux, et qui, chargé de parler pour tous ses frères, s'acquitte consciencieusement de son emploi. En temps de chasse surtout, les hôtes ne manquent pas au couvent; mais si grande que soit l'affluence, on ne refuse à personne un souper et un lit. Le souper est servi aux étrangers dans le réfectoire, à l'heure où les trappistes prennent ce repas: pour les religieux, il se compose d'un plat de légumes cuits à l'eau. Ces légumes sont offerts aux étrangers avec un assaisonnement mondain, et l'on y joint un plat de viande, si c'est un jour où les commandemens de l'Église le permettent. Ce repas frugal et silencieux ne dispose guère à la gaieté les convives de hasard qui le prennent; mais ce qui serre l'ame, c'est de voir quelques-uns des religieux manger leur pain sec à genoux. Cette pénitence d'écoliers est un affligeant spectacle lorsqu'on voit des hommes faits et des vieillards contraints à s'y humilier. A tout prendre, ce couvent de trappistes est quelque chose d'assez sale et d'assez prosaïque. Il y a des gens qui s'attendent à trouver un abbé de Rancé dans chacun de ces moines, et qui regardent la Trappe comme un havre de paix et de grâce, où l'on vient se reposer des orages de la vie et éteindre ses passions. Ceux-là seront vite désabusés par la réalité. Les trappistes de la Sainte-Baume sont tous de grossiers paysans, à la face idiote, que le fanatisme a racolés et que la fainéantise retient; car depuis qu'ils ont achevé la bâtisse de leur maison, ces bons religieux vivent dans l'oisiveté de la prière et se nourrissent de la manne que fait pleuvoir la charité chrétienne dans le sac toujours béant des frères quêteurs.

Une nuit passée à la Trappe est loin d'être une nuit de repos. A chaque heure la cloche se fait entendre, et les religieux, à cet appel, sont obligés de se lever du lit de camp où ils dorment et de se rendre à la chapelle pour prier. Ce boute-prière, qui sonne à de si fréquentes reprises, procure aux voyageurs un sommeil entrecoupé, auquel ils mettent fin volontiers dès l'aurore pour aller visiter l'ermitage de la Sainte-Baume. Le frère hospitalier les accompagne et les guide dans ce pélerinage. A travers la forêt qui couvre la montagne de la Sainte-Baume, un chemin conduit par de

douces sinuosités jusqu'à la grotte qu'habita Madeleine; Madeleine, cette poésie de l'Écriture, qui versa ses parfums de courtisane sur les pieds du Christ, qu'elle essuya de ses cheveux; Madeleine, qui, après sa vie mondaine, s'ouvrit, par le repentir et l'amour, les deux portes du ciel.

La légende rapporte que les gentils, voulant martyriser Marie-Madeleine, ainsi que deux autres saintes femmes, Marie, sœur de Lazare, et Marthe, et deux saints hommes, Lazare et Maximin, les exposèrent, un jour de tempête, sur un frêle esquif dépouillé de voiles et d'avirons. Mais le Seigneur veillait sur ce vaisseau; les flots furent dociles sous sa carène, le ciel redevint bleu sur son mât, et les vents soufflèrent doux et favorables sur sa poupe; de sorte qu'il aborda sans avaries sur les côtes de la Camargue. De là les saints personnages se répandirent dans la Provence, où ils portèrent les paroles de l'Évangile, et Madeleine termina son pélerinage sur la montagne de la Sainte-Baume, où elle fit pénitence pendant trente-trois ans.

Ses reliques, retrouvées par Charles d'Aragon, comte de Provence, furent déposées dans la grotte qu'elle avait habitée. Après avoir passé la nuit au couvent de la Trappe, après avoir gravi à la pointe du jour le Saint-Pilon, d'où l'on découvre presque toute la Provence, on redescend et on s'arrête dans cette grotte que tant de pieux souvenirs consacrent. Un frère trappiste vous y vend pour une aumône des chapelets bénits, et votre guide vous montre une statue dans l'attitude de la douleur, qui passe pour l'image de Madeleine, et auprès de laquelle les gens dévots font de profondes prières. Or voici l'histoire de cette statue:

M le marquis de Valbelle était un gentilhomme de Provence dont la richesse faisait proverbe, un véritable marquis de Carabas, qui allait d'Aix à Paris (deux cents lieues), à petites journées, en couchant chaque soir dans ses terres. Cet opulent seigneur aima Mlle Clairon, et lorsque cette grande tragédienne fut morte, il lui fit élever un magnifique mausolée dans les jardins de son château de Tourves, situé dans le Var, près de la Sainte-Baume. A la révolution, Tourves fut ravagé, et l'on n'épargna pas le monument funèbre qui fut brisé, et dont les débris, recueillis par des

mains charitables, furent transportés à la Sainte-Baume. De sorte que cette sainte statue, devant laquelle les pélerins se prosternent, n'est autre chose qu'une pleureuse qui décorait le profane tombeau de Mlle Clairon de la Comédie-Française, Madeleine, moins la pénitence, qui ne s'ouvrit qu'une porte du ciel.

EUGÈNE GUINOT.

LES

POÈTES MORTS AVANT L'AGE.

Vous me demandez d'où vient, en un siècle qui a si peu de croyances, cette hâte de mourir qui se révèle autour de nous par tant de suicides? Je ne sais; une autre fois peut-être tenterai-je de l'expliquer. Aujourd'hui ce triste spectacle de notre époque ne me préoccupe que de lui-même. Il n'est pas de jour si beau qui ne garde une tache de sang de quelque infortuné jeune homme, et nulle année plus que celle-ci ne restera sillonnée de ces tragiques souvenirs.

Plusieurs lèguent en mourant à ce monde quelques vers d'anathème ou de morne désespoir. Il semble que la poésie ait été leur dernière illusion, et qu'ils soient morts parce que la poésie elle-même n'a pu soulever de leur vie le poids du désenchantement. Ils rappellent sans cesse à ma mémoire cette foule de jeunes poètes si vite disparus de ce monde, que beaucoup n'ont laissé sur la terre aucune trace de leur passage

Notre ame a des sympathies cachées parmi les générations de la tombe. Rencontrez-vous sur le marbre le nom d'un jeune homme frappé de mort dans son premier combat, le nom d'une jeune femme lentement descendue au cercueil, tenant encore son premier-né sur ses genoux, vous vous prenez aussitôt de pitié pour ces tendres ames si vite retournées à Dieu; et après avoir reconstruit des destinées qui ont été si courtes dans le passé, vous les faites, en imagination, se continuer dans l'avenir. Vous replacez la jeune femme aux bras de son

époux, vous relevez le corps du jeune homme sur le champ de bataille, et ils revivent l'un pour la gloire, l'autre pour le bonheur.

C'est bien là ce que j'éprouve lorsque, dans mes solitaires études, parcourant les âges divers de la création poétique, je rencontre l'un de ces génies adolescens qui furent moissonnés avant leur maturité. Je relis alors avec émotion quelques pages du livre sur lequel chacun d'eux a exhalé avec son premier chant le dernier souffle de sa vie mortelle.

« Venez à moi, » leur dis-je, et ils viennent, et je cause familièrement avec ces jeunes et mélancoliques ombres : « Voyez, le jour meurt, les brises du soir agitent légèrement » les cimes à demi dépouillées des sycomores. C'est l'heure » où sur la terre vous alliez chantant et rêvant pour l'avenir » des choses que les hommes d'alors ne comprenaient pas ; » l'heure où sur tes lèvres, ô André, notre langue se faisait » si douce, qu'elle semblait une gracieuse étrangère née » comme toi dans Bysance ; l'heure où, le front pâle, ô » Gilbert, tu disais anathème à ce monde impie qui te repous- » sait, toi, venu de Dieu ! Racontez-moi, pour que je puisse » le raconter à ceux qui vous aiment, votre pélerinage de » douleurs, non pas cette vie extérieure et bruyante que » chacun voit, qui se rassassie du pain de tous, qui s'éclaire » au soleil de tous, mais cette vie intérieure du génie, alors » que, timide et faible encore, s'interrogeant sur le chemin » qu'il doit suivre, il prend dieu en tiers de ce solennel en- » tretien avec lui-même ... » Ils me disent alors le laborieux enfantement d'une pensée qui se cherche, qui se sent germer, mais qui n'a pas encore trouvé la forme sous laquelle elle doit éclore aux yeux des hommes. L'idiome que nous faisons servir à nos besoins d'ici-bas n'est qu'une grossière traduction de la langue du poète, et celle-là, musique de la terre, n'est elle-même que le dernier écho d'une langue plus pure, qui est la musique des cieux ! Car entre les cieux et la terre il est une échelle infinie de langues mystérieuses dont la plus vulgaire se confond avec le chant de l'oiseau sur le bord des sources, avec le cri de l'insecte sous les feuilles, et dont la plus sublime va se perdre dans l'ineffable silence de l'ange qui se voile pour adorer.

Puis après leurs peines amères, ce sont leurs joies qu'ils me confient. Loin d'eux ces joies retentissantes du triomphe qui se nourrissent des acclamations de la foule ! La joie de ces natures choisies est l'orgueil naïf de l'intelligence qui a trouvé, elle aussi, la parole qui crée : elle ressemble, cette joie, au frémissement de la branche qui se redresse fièrement après avoir abandonné le fruit qui la courbait vers la terre. Mais ces ravissemens intimes d'une pensée créatrice, ils commençaient à peine à les goûter que la mort est venue. Leur génie n'a pas eu d'âge mûr : ils ne comptent pas pour le monde, et ce n'est qu'aux imaginations solitaires qu'appartient l'humble culte de leur gloire.

Le nombre est grand, hélas! des poètes morts avant le temps. La France a eu sa part de ces fleurs fanées avant le soir, de ces étoiles disparues avant le matin; mais, pour quelques noms que l'histoire a sauvés de l'oubli, que d'autres, avec le secret de leur talent, ont aussi emporté avec eux le secret de leur nom!

Les plus beaux, les plus purs entre tous, ce sont ceux dont Gray a dit : Ils ont approché la coupe de leurs lèvres, et, la trouvant trop amère, ils l'ont rejetée. Il y a ceux-là d'abord, chères ames, qui n'ont pris en ce monde qu'un baiser de leur mère et quelques gouttes de son lait. En s'éveillant à la vie de l'homme de ce sommeil mystérieux dont ils dormaient avant de naître, ils ont à peine ouvert les yeux, et les ont refermés aussitôt. Ce sont de pauvres petits anges, disent ceux qui les pleurent. Non, ce sont des poètes qui nous quittent; ils diront là-haut ce que c'est qu'une mère, et les anges deviendront jaloux de ces orphelins de la terre; mais eux, tombés du sein maternel, un doux regret les suivra jusqu'au sein des félicités divines. Quelque chose va leur manquer au ciel, le sourire de cette femme qu'ils n'ont entrevue qu'un moment. Lorsque Dieu aura dénoué leur langue, ils mêleront à sa louange le nom de cette femme bien-aimée; ils trouveront des chants pour elle, car ce sont de pauvres petits poètes... morts avant l'âge.

D'autres sont nés un matin de printemps et ont essayé de vivre : car l'existence leur a souri dans le calice des fleurs et dans la molle clarté des astres, ils ont grandi, et en eux

grandissait en même temps ce vague et puissant amour de la nature ; ils ont cherché les solitaires sentiers de la forêt, les chemins embaumés qui mènent aux montagnes ; ils se sont assis aux bords des fleuves, demandant au flot où il allait, et à l'écorce flottante où le courant l'avait prise. L'étoile leur a dit le secret de sa lumière, la fleur le mystère de son parfum. Les uns ont aimé le soleil pour son éclat éblouissant ; les autres se sont recueillis avec amour dans la mystérieuse fraîcheur des nuits ; et c'est au milieu de ce doux enivrement de la pensée contemplative que la réalité est venue les surprendre. Le monde les a réclamés brusquement pour ses fêtes et pour ses douleurs, et ils n'ont rien compris aux douleurs de ce monde, rien à ses fêtes. Lui parlaient-ils la langue de leur ame, ce monde souriait de pitié, et les savans daignaient leur apprendre que le soleil est poussière et poussière aussi les fleurs. Ne valait-il pas mieux mourir que de survivre à cette poésie de leur berceau? Ils sont morts, morts avant l'âge.

Un autre a vécu plus avant ; il a vu le monde, et il a compris la loi du monde ; il a vu que cette loi est écrite sur deux tables : l'une, tombée du ciel, rappelle à l'homme qu'il appartient à la cité d'en haut ; l'autre, ouvrage de l'homme lui marque sa place parmi les êtres de la création, et définit ses droits et ses devoirs. Il a compris que cette loi est double, parce que double est l'existence de l'homme, extérieure et mobile par un côté, invisible et immortelle par l'autre, et tournée vers la cité divine. Ce poète a vécu de cette double vie, homme parmi les hommes, ange parmi les anges. Mais bientôt sa nature spirituelle s'est vue aux prises avec ce qui était matière en lui ; car dans les imaginations vives, entre l'homme et l'ange, l'harmonie ne saurait durer ; le sage seul sait maintenir la paix entre ces deux puissances. Le poète, comme le vulgaire, est l'esclave des sens et de l'orgueil, ou, comme les anges, le noble apôtre des vérités saintes ; calme et sublime, s'il ne regarde qu'à la loi divine, impétueux comme la passion, aveugle comme elle, s'il n'a vu que la loi humaine ; lord Byron, s'il succombe ; Lamartine, s'il triomphe. Mais qu'il en est, hélas ! qui n'ont ni la force héroïque qui se donne à la vérité, ni l'orgueil puissant qui se débat sous elle avec grandeur ! Ceux-là périssent dans la

lutte, et ce sont encore des poètes morts avant l'âge.

Et celui qui n'a trouvé en soi qu'un génie impuissant à se produire, ne le plaindrons-nous pas? Il faut une langue à son génie, et la parole humaine se consume stérilement sur ses lèvres. Encore si d'autres hommes ne possédaient pas le merveilleux don qui lui a été refusé! Mais d'autres chantent, et le monde écoute; d'autres gémissent, et le monde pleure; d'autres prient, et le monde adore. Seul de tous ceux que la Muse visite, il se sent déshérité de la voix qui chante, de la voix qui gémit, de la voix qui prie. Une sombre jalousie s'empare alors de son ame, jalousie sublime cette fois, mais dont on meurt. Il meurt, et c'est encore, ô mon Dieu! un poète mort avant l'âge!

Encore s'ils s'en allaient tous avec leur génie!

Mais combien ont encore la force de vivre après que l'inspiration les a quittés! l'homme continue encore sa destinée que déjà le poète a fini la sienne. Le monde croit encore que ceux-là vivent, parce qu'il les voit manger de son pain, boire à ses fontaines, dormir sous les arbres de ses chemins. Oui, ils vivent encore de la vie des sens; mais la vie du génie, où est-elle? C'étaient des poètes, et les voilà des hommes! Ils chantaient, et ils parlent; ils volaient, et ils marchent. Il est des heures dans cette existence nouvelle où la poésie leur revient, mais comme une voyageuse qui s'arrête un moment pour reprendre haleine sur le seuil d'une maison connue, et qui repart aussitôt.

Ah! plaignons-les, ces ames tristes, et ne nous hâtons pas de les condamner, car toutes ne sont pas déchues.

Regardez bien cet homme, jeune encore, que vous voyez gravir la montagne. Il y a une douloureuse histoire entre les deux rides qui déjà sillonnent son front. Lui aussi a rêvé la gloire, mais pour en faire rejaillir l'éclat sur une tête aimée; il a rêvé les chants suaves, mais pour les épancher comme un parfum d'amour sur les pieds d'une femme choisie entre toutes; et, la main dans la main de cette femme, il s'est avancé avec une douce insouciance au-devant de l'avenir. Cet avenir se parait de loin des plus riantes promesses, et il est venu avec la misère, et la faim s'est assise au foyer de la maison. L'amante est devenue une pau-

vre et simple épouse mélancoliquement penchée sur un berceau ; le front du jeune homme est devenu inquiet et morose; il pense encore à l'avenir ; mais ce n'est plus cet avenir qui se nomme la postérité, c'est l'aven ir de demain, l'avenir de la soif, l'avenir de la faim. Il a dit un long adieu à la Muse, et s'est mis à remuer la terre pour y faire germer l'épi qui doit nourrir sa famille.

Oh ! ne laissons pas arriver jusqu'à lui le soupir de la brise qui passe, le cri de l'oiseau qui se cache sous la feuille, le murmure du ruisseau qui fuit dans l'ombre entre les saules, la voix de la tempête qui gronde dans la vallée ; car toutes ces voix diraient au poète de chanter, et la poésie est un hôte funeste à la pauvreté. — Qui donc habite sous ce chaume ? dira quelque jour lord Byron qui court au galop vers les Alpes. — Un homme simple et sa famille, répond le guide. Arrête, arrête, ô Childe-Harold ! descends de cheval, et viens serrer la main de cet homme. Comme toi, il naquit poète ; mais, vois, il est mort avant l'âge.

Celui-ci ne sait pas encore quel sort Dieu lui a fait. Ses premières années, il les a vécues au sein d'un collége, dans l'insouciante égalité du jeune âge. Il sait seulement qu'il a une famille, une mère dont le baiser mouillé de douces larmes l'attend à chaque automne, et il a laissé aller toute son ame à cet amour de la famille, la première passion de l'enfant, la plus pure passion de l'homme fait. Puis, comme dans le cœur du poète toute passion s'exhale par la poésie, à mesure qu'il a grandi, il a compris qu'il fallait cette langue aux émotions du foyer domestique. Cependant, au milieu de son oublieuse existence, un matin son père vient le prendre. « Mon fils, te voilà presque un homme, et chaque homme a son fardeau ici-bas. Seulement les heureux choisissent le leur. Tous les chemins te sont ouverts, toutes les carrières sont à toi ; regarde et choisis, car tu es des heureux, tu es riche ! » Riche ! ce mot traverse comme un éclair cette ame jusque-là étrangère à la vie réelle. Riche ! il pourra donc faire des heureux. L'enfance est naturellement généreuse et insoucieuse d'elle-même. Mais ce n'est jamais impunément qu'on met la main dans l'or. C'est une lutte qui s'engage, lutte terrible, car le vaincu sera l'esclave du vain-

queur. Esclave de l'or, l'homme fera le mal; le bien, s'il est son maître S'il triomphe, à la bonne heure! c'est la vertu avec le génie. S'il succombe, le froid du métal passe vite à son ame. En touchant le seuil splendide de la maison paternelle, le jeune homme s'est senti de l'orgueil. Cette maison était naguère à ses yeux le sanctuaire d'une félicité ineffable, maintenant il a hâte d'en sortir; il a de l'or, et l'or paie l'amour, paie la puissance, paie le bruit; tout cela, bonheur des ames vides. Le voilà riche, admiré, courtisé, envié de tous. De tous? oh! non pas, car ce n'est plus hélas! qu'un poète mort avant l'âge.

Celui-là, vainqueur de tous les obstacles, est resté poète dans le siècle, mais à la condition de veiller jour et nuit, comme la prêtresse antique, sur le feu sacré de ses croyances. Puis il est allé aux rivages lointains chercher une voix qui parle de l'avenir dans la cendre des générations du passé. Il a gravi les sentiers du mont Oreb, les rochers sonores des cataractes de la vieille Égypte, la cime hautaine de Delphes, la prophétique cité! De ces hardis sommets des religions antiques il a regardé dans le cœur de l'homme pour y trouver le secret des futures destinées du genre humain. Mais ce secret est celui de Dieu, et la part de l'humanité est assez belle de l'espérance. Un hymne donc à l'espérance? Il chante, mais les hommes déjà n'entendent plus. Le poète, en revenant à la terre natale, la retrouve en proie aux révolutions. Pendant qu'il cherchait au loin l'avenir, l'avenir se hâtait sourdement, et les événemens marchaient plus vite que ses idées. Ne lui dites pas que ce n'est plus au moment où le navire peut s'ensevelir dans l'océan que le matelot abandonne la manœuvre pour écouter le chant de l'oiseau qui passe : il le sait. Ne lui dites pas qu'un vent âpre va dessécher bien vite sur ses lèvres cette rosée de poésie qu'il vient épancher sur les ames; il le sait encore. Un noble devoir lui reste à remplir. Il se plongera intrépidement dans la sombre et majestueuse poésie de l'action, la dernière qui nous reste quand l'autre s'en est retournée. Quand la patrie veut des bras qui combattent et non plus des voix qui chantent, ce sont ses bras qu'il lui apporte. Voilà désormais sa mission. C'est toujours une ame grande, une ame

sainte; mais le poète, où est-il? Le poète est mort avant l'âge.

Si, par l'un de ces beaux jours qui, vers la fin de l'hiver, décèlent déjà l'approche du printemps, vous êtes allé vous promener au soleil, vous aurez vu sans doute un jeune homme languissant et flétri se traîner douloureusement d'arbre en arbre vers ce rayon sous lequel vous vous êtes réfugié. Il va lentement, et lentement promène autour de lui des regards indifférens à toute chose, hormis à ce beau soleil, son ami d'automne qui revient. Les yeux éteints du malade se raniment par degrés, et un vague sourire se dessine sur ses lèvres pâles à mesure que lui arrivent les tièdes émanations du printemps. Ce jeune homme fut un poète. Mais l'ame s'est affaissée sous le poids du corps, et c'est le corps maintenant qui défaille après l'ame. Savez-vous ce qu'aujourd'hui la poésie est pour lui? La première feuille qui verdit sous le soleil de mars, la dernière qui jaunit sous la brise de décembre. Le jour où ses sensations confuses seront redevenues des pensées, ce jour-là le feu se sera un instant ranimé pour s'éteindre. L'esprit aura fait effort pour soulever la matière, et la matière se brisera pour lui donner passage. L'homme achèvera de mourir; mais le poète, il y a long-temps déjà qu'il est mort.... hélas! mort avant l'âge.

Que ne se hâte-t-il aussi de quitter la terre, celui dont la raison s'est égarée, pauvre orphelin délaissé de la vie intellectuelle? Dès l'enfance, il aimait à se précipiter dans ces mystérieuses profondeurs de l'intelligence; abimes sur le penchant desquels chancelait le pied, tournait la tête de Pascal. Un attrait invincible l'attirait à ces hauts et effrayans problèmes, ame, Dieu, néant, éternité. Il avait, pour les comprendre, la parole inspirée des saints livres, mais lui-même il voulait les lire sur le front de Dieu, sur la face des mondes. Il montait, montait, montait toujours, et le vertige l'a saisi sur ces hauteurs encore vierges de la pensée. Il y a ce vertige de tout le monde qui vous prend sur les tours élancées des cathédrales, qui vous attend au bord des précipices, que vous retrouverez sur les falaises de l'océan; mais il en est un autre plus étrange qui s'empare de l'ame aussi bien que du corps. Celui-là vous plonge dans une sorte de sommeil

ivre qui vous transforme tout entier. On éprouve sous son empire non plus seulement la crainte de se laisser tomber, mais je ne sais quelle tentation fatale de se précipiter. Une irrésistible fascination s'exhale des grands aspects de la nature, vallées sans fond, mer sans bornes. Oh! la délicieuse ballade que celle où Goëthe raconte l'histoire du pêcheur attiré, entraîné par la nymphe des eaux! Eh bien! cette séduction inexpliquée encore du monde physique, on a vu des ames l'éprouver en face du monde des idées. Malheur à elles, car leur raison s'endormira dans l'épouvante! Que de nobles intelligences victimes de cette sublime préoccupation! que d'Empédocles dévorés par la flamme inexorable du volcan!... Ce sont autant de poètes moissonnés avant le temps.

Il en est un autre qu'il faut plaindre, celui qui, après avoir conquis un beau nom par un beau livre, met sa renommée au service d'une avarice ambitieuse, et se trouve un matin n'avoir traversé la gloire que pour arriver plus vite à la fortune. Il était né grand poète, il mourra spéculateur habile. Ingénieux mécanicien de la parole, lorsqu'il a tiré une œuvre de la poussière de son atelier, il lui met au front un beau titre, la couronnant de fleurs, comme le marchand de l'antiquité faisait les esclaves qu'il menait vendre. Habile à se façonner selon les caprices du moment, il sait où peut s'arrêter la popularité de tel goût, et commencer la vogue de tel autre. Ce qu'il faut à l'oisiveté du riche, l'été, sous les ombrages de sa villa, et à sa turbulente activité dans les longs soirs de l'hiver, nul ne sait cela mieux que lui. Donnez-lui seulement en or le poids de son génie, et il vous le livre tout entier. Depuis ce livre éloquent, œuvre sacrée de ses veilles au jour de la pauvreté, le poète est mort..... mort avant l'âge; mort comme celui qui a jeté sa vie en proie à l'ambition, mort comme celui qui a livré son cœur au ver de la volupté, comme celui qu'une grande douleur a brisé, comme celui dont la raison a défailli, comme celui qui a fait de ses prédilections les plus chères un long sacrifice au devoir.

Ils vivent cependant chacun de ce souffle que Dieu leur laisse; mais, au terme de cette existence empruntée, vient une heure, heure solennelle où chacun d'eux, redevenu poète tout-à-coup, ramène ses regards en arrière sur les longs

jours qu'il a vécus. L'ambitieux se ressouvient avec amertume de cette jeunesse où tout fut candeur et dévouement, le voluptueux voit lui apparaître pour la dernière fois les douces et fraîches rêveries de son jeune âge qu'il a traînées toutes souillées, tout échevelées, d'orgie en orgie, et l'un et l'autre se sentent ressaisis violemment par ce démon de la poésie, poésie vengeresse maintenant, dont la parole brûle les lèvres qu'elle touche, et qui, dans un langage d'une sombre magnificence, leur demande compte de ses dons.

Mais ces dons, elle vous les rapporte à ce moment suprême, ô vous dont la noble jeunesse les trouva moins beaux que la vertu, moins doux que le sacrifice! En une heure d'inspiration sublime se résument pour vous les plus intimes jouissances de cette vie d'éclat et de renommée dont vous avez généreusement détourné les yeux; et cette heure couronne magnifiquement votre obscure, mais sainte destinée, comme ces feux allumés sur les hauts lieux, qui n'en éclairent que la cime, et laissent à l'humble clarté de la lune les flancs de la montagne.

Il renaîtra aussi un moment à la poésie l'infortuné dont l'intelligence est demeurée captive au fond des abîmes du doute. Il retrouvera sa raison avant de mourir, pour éprouver ce qui arrive au voyageur, lorsque le soir, avant de s'endormir, il se soulève un moment sur sa couche avec le vague souvenir de sa longue et périlleuse journée. Oh! puisse alors la mémoire du poète ne revoir dans le passé que le jour du départ, si beau, si frais, si parfumé d'espérance, si différent, hélas! de tous ceux qui l'ont suivi!

Maintenant paix à vos cendres, familles déshéritées de la Muse, pauvres génies orphelins ensevelis dans la tombe! Aux autres le bruit et la renommée, à vous le silence et l'oubli! Aux autres le culte des générations, à vous l'indifférence des âges! Aux autres les glorieuses funérailles, à vous les gouttes d'eau lustrale que le passant jette par pitié sur le drap noir étendu à la porte d'une maison! Aux autres les apothéoses de la foule, à vous le vague regret que le promeneur, en automne, donne à tout ce qui meurt avant le temps!

ANTOINE DE LATOUR.

LE FILS DU MILLIONNAIRE.

HISTOIRE DE PROVINCE.

Les étrangers que la saison des eaux minérales attire chaque année dans la petite ville de Bourbon se plaisent à remarquer, au centre de la ville, une vieille maison noire comme si le feu y avait passé, et qui présente dans sa construction les principaux caractères de l'architecture du quinzième siècle. Aux deux angles de la façade s'élèvent deux tourelles dont les toits pointus soutiennent des girouettes de dimension peu commune. La porte, à cintre surbaissé, est surmontée d'un écusson de pierre que supportent deux lions en relief, et dont les armoiries, soigneusement grattées à l'époque de la terreur, ont fait place à un cadran solaire. Les fenêtres, partagées par une croix de pierre en quatre compartimens, sont ornées de figures grotesques d'hommes, de femmes et d'animaux. Au bord du toit, quatre ou cinq grandes figures de renards et de lévriers s'avancent horizontalement sur la rue, et font l'office de gouttières; enfin l'édifice est couronné par trois mansardes délicatement sculptées, au sommet desquelles s'élèvent comme trois panaches des ornemens de plomb assez semblables pour la forme à des pieds d'artichauts.

Comme tout ce qui porte l'empreinte d'un temps reculé, cette maison gothique inspire à la fois un sentiment de respect et une sorte d'intérêt rêveur. On pense à ce qu'elle a pu être dans ses jours de jeunesse et de splendeur; on

aime à se demander quelle sorte de gens ont tour à tour vécu dans son enceinte, quelles joies et quelles douleurs y ont été éprouvées. Malheureusement sur tout cela il n'existe aucune tradition, pas même une de ces fables populaires attachées en tout pays aux murs des vieux bâtimens, et qu'on répète sans y croire pour amuser l'imagination des voyageurs. Tout ce que les habitans de Bourbon savent de cette demeure, c'est qu'elle fut construite jadis pour un chancelier de France, et que depuis longues années elle appartient à Mme Deschamps, veuve d'un homme de loi, bonne femme, très-entendue en affaires, et qui loue ses appartemens le plus cher possible durant la saison des eaux. Si par hasard la personne qui donne ces renseignemens est étrangère à l'industrie locative, elle a soin d'ajouter : « Entrez pour voir l'intérieur, il est plus gai que la façade, et vous serez reçu à merveille. »

En effet, une cour régulière bien sablée et garnie de plates-bandes se présente d'abord à la vue, et sert comme de vestibule à un assez beau jardin. A droite on remarque un large escalier en pierre, à gauche le petit salon où Mme Deschamps se tient d'ordinaire. C'est la pièce la plus moderne de la maison : elle est boisée et peinte en gris ; des gravures encadrées de bois noir, et représentant toute l'histoire de la chaste Susanne, sont disposées le long des murs, suivant l'ordre chronologique ; en face d'un secrétaire en marqueterie, sur lequel est une pendule d'albâtre, se trouve un petit piano de forme ancienne chargé d'un panier à ouvrage, d'un gros volume in-folio servant de presse à des rubans, et d'un coussin sur lequel deux ou trois chats dorment habituellement côte à côte. La décoration de l'appartement est complétée par une douzaine de chaises de tapisserie, remarquables en ce que l'étoffe dont elles sont recouvertes ayant fait jadis partie d'une riche tenture qui représentait la chasse de Diane, chaque siége paré d'un lambeau pris au hasard n'offre à l'œil que des dessins bizarres et des figures tronquées. Sur l'un, c'est la moitié d'un bras ou les trois quarts d'une tête ; sur l'autre, des cornes de cerf ou la hure d'un sanglier.

Le 15 juin 18.., à 7 heures du matin, Mme Deschamps,

qui s'était levée avec le jour, déjeunait, en camisole et en bonnet de nuit, près de la fenêtre de son salon donnant sur la rue. Elle remplissait de son embonpoint démesuré une bergère assez large pour deux, et dans cette position sa personne semblait taillée à quatre étages : d'abord le ventre, ensuite la poitrine, puis le double menton, enfin une figure épanouie où se perdaient en quelque sorte des traits encore fins et agréables, quoiqu'ils eussent au moins soixante ans. Son déjeuner, posé sur une table ronde, consistait en une tasse de café et quelques tranches de pain grillé. Sur la même table, entre le pot à crème et le sucrier, un petit chat gris se tenait gracieusement assis sur ses pattes de derrière, et regardait d'un œil plein de convoitise le café fumant dans lequel Mme Deschamps versait avec méthode, et pour ainsi dire goutte à goutte, une crème aussi blanche qu'épaisse. De temps en temps, le petit chat avançait doucement la patte jusque sur le bord de la tasse, puis il la retirait aussitôt, soit par crainte d'une correction, soit à cause de la chaleur. La vieille dame mangeait en silence, ne prêtant aucune attention à la pantomime de son favori ni à ses miaulemens plaintifs et caressans, lorsque trois coups frappés aux carreaux de la fenêtre attirèrent ses regards de ce côté. Elle reconnut à travers les vitres la figure longue et affairée de Mme Firmin, l'une de ses voisines. — Est-ce que nous allons ensemble au marché ? dit Mme Deschamps en ouvrant la fenêtre. C'est mon jour de provisions : un moment, et je suis à vous.

— Il ne s'agit, ma chère amie, ni de marché ni de provisions pour l'instant, répondit Mme Firmin d'une voix basse et mystérieuse, j'ai une nouvelle importante à vous communiquer.

— Importante pour moi ? dit Mme Deschamps avec vivacité.

— Pour nous deux, ma chère.

— En ce cas, entrez vite, vous me conterez cela pendant que je ferai ma toilette.

— Oh ! je n'ai pas le temps à présent, et d'ailleurs je n'ai aucune envie que les voisins me voient entrer chez vous de si bonne heure ; il ne faut point donner l'éveil à la curiosité : ma nouvelle exige le plus grand secret.

— Bah ! bah ! qui serait assez fin pour deviner ce que vous allez me dire à l'oreille ? Allons, ma voisine, entrez vite, il n'y a personne dans la rue.

— C'est vrai; mais aux fenêtres : ne voyez-vous pas l'abbé Barbeau planté à la sienne ? C'est le plus grand sournois de la terre, et l'on ne peut rien lui cacher : sous le prétexte de ne pouvoir dormir à cause de ses crampes, il passe la nuit à épier le prochain; aussi Dieu sait ce qu'il raconte! hier encore...... Mais je vous dirai tout cela tantôt après dîner, sur les quatre heures ; et jusque-là *motus*, entendez-vous ?

— Madame Firmin, vous me mettez le diable en tête avec votre mystère. Mon ménage irà tout de travers. Ah-çà, au moins, soyez exacte : à quatre heures précises.

Les deux voisines se dirent adieu, et Mme Deschamps revint à son café, mais il n'en restait plus une seule goutte. Durant la conversation, le petit chat s'était dépêché, sans bruit et avec une rare précision, d'avaler tout le contenu de la tasse, qui paraissait avoir été rincée par la main la plus soigneuse. Content de sa bonne fortune, il peignait ses moustaches encore humides, lorsque sa maîtresse s'aperçut du larcin. « Le fouet, le fouet ! monsieur Griffon, vous aurez le fouet, » s'écria-t-elle en poursuivant l'animal, qui, sautant légèrement de meuble en meuble, courut se réfugier sous une chaise, où il se blottit, le corps allongé, la queue tremblante et les yeux braqués comme deux rayons de lumière sur la figure fâchée de Mme Deschamps; mais la colère de la vieille dame s'apaisa bientôt, ou pour mieux dire changea l'objet. Le crime du chat fut mis sur le compte de Mme Firmin. « Qu'est-ce qu'elle me veut, murmurait Mme Deschamps, avec ses grands secrets qu'elle ne peut dire que le soir? C'était bien la peine de me déranger pour si peu de chose, quelque commérage, des bagatelles..... Je ne m'en occuperai pas, et je n'y veux plus songer. » Mais elle eut beau se répéter plusieurs fois ces derniers mots, elle y pensa toute la journée. Après une foule de conjectures et beaucoup d'impatience, l'heure de la révélation sonna à l'horloge de la ville, et Mme Firmin ne tarda pas à se montrer. Mais avant de rapporter l'entretien que les deux voisi-

nes eurent ensemble, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails qui les feront mieux connaître.

Depuis la mort de son mari, Mme Deschamps était restée en possession d'une fortune de 3 à 4,000 livres de rentes, qu'elle administrait avec une parfaite économie, ne dépensant juste par an que le tiers de son revenu. Cette parcimonie, qui ne devait profiter qu'à ses héritiers collatéraux, provenait moins chez elle d'un instinct d'avarice que de l'envie de passer pour une excellente femme de ménage, ou, selon le vocabulaire provincial, pour une femme de mérite. Quatre fois par an, ni plus ni moins, elle dérogeait avec éclat à ses habitudes, en donnant un grandissime dîner. Heureusement la servante de la maison savait les secrets du pot au feu, et ne contait à personne avec quels sacrifices d'abstinence sa maîtresse rétablissait l'équilibre. Pour rendre à Mme Deschamps pleine justice, il faut dire que ce n'était par une vanité vulgaire qu'elle donnait ces dîners célèbres dans toute la ville ; elle professait une sorte de vénération religieuse pour sa maison, cette antique demeure d'un chancelier de France ; et c'était afin de lui rendre quelque chose de son ancienne splendeur, afin qu'elle ne dérogeât pas entre ses mains, que la bonne dame se croyait obligée à ces frais trimestriels de représentation. Comme toutes les passions humaines, l'amour de Mme Deschamps pour sa maison pouvait bien avoir aussi son côté d'égoïsme. Cette maison était la source la plus productive de son revenu ; et tant que durait la saison des eaux, les baigneurs étrangers payaient chèrement l'honneur d'y loger. Avant tout, elle désirait avoir pour locataires des personnes titrées, de hauts fonctionnaires, ou des gens connus par leur fortune ; mais dans les mauvaises années elle était moins aristocrate, et agréait en soupirant tous ceux qui se présentaient.

Quant à Mme Firmin, c'était une mère de famille âgée d'environ cinquante ans, pleine d'activité et de savoir-faire. Restée veuve au bout de quelques années de mariage, sans fortune et avec quatre filles, elle avait trouvé le moyen de les faire élever aux dépens de ses parens, de ses amis, et de ses voisins mêmes, sans qu'il lui en coûtât rien. Mais il s'agissait de les marier, car elles étaient devenues grandes, et

c'était le point difficile. Mme Firmin y songeait nuit et jour, et jamais ses vues ne s'arrêtaient sur des partis médiocres. Il lui fallait quatre gendres riches, ou d'un rang élevé, ou même l'un et l'autre à la fois, si la chose était possible. Du reste la beauté de ses filles lui semblait justifier suffisamment la hauteur de ses prétentions maternelles. A l'affût de toutes les occasions qui pouvaient se présenter d'un bout à l'autre du département, elle épiait en outre avec autant d'adresse que de persévérance les célibataires, jeunes ou vieux, français ou étrangers, qui arrivaient aux eaux de Bourbon. En un mot, elle était pour les gens à marier qui se rencontraient sur son passage comme un chien d'arrêt pour le gibier. Ruses, expédiens, intrigues, rien ne lui coûtait dès qu'elle avait cru entrevoir un moyen de parvenir à son but.

L'amitié des deux voisines, quoique assez récente, était fondée sur la base la plus solide, celle d'un intérêt réciproque. L'une, pour faire valoir sa maison et se procurer des locataires selon son cœur, spéculait sur la prodigieuse activité, les nombreuses relations, et, comme elle le disait elle-même, sur les belles connaissances de la mère de famille; et celle-ci, en revanche, comptait trouver des maris pour ses filles parmi la clientèle de son amie. Dès qu'elles furent assises l'un à côté de l'autre dans le petit salon, Mme Firmin ouvrit ainsi la conversation. — Nous voilà déjà au milieu de juin, ma chère, et pas un seul baigneur chez vous!

— Il ne s'agit pas de cela, mais de votre secret, interrompit Mme Deschamps avec un peu d'humeur, et puis je ne vois pas de raison pour me lamenter si tôt; la saison ne fait que commencer, et M. Portal, le fameux médecin de Paris, m'a fait promettre une famille entière de gens comme il faut. Ce sera pour mon premier.

— Et que diriez-vous, ma voisine, si je vous procurais. pas plus tard que ce soir, un locataire pour votre second? que diriez-vous, hein?

La figure de Mme Deschamps s'éclaircit tout-à-coup, et elle répondit d'une voix doucereuse : — Ce que je dirais? je dirais qu'il n'y a pas de meilleure voisine, de meilleure amie que Mme Firmin.

— Eh bien! ma chère, vous pouvez à l'instant même préparer les trois chambres du second, pour y recevoir le fils d'un millionnaire.

— Le fils d'un millionnaire! s'écria Mme Deschamps avec emphase et en levant les bras, je vais tout de suite..... Françoise, Françoise... Mon Dieu, la vieille sotte! voilà qu'elle est dehors; je l'ai envoyée en commission.

— Ne vous fâchez pas, dit Mme Firmin, vous avez le temps; on n'arrivera guère que sur les sept heures. Mais, ma chère amie, service pour service, j'en ai un à vous demander, et en outre la plus grande discrétion.

Le sourire disparut aussitôt du visage de Mme Deschamps, et elle se dit à elle-même : « Diantre, la voisine veut que je lui paie sa commission; elle a toujours besoin d'argent, et il va falloir que je lui en prête. » Puis, reprenant tout haut :

— Un service, dit-elle, ma chère? ah! vraiment de tout mon cœur, c'est-à-dire si j'en ai le moyen, car vous savez...

— Je sais, répondit Mme Firmin sans attendre la fin de la phrase, je sais ce que vous êtes capable de faire. » Et en parlant ainsi elle donna à sa voisine une poignée de main tout amicale. Celle-ci, de plus en plus effrayée de cet empressement qui lui semblait de fort mauvais augure, tirait sa main à elle et reculait sa chaise en disant : — Voisine, ma chère voisine... à propos, je ne vous ai pas conté la bonne aubaine qui vient d'arriver à l'abbé Barbeau. Il a reçu 300 francs d'arriéré sur lesquels il ne comptait plus; il est dans la joie de son ame, le pauvre cher homme, et je lui ai entendu dire que la somme entière était au service de ses amis, moyennant 6 pour 100, comme de juste! Il est si obligeant!

— Je ne m'en suis guère aperçue, dit Mme Firmin; mais laissons l'abbé et ses cent écus; si mon plan réussit, voisine, vous et moi nous en aurons bien d'autres à notre service, et cela sans intérêts.

— Un plan! reprit Mme Deschamps tant soit peu rassurée; un plan! mais dites-moi donc tout rondement de quoi il s'agit. Quel diable de préambule vous faites depuis un quart d'heure! Allons, au fait.

Mme Firmin allongea la tête, et, regardant de droite et

de gauche, elle mit ses deux mains de chaque côté de sa bouche et dit : — Eh bien ! ma chère, il faut que nous mariions ma petite Juliette à ce fils de millionnaire.

— Ah ! madame Firmin, y pensez-vous ? Juliette est une jolie enfant, c'est vrai ; mais le fils d'un millionnaire, un homme si riche !

— Justement, ma chère, ce sera un homme trop grand pour calculer comme nous autres ; il voudra faire un mariage d'inclination, et ma Juliette est charmante, élevée comme un ange, car vous savez qu'elle a été à Paris... Je me charge de conduire l'affaire dès qu'elle aura été emmanchée, mais c'est là le point difficile. Vous m'entendez, chère voisine, et pour cela je compte sur vous.

— Volontiers, madame Firmin, volontiers ; on pourra tâter le terrain, cela ne coûte rien ; mais pourquoi nous occuper de Juliette, votre dernière, avant de songer aux trois aînées ? En bonne justice...

— C'est mon affaire, madame Deschamps. Au reste, je vous dirai en confidence que j'ai des projets pour les trois autres. Le mariage de ma Thérésia est déjà en fort bon train. Sa pauvre cousine est au plus mal ; les médecins ne lui donnent pas quinze jours de vie.

— Sa cousine, ah ! ah ! mais je ne comprends pas bien ce que la mort de cette dame peut avoir de commun !...

— Ah ! madame Deschamps, on voit bien que vous n'êtes pas mère de famille ! Vous ne comprenez pas qu'une fois la cousine enterrée il restera un homme veuf, encore jeune, riche, et qui plus est sans enfans ; que ma Thérésia sera là pour pleurer avec lui, et qu'il se consolera avec elle. Croyez-vous donc que j'aurais envoyé cette pauvre enfant à la campagne durant la saison des eaux, pour être garde-malade auprès de sa cousine, et rien de plus ? Non, madame Deschamps, non ; c'est une affaire sûre, c'est une affaire d'or. Mais parlons de Juliette : cette enfant est mon bijou, c'est la plus gentille et la plus aimable des quatre, et voilà pourquoi je la destine à notre fils de millionnaire.

— Dieu veuille, ma voisine, que tout cela réussisse ! Mais quel est le nom du monsieur ?

— Émile Raymond. Écoutez cette petite lettre, que

Mme d'Arnaud, qui est malade à sa campagne, m'a envoyée pour vous la communiquer, écoutez :

Paris, le 10 juin 18...

« Madame et chère amie,

« Permettez-moi de vous recommander, ainsi qu'à l'excellente Mme Deschamps, dont je n'oublierai jamais les soins affectueux, un jeune homme plein de mérite à qui l'on a conseillé l'usage de vos eaux minérales. C'est M. Émile Raymond, dont le nom déjà célèbre ne doit pas vous être inconnu ; il compte rester à Bourbon un mois pour le moins, et selon toute apparence il y arrivera le 15 au soir. Ayez la bonté de l'aider de votre mieux pour tous les arrangemens nécessaires, et agréez, madame et chère amie, l'assurance de mes sentimens les plus dévoués. »

— Bon, dit Mme Deschamps; mais qui nous dit que ce M. Émile Raymond soit le fils d'un millionnaire?

— C'est moi qui le dis, répliqua vivement Mme Firmin; écoutez encore et ne m'interrompez plus. L'hiver dernier, quand j'étais à Paris, chez ma cousine Lebas, rue Charlot, au Marais, on ne parlait dans tout le quartier du Temple que des bals de M. Raymond, le fameux banquier millionnaire. J'allais avoir une invitation pour moi et pour Juliette quand mes maudites affaires m'ont rappelée ici. Eh bien! c'est le propre fils de ce M. Raymond qui vient aux eaux. La chose tombe sous le sens, *un nom célèbre*, un nom qui ne doit pas nous être inconnu : pesez ces expressions, ma voisine, et jugez vous-même s'il y a lieu d'avoir le moindre doute.

Mme Deschamps fit un signe de tête, et elle ajouta : — Je serai ravie que Juliette devienne une grande dame; en attendant, voilà un locataire comme il en faut à ma maison.

— Et le cadeau de noces, reprit Mme Firmin en souriant, voilà ce qui ne vous manquera pas non plus.

— Ah! fi donc, fi donc, ma chère voisine; ne croyez pas que l'intérêt.....

— Mon Dieu, à qui le dites-vous, Madame Deschamps, vous la meilleure amie, la plus généreuse?

Ce compliment fit sourciller la vieille dame ; le mot *généreuse* surtout lui paraissait cacher quelque piége. Cependant elle se rassura complétement lorsque sa voisine eut ajouté : Ah çà ! je vous quitte, je suis très-pressée ; il faut que j'aille préparer Juliette, lui donner le mot d'ordre. Convenons de nos faits, en voici le programme : 1° faire bon visage à M. Émile Raymond ; 2° l'inviter à diner demain chez vous, et l'empêcher de se rencontrer avec la grande Constance, que je trouve toujours sur mes talons quand je veux produire mes filles.

— A merveille pour cela, je comprends, interrompit Mme Deschamps ; mais le diner est-il si nécessaire?

— Absolument ; c'est le meilleur moyen de brusquer la première entrevue. Vous aurez ma fille et moi, l'abbé Barbeau, personnage muet à table, qu'il faut caresser pour qu'il ne nous trahisse pas, et enfin Mme Audriet, qui est à moitié sourde et aux trois quarts aveugle.

— Mais demain, voisine, un diner demain ! y songez-vous? Je n'ai rien de prêt, et vous savez comme j'aime à faire les choses. Il me faut huit jours.

— Huit jours ! ah, Dieu de Dieu ! ce serait la mort de notre projet. Si nous ne prenons pas les devans, ce sera pour une autre, madame Deschamps, et adieu le cadeau de noces. La mère de Constance est à l'affût, l'intrigante ! Aucune bassesse ne lui coûtera. Il n'y a donc pas de temps à perdre. Si vous voulez, je vous prêterai une poularde, un filet de bœuf et six assiettes de dessert.

— Merci, merci, ma voisine, dit Mme Deschamps d'un air piqué ; je trouverai moyen d'arranger tout cela et de faire honneur à ma maison.

— Eh bien ! adieu donc, je vais guetter à la fenêtre l'arrivée du futur.

Mme Firmin, en prononçant ces derniers mots, prit son ombrelle pour sortir ; mais son amie l'arrêta et lui dit : — Croyez-vous qu'on ait parlé à Paris du prix de mes appartemens?

— Je n'en sais rien, mais qu'est-ce que cela peut faire?

— Cela fait beaucoup ; un millionnaire ne tient pas à l'argent, et dans tous les cas il doit payer plus qu'un autre. Je lui louerai 6 fr. par jour au lieu de 4.

— Mais, ma voisine, pourquoi faire des exceptions? Cela pourrait effrayer le jeune homme ; d'ailleurs il vous est recommandé.

— Madame Firmin, vous ne songez qu'à vos affaires ; il me semble qu'il n'y aurait pas de mal à ce que je fisse les miennes en même temps.

— Eh bien! arrangeons-nous : louez vos chambres du second 4 francs 10 sous par jour...

— Non pas, il me faut 5 francs, pas un sou de moins. Songez donc que j'ai besoin de m'indemniser de tous les frais que va m'occasioner ce mariage ; n'ai-je pas déjà une diner ?

— Bien, bien, voisine, comme vous voudrez. — Et Mme Firmin sortit, puis revint sur ses pas d'un air empressé. — J'oubliais, madame Deschamps, une recommandation importante : ne faisons devant ce jeune homme aucune allusion à la fortune de son père, si lui-même n'en parle pas le premier. Je ne serais pas fâchée d'avoir l'air d'ignorer totalement qu'il est riche. Et d'ailleurs il sera bien plus agréable pour lui de se croire aimé sans intérêt... Adieu. — Et Mme Firmin sortit cette fois pour tout de bon.

La vieille dame, restée seule, prit deux ou trois prises de tabac d'un air pensif, et en branlant la tête comme quelqu'un qui n'est pas entièrement sûr d'être satisfait ; puis elle se leva de son siége, et dit à moitié haut, à moitié entre ses dents : « Tout cela est bel et bon ; mais, quoi qu'en dise la voisine, je louerai 6 francs à ce jeune homme, je le dois pour l'honneur de ma maison : les gens riches n'estiment les choses que quand on les leur fait bien payer. Voilà qui est dit. » Et là-dessus elle alla préparer l'appartement destiné au fils du millionnaire.

Quand l'arrosoir, le balai et la brosse eurent passé dans tous les coins et recoins, Mme Deschamps, un plumeau à la main, s'arrêta au milieu de la chambre, et jeta autour d'elle un regard de satisfaction, un regard attendri, semblable à celui d'une mère qui vient d'achever la toilette de son enfant.

« Quelle chambre charmante! quel bel appartement! » s'écria-t-elle à plusieurs reprises, n'ayant pour son enthousiasme d'autre confident qu'elle-même, circonstance heureuse qui lui épargnait les chances probables d'une vive contradiction. En effet, l'appartement du second sur le devant, celui où s'étaient conservés le plus de vestiges de l'ancien état de la maison, avait par cela même quelque chose de si étrange que la servante refusait obstinément d'y entrer seule après le coucher du soleil. Pour tout autre œil que celui d'un antiquaire passionné, il offrait une parfaite alliance du laid, du triste et de l'incommode. La principale chambre était un énorme galetas qu'éclairait une seule fenêtre divisée en quatre panneaux dont les vitres, enchâssées dans de petites lames de plomb, étaient taillées, les unes en carré et les autres en polygone, de manière à s'ajuster ensemble et à former un dessin régulier. En face de la porte s'élevait une cheminée gigantesque dont le manteau, décoré de moulures gothiques, était soutenu par deux figures d'anges ailés, en tunique, et l'étole au cou. Au lieu de plafond, des solives cannelées en chêne d'Irlande, autrefois d'un beau jaune clair, maintenant brunes et enfumées, se prolongeaient parallèlement d'un bout à l'autre de la pièce; enfin des meubles de toutes les époques, depuis le bahut du seizième siècle jusqu'à la chiffonnière contournée du dix-huitième, des siéges de toutes les formes et de toutes les couleurs, figuraient pêle-mêle le long des murailles en partie boisées, en partie couvertes d'une vieille tenture en maroquin doré. Après avoir accompli avec une minutieuse exactitude le travail de propreté que, pour *l'honneur de sa maison,* elle ne confiait jamais à personne, Mme Deschamps alla reprendre sa place habituelle dans le petit salon, en face de la fenêtre. Elle tira de son panier à ouvrage un morceau de tapisserie réservé pour les grandes occasions comme ouvrage de cérémonie, et se mit à travailler avec une distraction visible, portant ses yeux tantôt sur la fenêtre qui donnait sur la rue, tantôt sur le cadran de la pendule, et fredonnant entre ses dents une vieil air d'opéra-comique dont les paroles semblaient faire allusion aux pensées agréables qui l'occupaient :

Faut attendre avec patience,
Le jour de d'main c'est un beau jour.

Sur les huit heures, le claquement d'un fouet de poste, musique toujours douce à l'oreille des habitans d'une ville qui possède des eaux minérales, se fit entendre à travers les cris des enfans et les aboiemens des chiens. Beaucoup de têtes se montrèrent aux fenêtres : « Une calèche ! une calèche ! » disait-on, et quelques-uns ajoutaient : « C'est un baigneur ! — C'est un voyageur! disaient les autres; il ne fera que passer. — Non, la voiture s'arrête à *la Boule-d'Or*. — Eh ! mon Dieu non ! elle va plus loin. — Au diable ! dit l'aubergiste de *la Boule-d'Or*, qui s'était un peu trop hâté d'arriver sur le devant de sa porte, ce sera encore pour quelque baraque bourgeoise. » Pendant ce temps, la calèche arrivait en face de la vieille maison, dont la propriétaire, toute rayonnante de joie, s'avança en faisant à l'étranger, qui aussitôt mit pied à terre, une révérence des plus gracieuses. C'était un homme de vingt-huit à trente ans, d'une figure agréable et surtout pleine d'expression; il répondit d'une manière polie aux empressemens de sa future hôtesse; mais il parut plus attentif à considérer la façade de la maison qu'à écouter le détail de ses agrémens intérieurs, sur lesquels Mme Deschamps ne tarissait pas. Lorsque le jeune homme entra dans l'immense chambre à coucher dont il a été parlé plus haut, son attention à tout examiner devint encore plus grande; il se promenait de long en large, il allait d'un meuble à l'autre, et s'écriait : « C'est très-curieux, c'est vraiment curieux! » Encouragée par ces exclamations de bon augure, Mme Deschamps se hasarda aussitôt à parler des 6 francs par jour. « Tout ce que vous voudrez, madame, répondit l'étranger en continuant son examen et en regardant avec une expression de plaisir la cheminée, la fenêtre, la tenture et les meubles; tout ce que vous voudrez; cet appartement me plaît au dernier point! » Ces paroles, qui satisfaisaient à la fois la double passion de Mme Deschamps, arrivèrent droit à son cœur, et ce fut avec une émotion qui allait jusqu'aux larmes qu'elle répondit à son locataire. En prenant congé de lui

avec de nouvelles cérémonies, elle eut soin de l'inviter à dîner chez elle pour le lendemain.

Dès le matin de ce grand jour, tandis que Françoise allumait les fourneaux et commençait les préparatifs du dîner, Mme Deschamps se rendit en toute hâte chez sa voisine. Mme Firmin avait passé une très-mauvaise nuit, tour à tour agitée par l'espoir du succès et par la crainte d'un revers; sa figure, longue et tirée, ses yeux fatigués, juraient avec le visage frais et les regards brillans de sa fille. La tête chargée d'un triple rang de papillottes, Juliette se tenait à genoux devant sa mère, qui passait au fer les boucles de ses cheveux blonds enveloppées de papier noir. Cette opération paraissait causer une vive impatience à la jeune fille; elle faisait une mine boudeuse et regardait les mouches voler en attendant le moment de sa délivrance. — Je t'assure, maman, disait-elle lorsque Mme Deschamps entra dans la chambre, je t'assure que je ne me soucie pas du tout de ce fils de millionnaire.

— Taisez-vous, petite sotte, et ne vous remuez pas tant, car je vais vous brûler, dit Mme Firmin d'un ton sec et sérieux; et apercevant sa voisine, elle ajouta avec une grande volubilité de langue : — Eh bien! ma chère madame Deschamps, il est arrivé en calèche; contez-moi tout cela, qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait? comment est-il?

— Charmant! charmant! répondit la vieille dame avec une expression d'enthousiasme.

Juliette secoua la tête en souriant avec malice : — Oh! vous dites cela, madame Deschamps, parce qu'il est riche!

— Pas du tout! mademoiselle; je dis qu'il est charmant, parce qu'il est poli, très-poli, qu'il connait son monde, qu'il ne chicane pas sur le prix des choses, qu'il a toutes les manières d'un homme comme il faut, entendez-vous?

Juliette haussa les épaules d'un air incrédule et dédaigneux.

— Et puis, ajouta Mme Deschamps, c'est un fort joli garçon; il a des yeux noirs longs comme cela, et la vieille dame allongeait un de ses gros doigts potelés et chargés de bagues.

— Et ses cheveux? dit Juliette.

— Noirs comme ses yeux. Ah! tu auras là un joli mari, mon bijou !

— Madame Deschamps, est-il grand ou petit ?

— Ni l'un ni l'autre ; taille moyenne, très-bien mis et fait à peindre.

— Tiens, maman, dit Juliette en riant, c'est-il drôle! voilà justement comme je les aime.

— C'est fort heureux! dit la mère. Croiriez-vous, madame Deschamps, que cette petite péronnelle ne voulait pas en entendre parler? Mademoiselle disait que tous les hommes riches sont bêtes !

En ce moment Mme Deschamps, qui était près de la croisée, fit un geste de surprise, et s'écria : — Tenez, le voilà qui passe, là à droite; il va aux bains !

La mère et la fille se précipitèrent à la fois du côté de la croisée; mais aussitôt Mme Firmin arrêta Juliette par le bras : — Ne vous montrez pas comme cela, mademoiselle ; ne vous montrez pas !

— Oh! je t'en prie maman, laisse-moi le voir, dit Juliette en se débattant et en frappant du pied avec impatience ; laisse-moi donc, il faut bien que je sache s'il me plaira !

— Ce n'est pas nécessaire, tenez-vous tranquille; tout le mouvement que vous vous donnez va vous brouiller le teint.

— Ah ça, mes amies, reprit Mme Deschamps, je vous dis adieu, car je n'ai pas le temps de jaser : le jeune homme a accepté mon dîner ; ainsi tenez-vous sous les armes pour quatre heures précises. De ce pas je vais inviter l'abbé avec Mme Audriet, et puis aider un peu Françoise à la cuisine. Ce n'est pas pour vous le reprocher, mais vous me donnez une fière besogne.

Lorsque la vieille dame fut sortie, Mme Firmin s'assit dans l'embrasure de la croisée, et ordonna à Juliette de se placer devant elle. « Ah ça, ma fille, dit-elle avec gravité, vous rappelez-vous la leçon que je vous ai faite hier ? »

Juliette leva les yeux comme pour chercher ; puis, frappant ses mains l'une contre l'autre : — Oui, maman, je sais... Tu m'as dit de me faire adorer du fils du million-

naire, d'être jolie, d'être aimable et de montrer mes talens.

— Sans doute, mademoiselle, c'est le fond de la chose, mais je ne me suis pas expliquée si crûment.... En vérité, ma fille, vous avez encore l'esprit si peu formé, que jamais l'on ne croirait que vous avez passé trois ans dans *la capitale*.

— Mais, maman, tu te trompes aussi, toi, tu te trompes toujours quand tu parles de cela ; c'est trois mois que je suis restée à Paris, et j'aurais bien voulu....

— Taisez-vous, mademoiselle, et songez qu'une fille de votre âge doit répondre oui à tout ce que dit sa mère. Je t'assure, Juliette, que si tu ne sais pas mieux te conduire, je ferai venir Alexandrine, Thérésia ou Naïda, pour épouser le fils du millionnaire !

Cette menace, prononcée d'un ton sévère, effraya tellement la jeune fille, qu'elle se mit à pleurer. Ses larmes eurent le double effet d'attendrir le cœur maternel de Mme Firmin, et de lui faire craindre qu'un chagrin trop vif ne vînt tout-à-coup gâter le teint frais et reposé de sa fille ; elle s'empressa d'essuyer les yeux de Juliette avec un linge mouillé, afin qu'ils ne devinssent pas rouges. La paix ainsi rétablie, on s'occupa de la toilette. Cette occupation dura trois heures, et mit au supplice la pauvre Juliette, dont le désir de plaire était loin d'être égal à l'ambition de Mme Firmin. Tiraillée par les mains de sa mère, et presque étouffée dans son corset, elle murmurait entre ses dents : — Ah ! s'il n'avait pas les yeux noirs, comme je le détesterais ! Enfin, le dernier coup de peigne fut donné, la dernière épingle attachée, et la jeune fille, raide dans sa robe comme une poupée habillée de taffetas gommé, reçut l'ordre de marcher bien droite pour la vérification définitive, et de ne plus s'asseoir jusqu'au dîner, afin de n'être pas chiffonnée. Heureusement quatre heures sonnèrent bientôt.

Lorsque la mère et la fille entrèrent dans le salon de Mme Deschamps, où tous les convives se trouvaient déjà réunis, l'abbé Barbeau et Mme Audriet, qui étaient gens de bon appétit, firent un ah ! ah ! de plaisir, et le jeune étranger se leva d'une manière polie, mais sans adresser à Juliette ce regard d'admiration sur lequel Mme Firmin avait

compté pour le début ; au contraire, il eut peine à s'empêcher de sourire en voyant la révérence cérémonieuse, la tournure à la fois guindée et importante de la mère, et le singulier attifage de la jeune personne, surchargée de colifichets et de rubans de toutes les couleurs. Mme Firmin s'aperçut, sans en deviner la cause, que leur entrée n'avait produit aucun effet ; mais il fallait plus d'un échec pour la déconcerter. Avec son assurance ordinaire, elle entama la conversation, en disant à Mme Deschamps : « Mille pardons, ma chère, si nous arrivons un peu tard, Juliette s'est oubliée à son piano, après avoir terminé un paysage à l'aquarelle; nous n'avions plus que dix minutes pour la toilette, à peine si nous avons eu le temps de nous habiller ; voilà notre excuse. Tout cela fut prononcé d'une voix flûtée et avec une sorte de grasseyement parisien que Mme Firmin affectait dans les occasions solennelles. A chaque mensonge de sa mère, Juliette baissait les yeux et rougissait ; mais il est difficile de savoir si le trouble qu'elle éprouvait était dû tout entier à sa droiture de cœur, car la vue de M. Émile venait de produire sur elle une impression qui la rendait encore plus timide qu'à l'ordinaire.

On se mit à table. Mme Audriet et l'abbé dévoraient ; mais ce dernier, pendant qu'il mangeait de son mieux. trouvait encore le moyen de regarder tout le monde en dessous. Mme Deschamps entassait les morceaux sur les assiettes, et faisait les honneurs de son diner avec un grand luxe de paroles. Quant au jeune Parisien, il s'ennuyait beaucoup et trouvait un peu rude le métier d'homme poli en province. Parlant peu et d'un air distrait, il n'adressait pas même un coup d'œil à Mlle Firmin qui avait été placée en face de lui. La pauvre Juliette avait fini par croire, sur la parole de sa mère, qu'elle plairait infailliblement dès qu'on l'aurait vue. La parfaite indifférence de celui dont elle devait enlever le cœur d'assaut fut pour elle une véritable mortification ; de plus, elle tremblait d'être grondée et punie de son peu de succès en rentrant à la maison, et cette crainte, à laquelle se mêlaient d'autres pensées d'une nature vague et mystérieuse, amena une larme au bord de ses paupières ; elle baissa la tête, et, le moment d'après, soit pour respi-

rer plus à l'aise, soit par une inspiration de coquetterie, elle se délivra à la fois de son grand chapeau rose et d'une écharpe de barége ponceau. Cette partie ridicule et désavantageuse de sa toilette ainsi enlevée, Juliette montra un très-joli visage et tous les charmes d'une fille de dix-sept ans. Ce petit coup de théâtre, qui attira l'attention des convives, produisit un léger changement sur la physionomie du jeune étranger; ses regards, distraits jusque-là, prirent de temps en temps une direction qui fit battre de joie le cœur de Mme Firmin : « Le coup s'est fait attendre, pensa-t-elle, mais il sera décisif; le fils du millionnaire est à nous ! »

Après avoir vu figurer sur la table quinze plats de dessert que Mme Deschamps avait étalés, dans la double intention de se montrer magnifique et de faire honte à Mme Firmin de sa proposition de la veille, les convives se levèrent et passèrent tous dans le jardin, à l'exception de l'abbé, qui s'esquiva, sous prétexte d'aller dire son bréviaire, et de Mme Audriet, qui s'endormit. Au bout de quelques minutes, la maîtresse de la maison laissa la mère et la fille seules avec le jeune étranger. Grâce à cette absence, qui la rendait maîtresse de la conversation, Mme Firmin eut soin de glisser au milieu d'un flux de paroles trois informations importantes, à savoir que Juliette était grande musicienne, qu'elle lisait l'italien aussi couramment que le français, et qu'elle déclamait les vers comme Mlle Georges. Dans plus d'une occasion la jeune fille avait reçu, sans trop d'embarras, ces éloges dont sa mère était prodigue; mais cette fois le rouge lui monta au visage, et elle ressentit une émotion dont elle ne pouvait se rendre compte. Pour n'en pas entendre davantage, elle s'arrêta seule au milieu d'une allée devant un rosier en fleurs, qu'elle se mit à effeuiller avec tant de distraction qu'une épine lui entra dans le doigt. Elle fit un petit cri, et au même instant une personne que sa rêverie l'avait empêchée d'apercevoir, la prit amicalement par la taille; c'était Mme Deschamps qui revenait tout essoufflée, après avoir mis ordre à son ménage : — Ah ça, dit-elle, si tu te piques les doigts, tu ne pourras pas nous jouer du forté; et faisant quelques pas vers M Raymond,

qui s'avançait : — Monsieur, vous aimez la musique, sans aucun doute ? Eh bien ! vous allez entendre une virtuose ; la voilà ! — Oh ! je ne sais rien, dit Juliette en baissant les yeux et en balbutiant comme une pensionnaire. Sa mère lui pinça le bras avec colère, tout en conservant sa physionomie riante et cérémonieuse. La jeune fille se tut, et d'un air docile suivit la compagnie jusqu'au salon. — Que vas-tu nous jouer ? dit Mme Firmin en débarrassant le piano des chiffons qui l'encombraient ; que vas-tu nous jouer, chère enfant ? Le choix est assez difficile. Commence toujours par une fantaisie de Hertz ; tu nous donneras après du Beethoven et du Rossini. Juliette regarda sa mère avec des yeux effarés, et, toute tremblante, resta debout devant le piano ouvert. — Allons, dépêchons-nous, dit Mme Deschamps en prenant un chat sur ses genoux et sa tapisserie à la main, on est prêt à vous entendre. — S'avançant d'un air doucereux comme pour aider sa fille à s'arranger sur sa chaise, Mme Firmin lui dit à l'oreille : — Si tu fais la sotte, je te réponds que demain je fais revenir Naïda. Allons, joue vite et fort, n'importe quoi. — Ces paroles produisirent sur Juliette l'effet d'un coup électrique ; elle n'hésita plus, et promenant ses doigts sur les touches du vieux piano, elle en tira des sons maigres et fêlés ; à peine savait-elle où ses mains se posaient ; la gauche faisait constamment le même accompagnement de batterie, et la droite divaguait au hasard. Grâce à l'emploi de la pédale, et à tout le mouvement qu'elle se donnait, la pauvre fille parvint à réaliser le désir de sa mère, et fit en effet beaucoup de bruit. Pendant ce temps, Mme Firmin battait la mesure du pied et de la tête, Mme Deschamps, transportée d'aise, applaudissait, le jeune homme avait un air glacial, et Juliette pleurait devant son pupitre, comprenant, pour la première fois de sa vie, qu'elle était fort ignorante et qu'on la rendait ridicule.

Lorsque trois accords faux eurent terminé ce brillant morceau de musique, la jeune fille quitta le piano, et, baissant toujours les yeux, alla s'asseoir à quelque distance, comme pour échapper à tous les regards. — Mais pourquoi t'éloignes-tu, Juliette? dit l'impitoyable Mme Deschamps, tu n'en es pas quitte, ma fille, il nous faut à présent un peu de dé-

clamation; n'est-ce pas, monsieur?—L'étranger, qui croyait dès-lors être au bout de son rôle de complaisance, et cherchait des yeux son chapeau, répondit à contre-cœur : — Je serai charmé si mademoiselle veut bien...—Allons, ma petite belle, allons, reprit la bonne dame stimulée par les regards, les signes, les coups de pied d'encouragement de Mme Firmin, donne-nous une jolie tirade; le songe d'Athalie, par exemple, ou la déclaration de Phèdre à Hippolyte, ou bien...

—Non, ma chère, dit Mme Firmin d'un ton péremptoire, il faut de la gradation en tout, il faut que Juliette ménage ses moyens; le passionné et le terrible viendront plus tard. Commençons par quelque chose de doux et de pastoral.

—Ma foi! ma voisine, vous avez raison; du pastoral, quelque chose d'amusant, de gai, comme les satires de Boileau. Il y en a une qui me fait toujours rire, et j'en sais deux vers depuis quarante ans :

Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques,
S'élevaient trois lapins.....

— Nous ne savons rien de Boileau, dit Mme Firmin; c'est trop froid. Je propose une idylle, une charmante idylle de Fontenelle :

Sur la fin d'un beau jour, au bord d'une fontaine.....

—Ah! oui, reprit Mme Deschamps, *Ismène et Corilas;* je la connais aussi, moi, et elle se mit à déclamer :

Mais n'ayons pas d'amour, il est trop dangereux!

—Voilà un joli vers! ajouta-t-elle; c'est aussi un bon conseil pour vous, jeunes gens, et elle fit un éclat de rire qui dura près d'une minute. Juliette rougissait à faire pitié. M. Raymond, quoiqu'il fût à cent lieues de comprendre ce qu'il y avait de finesse là-dessous, éprouvait un certain embarras; il souffrait par bonté de cœur du rôl absurde qu'on allait faire jouer devant lui à cette jeune fille timide et modeste; mais son air froid et son peu d'empressement ne sauvèrent pas la pauvre enfant; elle récitait déjà le second vers de la fameuse idylle :

Corilas sans témoin entretenait Ismène.....

lorsqu'un joyeux éclat de voix se fit entendre à la porte. Au même instant, l'abbé Barbeau entra suivi d'une jeune personne de grande taille, très-brune d'ailleurs, et de manières fort dégourdies.

A cette vue, Mme Firmin resta pétrifiée ; c'était la grande Constance, l'éternelle rivale de ses filles, que l'abbé amenait pour faire niche à sa voisine dont il avait deviné les projets. Revenue de sa première surprise, Mme Firmin, toujours habile en ressources, trouva aussitôt un expédient pour contreminer la méchanceté de l'abbé. Le jour baissait, et une partie du salon était déjà fort obscure. Par un bonheur inattendu, la chaise de la mère de Juliette se trouvait placée de ce côté; à force de politesses, de complimens et d'amitiés apparentes, elle eut soin d'attirer son ennemie auprès d'elle, et de la faire asseoir précisément dans l'endroit le moins éclairé, dans un recoin où il était impossible que l'œil d'Émile Raymond pût pénétrer; alors, se tournant vers Mme Deschamps, elle lui dit à l'oreille quelques mots. Grâce à cette confidence, l'obscurité s'épaissit de plus en plus, et gagna même tout l'appartement, sans que la maîtresse de la maison songeât le moins du monde à faire apporter de la lumière. M. Émile profita des ténèbres qui enveloppaient la société pour faire une retraite qu'il méditait depuis long-temps, et s'esquiver à petit bruit. A peine eut-il fermé la porte que Mme Firmin proposa une partie de whist, qui eut lieu en effet, et où elle se montra extrêmement gaie. — Le soir, en se couchant, elle dit à sa fille : « Ce diable d'abbé et sa géante ont été bien attrapés ! — Et nous aussi, maman, reprit Juliette d'une voix triste. — Va, tu n'y entends rien, répliqua la mère, le jeune homme est fou de toi! »

Durant les quinze jours qui suivirent, les deux voisines firent assaut d'adresse et de zèle pour amener une seconde entrevue ; mais tous leurs efforts furent inutiles. M. Raymond, hors les heures de bain et de promenade, se tenait obstinément renfermé dans sa chambre ; on eût dit qu'il était sur ses gardes, car toujours il trouvait quelque dé-

faite pour éluder les invitations de son hôtesse :—C'est un philosophe ! dit un jour la vieille propriétaire.—Non, non, ma chère, répondit la mère de famille avec une assurance qu'elle était loin d'avoir intérieurement, il est amoureux, très-amoureux ! N'avez-vous pas vu comme il regarde en l'air, dans le jardin, dans la cour et même en pleine rue? Il a presque toujours les yeux au ciel.—Mme Deschamps ne put s'empêcher de rire :—Ah! ma voisine, reprit-elle, vous n'y êtes pas ; si ce jeune homme va le nez en l'air, ce n'est pas pour Juliette, ma pauvre madame Firmin ; malheureusement ce n'est pas pour elle, c'est pour ma maison, qu'il examine depuis les cheminées jusqu'au pavé ; s'il est amoureux, c'est de mes mansardes historiées, et je vous avoue que cette passion ne lui fait aucun tort dans mon esprit. — Mme Firmin eut peine à contenir un violent accès d'humeur, et les deux voisines se séparèrent en haussant les épaules, et en disant l'une de l'autre : Elle est folle!

Cependant Juliette, contre son habitude, devenait rêveuse et avait de fréquentes insomnies ; le souvenir de l'étranger, de sa voix douce, de ses grands yeux noirs, lui était resté au cœur. A force d'y rêver, elle perdit sa gaieté d'enfant, et ses belles couleurs disparurent ; enfin, depuis ce fatal dîner, c'est le nom qu'elle-même lui donnait, une sorte de révolution s'était opérée dans son esprit : elle apercevait sous leur véritable jour la conduite et les projets de sa mère ; elle se promettait de n'y tremper en rien, et même de les déjouer avec fermeté. Ce n'était qu'avec répugnance qu'elle se laissait conduire chez Mme Deschamps, bien qu'elle sentît au fond de son ame un vif désir de revoir cet Émile si froid pour elle ; mais la fierté lui était venue avec l'amour. Quant à M. Raymond, malgré des charmes extérieurs auxquels il n'était pas du tout insensible, une petite provinciale aussi sottement élevée n'avait rien d'assez intéressant pour l'occuper un seul jour, et le lendemain du dîner il ne pensait pas plus à Mlle Firmin qu'à sa mère.

Quoiqu'elle fût sérieusement inquiète, Mme Firmin ne perdit pas courage : « Il faut frapper un grand coup, » se dit-elle un matin, et elle courut chez sa voisine.— Madame Deschamps, je pars et je vous laisse Juliette ; ces lambineries

m'assomment; j'ai trois autres filles à pourvoir, et il n'est pas juste que je perde tout mon temps avec celle-ci.

— Comment, s'écria Mme Deschamps, quelle idée! je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— C'est pourtant clair, ma chère amie; je veux dire que je vous confie Juliette parce que je vais aller mettre en train le mariage de Naïda; voilà un régiment qui arrive à Moulins, le colonel n'est pas marié, et vous seriez fâchée vous-même si je perdais cette bonne occasion.

— Mais, madame Firmin, pourquoi me laisser Juliette?

— Pour qu'elle soit toute la journée, le matin et le soir, à deux pas de M. Émile Raymond; qu'il puisse la rencontrer dans la cour, sur l'escalier, au jardin, au jardin surtout, je vous le recommande; le grand air et la verdure font toujours de l'effet sur le cœur des jeunes gens!... La petite a de beaux yeux, et je vous réponds qu'avant trois jours.....

— Me mettre Juliette sur les bras! interrompit Mme Deschamps avec humeur; ah ça! mais nous n'avions pas mis cette clause dans notre marché, dans notre arrangement, je veux dire....

La bonne femme s'effrayait de la responsabilité qui allait peser sur elle, et plus encore du surcroît de dépenses que ce nouveau commensal occasionerait dans son ménage.

— Ma chère voisine, lui dit Mme Firmin d'un ton attendri, après avoir tant fait pour nous, ne reculez pas, je vous en conjure; il faut que Juliette reste quinze jours ici, c'est indispensable, c'est le *sine qua non.* Que la noce ait lieu, et vous aurez....

— Allons, dit Mme Deschamps, n'en parlons plus, je prendrai Juliette.

— Ah! je vous reconnais bien là! Tâchez seulement de pousser les choses un peu vite, amenez des entrevues, des tête-à-tête, chauffez, chauffez!

— Mais si le feu allait trop grand train?

— Laissez faire.

— Madame Firmin, c'est que les choses peuvent tourner à l'amour, sans tourner au mariage.

— Laissez faire.

— Cependant, si je m'apercevais...

— Eh ! laissez faire.

— Ma chère amie, je vous préviens que pour l'honneur de ma maison je dois veiller à ce qu'il ne se passe rien que de convenable.

— Bien, très-bien, c'est ce que je voulais dire ; adieu ! Je vais vous envoyer ma fille.

Transportée d'une manière aussi inattendue dans la maison vers laquelle se dirigeaient toutes ses pensées, Juliette éprouva beaucoup de trouble, et ses résolutions de réserve et de fierté chancelèrent considérablement. Les heures où Émile devait entrer, sortir, passer dans la rue, étaient celles qu'elle choisissait pour broder auprès de la fenêtre, à demi-cachée derrière le rideau ; par moment elle était tentée de faire remarquer sa présence et de se faire adresser quelques paroles les plus indifférentes, les plus cérémonieuses ; mais un instinct de pudeur et de timidité la retenait. Trois jours se passèrent sans qu'Émile Raymond se doutât le moins du monde que la jeune personne avec laquelle il avait dîné habitât sous le même toit que lui ; et chaque jour Mme Deschamps reçut régulièrement une lettre dont la substance était : « Où en sont les choses ; le jeune homme s'est-il déclaré ? » A la lecture de la dernière la bonne dame secoua la tête d'un air qui voulait dire : Si cela continue, adieu le cadeau de noces ; et ce ne fut pas en vain que cette pensée lui trotta par la tête durant une partie de la nuit. Quoique son esprit fût d'ordinaire peu inventif, elle imagina un stratagème, et le lendemain matin, épiant le moment où son jeune locataire entrait dans le jardin un livre sous le bras : « Juliette, dit-elle, va-t'en tout de suite me cueillir un gros bouquet de persil. » Sans défiance du piége qu'on lui tendait, la jeune fille appela le petit chat dont les tours interrompaient souvent ses rêveries, et courut avec lui d'un seul trait jusqu'au bout du jardin. Dès qu'elle eut pris sa course, Mme Deschamps monta de toute la vitesse de ses jambes au haut d'une des tourelles qui flanquaient la façade de sa maison, et d'où la vue s'étendait très-loin : elle tenait à la main une lorgnette d'Opéra que lui avait laissée en souvenir un baron allemand dont elle citait souvent la politesse et le savoir-vivre. Parvenue, non sans fatigue, à

ce qu'elle appelait son belvédère, elle s'installa devant une petite fenêtre qui donnait sur le jardin; la lorgnette fut dirigée de ce côté par la vieille dame, dans une double intention : celle de voir si, comme elle le disait elle-même, le feu prendrait aux étoupes, et si cette explosion tant désirée n'amènerait rien de contraire à l'honneur de sa maison.

Le temps était superbe, le soleil à moitié caché, l'éclat des fleurs, leur parfum, le chant des oiseaux, tout ce qui fait le charme d'une belle matinée se réunissait pour animer la jeune fille et lui donner une sorte de vertige de plaisir et de bien-être; son ame éprouvait le besoin de se répandre en mouvemens de joie et de gaieté; elle souriait au ciel, aux fleurs, à la verdure; elle se sentait libre et heureuse comme les papillons qu'elle suivait de l'œil dans les mille détours de leur vol capricieux; le petit chat faisait autour d'elle les gambades les plus joyeuses, s'élançant après les grosses mouches qui bourdonnaient le long des plates-bandes, ou se mettant en arrêt devant chaque oiseau qu'il voyait sautiller en picotant sur le sable des allées. Cette folle joie du gracieux animal fut encore un stimulant pour Juliette; elle allait et venait à travers le jardin, courant toujours et ne pensant déjà plus au persil qu'elle devait cueillir. Plusieurs fois elle passa et repassa devant un cabinet de verdure où M. Raymond venait de s'asseoir. Au bruit d'un pas vif et léger, il leva les yeux de dessus son livre, et reconnut, non sans un peu de surprise, dans cette jolie enfant qui voltigeait autour de lui, la petite provinciale qui lui avait paru si gauche; oui, c'était bien la même jeune fille, mais embellie par la liberté dont elle jouissait en ce moment, embellie par l'absence d'apprêt et de mauvais goût dans sa toilette, par sa simple robe de percale et ses cheveux relevés sans boucles sur le sommet de la tête. Émile la suivait des yeux avec un extrême plaisir et sans faire un seul mouvement, de crainte de l'effaroucher par sa présence. Il la vit au plus fort de ses courses folâtres s'arrêter subitement, prendre un air pensif et se diriger vers un banc de gazon qui touchait au treillis garni de branches de vigne et de clématite sous lequel il était placé. Elle s'assit et baissa la tête sur sa poitrine qui semblait agitée, tandis que le bout de son pied

traçait sur le sable quelques caractères confus. Bientôt cette distraction rêveuse prit tous les caractères de la tristesse, et des larmes, qu'elle essuyait à mesure, coulèrent une à une sur ses joues. Intéressé par ce spectacle, et cherchant à deviner ce qui se passait alors dans ce cœur de jeune fille, saisi d'un chagrin si vif au milieu des élans d'une joie presque enfantine, l'étranger devint pensif à son tour, et laissa tomber par mégarde le livre qu'il tenait à la main. Ce bruit fit tressaillir Juliette, elle tourna la tête brusquement, et ce ne fut pas sans frayeur qu'elle aperçut à travers le treillage les yeux noirs d'Émile Raymond. Se voyant découvert, le jeune homme s'avança vers elle et lui dit d'une voix douce : — Je vous ai fait peur, mademoiselle?

— Oui, monsieur, répondit Juliette sans se déranger, quoiqu'elle eût l'intention de faire un mouvement pour quitter sa place ; oui, vous m'avez fait bien peur, car je ne vous croyais pas là.

— Y a-t-il long-temps que vous êtes ici, reprit Émile dans le dessein de la rassurer, je ne vous ai aperçue qu'à l'instant même?

Cette question dissipa en partie l'embarras de Juliette, car elle pensa que M. Raymond ne l'avait pas vue pleurer.

— Vous êtes venue de bien bonne heure faire une visite à Mme Deschamps, ajouta celui-ci après un moment de silence durant lequel il prit place sur le banc.

— Ce n'est pas une visite, monsieur ; je demeure ici depuis trois jours.

— Vraiment? que je suis fâché de ne pas l'avoir su plus tôt.

Cette simple phrase fit briller de plaisir les yeux de la jeune fille; mais une expression de dépit parut sur son visage lorsque Émile eut ajouté : — Vous n'avez donc pas joué du piano ? à vous entendre j'aurais pu deviner que c'était vous.

— Ah ! monsieur, pourquoi vous moquer de moi? dit Juliette avec un accent triste et doux ; ce n'est pas bien de votre part, je vous croyais un si bon cœur!

— Me moquer de vous, mademoiselle, dit Émile de plus en plus intéressé par cette naïveté d'enfant, oh ! je ne me le pardonnerais pas !

Et cependant vous le faites bien réellement, car ce n'est pas sans intention que vous parlez de ce vilain piano; si au moins, en vous apercevant de mon ignorance, vous aviez pu deviner combien je souffrais... Combien il m'en a coûté d'obéir aux ordres de maman !

— En vérité, mademoiselle, je suis touché, vivement touché de la peine que je vous ai faite.

— A la bonne heure, répondit Juliette, je vous crois à présent, et je vous trouve bien bon ; mais dites vrai, n'est-ce pas que ma musique et mes vers vous ont bien diverti à mes dépens ?

— Ne croyez pas cela, ne le croyez pas.

— Si, je le crois et j'y pense toujours, car j'en ai été désolée ; je craignais tant de vous avoir déplu !

L'aveu que renfermaient ces paroles ne fut pas perdu pour celui à qui elles étaient adressées ; quant à la jeune fille, elle n'avait aucune conscience de l'interprétation qu'on pouvait donner aux mots qui venaient de lui échapper. En ce moment, une guêpe de la plus grosse espèce se mit à tourner en bourdonnant autour des deux interlocuteurs, allant plusieurs fois de l'un à l'autre comme pour choisir avec réflexion la tête sur laquelle elle voulait se poser. Émile se leva aussitôt, et battant l'air avec son mouchoir, il força l'insecte à s'éloigner ; mais ce ne fut que pour un instant. La guêpe revint à la charge, montrant cette fois une prédilection particulière pour le visage de la jeune fille qu'elle entourait de cercles qui allaient se rétrécissant de plus en plus. M. Raymond reprit son mouchoir, poursuivit de nouveau la guêpe jusqu'à ce qu'il l'eût perdue de vue et revint s'asseoir sur le banc : — C'est une chose incroyable, dit-il, que l'acharnement de ce maudit insecte. — Oui, répondit Juliette ; mais une chose encore plus singulière, c'est qu'il y a des idées qui sont comme cela ; plus on veut les chasser, plus elles reviennent. — Émile trouva de la grâce dans ce propos ; il sourit et reprit la conversation sur un ton plus élevé. Le soin qu'il eut de mettre tout ce qu'il disait à la portée de son interlocutrice rendit à la jeune fille sa liberté d'esprit et son enjouement naturel. Animée par le plaisir qu'elle trouvait à cet entretien, elle en devenait plus jolie,

et à travers son ingénuité M. Raymond découvrait, avec un intérêt toujours croissant, qu'elle ne manquait ni d'intelligence ni de finesse : « Quelques leçons, disait-il en lui-même, et l'on ferait d'elle une femme charmante. »

L'attention plus vive des deux côtés favorisa une nouvelle attaque de la guêpe qui, suivant l'obstination naturelle à son espèce, n'avait fait qu'une retraite simulée, et, changeant de tactique, au lieu de perdre le temps à tournoyer, s'abattit sur une des mains de Juliette et la piqua de manière à lui arracher un cri. Hors de lui en la voyant toute pâle de la souffrance qu'elle éprouvait, M. Raymond saisit sa main déjà enflée, et, après d'inutiles efforts pour en faire sortir l'aiguillon, la porta à ses lèvres sans intention bien précise, par un mouvement dont il ne fut pas maître. En ce moment, Mme Deschamps qui, du haut de l'observatoire où elle était placée en vedette, avait suivi d'un œil satisfait la scène que nous venons de décrire, trouva que l'intimité des jeunes gens faisait des progrès beaucoup trop rapides et qu'il y avait péril pour l'honneur de sa maison. Son attention redoubla, et la lorgnette fut braquée avec autant de fixité que le télescope d'un astronome ; mais ce qu'elle avait pris, grâce à la distance, pour un baiser des plus tendres, ne fut suivi d'aucun fait remarquable. Elle vit Juliette faire quelques pas accompagnée de M. Émile, puis sortir seule du jardin et se diriger vers le salon : « Ah ! voilà qui va bien, » se dit-elle complètement rassurée, et elle descendit aussi vite qu'elle put.

Huit ou dix jours après cet événement, la bonne dame écrivit la lettre suivante :

« Ma chère madame Firmin, mes occupations m'ont privée jusqu'à présent du plaisir de répondre à vos lettres, non affranchies, soit dit en passant ; je suis charmée d'avoir à vous apprendre que depuis un certain jour où j'envoyai Juliette cueillir du persil au jardin, le jeune homme s'est épris d'elle si bien que je commence à trouver un peu rude la garde de cette petite ; je suis continuellement aux aguets, et ce qui me chicane surtout, c'est que la déclaration n'a pas encore eu lieu. Tous les soirs je questionne là-dessus votre Juliette, qui me répond que M. Émile n'y songe guère, qu'il

n'a pour elle que de l'amitié et que cela suffit à son cœur. Venez donc, ma chère amie, mettre fin à toutes ces sornettes et me décharger de ma responsabilité. Je ne puis faire deux métiers à la fois, soigner ma maison et surveiller une jeune fille; c'est très-sérieusement que je vous le dis. Vous trouverez M. Raymond si bien installé auprès de la petite, qu'on le croirait son frère ou son mari; cependant je puis vous certifier que tout se passe entre eux convenablement; il y a des œillades et des sourires d'intelligence, mais comme je suis toujours là, il n'y aura pas autre chose jusqu'à votre retour, surtout s'il a lieu prochainement.

» J'ai encore à vous dire que Juliette néglige son forté pour l'italien qu'elle apprend avec M. Émile. Toute la journée je n'entends plus que des *Amo,* des *Ama,* et d'autres baragouinages. Ce qui me fâche pour le moins autant, c'est qu'au lieu de lui faire réciter de beaux vers d'un auteur connu, le jeune homme passe trois ou quatres heures à lui lire les poésies d'un certain Lamartine.

» Adieu, ma chère madame Firmin; je suis, en attendant le plaisir de vous revoir,

» Votre affectionnée

» AMABLE DESCHAMPS, née COTINEAU. »

La réponse ne se fit pas attendre :

« Ma chère amie,

» J'avais prévu que les choses tourneraient aussi bien que vous me l'annoncez, et cependant je m'en réjouis comme d'une surprise. Malgré votre conseil, je ne partirai pas encore; il faut laisser au jeune homme le temps de s'engager tout-à-fait. D'ailleurs, nous n'avons rien à craindre de Juliette; je lui ai donné, à elle et à ses sœurs, des principes de vertu trop solides; vous pouvez donc, sans inconvénient, vous relâcher de votre surveillance et laisser nos jeunes gens seuls, afin de leur donner du courage et d'accélérer la marche de cette affaire.

» Je suis dans une bonne veine, tout me réussit ; le mariage de ma Naïda est aussi en très-bon train. Au dernier bal, le colonel a dansé trois contre-danses avec elle ; de plus, ma chère, il lui a serré la main et répété au moins dix fois qu'elle était charmante. En sortant du bal, il lui a attaché ses soques, et, malgré nos refus, a voulu, à toute force, lui donner le bras jusqu'à la maison. Adieu, ma chère voisine, embrassez pour moi Juliette : j'ai déjà annoncé, mais en confidence, son mariage avec le fils d'un millionnaire.

» Votre sincère amie,

» Léontine Firmin. »

Cette lettre parut à Mme Deschamps fort peu satisfaisante ; cependant une pensée la détermina à prendre les choses en patience. « Plus l'affaire trainera, se dit-elle, plus longtemps je garderai le jeune homme, et six francs par jour valent bien un peu de tracas. » Cette puissante considération l'emporta sur toutes les autres, et la vieille dame se résigna, non sans un certain effroi, à courir toutes les chances de son rôle.

L'intimité dont Mme Deschamps avait tracé le tableau à sa manière et que, suivant ses nouvelles instructions, elle favorisa dès-lors par de fréquentes absences, ne provenait pas tout-à-fait de la même source pour les deux personnes qui, sous cette inspection quasi maternelle, y consacraient la plus grande partie de leur journée. Du côté de la jeune fille, c'était un premier amour naif, exalté, absolu ; de l'autre, il n'y avait guère que cet attrait de douce camaraderie dont la puissance est grande sur les hommes que des goûts sérieux tiennent éloignés du monde, mais qui, peu constant et peu exclusif, conduit rarement au mariage. Il n'avait pas fallu à M. Raymond plus de huit jours d'expérience pour qu'il trouvât parfaitement insipide la société des eaux de Bourbon, et prit la résolution formelle de ne plus voir que la campagne et ses livres. Cette résolution, fermement exécutée jusqu'au jour de la rencontre au jardin, n'avait pu tenir après la découverte si piquante et si pleine d'intérêt

d'un naturel de jeune fille gracieux, délicat et inculte, comme une fleur sauvage. L'idée d'employer chaque jour quelques heures au développement de cette intelligence comprimée par l'éducation provinciale, cette idée où se mêlait d'une manière confuse, à l'entraînement irrésistible qu'exercent la jeunesse et la beauté, quelque chose de fraternel et même de préceptoral, fut la première base d'une liaison que l'habitude resserra de plus en plus, et qui insensiblement prit un caractère de tendresse. Les leçons, données avec inspiration et écoutées avec un respect religieux, eurent un succès étonnant. Tout un monde d'idées nouvelles s'ouvrit pour la jeune fille, et M. Raymond éprouvait toutes les joies d'un auteur devant son ouvrage. Cependant il y avait de grandes chances pour qu'au terme de la saison des eaux il se remît en route, n'emportant de Bourbon qu'un serrement de cœur et un souvenir bientôt effacé par de nouvelles impressions, si quelque incident fortuit, une de ces mille péripéties qui arrivent à point nommé pour transformer en engagement effectif un amour de contemplation, ne venait au secours de la passion un peu aventureuse dont la pauvre Juliette s'était éprise. C'est ce qui arriva en effet, et dans une seule soirée, l'affection calme du frère pour la sœur, l'affection grave du maître pour l'élève, prit tout-à-coup ce degré de vivacité qui était le terme des espérances et de l'ambition de Mme Firmin.

Le comité de baigneurs, habitués du casino, qui exerçait bénévolement l'intendance des menus plaisirs de la colonie étrangère, fit colporter dans toutes les maisons de la ville une liste de souscription pour un bal. Émile, tout en assurant qu'il ne dansait jamais, que le monde l'ennuyait, et que par conséquent il n'irait pas à cette réunion, s'inscrivit comme souscripteur, ce qui parut à son hôtesse une marque de prodigalité tout-à-fait significative; quant à Juliette elle reçut avec une froideur peu commune à son âge l'invitation qui lui fut adressée. « Puisqu'il ne danse jamais, je n'aime plus la danse, » se dit-elle avec résolution et de la meilleure foi du monde. Mais quand le jour du bal fut arrivé, l'esprit de jeune fille se réveilla chez elle comme en sursaut, et elle déploya tout ce qu'elle avait d'adresse féminine pour

déterminer Mme Deschamps à l'y conduire ; la chose était difficile, et cependant Juliette y réussit. Alors faisant, non sans émotion, une autre tentative : — Est-il bien décidé que vous ne dansez plus, dit-elle à M. Raymond ; est-ce un vœu que vous avez fait ?

— Un vœu, répondit-il, mon Dieu non, c'est tout simplement.....

— Ah ! si ce n'est que cela, interrompit la jeune fille, venez ce soir au bal par amitié pour moi.

Émile aurait mieux aimé que cette idée ne fût pas venue à la personne dont il dépendait déjà plus qu'il ne se l'avouait à lui-même, il eût préféré de beaucoup une de leurs soirées tête à tête. Mais après un moment d'indécision et toute d'humeur, il céda et promit d'être prêt à huit heures précises.

Durant toute la journée, Mlle Firmin fut d'une joie folle, riant, chantant et mêlant ces accès de gaieté à ses préparatifs de toilette. Après une grande délibération avec elle-même, délibération où, grâce à l'absence de sa mère, l'instinct du beau goût l'emporta, elle choisit une parure très-simple. En l'apprêtant, elle disait tout bas avec un sourire : « Oh ! pour le coup, je lui plairai ! » L'heure de la toilette arriva, et, malgré son innocence, Juliette y mit tous les raffinemens d'une coquetterie consommée; elle essaya dix manières d'arranger ses cheveux qui étaient remarquablement beaux, et de draper autour de ses blanches épaules les plis de sa robe de mousseline ; enfin un dernier coup d'œil à sa glace lui ayant appris qu'elle avait tiré le meilleur parti possible de ses avantages personnels, elle se rendit, agitée de plaisir et d'impatience, dans le salon de Mme Deschamps, pour y attendre celui dont un seul regard devait la payer de tant de soins.

Après un quart d'heure d'espérance, la porte s'ouvrit, et M. Raymond parut, mais beaucoup plus pâle que d'habitude, et dans son négligé du matin. — Mon Dieu, monsieur, s'écria Juliette, qu'avez-vous ? ne venez-vous pas au bal ?

— Non, je suis contraint d'y renoncer, répondit Émile en s'asseyant, j'ai une violente migraine, et je viens vous

prier de m'excuser. — Par un mouvement dont elle ne fut pas maîtresse, Juliette posa sa main sur le front du jeune homme et s'écria : — Comme vous êtes brûlant ! ah ! vous souffrez plus que vous ne dites !

Cette action, accompagnée d'un regard où se peignait la sympathie la plus vive. causa à celui qui en était l'objet une soudaine émotion ; le cœur lui battit avec force, pendant qu'il attachait ses yeux sur cette gracieuse figure de femme penchée vers lui avec l'expression de la confiance et du dévouement.

Mais vous ne répondez pas, reprit Juliette, est-ce que vous êtes plus mal ? Et elle pressait toujours sur le front d'Émile sa main que l'inquiétude rendait tremblante.

—Cela ne sera rien, répondit-il d'un ton qu'il s'efforçait de rendre calme, tandis qu'une foule d'idées s'agitaient tumultueusement dans son esprit, idées de peine dans l'isolement, et de bonheur à deux ; idées de souffrances adoucies et de chagrins partagés ;—cela ne sera rien, allez ce soir au bal, et.....

—Au bal, interrompit Juliette en retirant vivement sa main, au bal ! croyez-vous que le souvenir de votre souffrance n'y viendrait pas avec moi, ou que je pourrais danser en me disant : Il est malade ? Non, non, monsieur Émile, je n'ai ni si mauvais cœur, ni si peu d'amitié pour vous !

—Vous m'aimez donc ? s'écria Émile dans une sorte de transport.

La jeune fille ouvrit avec étonnement ses deux grands yeux mouillés de larmes, et répondit d'un ton de reproche : — Comment, vous ne le saviez pas ?

Ces paroles qui n'étaient que l'expression irréfléchie d'une affection aussi pure que tendre, prirent un sens bien différent dès qu'elles arrivèrent à l'oreille d'un homme naturellement passionné et déjà troublé au dernier point par les circonstances de ce tête-à-tête inattendu. Saisi d'une sorte de vertige et précipitant une déclaration qui était dans son cœur, mais qui aurait pu y dormir long-temps encore, il prit entre ses mains les deux mains de la jeune fille, et les serrant avec vivacité pendant que ses yeux répondaient par un regard de feu à des regards pleins de candeur et

d'innocence :—Ma Juliette, s'écria-t-il hors de lui, ma bien-aimée, ma femme!.... La jeune fille pâlit tout-à-coup et fit un effort pour se dégager; mais Émile la retint, et répéta d'un ton plus accentué :—Oui, ma femme! est-ce que vous ne voulez pas être à moi pour toujours?

—Laissez-moi, dit Juliette de plus en plus troublée, et si tremblante que ses genoux fléchissaient, laissez-moi;—et elle alla se jeter sur un fauteuil à l'autre bout du salon.

Ce nom de femme avait retenti dans son ame comme une accusation; il venait de lui révéler le mystère de ses propres sentimens, mystère que son heureuse inexpérience de la vie lui avait dérobé jusque-là. En comprenant son cœur et celui d'Émile, elle rougissait et s'effrayait à la fois de ce qu'elle avait dit et de ce qu'elle avait éprouvé. Quant à Raymond, il ne conservait pas assez de présence d'esprit pour se faire une idée bien exacte de ce qui se passait alors dans le cœur de Juliette; tout ce qu'il vit, c'est qu'elle s'éloignait de lui, et qu'elle semblait le repousser par un caprice inexplicable.

—Je me suis trompé, dit-il d'une voix altérée par la surprise et le dépit, je me suis trompé.

Juliette gardait le silence et demeurait les yeux baissés, effeuillant, avec une sorte de tremblement nerveux, un bouquet de fleurs qu'elle tenait à la main; lorsque Émile, touchant son front comme s'il eût éprouvé un redoublement de souffrances, dit : « Tout à l'heure, quand je me croyais heureux, je ne sentais plus mon mal. » A peine ces paroles eurent-elles frappé l'oreille de la jeune fille qu'elle se leva, et, d'un pas ferme, alla s'asseoir près d'Émile en disant : —Pardonnez-moi la peine que je viens de vous faire. Ce n'est pas mon cœur qui est resté muet. J'étais si étonnée, si confuse!.... Que dois-je vous dire pour que vous soyez encore heureux?

—Dites-moi, Juliette, que je n'ai point fait un rêve, et que vous serez ma femme, si votre mère y consent!

La jeune fille répondit quelques mots sans suite mêlés de sourires et de larmes, et cacha dans ses mains son joli visage. En ce moment, l'un de ceux pour lesquels on donnerait des années de vie, la porte s'ouvrit brusquement, et Mme Deschamps parut en grande toilette avec une robe de

taffetas puce et un bonnet à dentelles surmonté d'énormes pavots :—Ah ça ! dit-elle en jetant sur les jeunes gens un regard scrutateur, où en sommes-nous ? est-on prêt pour le bal ?—Furieux d'une si sotte interruption, Émile ne répondit pas un mot, mais Juliette s'écria vivement : — Nous n'irons pas au bal !

—Ah ! par exemple, voilà un singulier caprice. Et pourquoi donc, ma petite, vous êtes-vous faite si belle ce soir ?

—Ce sera pour moi, dit Émile, pour moi seul, n'est-ce pas, Juliette ?

A cette allocution familière, Mme Deschamps fixa de grands yeux la jeune fille qui, sans paraître embarrassée, répondit :—Oui, oh oui ! pour vous seul ! en m'habillant, je n'ai pas eu d'autre idée. Mais tenez, regardez-moi encore, ajouta-t-elle en se plaçant debout devant Émile de manière à ce qu'il pût embrasser d'un seul coup d'œil tout l'ensemble de sa toilette, n'est-ce pas, je suis bien mise aujourd'hui ? »

Le regard qui répondit à ces paroles fit rougir la jeune fille, car elle s'aperçut aussitôt qu'elle avait les bras nus et les épaules découvertes. Elle se retira toute confuse derrière la taille volumineuse et l'énorme bonnet de Mme Deschamps, tandis que M. Raymond souriait en baissant les yeux.

— Mais, mais, dit Mme Deschamps affectant un ton rigide pour conserver jusqu'au bout le décorum, qu'est-ce que cela signifie, mademoiselle ?

— Ce que cela signifie ? reprit Juliette d'un air tout à la fois naïf et décidé, cela veut dire que nous nous aimons tous deux, monsieur et moi, et que déjà il m'appelle sa femme.

— A la bonne heure, dit Mme Deschamps donnant à sa voix et à toute sa contenance une gravité matronale ; à la bonne heure, ce mot est d'un honnête homme : vous avez des vues honorables, monsieur, je n'ai rien à dire.

Mais la vieille dame eut à peine débité cette dernière phrase de son rôle, que laissant déborder la joie qui lui remplissait le cœur, à la vue d'un si beau succès, elle se mit à fredonner, en sautillant :

Tra, la, la, la, à quand la noce ?

Et complétant pour elle seule cette agréable improvisation elle ajouta dans sa pensée :

A quand la noce et mon cadeau ?

— Voyons, dit-elle en s'arrêtant tout essoufflée, parlons raison : monsieur a-t-il fixé l'époque de la célébration?

— Si j'ai le bonheur d'obtenir le consentement de Mme Firmin, répondit Émile, j'espère....... Mais sa joyeuse hôtesse l'interrompit par un éclat de rire dont il ne comprit nullement l'à-propos : — Oh! pour cela, dit-elle riant toujours, je n'ai pas d'inquiétudes : la chère voisine sait qui vous êtes; elle sait que....... »

Ce fut le tour de Juliette d'interrompre, car le rouge lui montait au visage, et sa délicatesse s'effarouchait des indiscrétions de Mme Deschamps : — Mon Dieu, madame, cria-t-elle, voilà Griffon qui mange vos gants!

— Au chat! au chat! dit Mme Deschamps en donnant sur le piano un grand coup de mouchoir; puis, revenant au premier sujet de la conversation : — Et le bal? dit-elle; voilà neuf heures qui sonnent, je ne veux pas perdre mes frais de toilette!

— Pour moi, dit Juliette, je perds les miens avec plaisir. Mme Deschamps, restons ici, nous ferons du thé pour ce pauvre M. Émile.

Le lendemain du jour qu'avait terminé cette soirée décisive, M. Raymond vint dans la matinée saluer Juliette, et lui communiquer une lettre qu'il voulait adresser à Mme Firmin : — Lisez! dit-il, je vous en prie; ce que j'ai à vous offrir est bien peu de chose. Si j'avais le monde, je le donnerais.....

— Voilà ce qui s'appelle parler! s'écria Mme Deschamps; voilà....... Mais Juliette se hâta de l'interrompre par des paroles sans suite, et, prenant le papier qu'Émile lui présentait : — Je ne lirai pas cette lettre; mais, si vous le permettez, j'écrirai au bas quelques lignes. — M. Raymond sortit aussitôt pour lui en laisser le loisir.

— Quel honnête jeune homme! dit Mme Deschamps en le voyant s'éloigner; la fortune ne le rend pas plus fier. Allons,

ma petite Juliette, donne-moi un peu ce papier pour voir ce qu'il chante.... — Comme elle achevait ces mots, la porte s'ouvrit avec fracas, et Mme Firmin parut, la figure altérée par une émotion qui ressemblait fort à la colère. Juliette fit un cri de surprise, et courut se jeter au cou de sa mère.

— Ma bonne maman, dit-elle, ma chère maman! que tu arrives à propos! Si tu savais!.... Ah! que je suis heureuse!

Au lieu de répondre à ces tendresses, Mme Firmin repoussa rudement sa fille, et dit d'un ton aigre : — Oui, j'arrive fort à propos. Allons, mademoiselle, suivez-moi, et rentrons chez nous!

— Mais un moment, ma chère voisine, dit Mme Deschamps tout effarée, qu'avez-vous donc, et qu'est-ce que cela veut dire?

— Je n'ai pas de temps à perdre en explications, madame Deschamps; j'ordonne à mademoiselle de me suivre, et cela suffit, je pense, pour qu'on m'obéisse!

— Voilà qui est incroyable! reprit la vieille dame; voilà de belles façons d'agir! mais je suis sans rancune, et je ne veux pas tarder une minute à vous apprendre la bonne nouvelle : notre jeune homme s'est enfin déclaré, ma voisine; il n'attend que vous pour épouser votre fille.

— Épouser ma fille! dit Mme Firmin avec un redoublement de mauvaise humeur; il a compté sans son hôte; qu'il aille chercher une femme ailleurs... Allons, Juliette, votre chapeau et votre châle.

Aux dernières paroles de sa mère, la jeune fille s'était jetée sur une chaise, pâle et agitée d'un tremblement convulsif.

— Ah çà! voisine, dit Mme Deschamps dont la surprise était devenue de la stupéfaction, qu'avez-vous à dire à présent contre ce mariage que vous avez tant souhaité, pour lequel vous auriez laissé faire?... Suffit... Diable, vous êtes maintenant bien difficile! mépriser le fils d'un millionnaire!

— Le fils d'un millionnaire! répéta Mme Firmin presque suffoquée par la colère... Voisine, vous me le paierez...

— Quoi... Mais... c'est un peu fort... en vérité... La pauvre Mme Deschamps ne put que balbutier des paroles sans suite; il lui fut impossible de compléter une seule phrase.

— Oui, madame, vous me le paierez! C'est un tour infâme que vous m'avez joué. Tromper une mère de famille, prendre contre elle le parti d'un petit saute-ruisseau, d'un... Allons, Juliette, pas de pâmoison. Voyez-vous, je ne suis pas en humeur de les souffrir... Votre chapeau!...

— Moi, je vous ai trompée, madame Firmin, dit la vieille propriétaire en levant les mains comme pour attester son innocence, je vous ai trompée! Un saute-ruisseau!... Voisine, voisine, vous êtes une ingrate! vous m'avez mis sur les bras la garde de votre fille, un dîner et des ports de lettres, et vous venez me chercher querelle pour vous dispenser de rendre... Je connais vos rubriques; mais cela n'ira pas comme vous croyez; j'en appellerai à toute la ville, je dirai à tout le monde votre belle conduite!

— Et moi la vôtre, madame Deschamps. Abuser de la confiance que j'avais en vous pour précipiter une jeune personne dans un abîme de séduction! Fi donc! vous devriez mourir de honte!

— Mourir de honte, moi! c'est plutôt vous, madame Firmin, vous qui jetez vos filles à la tête du premier venu... Fi vous-même! Ah! ah! vous croyez qu'on pourra me dire que je ne suis pas une honnête femme, et insulter ma maison sans que je me venge!...

— Je me moque de vos menaces, de votre maison et de vous, madame. Encore une fois, vous m'avez trompée, vous avez vendu ma fille!...

— Vendu votre fille, moi! moi qui l'ai surveillée jour et nuit, pour qu'elle ne devînt pas victime de vos manigances?... Ah! c'est trop fort! Si vous ne vous rétractez pas, je vais crier, appeler les voisins, la garde, et l'on verra...

En parlant ainsi, Mme Deschamps, debout et le visage enflammé, témoignait son indignation par les gestes les plus énergiques. Il est rare qu'une personne en colère ne se calme pas tout-à-coup, à l'instant où son antagoniste, quittant la défensive, commence à montrer à son tour des symptômes d'emportement. Dès que Mme Firmin eut vu sa voisine au comble de l'irritation, elle retrouva du sang-froid, et, s'asseyant près de Juliette qui offrait l'aspect d'une véritable douleur, elle reprit la parole d'un ton radouci et tant soit peu

solennel : — Madame Deschamps, dit-elle, un dernier mot; le personnage dont il s'agit n'est point fils d'un millionnaire, et vous le saviez ?

— Non, foi d'honnête femme, répondit la propriétaire; mais qu'il soit fils de qui il voudra, moi, je suis honnête; je le suis, entendez-vous ?

— Mais, maman, dit Juliette en essuyant ses larmes, c'est toi qui t'es trompée, c'est toi qui as annoncé que le père de M. Émile était un banquier millionnaire; et quand cela ne serait pas, à qui la faute ! a-t-il pris un faux nom?

— Taisez-vous, péronnelle, on ne vous a pas priée de dire votre avis!

— Mais sa demande est assez raisonnable, reprit Mme Deschamps un peu soulagée par cette diversion ; est-ce que le jeune homme ne s'appelle pas Raymond ?

— Qu'il s'appelle Lucifer, répliqua Mme Firmin, si cela vous plait; ce qu'il y a de certain, c'est que ce n'est pas un homme de banque. Vous le saviez, madame Deschamps, vous l'aviez deviné, il n'y a pas de doute, en voyant comme il se pâmait d'aise devant toutes les vieilleries de votre maison : votre devoir était de m'en instruire. Mais non; pour conserver quelques jours de plus un locataire à 6 francs, vous avez favorisé les entrevues d'un mauvais sujet avec ma fille, vous avez laissé à ces deux jeunes gens une liberté illimitée, inconvenante, contraire à mes principes...

— C'est une horreur ! c'est une horreur ! s'écria Mme Deschamps tout-à-fait hors d'elle-même, une horreur, une indignité ! Mme Firmin, si j'ai eu un tort, c'est celui de me mêler de vos affaires. C'est le pot au noir; fourrez-y le nez seulement, et vous en sortirez blanc comme un nègre !

— Maman! ma chère maman ! calme-toi; et vous, ma bonne madame Deschamps, remettez-vous, dit Juliette, en s'interposant entre les deux vieilles femmes... Oh ! maman, ne me fais pas souffrir plus long-temps cet affreux supplice, car j'en deviendrais folle. Ce jeune homme est-il indigne de notre estime? Qu'as-tu appris de défavorable sur son compte? Si l'on t'a dit du mal de lui, c'est un mensonge, ma chère maman, un mensonge infâme! Il suffit de voir une seule fois mon Émile pour lire sur son front qu'il est homme d'honneur.

— *Son Émile!* dit Mme Firmin en laissant tomber ses deux bras d'un air désespéré; ah ! madame Deschamps, vous avez laissé les choses en venir là?

— Ma foi, madame Firmin, ce n'est pas votre faute si elles ne sont pas allées plus loin !

— Maman, reprit Juliette qui, dans sa naïveté, croyait que tout le différend provenait d'une absence de mémoire; maman, je me rappelle à merveille que c'est toi qui as voulu que je me fisse aimer de M. Émile !

— C'est vrai ça, dit Mme Deschamps.

— Je me rappelle aussi très-bien que c'est pour t'obliger que notre bonne voisine a permis qu'il vînt me voir chez elle.

— C'est vrai, ça.

— Ainsi tout notre tort a été de faire exactement ce que tu désirais.

— C'est vrai, ça.

— Eh bien ! maman je te jure, à présent que j'ai eu le bonheur d'inspirer de l'affection à M. Raymond, qu'il n'y a que la mort qui puisse me faire renoncer à lui.

— Ta, ta, ta, reprit Mme Firmin en levant les épaules; mademoiselle est devenue romanesque dans la société de son homme de lettres.

A ces mots prononcés du ton le plus méprisant, la jeune fille s'écria : — Un homme de lettres! Est-ce bien vrai, maman, que M. Raymond a écrit des livres? Quel bonheur d'épouser un homme célèbre, de porter son nom ! Ah ! que je voudrais lire ce qu'il a écrit ! cela doit être bien intéressant! Mais il ne m'en a rien fait voir ; il est si modeste !

— Au fait, dit Mme Deschamps, c'est quelque chose qu'un bon littérateur... Mais qui aurait cru cela de ce jeune homme? Il est arrivé en poste.

— L'impertinent ! murmura Mme Firmin ; ce sont des airs que monsieur se donne, parce qu'il porte le nom d'un millionnaire. Aller en poste !

— Dame, voisine, si la calèche vous a donné dans les yeux, à qui la faute? Vous avez eu l'imagination un peu prompte, car pour lui, je réponds qu'il ne s'en est pas fait

accroire; il n'a dit ni ceci ni cela. C'est dur, madame Firmin, j'en conviens; mais après tout ce jeune homme n'est peut-être pas un si mauvais parti. On dit qu'à présent les hommes de lettres font fortune.

— Eh bien ! qu'il fasse fortune tout seul, répliqua sèchement Mme Firmin, ce n'est pas lui qui aura ma fille.

— Oh ! maman, ma chère maman, sois bonne pour moi, dit Juliette d'un ton suppliant ; si tu savais combien je l'aime.

— Cela vous passera. J'ai un maître de forges dont on m'a parlé hier pour vous.

— Maman, reprit la jeune fille d'une voix ferme, si c'est ta volonté, je n'épouserai pas M. Raymond ; mais, retiens bien ce que je te dis, je ne serai jamais la femme d'un autre.

— Insolente ! dit Mme Firmin en s'élançant sur sa fille et lui donnant un soufflet. Le coup, mal dirigé, porta sur le milieu du visage, et au même instant la pauvre Juliette eut sa collerette et sa robe tachées de sang. A cette vue, Mme Firmin pâlit et resta interdite ; mais la jeune fille, souriant à travers ses larmes, lui prit la main et s'écria avec douceur : « Console-toi, maman, tu ne m'as pas fait de mal. — Le ressentiment maternel s'évanouit aussitôt et fit place aux caresses les plus tendres. La bonne Mme Deschamps, émue jusqu'aux larmes, oubliait ses propres griefs, et ne songeait plus qu'au moyen d'arrêter le saignement de nez de Juliette, ce qui, grâce à l'eau fraîche, fut bientôt fait. Alors la conversation recommença.

— Parlons un peu raison, dit la propriétaire. Je conviens que le fils d'un millionnaire vaut mieux pour mari qu'un auteur ; mais il ne s'agit pas de mettre ces deux partis en balance, il s'agit de prendre celui qui se présente. Si le bonheur voulait qu'un homme riche se mît aujourd'hui sur les rangs, je vous dirais : Prenez le riche et laissez l'homme de lettres. Mais l'important est de marier votre fille. Qui refuse muse, entendez-vous? Sur cela, voisine, je vous conseille de donner Juliette à ce jeune homme, et de chanter *alleluia,* parce que de la manière dont vous aviez emmanché l'affaire, il aurait bien pu arriver que notre homme de lettres fit quelque chose de moins honnête qu'une proposition de mariage.

— De sa vie Mme Deschamps n'avait fait un si long discours; elle s'arrêta triomphante et presque essoufflée.

— Ah! répondit Mme Firmin d'un ton dolent, ces raisons seraient peut-être bonnes pour une autre; mais moi qui fondais tant d'espérance sur la jolie figure de cette enfant, la voir devenir la femme d'un.... Ah! madame Deschamps. Encore s'il avait un titre; s'il était baron ou seulement chevalier. Mais que voulez-vous que je réponde quand on me dira : Madame Firmin, vous avez donc marié Juliette? et qui a-t-elle épousé? Jamais ces mots, *un homme de lettres*, ne pourront me sortir du gosier.

— Mais, ma chère voisine, reprit Mme Deschamps en appuyant sur ses paroles comme une personne qui croit ouvrir un avis important, ce jeune homme ne pourrait-il pas, avec un peu de protection, se faire placer dans quelque ministère? il a une belle main, et je gagerais même qu'il n'est pas maladroit pour dicter une lettre, car il en reçoit beaucoup. Il pourrait devenir chef de bureau, chef de division; eh! eh! voilà des titres qui ne sonnent pas mal.

— Chimères, madame Deschamps! Je vois trop clair dans les choses de ce monde pour aventurer le bonheur de ma fille sur de pareilles espérances.

— Comme vous voudrez, répliqua Mme Deschamps un peu piquée, comme vous voudrez; mais en attendant, jetez un coup d'œil sur la petite : s'embellit-elle à pleurer comme elle fait depuis que vous êtes là? A-t-elle les yeux assez bouffis et la figure assez tirée? Encore un mois de larmes, ma chère amie, et adieu la beauté! ce qui, pour une fille sans dot, veut dire adieu les maris. Allons, donnez-lui son Émile. Le pire de tout cela, c'est qu'il n'y aura pas de cadeau pour moi.

— Oh, maman! dis oui, s'écria Juliette en couvrant de baisers la main de sa mère, dis oui, ce sera mon bonheur. Si ce mariage n'est pas brillant pour le monde, mes sœurs te dédommageront.

— C'est juste, reprit Mme Deschamps; voilà déjà que Naïda est en bon chemin.

— Ah! ne m'en parlez pas, ma chère voisine; c'était encore un attrapeur que ce colonel; le lendemain j'ai appris qu'il était marié.

— Mais Thérésia, dit la vieille dame, remplissant de son mieux et en conscience le rôle de conciliatrice, Thérésia!...

— Ah! ne m'en parlez pas non plus, la cousine se porte comme vous et moi! elle vivra autant que Mathusalem. C'est comme une persécution du sort. Et cela après de si belles espérances!... Ah, mon Dieu, mon Dieu! j'en perdrai la tête.

Mme Deschamps, à bout de consolations, soupirait par sympathie, lorsque ses yeux tombèrent sur la lettre d'Émile, à laquelle personne ne songeait plus depuis le commencement de cette terrible scène. — A propos, dit-elle, voilà un papier que ce pauvre jeune homme, qui a de bonnes manières en vérité, quoiqu'il ne soit pas ce que nous pensions, m'a remis un instant avant votre arrivée; voyez ce qu'il dit, car je n'ai pas mes lunettes. Mme Firmin ouvrit le papier d'un air dédaigneux; mais presque aussitôt sa figure s'éclaircit, et elle proféra les exclamations suivantes: 30,000 francs d'économies! 5,000 francs d'appointemens! inspecteur-général des études! Il est intéressant, ce jeune homme; il est beaucoup mieux que je ne l'aurais cru.

Juliette, dans un ravissement de joie, se levait pour embrasser sa mère; mais celle-ci, étendant la main, l'obligea de se rasseoir. — Un instant, mademoiselle, un instant; je ne partage pas encore votre enthousiasme: la chose est grave, laissez-moi réfléchir. — Et elle reprit son soliloque. « Inspecteur-général! voilà qui est assez bien, mais je suis fâchée qu'il y ait des études; cela sent l'homme de collége. Inspecteur-général tout court vaudrait mieux pour nous; cela donnerait à entendre un inspecteur des contributions, un inspecteur des haras, un inspecteur des postes, un inspecteur des eaux et forêts. C'est dommage!

— Vraiment c'est dommage, dit Mme Deschamps; mais calculons un peu: 30,000 francs bien placés donnent 1,500 francs de revenu; la place en rapporte 5,000, total 6,500. Entre nous, voisine, vous savez qu'on peut vivre à moins.

— Ce n'est pas la question, répondit Mme Firmin; il ne s'agit pas... Mais elle ne put achever la phrase; sa fille avait ses deux bras autour d'elle ne l'accablait de caresses. — Maman, s'écriait-elle, n'écoute plus que ton cœur; dis oui, tu vas le dire, je le vois dans tes yeux. — Mme Firmin, vaincue par

le sentiment maternel, fit un grand effort pour prononcer ce oui si désiré; mais le mot s'arrêta sur ses lèvres, et l'on n'entendit qu'un soupir.

Un mois après, le mariage de M. Émile Raymond, écrivain connu dans le monde savant par des travaux d'archéologie, fut célébré à Bourbon; et le lendemain, la calèche de voyage qui avait donné lieu à tant d'illusions retourna vers Paris, emmenant cette fois deux personnes. En s'installant avec bonheur dans une maison bâtie au quinzième siècle, le jeune antiquaire était loin de se douter qu'il y trouverait des charmes plus puissans sur son imagination que ceux de l'architecture du moyen âge. Cet événement faisait le sujet de toutes les conversations de la petite ville, lorsqu'un paquet à l'adresse de Mme Deschamps arriva par la diligence. « Ah ! s'écria la vieille dame, c'est mon cadeau ! Un châle, un cachemire français ! M. Raymond fait les choses à merveille ! Vraiment, pour un homme de lettres !... — Ma chère, dit Mme Firmin en l'interrompant, ne prononcez plus ces mots lorsque vous parlerez de mon gendre. *Inspecteur-général*, voilà son titre ; et je dois vous dire qu'il est en passe de devenir ministre... Oui, ministre, et qui plus est grand-maître de l'instruction publique. On me l'écrit de tous côtés. »

Mme AUGUSTIN THIERRY.

LES BÉDOUINS

SYRIENS ET ÉGYPTIENS.

Comme le pouvoir de Méhémet-Ali et la position remarquable que l'Égypte paraît destinée à occuper dans le monde politique dépendent en grande partie de la disposition et des forces militaires des tribus du désert, tout ce qui peut jeter une nouvelle lumière sur les mœurs et les coutumes de ces peuplades sauvages doit être recueilli avec intérêt. L'idée qu'on s'était faite d'elles, et des déserts qu'elles habitent, est généralement erronée. Nous nous figurons ces hordes nomades composées seulement de brigands peu différens de ces gentilshommes des temps passés, qui, courant après la fortune, s'engageaient en de périlleuses aventures dans les bruyères de Hounslow. Nous esquissons ainsi en quelques traits rapides le repoussant portrait d'un Bédouin; dans cette peinture, il n'y a ordinairement qu'un seul défaut, celui de ne ressembler en rien à l'original. Contemplez le Bédouin parmi ses troupeaux et sous sa tente hospitalière; sa contenance, son caractère, vous suggéreront des idées tout-à-fait différentes. Rien de plus noble, et de plus chevaleresque que sa conduite, rien de plus agréable que ses occupations et sa manière de vivre. Cependant, il en faut convenir, de la nature même des circonstances dans lesquelles ces tribus errantes sont placées, il résulte que leurs connaissances sont extrêmement limitées et leurs idées de devoir entièrement fausses.

Mais divers événemens, quelques-uns récemment arrivés, d'un-

tres plus anciens et d'un caractère plus douteux, paraissent avoir opéré des changemens considérables dans la condition des Bédouins. Des idées, filles de l'Europe, se sont introduites au désert. De nouvelles opinions se sont formées, de nouveaux besoins se font sentir, et une effervescence générale, avant-coureur de changemens remarquables, est visiblement perceptible dans le grand corps des fils d'Ismaël. La décadence de l'empire turc a investi les tribus du désert d'une nouvelle influence et d'une plus grande importance.

Si le pouvoir des Ottomans en Afrique et en Syrie est destiné à être supprimé, ce ne sera, selon toute probabilité, que par le ministère des Bédouins. Méhémet-Ali est intimement convaincu de cette vérité. Il travaille donc à obtenir l'active coopération des principales tribus avec l'ardeur et l'enthousiasme qui caractérisent toutes les opérations de son gouvernement, et ses efforts ont été couronnés d'un certain succès.

Cependant on ne peut dire que cette hardie et indépendante race d'hommes, quoique vivant en termes d'amitié avec le pacha, et favorable à ses vues, doive être comptée au nombre de ses sujets. Bien qu'ils aient, dans plusieurs circonstances, soit par leurs occupations ou leurs coutumes, été confondus avec les Fellahs, une immense distinction existe encore entre eux, et elle doit continuer à exister, jusqu'à ce que le désert devienne entièrement fertile, et ses fiers possesseurs, des habitans sédentaires. La plus grande partie des forces effectives auxquelles Méhémet a dû ses victoires en Syrie, consistaient en cavaliers bédouins; dans presque chaque bataille, ce furent eux qui mirent le désordre dans les rangs des Turcs, qui les poursuivirent et leur coupèrent la retraite, qui formèrent dans toutes les entreprises périlleuses l'avant et l'arrière-garde, conduisant les Fellahs au combat et leur ôtant l'espoir de chercher leur sûreté dans la fuite; enfin, pendant toute la campagne, ils rendirent les plus difficiles et les plus importans services. Ils sont admirablement organisés pour les fatigues et les dangers d'une vie militaire. Dans leurs natives immensités, toute leur existence n'est qu'un combat perpétuel. Continuellement à cheval, la lance ou la hache à la main, prêts à résister à de soudaines invasions ou à des attaques de nuit; harassés, pour ainsi dire, par des ennemis toujours en vue, engagés dans de nombreuses et éternelles querelles, ils portent, pour me servir

de leur propre expression, leur vie dans leur main, et sont, par habitude, prêts à la perdre, ou au moins à la hasarder dans les moindres occasions. Les déserts nominalement compris dans les états de Méhémet-Ali, mais sur lesquels il n'a de pouvoir que par l'adresse avec laquelle il ménage les nombreux scheiks, ces déserts peuvent être regardés comme de vastes magasins remplis de soldats tout armés, et en partie disciplinés pour les combats. Ce fut de ces inépuisables RÉSERVES que Mohammed et les premiers califes tirèrent les instrumens de leurs conquêtes, qui s'étendirent avec une rapidité sans pareille sur la moitié du monde; et si le gouvernement actuel de l'Égypte sait s'approprier cette ressource, il peut non seulement repousser le sultan, mais tous les ennemis qui se disposeraient à l'attaquer.

Quoi qu'il en soit, le pacha, trompé par des conseillers francs, parait croire que la meilleure manière de tirer quelque avantage de ses alliés les Bédouins, c'est de les convertir en laboureurs, et d'en faire des esclaves ou des sujets; en un mot, de les rendre Fellahs. J'ai observé, dans différentes parties de l'Égypte et de la Nubie, de petits établissemens de Bédouins où régnaient l'industrie et la propreté. Le résultat d'un certain degré de liberté était parfaitement visible; mais à quoi doit-on l'attribuer? A une supériorité inhérente du Bédouin sur le Fellah? Nullement. Les ancêtres des Fellahs, ces hommes qui conquirent l'Égypte et la convertirent en une dépendance des califes de Bagdad, étaient eux-mêmes des enfans du désert. Ceux qui ont donné aux établissemens que j'ai vus la prospérité qui y règne, s'élèveront et rétabliront les villages, aujourd'hui dépeuplés, si on leur accorde cette liberté nécessaire aux classes du désert pour qu'elles consentent à échanger la houlette du berger et la lance du combattant, pour la charrue du laboureur.

Mais en voulant convertir les Bédouins en Fellahs, le vice-roi diminue ses forces militaires. Heureusement pour lui et pour les tribus nomades, ses progrès ne pourront jamais s'étendre bien loin, et n'atteindront que ces petites colonies du désert. Quoique naturellement attachés par habitude aux douceurs d'une vie errante qui sont peut-être plus grandes que nous ne l'imaginons, les Bédouins se livrent avec ardeur à l'amour des conquêtes. Ignorant tous les moyens ordinairement employés et regardés comme nécessaires pour exécuter de grands desseins politiques, ils entrent

hardiment, mais aveuglément, dans des projets que des hommes plus civilisés condamneraient comme impraticables, et qui cependant réussissent presque toujours, d'après le vieux proverbe qui dit que la fortune favorise les audacieux. Rien n'est plus facile que d'enflammer leur imagination par de brillantes espérances; tout habitués qu'ils sont à la pauvreté et à une vie d'abstinence, ils n'en sont pas plus philosophes, et leur tempérance n'est en rien le résultat du mépris qu'ils ont pour les richesses. En eux, nul amour de la modération, soit dans les repas, soit dans la toilette; au contraire, on les achète facilement par de belles promesses ou par des bijoux faux. Je les ai vus, après une faible résistance, surmonter leurs craintes superstitieuses, céder aux tentations européennes, et boire de l'eau-de-vie, en dépit de la défense du prophète. Leur vie errante et le sentiment d'un danger voisin leur inspirent la plus grande aversion pour les villes, pour toute habitation non transportable. Un Bédouin du mont Sinaï était retenu au Caire, dans la maison d'un Turc, par des négociations; il se trouvait assis près de l'horloge qui vint à sonner l'heure. Le Bédouin tressaillit, comme atteint d'une balle, se leva, posa la main sur ses armes; puis, observant que cette action nous amusait, il eut honte de sa terreur panique, qui était cependant toute naturelle, et nous dit, comme pour s'excuser : « Je ne suis pas habitué à vos demeures ni aux usages des villes; ce bruit était nouveau pour moi. Dans le désert, vous ne m'eussiez pas vu ainsi tressaillir. »

En enflammant leur imagination par l'espoir de grandes richesses, on peut les engager dans les entreprises les plus hasardeuses. Un stimulant continuel leur est nécessaire. Comme soldats, ils sont plus propres à l'attaque qu'à la défense; et, braves par nature et par habitude, il ne serait pas facile de les subjuguer. L'idée généralement reçue qu'ils ne sont que des brigands, est une erreur vulgaire. Sur les frontières du désert, comme sur les limites de tous les états où se réunissent ceux que leurs vices ont fait désavouer par les villes, on trouve quelques petites tribus qui n'existent que de brigandage; ces tribus ont été chassées du désert à cause de leur mauvaise conduite. Résulte-t-il de là que les Bédouins de l'intérieur soient des brigands? Nul étranger n'a pénétré assez avant dans le désert pour en juger. Les nations civilisées sont promptes à imaginer que les hordes nomades n'ont pas de droits à défendre, de propriétés à protéger, d'insultes et d'injures à ven-

ger. Les Bédouins ne comprennent rien à cette logique. N'est-il pas naturel que les peuples qui habitent sur les confins des routes que traversent les caravanes, lorsqu'ils trouvent les Turcs, les Persans ou d'autres peuples tarissant les puits qu'ils ont creusés (là où l'eau est plus précieuse que le vin), faisant paître leurs nombreux chameaux dans leurs pâturages, ou coupant le peu d'arbres qui leur donnent l'ombrage, demandent compensation du dommage qu'on leur a causé, et aient recours à l'épée quand on refuse de la leur donner? Que dirait un propriétaire européen s'il voyait tout-à-coup ses champs envahis par quarante mille Turcs, et fussent-ils marchands ou pélerins, leur ferait-il une réception agréable ?

D'ailleurs toutes les tribus placées sur les limites de la Syrie ou de l'Égypte ont toujours été regardées par les pachas comme légitimement vouées au pillage. Si le pacha désire des chevaux, ce sont ceux des Bédouins que l'on va saisir. Son harem doit-il être repeuplé ? on enlève les femmes et les filles des Bédouins. S'ils sont pauvres, on les pille parce qu'on peut le faire impunément; s'ils sont riches, leurs possessions stimulent l'avarice des Turcs et les excitent à courir quelque danger pour s'approprier leurs richesses. C'est surtout sur les côtes de la Syrie que se livrent ces guerres atroces. En général, la conduite des tribus du désert est, sinon humaine, au moins honorable; mais les Turcs, chez qui la mauvaise foi est innée, déploient dans ces petites campagnes toutes les ressources de leur misérable politique. Un grand nombre de faits pourraient attester ce que nous avons déjà dit; je choisirai le suivant qui m'a été communiqué en Égypte, par John Barker, dernier consul-général de sa majesté britannique à Alexandrie.

Le pacha d'Alep, sans aucun motif de plainte, mais poussé seulement par l'espoir du pillage, entreprit à ses dépens une grande expédition contre le Fahel, un ancien chef de tribu des Arabes sédentaires qui habitent le Zor, sur les bords de l'Euphrate. Son armée, qui était sous le commandement du motsellim de Khillis, consistait en deux mille soldats turcs, mille paysans armés et mille Arabes de la tribu de Hadadun, qu'il avait engagés à agir comme auxiliaires, et enfin en quatre pièces de canon. Cette armée formidable était bien suffisante pour jeter la terreur dans le cœur du vieux patriarche, plus célèbre par ses richesses que par ses forces militaires. Pour éviter un combat, il commença par offrir au mot-

sellim une somme considérable; mais, comme on le pense bien, cette offre ne servit qu'à enflammer la cupidité du pacha.

Son armée continua de marcher, et le satrape était déjà, par anticipation, maître de tous les trésors du Fahel, lorsque ses troupes furent soudainement enveloppées, attaquées et dispersées. Les vainqueurs restèrent en possession des quatre pièces de canon, et firent le motsellim prisonnier. Un paysan qui était un des mousquetaires du pacha, raconta cette action de la manière suivante : « Ce ne fut pas, dit-il, l'affaire d'un long jour d'été, pas même d'une heure ou d'une demi-heure. Tout se passa en moins de temps que je n'en mets à vous le raconter. La première décharge d'artillerie tua cinq de nos hommes; les canonniers furent entourés avant d'avoir eu le temps de recharger leurs pièces, et furent obligés d'avoir recours à leurs épées. Ayant le motsellim au milieu d'eux, ils opposèrent une résistance obstinée; mais ils tombèrent percés par la lance du Fahel. La vie du commandant fut seule épargnée par les soins d'un des fils du chef bédouin qui parcourait le champ de bataille dans toutes les directions en criant : « Pas » de quartier aux Rooams [1], mais épargnez le paysan qui a été » amené ici contre sa volonté. » Les alliés arabes, abandonnant leurs bagages, cherchèrent leur salut dans la fuite, laissant une de leurs femmes derrière eux. Lorsque le Fahel se rendit sous les tentes abandonnées, cette femme fut aperçue par un des soldats, qui lui dit : « Sœur, que faites-vous là? — Je suis sur le point d'accoucher, répondit-elle. — Alors vous êtes le butin que Dieu m'a assigné, reprit-il; » et il se retira respectueusement à quelque distance. Là, il attendit jusqu'à ce qu'il jugeât convenable de revenir; et, voyant que la mère n'avait rien pour emmaillotter son enfant, il déchira quelques lambeaux de ses vêtemens de dessous et les lui donna. Il aida sa sœur (terme de respect qu'emploient les Arabes en parlant aux femmes) à monter sur sa jument, et la conduisit ainsi parcourant une immense distance pour rejoindre la tribu fugitive. Ayant à la fin retrouvé les Arabes, il rendit la mère et l'enfant à sa famille. L'époux reconnaissant le présenta au chef des Hadadun qui l'invita à passer le reste du jour dans sa tente. Dans l'espoir d'opérer une réconciliation entre

[1] Nom donné aux soldats turcs par les Arabes, qu'ils soient ou ne soient pas de la Romélie.

les tribus hostiles dont l'inimitié se tournait contre les Turcs leur ennemi commun, le soldat du Fahel accepta l'invitation du sheick, et le lendemain, au moment de partir, il obtint de ce chef qu'il l'accompagnerait jusqu'au camp du victorieux Fahel.

Lorsque l'on fut arrivé sous les tentes du patriarche, le vieil homme reprocha doucement à l'Arabe de s'être allié avec les Osmanlis. Le jeune chef écouta avec patience des reproches qu'il savait mérités, puis il répondit avec dignité : « Fahel, je suis un Radadun. Peux-tu me croire capable de m'associer de sincère amitié avec ces chiens d'Osmanlis? Entre toi et moi il y a une guerre loyale; mais les Rooams ne sont retenus par aucune des lois sacrées qui gouvernent les Arabes : ils ne respectent pas la chasteté des femmes, ils tuent un homme de courage qu'ils ont désarçonné par hasard, ou les lâches se baisseront pour lui enlever ses sandales, son outre, et l'exposeront à périr de soif dans le désert. »

Le Fahel, charmé de la haine du jeune chef pour les Osmanlis. s'écria : « Tu es un brave, et dès à présent je te compte parmi mes plus chers amis. » Ce bref colloque entre les deux chefs rivaux etait à peine terminé, que le motsellim, nu et tremblant, fut introduit sous la tente. Le Fahel se leva à son entrée, puis il commanda qu'on le couvrît de vêtemens convenables à son rang. Il l'assura, dans les termes les plus solennels, qu'il pouvait se regarder en sûreté, et ordonna qu'on lui présentât la pipe et le café; et, comme dernière garantie de l'hospitalité qui lui était accordée, on lui servit un gâteau fait avec du pain des Arabes, pâte grossière et sans levain.

Le motsellim, accoutumé au luxe de la table, brisa et essaya de manger ce gâteau; mais, après des efforts inutiles, il abandonna l'entreprise, et déclara qu'il ne pouvait en avaler un morceau. « Quoi! s'écria le Fahel avec sévérité, vous ne pouvez manger notre pain, et voilà pourtant ce dont votre maître nous envie la possession! » Après lui avoir adressé ce court reproche qui parut faire une vive impression sur lui, le Fahel ordonna qu'on servit les viandes les plus choisies que l'on pourrait se procurer, et continua à le traiter avec respect et bonté tout le temps de sa captivité.

Dans la douleur que lui causa sa défaite, le pacha d'Alep, malgré le bon traitement qu'avait reçu son lieutenant, résolut de se venger, et parut plusieurs fois vouloir faire de nouveaux prépara-

tifs de guerre; mais toutes ces menaces n'avaient d'autre but que de diminuer sa honte. Il vit bien que les paysans, n'osant se soustraire à son autorité, prendraient les armes, s'il le leur ordonnait, mais qu'ils fuiraient, au premier engagement, et que ses troupes turques ne seraient bonnes que pour le pillage. Ainsi la punition du Fahel fut remise à une autre époque, et dans cet intervalle le pacha fut rappelé et placé dans une province éloignée.

Pendant ce temps, le motsellim avait trouvé à Zor, non une prison, mais un asile contre la fureur de son maître, qui paraissait disposé à laver dans le sang de son malheureux lieutenant la honte de sa défaite. Le Fahel le renvoya enfin, en lui donnant mille preuves de sa bonté. Le nouveau pacha, touché de cette noble conduite ou craignant les mêmes revers que son prédécesseur, accepta prudemment le tribut volontaire que consentait à lui payer le Fahel, pour que les sujets de celui-ci eussent le privilége de vendre aux habitans d'Alep le surplus de leurs blés, de leurs brebis et de leur beurre.

Méhémet-Ali, avec cette prompte sagacité que tout le monde lui reconnaît, a promptement apprécié la valeur militaire des Bédouins; mais de nombreux incidens l'ont empêché de les employer dans les guerres qu'il a entreprises. Même aujourd'hui, on peut dire qu'il n'a à sa disposition qu'un bien petit nombre d'Arabes. D'ailleurs les Arabes de toutes les tribus situées à l'ouest du Nil, connues sous le nom de Maugrebyns, sont si sauvages, si perfides et si indisciplinés, que le vice-roi les a toujours plutôt considérés comme des ennemis que comme des sujets. Quelquefois, en allant et venant du Caire à Alexandrie, dans des occasions que le pacha juge importantes, il traverse le désert sur des chameaux; mais il a grand soin d'aller en toute hâte, et, comme sa suite est ordinairement peu nombreuse, de porter un déguisement; car s'il était rencontré et reconnu par ces audacieux maraudeurs, il serait infailliblement massacré. Méhémet-Ali et son fils ont fait tous leurs efforts pour mettre les autres tribus dans leurs intérêts, et on a dit, je ne sais si c'est avec vérité, qu'Ibrahim-Pacha paraissait avoir mis dans les Arabes une grande confiance, et qu'il avait été même jusqu'à leur confier l'éducation de l'un de ses enfans, afin qu'il s'accoutumât à la sévère discipline du désert.

Avant de savoir jusqu'à quel point ces peuplades errantes et intraitables pourront être utiles ou non à ses entreprises, le pacha a

dirigé ses vues sur les *contrées noires*, qu'il espère convertir en pépinières de soldats. Dans le nord, où les esclaves noirs sont employés aux travaux domestiques, bien vêtus, bien nourris, protégés la nuit par des murs et de chaudes couvertures, ils supportent les rigueurs d'un climat plus froid que le leur; mais il est prouvé qu'ils sont incapables de soutenir les fatigues de la guerre. Sans être atteints d'aucune maladie visible, leurs rangs s'évanouissent comme la vapeur, et avant que l'ennemi paraisse, l'armée a disparu de la surface de la terre. Les Fellahs mêmes n'ont pas toute cette élasticité qui est ordinairement le partage de la jeunesse et de la santé. Lorsqu'ils marchent sous les armes, ils traînent leurs membres comme si le moindre mouvement les incommodait; et j'ai toujours remarqué, en traversant un petit espace du désert avec une suite de paysans, qu'ils ne pouvaient endurer ni la chaleur ni la marche, et qu'ils se plaignaient d'une fatigue qui n'était pour moi qu'un exercice agréable. Au contraire, lorsque ma suite était composée de Bédouins, c'était à mon tour d'être le dernier; car, accoutumés à braver le soleil, naturellement hardis et soutenus par la gaieté et l'énergie morale que leur donne la liberté, ils bondissent légèrement sur le sable comme sur une planche élastique.

J'ai souvent médité sur la probabilité d'un événement qui, d'après la position actuelle de l'empire ottoman, ne doit pas être bien éloigné : l'envahissement de l'Égypte par les Russes. En mettant de côté toute autre considération, le climat produirait sur eux le même effet que l'hiver glacial de la Russie sur l'armée de Napoléon. Ce serait le comble de la folie que de faire marcher une armée d'Arabes dans la Sibérie ou dans le voisinage du pôle arctique : elle ne résisterait pas plus qu'une armée de barbares hyperboréens, avec les habitudes et les vices que leur a donnés leur climat, ne pourrait résister à la chaleur d'un été en Égypte. Sur les côtes de la Barbarie, les Français, avec toute leur ardeur et leur science militaire, trouvent que les Bédouins sont un peuple indomptable, et cependant ces Bédouins ne forment que quelques faibles clans détachés de la population de l'Égypte, et ne sont rien, comparés aux natifs des déserts de l'est et de l'Arabie Pétrée. Tous ces peuples, un jour, se rallieront autour des étendards de Méhémet-Ali, s'il est attaqué au cœur de son territoire par l'empereur Nicolas ou quelque autre puissance. C'est ce que savent très-bien Hussein-Pacha et le grand-visir, en dépit de toutes leurs menaces. Nul

général turc, quelles que soient ses forces militaires, n'oserait déclarer la guerre à Méhémet-Ali, du moment qu'il saura les Bédouins ses alliés. Indépendamment de leur valeur et de leur adresse à harceler l'ennemi dans sa marche, ils peuvent se retirer à volonté où nul ne peut les suivre, et reparaître en plus grand nombre, avec une nouvelle vigueur, dans les lieux où on les attend le moins.

On ne peut voir le Bédouin sans reconnaitre qu'il est né pour la guerre et les conquêtes. Ses traits mâles, son regard sûr, ses formes agiles et nerveuses, prouvent à tous ceux qui le voient, qu'il doit être un ami utile ou un ennemi dangereux. Les qualités de l'ame répondent aussi en lui à celles du corps. Ardent, enthousiaste, persuadé par ses habitudes de piété qu'il jouit de la faveur de son Dieu, aucun danger ne le retient, aucune fatigue ne le domine. Par sa nature même, il est susceptible d'attachement pour son général, et peut, sous un chef habile, ressentir cette influence qui, d'hommes ordinaires, a fait des héros Comme tous les enthousiastes, il est plus touché des récompenses qui flattent son ambition ou son honneur, que de celles qui ajoutent à ses richesses. Dans le désert même, il cherche les joies d'une bonne réputation et ressent le désir de la renommée.

Mais la renommée apparaît au Bédouin sous la forme qu'elle revêt pour lui seul : accompagnée par la voix des songes, les applaudissemens de sa tribu, et le sourire des houris :

Youths that died to be by poets sung.

« Jeunes vierges qui meurent pour être chantées par les poètes. »

Le Bédouin peut être poussé à une action d'éclat par les accens du barde. La poésie a sur lui un pouvoir incalculable ; elle n'est pas, ainsi que chez nous, regardée comme un amusement ; le poète, l'interprète de la renommée, ne reconnait aucun des motifs qui, dans les *pays d'imprimerie*, pousse les hommes à écrire. Sa pensée lui est inspirée par le ciel, et son retentissement est profond et durable. Animés par tous ces motifs, les Bédouins se font des guerres sanglantes, comme on peut le voir dans la romance d'Anter, ou dans les poèmes de Jaffer ben Albas, qui donnent la description suivante de ces combats du désert :

« Sabla, tu as vu les ennemis s'enorgueillir, se couronner d'un triomphe imaginaire, et leurs épouses, ivres de joie, nous jeter ces paroles ;

« Choisissez. Voici nos seules conditions. Ecoutez-les, vils » esclaves. Avancez vos mains pour qu'on les charge de fers, ou » résignez-vous à recevoir la pointe de nos lances dans vos poi- » trines. »

» Alors nous nous écriâmes : « Le combat est-il donc terminé, » et sommes-nous prosternés à vos pieds? Comment donc osez- » vous insulter à la fortune qui n'a pas encore déclaré le vain- » queur?

» Des jours plus brillans viendront, quoique l'horizon soit cou- » vert de nuages, et les conquêtes, la paix et la liberté embelli- » ront encore nos heures. »

» L'ennemi alors s'avança. Nos rangs s'élancèrent en ordre sur la poussière, et le yatagban qui nous frayait le chemin, se teignit du sang de plus d'un ennemi.

» Puis, tandis qu'ils se débattaient contre la douleur et la mort, nous nous écriâmes : « Notre choix est fait, ces mains » tiendront encore l'épée pour en enfoncer la lame dans vos » cœurs. »

Saint-John. (*Travels in Syria*).



MACHIAVEL [1].

§ Ier [2].

Comme tous les hommes de génie, Machiavel fut l'expression vivante de son siècle, de même qu'Homère fut le symbole des temps héroïques, Voltaire le symbole d'une époque sceptique et railleuse, Byron celui d'une génération sans croyances. Ces hommes-là, c'est leur siècle qui les a faits ce qu'ils ont été. Sans doute il n'a pas fait leur génie; mais il lui a donné sa direction, son caractère propre; il l'a marqué de cette empreinte qui les distingue entre tous. Dans un autre temps, ils eussent certainement été autres. Figurez-vous Byron né contemporain de Pierre l'Hermite, croyez-vous qu'il sera encore le poète du désespoir et du néant? Voltaire, écrivain d'un siècle de réorganisation, sera-t-il ce même homme que nous avons vu occupé durant soixante-dix laborieuses années à arracher quelque pierre à une société tombant de vétusté? Et ce vieil Homère, devenu chantre des temps modernes, conservera-t-il ce caractère

(1) MACHIAVEL, SON GÉNIE ET SES ERREURS, par A.-F. Artaud, ancien chargé d'affaires de France à Florence, à Vienne et à Rome, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, etc. 2 volumes in-8°, chez MM. Firmin Didot, rue Jacob.

(2) Cet article se divise en trois sections : la première en est l'exposition générale, l'esquisse de l'époque où vécut Machiavel; la seconde, l'examen de l'ouvrage de M. Artaud et l'appréciation du caractère de Machiavel; la troisième, l'appréciation de son talent poétique, considéré surtout dans la comédie.

religieux qu'il doit à sa mystérieuse antiquité? Certes tous ces hommes seront grands encore, quelque part que vous les placiez, car ce n'est jamais en vain que le feu du génie brûle dans les ames; mais ils seront grands autrement qu'ils ne furent; et Machiavel enfin, dans un temps de paix, de simplicité et de bonne foi, sera un autre Machiavel, avec sa même profondeur si admirable, sa même pénétration si merveilleuse; mais ces éminentes qualités seront dirigées dans un sens différent, et porteront un autre caractère.

Le mot *machiavélisme* est une de ces expressions qui résument une époque, qu'on a faites significatives et pittoresques, sans s'inquiéter de les faire justes. On eût été plus dans le vrai en trouvant un mot qui eût désigné la politique de l'Italie de ce temps-là. Aussi lorsqu'on veut apprécier Machiavel, ce n'est pas lui seul qu'il faut considérer; c'est la société dans laquelle il vivait, ce sont les doctrines qui avaient cours alors, ce sont les hommes qui marchaient à la tête du siècle, c'est enfin l'Italie contemporaine tout entière qu'il faut faire comparaître pour être son garant et sa caution.

Ce fut long-temps l'erreur des gens qui se constituaient juges de Machiavel, et qui le représentaient comme un phénomène de perversité, de le prendre isolé de son temps, de le mettre en présence de la morale d'une autre époque, et de le condamner, ainsi dépouillé de la justification que pouvaient lui offrir les doctrines qu'il avait vues obtenir crédit, pratiquer sans scrupule, honorer avec éclat.

. Pour juger Machiavel avec quelque sincérité, il faut donc, avant tout, se faire son contemporain, et même son compatriote; il faut être Florentin du seizième siècle et non Français du dix-neuvième, il faut se placer au sein de cette société empoisonnée de vices et de richesses, mais active, ardente, spirituelle, et dont les séductions, puissantes sur l'esprit comme sur le cœur, marquaient le génie même de ses profonds stigmates.

Au milieu de l'Europe, encore plus ou moins barbare, l'Italie du quinzième siècle était comme un oasis de civilisation : un peuple si intelligent et si ingénieux, une terre si riche de trésors presque spontanés, une situation si heu-

reuse entre les deux mers qui mettaient facilement l'Italie en contact avec l'univers connu ; des institutions politiques, fort imparfaites assurément et calculées pour donner aux citoyens plus d'importance que de bonheur, mais qui créaient des centres d'activité dans ces nombreuses cités que le régime municipal rendait puissantes ; tous ces motifs firent de l'Italie le comptoir général de l'Europe et le vaste foyer du mouvement commercial d'une grande partie du monde. Nous n'avons pas besoin de rappeler ici tout ce que les historiens du temps ont écrit de la merveilleuse fortune des républiques de Venise, de Gênes, de Florence, ainsi que des villes de la Lombardie. Les plus riches productions du Nord réunies à celles de l'Inde, apportées sur les marchés d'Italie, y faisaient circuler l'or des autres peuples, et les facteurs de l'Europe en étaient aussi les banquiers. Cette industrie lombarde a long-temps conservé le nom de son origine.

Les vastes ténèbres du moyen âge ne s'étaient pas d'ailleurs appesanties sur l'Italie comme sur les autres contrées. Quelque faible lueur des lumières antiques avait pénétré leur profonde épaisseur ; et quoique bien tristement déchue du siècle d'Auguste, l'Italie en conservait encore ce pâle souvenir, qui suffisait pour le réveiller là plutôt qu'ailleurs. Voisine de la Grèce par l'Adriatique et par ses relations de commerce, elle alla rallumer à des clartés presque éteintes le flambeau des clartés nouvelles ; et au milieu du repos que lui faisaient ses richesses, les lettres et les arts trouvaient cette atmosphère de bien-être et de jouissances, sous l'influence de laquelle ils prennent une si prompte et si florissante prospérité.

Lorsqu'à peine la civilisation moderne commençait à poindre parmi les autres peuples, elle était déjà parvenue, en Italie, à cet excès qui marque la décadence. Au milieu de toutes ces délices, de toutes ces voluptés du climat, de la richesse, de la poésie et des arts, les mœurs de ce peuple, la civilisation italienne, étaient arrivées à la corruption. Le luxe des femmes surtout était poussé à un excès qui, dès le quatorzième siècle, provoquait à la fois la colère des poètes et la vindicte des lois. Dante flétrissait de son vers énergique et moqueur cette parure des femmes.

Che fosse a veder più che la persona.

Et on a récemment découvert sur les lois somptuaires de Pérouse un curieux document [1] qui atteste en même temps cette passion pour un luxe effréné, et la sévérité des mesures prises pour la réprimer.

Tandis que chez les peuples plus grossiers dont la féodalité était la vie et la loi, l'éducation développait surtout la force musculaire, chez ce peuple raffiné, c'était, avant tout, la puissance intellectuelle que l'on s'attachait à perfectionner. De cette profonde estime pour l'adresse et les ressources de l'esprit il n'y a pas loin au mépris non moins profond de la supériorité que l'on n'obtient que par la force corporelle. On comprend toutes les conséquences de cette idée fondamentale dans la direction des affaires publiques, ainsi que dans la conduite de la vie privée. Une fois qu'un peuple a mis la souveraine habileté à triompher de la force par l'adresse, ce peuple sera rusé, astucieux, perfide; il n'éprouvera nulle honte à se déclarer inhabile au combat des bras et du fer, pourvu qu'il trouve dans son esprit toute l'adresse dont il a besoin pour triompher dans l'arène où lutte l'intelligence. Une perfidie ingénieusement méditée pour se débarrasser d'un ennemi était bien autrement prisée que la passe d'escrime la plus merveilleusement adroite; c'étaient deux sortes de subtilités : l'une n'était pas plus coupable, et dénotait bien plus d'habileté que l'autre. César Borgia, attirant ses ennemis dans l'infâme trahison de Sinigaglia, pour les égorger à son aise et s'en défaire sans péril, était un homme bien plus digne de ce nom que François Ier provoquant inutilement Charles-Quint, ou que Maximilien défiant, durant ses guerres de France et des Pays-Bas, tout chevalier qui voudrait se mesurer avec lui, et tuant en champ clos deux de ses adversaires.

Le mot italien *astuzia*, qui signifie *fourberie*, signifie en même temps *sagacité*; et c'est aux Italiens que nous avons

[1] Ce document a été publié par M. Vermiglioli, et cité par M. Valery dans son excellent voyage d'Italie, tom. IV, pag. 326.

pris le mot *spadassin*, expression de raillerie et de mépris, *spadaccino*, qui veut dire *coupe-jarrets* aussi bien que *traîneur d'épée* (1). Les mots d'une langue curieusement expliqués, pourraient faire une partie de l'histoire des mœurs du peuple qui la parle. La qualité qui constituait l'homme supérieur, ce n'était point la chaleur de tête, mais la fermeté d'ame; non l'audace à braver le péril, mais le talent d'y faire tomber un adversaire; c'étaient la constance dans la haine, la dissimulation dans la vengeance; c'était l'art de faire mentir l'ame sur le front, de conserver un visage serein avec un cœur furieux, et de couvrir de paroles amies les piéges de l'inimitié.

Le jour est pris pour l'exécution de la conjuration des Pazzi; les Médicis sont dévoués à l'assassinat, et c'est dans l'église qu'ils seront frappés. Cependant Julien n'arrive pas à ce rendez-vous de la mort; deux des conjurés, Bernard Bandini et François Pazzi, vont au-devant de lui, le sourire de l'amitié sur les lèvres; ils le pressent et l'attirent de leurs propos flatteurs, ils l'enveloppent de caresses, et, dans le familier abandon de leurs jeux folâtres, ils cherchent si Julien n'a pas sous ses vêtemens la cuirasse dont il se revêtait quelquefois, et qui pourrait le défendre contre les poignards qu'ils viennent d'aiguiser. Voilà l'acte caractéristique d'une grande ame de l'époque; en voici l'appréciation faite par Machiavel lui-même. Il dit, en parlant de cette conjuration : « Si jamais action demanda une *ame grande*, inébranlable, c'est surtout celle de ce genre; » et, l'instant d'après, cette action, qui ne pouvait être l'œuvre que d'une grande ame, Machiavel la nomme *un épouvantable dessein!* Ne voilà-t-il pas peints d'un seul trait et l'époque et son publiciste? Il est difficile de concilier avec cette expression d'*ame grande* le sentiment que M. Artaud prête à Machiavel,

(1) C'est du mot *spada*, épée, que les Italiens ont fait leur *spadaccino*. On peut parier qu'en France on n'aurait point d'un tel mot dérivé une expression de moquerie. Nous avons *bretteur*, mais notre mot *brette* a toujours un sens railleur : c'est la longue épée du faux brave qui affecte de la porter comme une bravade, et qui met son courage dans la dimension de son arme.

lorsqu'en parlant de cette même conjuration, il dit : « Ce crime avait nécessairement excité l'indignation du jeune Florentin, et laissé des traces d'horreur dans son esprit. » Ainsi l'on voit, dès les premiers chapitres du livre (page 39), dans quel sens le grand publiciste sera apprécié.

Un jeune gentilhomme romain, Crescenzi, qui avait été chargé d'accompagner Charles-Quint dans la visite que ce prince fit à l'ouverture de la coupole du Panthéon, avoua à son père qu'il avait eu la pensée de le pousser dans l'intérieur, afin de venger sa patrie du sac de 1427 : « Mon fils, » dit le vieil Italien, ce sont là de ces choses qu'on fait et » qu'on ne dit point ([1])... »

Les faits, les anecdotes propres à peindre l'esprit et les mœurs du temps se presseraient sous notre plume, s'il en était besoin ; leur signification est résumée dans cette pensée générale du savant auteur de l'HISTOIRE DES RÉPUBLIQUES ITALIENNES, qu'on n'accusera pas certes de partialité contre les Italiens. « Ce n'était pas, dit-il, une preuve de courage qu'on demandait à celui qui se vengeait pour rétablir son honneur : c'était seulement une preuve de haine implacable. Aussi l'assassinat lavait-il, à leurs yeux, l'honneur aussi bien que le duel, le poison aussi bien que le fer, et la perfidie leur paraissait-elle le triomphe de la vengeance, parce que l'offensé s'y était montré plus complètement maître de lui-même. »

Ce fait des mœurs particulières se remarque parallèlement dans les mœurs publiques : de même que l'Italien loue un sicaire, les états d'Italie engagent des mercenaires. Parmi cette population riche, active, studieuse, passionnée pour les beaux-arts, il n'y avait point de soldats; ils n'avaient ni le temps, ni le désir d'aller se battre, ces hommes si épris des jouissances du luxe, si occupés au plaisir, si distraits par l'étude et les travaux. Que reste-t-il pour la guerre au sein de ces cités qui fourmillent d'habitans, et où pourtant chacun a sa place faite dans ces mille industries intellectuelles

([1]) Cette réponse est consignée dans une relation manuscrite du sac de Rome, conservée à la Vaticane. M. Valery l'a recueillie, tom. IV, p. 116.

et matérielles, dans cette aisance et ce bien-être universels d'un peuple qui a fait fortune? Le métier de soldat était bon pour le Suisse pauvre et grossier qui ne trouvait pas sa vie dans ses montagnes; mais l'Italien avait, pour son argent, des *condottieri* qui lui amenaient sur ses marchés des bandes pour la guerre, aussi bien que des armateurs qui lui apportaient la soie du Bengale pour ses manufactures.

Ces bandes formées d'hommes de tous pays, gens le plus souvent sans aveu, et à qui on ne demandait que de savoir porter une armure et manier une épée, espèce de vagabonds organisés, passant du service d'un état au service de l'autre, pillant celui qui les payait aussi bien que ceux contre qui ils étaient engagés; fantômes de soldats se livrant des batailles où pas un homme n'était tué ou même blessé; refusant quelquefois de se battre pendant la guerre, et quelquefois continuant de se battre après que l'état qu'ils servaient avait conclu la paix; guerriers sans patriotisme, puisqu'ils n'avaient pas de patrie; sans point d'honneur, puisque leur métier était de marchander leur sang et d'en donner le moins possible pour la plus grosse paie; même sans colère, puisqu'ils étaient amis hier et le seront peut-être demain de ceux qu'ils combattent aujourd'hui; enfin, brigands plutôt que soldats, tels étaient, en général, les troupes des états d'Italie. Il est impossible de se figurer l'influence que de pareilles milices devaient produire sur l'esprit du peuple italien, combien elles devaient lui faire mépriser la profession des armes, et lui persuader qu'il était honorable pour lui de ne point se mêler du métier de cette canaille. C'est ce qu'a fort judicieusement remarqué M. de Sismondi. « A l'époque la plus florissante des républiques italiennes, dit-il, la valeur, loin d'être trop prisée par comparaison avec les autres vertus, n'obtenait pas même de l'opinion publique l'estime qui lui était due. Les hommes de guerre n'étaient alors que des mercenaires employés à exécuter les ordres d'autres hommes, qui, dans une carrière plus élevée, avaient obtenu une plus haute réputation. Le magistrat qui brillait dans les conseils par son éloquence, par sa prudence, par sa décision, ne se piquait point d'égaler la bravoure militaire du soldat qu'il prenait à ses gages;

il donnait dans l'occasion des preuves d'un courage civil, souvent plus rare et plus difficile ; mais il déclarait sans honte qu'il ne se croyait pas propre au combat. »

Cette misérable organisation militaire eut encore sur le caractère italien de cette époque une influence qu'il importe de remarquer. Cette facilité de faire la guerre sans payer de sa personne prolongea les inimitiés et irrita les vengeances entre les différens peuples : là où il n'y a point de sang, mais seulement de l'or à dépenser, la guerre n'a rien de national, rien de cet enthousiasme, de cette magnanimité qui cache quelquefois ses horreurs et ses honteuses misères ; la victoire est au plus riche, non au plus courageux ; et la perfidie qui termine plus tôt la lutte est un bénéfice clair et net, qui peut s'évaluer en écus et en ducats. Or, les peuples se réconcilient après la défaite ou la victoire ; mais la trahison laisse entre eux d'irréconciliables haines.

Si nous cherchons maintenant la part d'influence que peut avoir eue sur le caractère italien l'organisation politique des divers états telle qu'elle existait alors, sauf l'élection qui en était le caractère principal, nous ne trouvons presqu'aucune des garanties de la liberté. Là même où chacun pouvait aspirer aux magistratures politiques, il n'y avait en réalité d'indépendance pour personne ; les factions rivales se tenaient constamment en hostilité, elles triomphaient les unes des autres et s'emparaient tour à tour des emplois et des dignités, en faisant mentir les scrutins par force ou par fraude ; la confiscation , l'exil, la prison , la torture, l'échafaud signalaient le triomphe du vainqueur, qui, vaincu plus tard, était frappé des même armes. Peu de populations ont éprouvé plus de vexations politiques, plus d'arbitraire gouvernemental que celles de ces petites républiques ; il en est peu aussi qui aient nourri entre elles des passions plus haineuses, qui se soient poursuivies de plus de vengeances, qui aient usé de plus de dissimulation et de perfidie.

Une grande part d'influence sur le caractère italien est aussi réclamée par l'esprit de l'église romaine. La religion, non par ses principes, mais par ses organes, était complétement séparée de la morale, et l'Italien avait plus de res-

pect pour les organes que pour les principes de la religion. Pour lui, le prêtre était la loi de Dieu vivante. Or, grâce à une doctrine commode de la pénitence et des indulgences, le prêtre de ce temps-là était le meilleur garant que l'on pût imaginer contre le remords. Non-seulement il remettait les fautes pour de l'argent (1), mais quelquefois l'accomplissement d'un crime commandé fut le prix de l'absolution d'un crime commis; non-seulement il légitimait les perfidies, mais il en donnait l'exemple. Lorsque le prêtre se déliait lui-même de son serment, quel scrupule un manque de foi devait-il inspirer aux autres hommes? Le pape, c'était la morale incarnée, et le pape *publiait des brefs pour amuser ses ennemis*, comme disait Alexandre VI, lorsqu'il usa de ce moyen afin d'attirer dans le piége qu'il avait traîtreusement ourdi, le chef du gouvernement de Sienne, Pandolfo Petrucci. Le pape, lorsqu'un traité le gênait assemblait un consistoire pour déclarer qu'il n'était pas tenu d'observer un traité qui lui avait été arraché par la force, comme fit Jules II, lorsqu'il voulut violer la foi promise à Louis XII.

(1) Une riche donation faite à un couvent était, aux yeux du moine, et aux yeux de celui qui croyait aux moines, l'équivalen de la vie la plus riche en vertus. Citons, entre mille, une anecdot que Commiues raconte avec sa bonhomie accoutumée. Venu en Ita lie à la suite de Charles VIII, il passait à Pavie : « Jehan Galeas, le premier de ce nom en la maison de Milan, avoit esté autresfois dit-il, un grand et mauvais tyran, mais honorable. Toutesfois so corps est aux Chartreux à Pavye, près du parc, plus haut que l grand autel, et le m'ont monstré les Chartreux, au moins ses os (e y monte l'on par une eschelle), lesquels sentoient comme la natur ordonne. Et un, natif de Bourges, le m'appela sainct, et je luy de manday en l'oreille pourquoi il l'appeloit sainct, et qu'il pouvoi voir painctes à l'entour de lui les armes de plusieurs citez qu avoit usurpées, où il n'avoit nul droit. Et luy et son cheval estoyen plus haut que l'autel, et taillez de pierre, et son corps sous le pi du dit cheval. Il me respondit bas : Nous appelons en ce pays i saincts tous ceux qui nous font du bien : et il feit cette belle églis de Chartreux, qui à la vérité est la plus belle que j'aye jamais ven et toute de marbre. »

Cette même Sainteté répondit, sans détour, et avec une franchise tout-à-fait caractéristique, aux envoyés de Bologne, contre qui elle était en guerre, et dont les habitans offraient de se soumettre à certaines conditions : « que quant à leur capitulation, elle ne se souciait nullement ni de ce qu'avaient fait les autres papes, *ni de ce qu'elle-même avait pu faire*, attendu qu'elle et les autres papes avaient été dans l'impossibilité d'agir d'une autre manière, et que c'était *la nécessité* et non leur propre volonté qui les avait contraints à les confirmer. » C'est Machiavel lui-même qui rapporte cette réponse dans sa correspondance officielle pendant une mission auprès de Jules II. Instruits à de tels exemples et à des exemples venus de si haut, comment de simples chrétiens ne se seraient-ils pas parjurés en toute sûreté de conscience? L'empoisonnement et l'inceste sous la thiare pouvaient-ils être encore, pour le dévot, l'inceste et l'empoisonnement? Le prêtre même était bien plus expert que les autres dans l'art d'étourdir les scrupules. En voulez-vous un mémorable exemple? Nous le prendrons encore dans cette conjuration des Pazzi déjà citée, et dont un pape, Sixte IV, était complice. D'abord il avait été résolu que les Médicis seraient poignardés dans un festin ; mais ensuite on imagina qu'une messe inspirerait moins de défiance aux victimes, et l'on choisit la solennité de l'élévation de l'hostie comme le moment le plus sûr pour ne pas manquer le coup. L'un de ces hommes de guerre dont nous parlions tout à l'heure, le *condottiere* Montesecco, avait été désigné par le sort pour assassiner Laurent ; il l'aurait poignardé sans scrupule dans la joie de l'orgie, mais durant la solennité de la messe, le soldat ne l'osa pas ; seul, un prêtre affronta le sacrilége : *qui familiarior, utpote sacerdos, et ob id minus sacrorum locorum metuens;* plus aguerri en sa qualité de prêtre, et comme tel plus hardi dans le lieu saint, dit un chroniqueur génois. (Anton. Galli, *Comment. de rebus genuensibus.*)

Ainsi tout avait contribué dans ce pays à corrompre la morale publique et même la morale particulière, à mettre au rang des premières qualités qui font l'homme d'état et l'homme de caractère, la fermeté dissimulée, la perfidie ha-

bile, la vengeance persévérante; à prêter aux plus violentes passions, aux plus méchans desseins, un front calme et des paroles décevantes; à considérer la bonne foi comme un manque de profondeur, la franchise comme une vertu d'étourdi; à se croire dupe quand on n'a pas dupé les autres; à obtenir enfin le succès, en quoi que ce puisse être, au meilleur marché possible.

On se tromperait pourtant si l'on allait faire de ces observations une application trop générale; l'Italie ne manquait pas de cœurs nobles, d'esprits généreux qui avaient échappé à la contagion de la morale à la mode; de ce que les habitudes de fraude et de perfidie étaient admises sur le pied d'utilité, il ne s'ensuivait pas qu'on fût fourbe et perfide pour le plaisir de l'être, c'était un talent qu'on exerçait au besoin, une science que l'on appliquait; c'était calcul de l'esprit plus que perversité du cœur; il y avait vice dans le raisonnement plus que corruption dans les penchans.

Au reste, ce serait ignorer complétement l'histoire du temps, ce serait calomnier l'Italie aux dépens du siècle, de ne pas reconnaître que cette morale n'appartenait pas en propre à l'Italie, mais était commune à toute l'Europe; c'étaient vices d'une époque et non d'un pays. Il est bien vrai que, grâce aux circonstances particulières que nous avons rappelées, l'Italie était passée maîtresse en dissimulation, en fraudes, en trahisons; mais dans les autres états aussi, on avait bien profité à ses leçons: dans les cours surtout, elle avait trouvé d'habiles disciples, et les mêmes vices étaient assis sur presque tous les trônes de l'Europe.

Voyez Henri VII d'Angleterre, célèbre par ses rapines; il suppose des crimes à ses parens, moins pour assouvir sa cruauté en répandant leur sang, que son avarice en confisquant leur or. Il tient en prison deux concurrens redoutables, mais leur liberté ne lui suffit pas; sa sécurité a besoin de leur vie, et il invente un complot pour les envoyer à l'échafaud. Un adversaire parvient-il à se soustraire à sa vengeance, il l'attire à lui avec la promesse qu'il n'a rien à redouter; mais cette parole sacrée est un piége infâme, et la victime est à peine sous la griffe royale qu'elle est jetée dans la Tour.

Qui donc eut moins de probité politique que ce Ferdinand nommé le *catholique* par l'histoire, mais auquel ses contemporains donnaient divers surnoms dont l'ensemble le peint assez fidèlement. Par les Italiens qui le virent souvent combattre pour le pape, il fut appelé le *pieux;* il était le *prudent* et le *sage* pour les Espagnols, frappés surtout de la glorieuse fortune de l'Espagne sous son règne; mais les Français et les Anglais le nommèrent à bon droit le *perfide*, car il avait été leur allié. Ferdinand portait le caractère espagnol dans le parjure; il l'enveloppait d'une majestueuse solennité, ce qui n'empêcha pas les hommes experts de pénétrer souvent la fraude. « Avant de compter sur ses promesses, disait de lui un prince italien, il faudrait qu'il jurât en un Dieu auquel il crût. » Était-ce par jalousie de métier que le prince italien jugeait si crûment et si bien le monarque espagnol?

Et la France, ce pays à vieille renommée de loyauté, ne venait-elle pas d'avoir son Louis XI? Quand on a nommé Louis XI, on a nommé la fraude et la perfidie mêmes; qu'est-il besoin de l'autorité des faits[1]? Mais il n'est pas sans intérêt de remarquer jusqu'à quel point la corruption

[1] Dans ce caractère étrange la superstition avait pourtant plus d'empire encore que la ruse. C'est Louis XI qui refuse un serment au risque de laisser pénétrer sa pensée! Il en aurait fait mille et il les aurait trahis sans scrupule; mais il en est un qu'il n'ose pas trahir, et celui-là il le refuse. « Le dit connestable estoit bien content de venir, pourveu que le roi feist serment, sur la croix Sainct-Lou d'Angers de ne faire nul mal à sa personne, ne consentir qu'autre le feist. A cela luy respondit le roy que jamais ne feroit ce serment à homme; mais tout autre serment que le dit connestable luy voudroit demander, qu'il estoit content de le faire... Et (qui bien y penseroit) c'est misérable vie que la nostre, de tant prendre de peine et de travail pour s'abbreger sa vie, en disant et escrivant des choses presque opposites à leurs pensées. » Commines, l. IV, c. 6.

Louis XI avait plusieurs sermens, comme Figaro plusieurs vérités; le tout était de connaître le bon. Bien en prit au connétable de Saint-Paul.

des mœurs avait corrompu le langage, et combien, même chez les hommes de probité, la complaisance des mots dissimulait les vices. Commines, qui va raconter une trahison, dit tout naïvement : « Je veux déclarer une *tromperie* ou *habileté* (ainsi qu'on la voudra nommer, car elle fut sagement conduicte), et aussi veux qu'on entende les tromperies de nos voisins comme les nostres : et que partout il y a du bien et du mal. » Cette trahison est celle d'un « monseigneur de Vaucler, qui estoit *très-sage*, » selon Commines, lequel ajoute dix lignes plus bas : « Jamais homme ne tint *plus grande desloyauté* que ce Vaucler. » Et ce n'est pas ici une distraction, c'est une habitude de pensée et d'expression. Ailleurs le même Commines nous dira : « Le Turc (que devant ay nommé, Mahumet Ottoman) a esté *sage* et vaillant prince, plus usant de *sens* et de *cautelle* que de vaillance et hardiesse. » Et ailleurs encore : « Ledit seigneur Ludovic ([1]) estoit *homme très-sage*, mais fort craintif et bien souple quand il avoit paour (j'en parle comme de celuy que j'ay cogneu, et beaucoup de choses traitté avecques luy), et *homme sans foy*, s'il voyoit son profit pour la rompre. »

Telle était la langue ou plutôt la pensée du temps, car la langue, c'est la pensée matérialisée, palpable, si j'ose ainsi dire; un homme sans foi était un homme très-sage; le sens et la cautelle étaient synonymes, et la tromperie était de l'habileté, pourvu que la fraude fût *sagement conduite*.

Ce n'est pourtant là ni l'Italie, ni Machiavel; c'est la France et Commines, ou plutôt c'est le siècle avec les mêmes vices, la même immoralité. Cette immoralité était plus profonde, ces vices semblaient plus endémiques en Italie qu'ailleurs. Nous avons tâché d'en expliquer les raisons; ces raisons ou n'existaient pas, ou n'avaient pas la même force dans les autres contrées. Ainsi ce même Commines, dans le langage duquel nous avons remarqué la trace livide de cette corruption, il n'a pas le sens moral perverti comme l'avait Machiavel; il ne vous raconte pas des trahisons avec cette indifférence qui ressemble presque à la complicité; il s'excuse d'être l'historien de ces mœurs hideuses; non-seu-

([1]) Ludovic Sforce, surnommé le More.

lement il ne les enseigne pas, mais s'il les raconte, c'est surtout pour en détourner; « pour ce qu'il est besoing d'estre informé aussi bien des tromperies et mauvaisetiez de ce monde comme du bien (non pour en user, mais pour s'en garder). » (Liv. III, c. 4.)

Un peu plus tard, notre vieux Montaigne, dans un chapitre où il discute l'*utile* et l'*honnête*, nous donne aussi de précieuses notions de la morale du temps : « En toute police (*gouvernement politique*) il y a des offices nécessaires, non-seulement abjects, mais encore vicieux; les vices y trouvent leur rang, et s'emploient à la cousture de nostre liaison comme les venins à la conservation de nostre santé; s'ils deviennent excusables, d'autant qu'ils nous font besoin, et que la nécessité commune efface leur vraye qualité; il faut laisser jouer cette partie aux citoyens plus vigoureux et moins craintifs qui sacrifient leur bonheur et leur conscience, comme ces autres anciens sacrifièrent leur vie pour le salut de leur pays. Nous autres plus foibles prenons des rolles et plus aisez et moins hasardeux : le bien public requiert qu'on trahisse, qu'on mente et qu'on massacre; résignons cette commission à gens plus obéissans et plus souples. »

On voit avec quelle timidité de telles doctrines étaient professées chez nous : on les farde de noms honorables, on les excuse sous des prétextes d'utilité; les sacrifices de l'honneur et de la conscience, on les compare, non peut-être sans quelque intention d'ironie, mais du moins sans colère, aux grands dévouemens des vertus antiques; et toutefois on ne rappelle ces doctrines que pour apprendre à s'en garder, on se reconnaît trop faible pour l'exercice d'une morale si robuste, et on résigne cette commission à gens plus vigoureux et plus souples.

Machiavel n'y cherche pas tant de façon; il expose ses hideuses maximes avec un abandon, une ingénuité qui ne promettent pas de penser que de son temps, et parmi ses compatriotes, on y trouvât rien de répréhensible. Ce qui serait aujourd'hui une insoutenable effronterie était alors la chose la plus simple du monde, et tout ce qu'on y remarquait, c'était la sagacité, la profondeur, la force du raisonnement. Nous avons eu occasion de le dire ailleurs, les

préceptes abominables exposés dans le livre du *Prince* et dans plusieurs autres écrits du secrétaire Florentin le sont sans aucun déguisement, du ton dont on parle de choses, pour ainsi dire, convenues. Si Machiavel eût pensé qu'il y eût dans ses doctrines ce qu'on y voit aujourd'hui, quelque perversité qu'on veuille lui supposer, il faut bien convenir aussi qu'il avait l'esprit trop fin, trop délié pour n'avoir pas enveloppé sa morale d'atours capables d'en déguiser la difformité, car il voulait la rendre acceptable et persuasive. Son intention n'était certainement pas de choquer ouvertement ses contemporains. Il l'a montrée toute nue parce qu'il savait qu'elle serait agréée sans plus de précaution; il a parlé franchement, parce qu'il parlait comme tout le monde. Il ne donne point le mal pour le bien, mais il le donne pour l'utile, et entre le bien et l'utile il conseille toujours le choix de celui-ci, parce qu'il y a duperie à ne pas réussir, et que dans l'ordre de ses idées duperie est vice. Il vous enseigne le succès sans s'embarrasser des moyens; c'est à vous de voir si vous le voulez à ce prix. De son temps ce n'était pas une question.

Chose étrange! avec moins de lumières, les siècles précédens avaient aussi une morale publique moins pervertie. L'erreur, qui malheureusement doit toujours avoir sa part d'empire dans les affaires humaines, triomphait dans les subtilités de l'ordre intellectuel, mais dominait moins dans les sentimens moraux. On n'eût pas osé alors établir école de perfidie; et, à cet égard, le treizième siècle est plus près du nôtre que le seizième.

Un homme qui, dans un autre siècle, eût été Descartes, Voltaire peut-être, peut-être Mirabeau, et qui fut dans le sien moine et saint, parce que c'était dans le cloître et dans le catholicisme qu'étaient alors la lumière et l'empire; saint Thomas d'Aquin, par sa parole comme par ses écrits, fut la puissance intellectuelle de son temps, et durant trois cents ans, il en garda le sceptre. Ce cri lancé contre l'oppression: *l'insurrection est le plus saint des devoirs*, s'était élevé du sein d'un couvent de dominicains au treizième siècle, pour retentir au dix-huitième dans nos assemblées délibérantes, où il ne fut pas encore entendu sans étonnement et sans ru-

meur ([1]). La scolastique, qui avait été jusque-là l'humble servante de la théologie, devint à son tour une puissance. Quelques lambeaux d'Aristote, jetés par les Arabes dans l'Occident, y répandirent tout-à-coup une lumière inconnue; la controverse s'en empara; éclairée à ce flambeau, la philosophie se sentit émancipée et commença une carrière nouvelle; les scolastiques firent du treizième siècle un siècle d'innovation et de réforme, et saint Thomas fut leur chef. Les principes de morale et de politique répandus dans ses nombreux ouvrages attestent la supériorité de cet esprit prodigieux, et l'ont rendu, à juste titre, l'oracle du monde intellectuel durant trois cents ans; durant trois cents ans, la *Secunda secundæ* fut comme le code moral du monde chrétien. Peu d'hommes plus que saint Thomas d'Aquin, peu d'ouvrages plus que la *Secunda secundæ*, ont exercé sur l'esprit humain une influence universelle et durable. On resterait frappé d'étonnement, si on lisait encore aujourd'hui saint Thomas, de voir avec quelle hauteur de raison, quelle rectitude de jugement, quelle audace d'argumentation, sont établis par le grand scolastique, *l'ange de l'école*, comme on l'appela de son temps, les principes des devoirs, et les autorités de la liberté ([2]). Il fallait que la corruption dont

([1]) Voici les paroles de saint Thomas d'Aquin : *Dicendum quod regimen tyrannicum non est justum... et ideo perturbatio hujus regiminis non habet rationem seditionis.* Et ailleurs : *Cum non est recursus ad superiorem per quem judicium de invasore possit fieri, tunc qui ad liberationem patriæ tyrannum occidit, laudatur et præmium accipit.*

([2]) Le devoir de l'obéissance au prince est fondé, d'après saint Thomas d'Aquin, sur le principe de la délégation populaire. Le prince n'est que le mandataire. La loi du prince ne vaut qu'à ce titre, car la véritable source de la loi, c'est le peuple. *Non cujuslibet ratio facit legem, sed multitudinis aut principis vicem multitudinis gerentis.* (*Prima pars, sec. part. Sum. theolog. Thom. Aquinat. Quæst.* 90, *art.* 3.) Et Suarez a ensuite établi que telle était l'opinion de tous les juristes et de tous les théologiens de l'école de saint Thomas d'Aquin : *Dicendum ergo est potestatem condendi leges ex sola rei natura in nullo singulari homine existere, in hominum collectione.* (*De Leg.*, *l. III*, *c.* 2.)

nous avons développé les causes, eût fait un progrès général et rapide pour que l'Italie en fût ensuite venue au point qu'on pût lui donner, comme le simple résumé de la morale et de la politique, un livre tel que *le Prince*.

Un vice universellement adopté n'est presque plus un vice; ce n'est guère qu'une fausse opinion qui atteste l'erreur de l'esprit plus encore que la corruption du cœur, et il est bien difficile que la morale de l'individu lutte avec avantage sur un point quelconque contre cette morale publique, excepté peut-être dans quelques ames rares et choisies chez qui l'instinct de la vertu triomphe de toutes les persuasions de l'exemple et de l'habitude.

Machiavel n'était point un de ces hommes héroïques. Ce n'est pas ici notre tâche de rappeler toutes les accusations que ses divers ouvrages ont fournies contre lui; ce n'est pas un article sur Machiavel que nous faisons, mais un article sur le livre de M. Artaud. Cependant si nous ne citons pas ici les maximes et les doctrines des *Discours sur Tite-Live*, de l'*Histoire de Florence*, ni même du livre *des Principautés* (vulgairement nommé du *Prince*), ouvrages généralement connus, nos lecteurs verront peut-être avec intérêt quelques mots sur un opuscule beaucoup moins remarqué, et qui cependant est digne de toute l'attention de ceux qui désirent connaître Machiavel.

La *Vie de Castruccio Castracani de Lucques*, que Ginguené nomme à tort l'un des meilleurs morceaux d'histoire de Machiavel, est un ouvrage presque entièrement d'imagination. Machiavel a emprunté à Mathieu Villani quelques faits concernant Castruccio, qui vivait à la fin du treizième siècle et au commencement du quatorzième. Puis il a composé une espèce de roman historique où il a peint un héros selon ses principes, un chef politique selon son cœur, un homme qu'il appelle *rare pour son temps*, qu'il nous donne comme *l'égal de Scipion l'Africain*, et qui n'est en effet, même dans la peinture de Machiavel, qu'un petit tyran ambitieux, rusé et sanguinaire, que son activité, son audace et quelques talens, aidés des discordes excitées parmi les Guelfes et les Gibelins, portèrent à la souveraineté de Lucques et de Pise. Cette biographie est d'autant plus importante à étudier pour l'ap-

préciation du caractère de Machiavel, que c'est un personnage peint de fantaisie et avec amour par notre publiciste sur quelques linéamens historiques, et que son portrait est comme le type et la personnification des opinions de Machiavel. Rappelons donc quelques-uns des traits dont il compose la physionomie de son héros : « Il était tout dévoué pour ses amis et implacable pour ses ennemis, juste avec ses sujets, sans foi envers les gens sans foi, et il ne chercha jamais à vaincre par la force lorsqu'il put réussir par la ruse, disant que *c'était la victoire et non la manière de vaincre qui produisait la gloire.* »

Cet homme *tout dévoué pour ses amis* avait pourtant fait périr du dernier supplice un vieillard auquel il devait sa fortune, et qui avait apaisé un soulèvement excité contre Castruccio ; mais ce vieillard était parent des conjurés, et lorsque quelqu'un représenta au tyran de Lucques qu'il avait mal agi de faire mourir un de ses vieux amis : « Vous vous trompez, répondit froidement Castruccio, c'est un ennemi nouveau que j'ai fait mourir. »

A ce mot d'une ame perverse, Machiavel en ajoute d'autres, parmi lesquels plusieurs trahissent une ambition effrénée, ou une grossière insolence, et puis il les couronne de cette réflexion : « On pourrait rapporter encore une foule de ses reparties, dans lesquelles on verrait *le même sel et la même sagesse ;* mais je crois que celles que j'ai citées suffisent pour rendre témoignage de *ses grandes qualités.* »

Cet homme, s'il faut en croire Machiavel, « a laissé le plus honorable souvenir ; » il écrit cette vie, parce qu'il a cru « y découvrir une foule d'exemples de courage et de bonheur *dignes d'être offerts à l'admiration,* » et il dédie son ouvrage à deux jeunes Florentins, ses meilleurs amis, parce qu'il ne connaît personne qui, plus qu'eux, « se plaise au récit des *actions grandes et vertueuses.* »

La Vie de Castruccio, dont on parle peu, est contre Machiavel un chef d'accusation non moins décisif que le Prince, et bien plus grave que la Relation du duc de Valentinois, qu'on lui a tant reprochée.

Beaucoup de personnes ignorent peut-être que c'est à Machiavel que nos hommes d'état de 93 ont emprunté la célèbre

maxime : *Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas*. Et ce n'est pas non plus dans *le Prince* qu'elle se trouve, c'est dans l'un des ouvrages les plus irréprochables du secrétaire florentin, dans les *Discours sur Tite-Live*. « Si l'outrage atteint la personne, dit-il, la menace en est plus dangereuse que l'effet, car la menace seule offre de grands périls; l'effet n'en présente aucun. Celui que l'on tue ne songe plus à se venger. » (Liv. III, c. 6.)

Mais ceux qui jugent Machiavel sur sa renommée et non sur ses ouvrages, éprouveront peut-être quelque étonnement à le voir donner les préceptes de la plus saine morale, de la politique la plus humaine. Machiavel précepteur d'humanité, de vertu, de bonne foi! Il faut le faire parler lui-même pour qu'on nous croie. Ecoutons donc ses propres paroles :

« Ce que doit surtout rechercher un prince dans ses sujets et ses soldats, c'est l'obéissance et l'amour. Il obtient l'obéissance, parce qu'il observe lui-même les lois, et que l'on croit à ses vertus. Il doit leur amour à l'affabilité, à l'humanité, à la douceur. » (*Discours sur la première Décade de Tite-Live*, liv. III, ch. XXII.)

« Que les princes soient donc convaincus que leur empire commence à leur échapper à l'instant même où ils commencent à fouler aux pieds les lois... Si, lorsqu'ils ont perdu leur couronne, ils pouvaient devenir assez sages pour connaître combien il est facile de conduire un empire quand on n'écoute que de bonnes résolutions, les regrets de leur perte en seraient plus vifs... car il est bien plus aisé d'être chéri des bons que des méchans, et d'obéir aux lois que de leur commander. » (*Ibid.*, l. III, c. V.)

« Aucun prince ne s'est jamais bien trouvé de s'être fait haïr. »

« Quoique ce soit *une action détestable d'employer la fraude dans la conduite de la vie*, néanmoins, dans la conduite de la guerre, elle devient une chose louable et glorieuse... Je ferai observer seulement que je ne regarde pas comme une ruse glorieuse celle qui nous porte *à rompre la foi donnée* et les traités conclus; car bien qu'elle ait fait quelquefois acquérir des états et une couronne, elle n'a jamais procuré la gloire. » (*Ibid.*, l. III, c. XL.)

Machiavel pousse l'estime de la bonne foi jusqu'à célébrer et traiter de *sublime* la fidélité à tenir des sermens *arrachés par la force*.

Dans un discours dont le but était de déterminer le gouvernement de la république à prendre quelques mesures nécessaires à sa sûreté, Machiavel montre lui-même combien l'habitude de la duplicité en rend l'usage illusoire, et qu'il savait à quoi s'en tenir sur ce qu'il donne ailleurs comme une grande marque de profondeur et d'habileté. « Quant au pape (Alexandre VI) et au duc, son fils (le duc de Valentinois, César Borgia), dit-il, qui ne connait leur caractère, leur ambition et leur conduite, et quel fondement on peut faire sur leur parole ([1]) ? »

Envoyé par la république en mission auprès de Gianpagolo Baglioni, tyran de Pérouse, pour réclamer l'exécution de l'engagement contracté par ce *condottiere* envers Florence, Machiavel s'efforce de lui faire sentir « tous les avantages de la bonne foi, et combien il importe de tenir sa parole. » Il lui représente « que le public l'accusera d'ingratitude et de mauvaise foi, le regardant comme un cheval qui bronche, et qui ne trouve personne qui veuille le monter, pour ne point s'exposer à se casser le cou ;..... que quiconque endosse la cuirasse et veut en tirer de l'honneur, ne peut rien perdre qui ne soit d'un prix aussi précieux que la réputation de bonne foi. » C'étaient là des doctrines officielles, ce n'était pas Machiavel qui parlait, c'était l'envoyé de Florence, à qui les *instructions* de son gouvernement prescrivaient de tâcher d'aiguillonner Baglioni par l'idée du blâme qui punirait son ingratitude et son manque de foi, tandis que les vertus contraires, disent les *instructions*, « sont les deux points capitaux sur lesquels les hommes doivent le plus compter. » Il y avait donc aussi alors un blâme public pour la mauvaise foi, et de la confiance pour la probité !

Dans une des *commissions* dont Machiavel fut chargé près

([1]) Ce discours, resté inédit jusqu'à ces derniers temps, a été imprimé pour la première fois dans la traduction de Machiavel, par feu Periès, 1823-1826, œuvre consciencieuse et fort recommandable d'un littérateur laborieux et savant trop tôt enlevé aux lettres.

de l'armée florentine qui assiégeait Pise, il écrit : «Tarlatino, de son côté, dans toutes les lettres écrites de sa main, et qu'il m'adresse directement, me répète sans cesse qu'il n'a qu'une parole, et qu'il aimerait mieux mourir que d'y manquer. Il est certain que plus les hommes de cette espèce *sont élevés en honneur, plus ils tiennent à leur parole.*»

Enfin, dans ce livre même qui a jeté sur Machiavel une réprobation si universelle et si obstinée, dans le livre du Prince, nous le voyons, en même temps qu'il donne des préceptes de cruauté, déclarer que *cruauté est un mal;* que ceux qui suivent ces préceptes *n'acquièrent point de gloire et ne peuvent être comptés au nombre des grands hommes.* Dans le chapitre même où Machiavel justifie les cruautés de Borgia, il fait aux princes un devoir *de suivre les conseils de la prudence tempérés par ceux de l'humanité.* Il reconnait qu'*il est louable d'être fidèle à sa parole*, qu'*il est bon pour un prince d'être réellement fidèle, humain, clément, religieux, sincère.* Enfin, il répète sans cesse : *Il est absolument nécessaire que le peuple soit content du prince... Il est d'une absolue nécessité que le prince possède l'affection de son peuple..... La meilleure forteresse est l'affection du peuple.*

Et c'est cet homme que, depuis trois siècles, toutes les générations et tous les pays chargent continuellement d'anathèmes, qu'on accable de malédictions comme le précepteur du parjure et de la tyrannie, comme le docteur le plus effronté de corruption et d'immoralité; l'homme dont on a mis les ouvrages à l'index, et dont on a jeté l'ame au feu de l'enfer [1].

Nous tâcherons, dans un prochain article, de jeter quelque lumière dans cette obscurité, et nous ferons connaître avec détail le livre de M. Artaud.

Cette étrange contradiction n'a jamais été éclaircie. Là est l'énigme dont il faudrait chercher le mot, le problème qu'il faudrait résoudre, pour comprendre cet homme inexplicable, ou, du moins, non encore expliqué.

M. Avenel.

[1] Spizelius, dans son livre sur l'*Athéisme;* Binet, dans son *Salut d'Origène,* l'ont très-sérieusement damné.

ROG.

I.

Rien n'était gracieux, rose et sain comme Lucy : petite bouche, petits yeux d'émail bleu clair, petit nez au vent, rondes petites joues, blonde chevelure bouclée ; un de ces enfans moitié fruit, moitié chair, que, selon l'heureuse expression créée pour eux, il faut manger de caresses. Lawrence, ce Raphaël des enfans, en a peint avec un rare bonheur. L'Angleterre seule les produit comme pour se consoler de n'avoir pas de pêches. C'est aussi le pays où l'on vole le plus d'enfans. Lucy avait quatre ans. Elle adorait les poupées de Java. Ce sont des poupées noires inconnues en France où l'on ne connaît rien. Mais Lucy préférait les gâteaux d'amande aux poupées, et Rog aux poupées noires et aux amandes.

Rog était un chien loup : je ne sais de quelle espèce, de la plus laide, je présume ; un croisement de loup et de renard ; jeune, mais promettant peu sous son poil sale et ses oreilles informes, auxquelles il imprimait déjà un mauvais pli : quand il élevait la droite, la gauche s'abaissait ; signe phrénologique des chiens voleurs.

Cependant, malgré son poil gris, rude et sale, ses pattes mal attachées, sa queue avalée et en pinceau, ou plutôt tordue en croc de boucher, malgré ses yeux ternes, cachés sous un taillis de crin, malgré une espèce de barbiche, dont un artiste n'eût pas voulu, Rog plaisait comme plaît tout ce qui est jeune, comme les petits lézards et les petits serpens.

C'étaient des cris de joie de l'enfant mêlés à de petits aboiemens de Rog lorsqu'ils se prenaient corps à corps sur le sofa, Lucy enfonçant ses doigts roses et sans ongles dans le ventre rose de Rog; Rog enroulant la cuisse nue de l'enfant de ses pattes sans griffes; essayant ses dents sans morsures dans l'épaule de lait de Lucy. Puis ils glissaient ainsi comme une pelotte de coton et de crin du sofa au tapis, du tapis à l'alcôve sous laquelle ils s'engouffraient pour reparaître en boule, enveloppés de circonvolution en circonvolution de châles, de peaux de tigre, et du tapis. Et quand ils étaient fatigués de leur jeu, ils s'endormaient sous ce rouleau agité par leur chaude et bruyante respiration. On les retirait endormis de là-dessous.

Mistress Philipps était une bonne mère, quoique riche. Excellente mère! se levant la nuit pour voir si sa fille était bien couverte, si la fièvre ne faisait pas remuer ses petites lèvres, si la lumière de la lampe ne tombait pas trop sur ses yeux. Au fond, ces craintes n'étaient que d'ingénieux prétextes pour baiser le souffle de Lucy et emporter toute chaude dans les siennes l'empreinte de deux petites mains. Sarah, la gouvernante, ne laissait rien à faire à sa sollicitude maternelle. Ces deux femmes étaient obligées de s'épier mutuellement dans leur envie de se lever la nuit pour courir au berceau de Lucy. Le docteur avait défendu à l'une et à l'autre ces échappées: à la mère, qu'une maladie, venue à la suite de son accouchement, avait affectée d'un refroidissement à la jambe gauche; à la gouvernante, menacée d'un rhumatisme aigu. Sous le coup de cette surveillance réciproque, si, dans leurs précautions mal prises, elles se rencontraient face à face la nuit au bord du berceau, elles se disaient avec une sorte de colère: — Que venez-vous faire là, madame? Votre refroidissement! Vous savez bien? — Et vous, Sarah, pourquoi êtes-vous ici? Avez-vous oublié votre rhumatisme? — J'ai entendu l'enfant qui pleurait, madame. — C'est faux, Sarah! je suis éveillée depuis deux heures, Lucy n'a pas remué. — Alors, madame, pourquoi vous trouvé-je ici? Et leur reproche s'éteignait dans une commune contemplation de leur enfant, rayonnant de sueur comme un Messie; car les enfans vont au ciel — quand ils

dorment; s'ils ne nous l'ont jamais dit, c'est qu'ils l'ont oublié.

Vous connaissez Sarah mieux que je ne la dépeindrais. Elle a quarante-quatre ans, il y en a vingt qu'elle vous sert. C'est elle qui vous a promené sur son bras dans la grande allée des Tuileries, et qui sentait son cœur battre, quand, derrière elle, de belles dames disaient : — Mon Dieu, le bel enfant! —Nourrice, à qui est cet enfant? Comment appelez-vous cet enfant? Nous avons tous été si beaux! Un jour vous avez brisé une pendule; où vous êtes-vous réfugié? — Vous connaissez Sarah. — Une fois, déjà grand garçon, vous avez pleuré pour je ne sais quel amour, aujourd'hui déjà bien vieux dans votre cœur. — Qui vous a consolé? Vous avez eu des prix au collége; rappelez-vous celle qui, en descendant la rue Saint-Jacques, montrait avec fierté la serviette blanche d'où débordaient des feuilles de couronnes et des angles de livres. — Au retour de votre voyage, après avoir embrassé tout le monde, qui avez-vous aperçu, auprès de la porte, prêt à vous dire : Me voilà aussi! je ne suis pas morte? — N'est-ce pas Sarah?

L'intérieur de mistress Philipps respirait cette belle indépendance de fortune de la bourgeoisie anglaise et de toutes les bourgeoisies européennes, filles de la liberté et du commerce. Rien de trop. Véritable milieu entre la noblesse et le peuple. Peu d'éclat, beaucoup d'ordre. Point de meubles fastueux; mais de l'argenterie et du linge à profusion. Vertu du protestantisme, de la propreté partout, une politesse exquise dans les domestiques; des lits faits à neuf heures, des chats angoras endormis au fond des fauteuils; un perroquet, respectable par son grand âge, sommeillant, depuis la découverte de l'Amérique, sur une seule patte; contre le mur, des tableaux dont les sujets sont tirés de l'*Ancien Testament*; les personnages portent perruque parlementaire et boucles à la chaussure; enfin, des mœurs à voix basse, et, réunis sous un même toit, le silence d'un temple méthodiste et la belle tenue d'un comptoir hollandais.

Mistress Philipps ne recevait chez elle, depuis le départ de son mari, que son vieux docteur, personnage gros, replet, ne laissant qu'une place sur un canapé de trois places

lorsqu'il occupait le coin, n'en laissant point quand il s'asseyait au milieu. Il s'appelait Young, sans avoir pour cela le moindre rapport avec son mélancolique homonyme. Il avait été le médecin de mistress Philipps lorsqu'elle était demoiselle, et celui de sa mère autrefois; ce qui lui donnait une autorité d'aïeul dans la maison. Confident des infirmités du corps, il était arrivé, sans indiscrétion, par le seul ascendant de sa position, à la connaissance des ennuis de l'ame. Ami de la mère de mistress Philipps, c'est lui qui avait fait marier celle-ci, avait conseillé un sage emploi à sa fortune; et c'est lui encore qui, maintenant, la consolait de l'inconduite et de l'abandon de son mari. Sa participation à une union malheureuse lui imposait le devoir d'en adoucir les suites pénibles, tâche qu'il remplissait avec le dévouement d'un père condamné à réparer l'erreur dont il a chargé l'avenir de son enfant. Et quand les forces de sa protégée cédaient au poids des chagrins, quand l'irritation du moral passait dans le sang, et se changeait en une langueur fiévreuse, le docteur Young était encore là pour combattre la maladie avec l'arme de la science, comme il avait combattu la tristesse par la consolation. C'était presque toujours en lui montrant Lucy, charmante enfant qui promettait d'être si féconde en grâces et en beauté, qu'il parvenait à faire éclore un long sourire d'espoir sur les lèvres pâlies de minstress Philipps. Il sauvait chaque jour la femme par la mère, comme parfois on guérit un membre en soignant l'autre.

Inconcevable faculté de sa noble profession, le docteur Young exerçait également cette touchante paternité de la science dans vingt maisons différentes, sans être épuisé de paroles affectueuses et bonnes. A-t-on bien senti (je crois que non, et j'en ai peur pour l'ingratitude des hommes) le sacrifice de cet homme, qui, lorsque vous songez, vous, à votre fortune, à vos plaisirs, songe, lui, à votre vie, que vous lui rapportez souvent en lambeaux des combats du monde et des passions; — il y a de la joie pour vous; — il n'y en a pas pour lui. — Une opération a précédé son repas; une opération attend son réveil : il ne faut pas que sa main tremble. — Sa boisson enivrante, c'est de l'eau. Vous riez! — il

pense ; — dansez au son des instrumens et à la clarté des bougies : — lui, reçoit dans ses bras la jeune épouse dont les douleurs d'enfantement provoquées par le bal labourent les reins ; et il passera huit heures de la nuit debout à lui dire : Patience ! madame : vous allez vous relever mère. Cela fait, il sort. Mais un homme, un falot à la main, l'attend au seuil de la porte. Il faut qu'il le suive. Où va-t-il? L'apoplexie a frappé un vieillard. Le voilà auprès du vieillard. Il vient de donner la vie, il va sauver de la mort. Il ranime le vieillard au milieu d'une famille tombée à ses pieds pour lui avoir rendu un père. Son existence, c'est cela : un combat à outrance avec la destruction ; c'est de voir l'humanité toujours souffrante, toujours en péril, pâle et agonisante. Et quand l'enfant est sauvé, quand le vieillard, grâce à lui, revoit le ciel, quand la jeune fille doit à sa science les roses qui ont refleuri sur son front, on jette 3 francs par visite à cet ange de la résurrection qui ramasse et se tait. Vous avez compté ses visites? — Avez-vous compté ses cheveux blancs et ses rides? 3 francs! — Il est vrai que l'extrême-onction n'en coûte que 12. J'ai dit qu'il n'avait pas de joies, j'ai calomnié son ame. Il en a une que vous n'éprouverez jamais ; cette joie est celle de vous prendre bien bas dans votre lit, de relever vos os amollis par le mal, d'étendre sur ces os une première couche de vie, de mettre d'abord le blanc de la convalescence sur le jaune de la maladie, puis de colorer vos lèvres de la fraicheur de la santé revenue ; de vous faire faire un pas dans l'appartement appuyé sur son épaule, ensuite deux, puis de vous laisser seul, confiant dans vos forces ; et sa plus pure joie, sa dernière, c'est, et vous ne vous en doutez pas, c'est de vous voir sain, emporté, fougueux, traverser, en courant à cheval, une allée du bois de Boulogne, tandis que lui, méditatif, mais deux rayons savans dans les yeux, vous suit à pied et du regard dans la contre-allée. Il vous aime comme une expérience réussie et comme un fils qui lui est né.

Quand les longues soirées d'hiver étaient revenues, le cercle de la cheminée n'était pas agrandi. Une table à thé, placée entre le docteur Young et mistress Philipps ; remplis-

sait l'intervalle de deux fauteuils ; Sarah, aussi, était assise dans un fauteuil, mais en dehors du cercle, pour être mieux à portée de faire le service, d'apporter le lait ou le rhum au docteur ; Rog et Lucy jouaient devant le garde-feu.

— Docteur, dit un soir mistress Philipps, en se versant du thé, je voudrais assurer le sort de Lucy.

— Mais, madame, le sort de Lucy est tout assuré ; elle héritera de vos biens après votre mort, Dieu veuille l'éloigner le plus possible !

— Sans doute ; mais vous n'ignorez pas que je ne suis point mariée sous la communauté ; ma dot m'appartient en propre.

— Voudriez-vous en disposer ? A quoi bon ? puisque, sans recourir à ces ressources forcées, il vous est facile de puiser à vos revenus ?

— C'est vrai ; mais aussi n'est-ce point l'heure présente qui me préoccupe.

— Et quoi donc ?

— On peut mourir ; cela se voit tous les jours. Sarah fit, de l'épaule, un mouvement d'impatience.

— Voilà encore, repartit le docteur, vos idées sinistres revenues avec le brouillard, je m'y attendais. Voyons, où souffrez-vous ?

Sarah posa un doigt isolé sur son front, sans être vue de sa maitresse.

— Je ne souffre pas, répliqua, avec un sourire qui exprimait le contraire, mistress Philipps ; mais il y a si loin d'ici à la majorité de Lucy ! onze ans encore.

— Eh bien ! qu'est-ce que onze ans ? vous vivrez et je serai mort ; c'est tout.

— C'est bien moi qui serai morte, repartit Sarah du ton avec lequel elle aurait demandé une chose due.

— Excellent monsieur Young, votre objection est plus affligeante encore que ma crainte. Votre mort ou la mienne, ne serait-ce pas une même calamité pour Lucy, à qui il ne resterait plus que son père ? et son père !..

— Eh bien ! madame, je ne mourrai pas, foi de docteur Young ; mais brisons là-dessus.

— Encore un mot, docteur ; vous qui êtes partisan de la médecine préventive, pourquoi seriez-vous l'ennemi de la

prudence, qui est aussi une médecine morale préventive ? — Sarah, ne m'interrompez pas ; je ne vous ai pas demandé du thé.

Sarah se replia vers le dos de son fauteuil, indiquant, par un plissement de front, au docteur Young, qu'elle ne savait plus aucun moyen d'empêcher sa maitresse de parler, celui-là n'ayant pas réussi.

— Faites-moi la grâce de m'écouter. Ma dot, dont je parlais tout à l'heure, est considérable ; elle appartiendra à Lucy. Si je meurs avant sa majorité, son père en aura la jouissance jusqu'à cette époque d'émancipation ; la loi lui défère ce droit. Imaginez comment il exercera ce droit ; j'en frémis. Ce sont six ans, dix ans peut-être, de privations, de malheur, de misère pour Lucy. Pauvre Lucy ! ajouta-t-elle, en passant mélancoliquement la main sous la chevelure ondoyante de sa fille.

Mistress Philipps affecta de boire une longue tasse de thé.

— Allons, Lucy, interrompit le docteur, n'irritez pas toujours ce chien ; il vous mordra, à la fin.

Lucy n'agaçait pas le chien ; mais le docteur avait besoin de donner le change à l'expression de ses traits.

Sarah ne remarqua pas qu'elle sucrait, pour la troisième fois, la tasse du docteur.

— Dans cet état de choses, docteur, il faudrait vendre les propriétés dont se compose ma dot et en confier la valeur numéraire à la probité d'un ami qui, moi étant morte, la restituerait sous main à ma fille, ou la ferait fructifier jusqu'à sa majorité. Par-là nous écarterions la fatale tutelle de son père, et Lucy, ma bonne Lucy, serait sauvée. Cet ami est-il bien difficile à trouver ? ajouta-t-elle, en prenant sa fille, et en la déposant dans les bras du docteur.

— Mais cela est-il si pressant, mistress Philipps ? votre imagination trop vive vous abuse, croyez-moi. Votre santé est meilleure que votre opinion sur elle.

— Soit ; que perdrons-nous à ces précautions ? J'en dormirai mieux, et je dors si peu, docteur.

L'argument de la santé fut concluant.

— J'achète donc vos propriétés, ma foi ! Je n'en aurai jamais autant possédé de ma vie.

— Prenez note au crayon, monsieur Young.

Trois fermes dans le Westmoreland, mes pâturages du Lincolnshire, une mine dans le Cornouailles, mes métairies dans le Midlesex. Burns, mon notaire, vous soumettra le cahier des charges. Je vous attendrai demain à dîner, monsieur Young.

Sous l'affectation d'indifférence avec laquelle mistress Philipps disposait de ses biens, le docteur n'apercevait que trop le dépérissement rapide de cette bonne et attentive mère. Il n'osait plus tant la blâmer sur ses funestes prévisions, quand il voyait cette jeune femme, de vingt-huit ans à peine, s'éteindre, pâlir de jour en jour, et ses dents prendre l'éclat extraordinaire que n'avaient plus ses yeux. Habitué par l'observation, aux signes d'une décadence prochaine, il gémissait de voir la sensibilité nerveuse de mistress Philipps se développer d'une manière effrayante. Au moindre bruit elle s'éveillait en sursaut, l'odeur la plus douce la faisait tomber en défaillance, et ses larmes coulaient, malgré elle, en sillons silencieux le long de ses joues, dès que les sons de la musique arrivaient à ses oreilles. Son nez, mince et transparent, ses doigts, clairs et effilés, pâles comme la cire, se contractaient si un nuage, chargé d'électricité, voilait le jour. Ces organisations ont la vie des fleurs ; elles suivent, de leur corolle odorante, la marche du soleil ; elles meurent au crépuscule.

Lucy s'était endormie dans les bras du docteur, qui, après l'avoir portée dans son berceau, prit cordialement la main de sa mère, et dit : — Couchez-vous aussi, mistress Philipps; vous êtes agitée, très-agitée ; vous avez la peau brûlante. — Sarah, préparez un lait de poule à madame. Dieu vous donne une bonne nuit. — Le docteur se retira.

Mistress Philipps retomba au fond de son fauteuil, devant les derniers éclats du feu de la soirée.

Le malheur domestique de mistress Philipps avait son origine banale dans un mariage d'orgueil, imposé par la stupide ambition de son père, riche marchand de fer de la Cité. Un pair d'Angleterre ruiné avait offert de troquer ses parchemins et son fils contre la belle, l'intéressante et la fraiche Anne Wilkins. Imaginant qu'un titre était le plus beau chif-

fre pour clore une fortune que le commerce ne pouvait plus agrandir, le marchand de fer Wilkins crut devoir spéculer sur sa fille, et la maria au comptant. La boutique rit autant que le salon de cette union mal assortie. Elle fut en effet malheureuse. Mistress Philipps, devenue grande dame, cessa par convenance de fréquenter ses amies, filles de marchands, et les grandes dames, par convenance aussi, ne voulurent pas accueillir parmi elles l'héritière de celui qui avait fourni à leurs châteaux des espagnolettes et des serrures. Il en résulta, autour de la triste Anne Wilkins, une solitude où ne vint pas même la consoler son mari, jour et nuit occupé à introduire dans le monde les écus roturiers du marchand de fer, son beau-père. Lord Philipps joua à la bourse, industrie de ceux qui n'en ont pas. Il gagna; il perdit; mais, comme les événemens politiques, régulateurs de la hausse du crédit de l'état, n'amenaient pas toujours les chances désirées, le noble lord se fatigua d'en suivre les caprices, et, dans son audace, il falsifia les nouvelles publiques, en mit de controuvées en circulation, ce qui lui réussit la première fois, et lui valut, la seconde, l'exportation. Quoique éloignée d'avoir de l'attachement pour son mari, mistress Philipps ne fut pas moins affligée de la condamnation dont il avait été frappé. Une partie de ce déshonneur rejaillirait peut-être sur sa maison, sur sa fille Lucy, née à cette triste époque de sa vie; sa douleur ne fut pas même adoucie par la pensée que lord Philipps lui reviendrait de l'exil corrigé par l'infortune. Ses lettres, écrites de Sidney dans la Nouvelle-Galles, étaient de perpétuelles demandes d'argent, formulées en menaces et en vœux infâmes de voir mourir bientôt sa femme, pour avoir la gestion de ses biens jusqu'à la majorité de sa fille Lucy.

Comprend-on maintenant pourquoi mistress Philipps, qui eût rougi de prendre le titre de lady, tenait tant à mettre sa dot à couvert de la rapacité de son mari, en l'assurant à sa fille, par le moyen détourné qu'elle avait proposé au docteur?

De lassitude elle s'endormit, les mains jointes sur son cœur, où était sa souffrance.

Rog sommeillait à ses pieds, le museau et les pattes dans les cendres chaudes.

Les dernières lueurs rougeâtres des charbons éclairaient son collier de cuivre, autour duquel se dessinaient, en noir, trois colombes, armes des Philipps, et ces mots : J'appartiens à la bonne petite comtesse Lucy.

II.

C'était à huit jours de là vers l'après-midi.

La porte de la maison de mistress Philipps était grande ouverte, les croisées aussi. C'était sans exemple dans cette habitation d'ordre et de recueillement.

Egarée, mistress Philipps interrogeait Sarah, tout aussi surprise, précipitant l'une et l'autre les paroles et les gestes.

Elles étaient debout sur le seuil de la rue.

— Avez-vous bien vu partout? Ne m'effrayez pas, Sarah, avec cet air.

— Partout, madame, je vous le jure.

— Au jardin? dites.

— Au jardin, dans la cour, derrière les portes, dans les armoires.

— Vous savez que Lucy se cachait parfois derrière le paravant. Elle est peut-être derrière le paravent.

— Je l'ai renversé, madame.

— Dans la ruelle? Allez voir dans la ruelle.

— J'ai poussé le lit au milieu de l'appartement.

Mistress Philipps frappa du pied.

— Vous voulez donc qu'elle soit perdue? Êtes-vous montée au grenier?

— L'enfant n'y allait jamais, madame.

— Allez-y! — C'est qu'elle est au grenier.

Sarah cria de la lucarne du grenier :

— Rien, madame.

— Sur les toits, Sarah. — Il faut qu'elle y soit.

— Rien encore, madame.

— Descendez; vous... vous ne savez rien trouver.

Au bruit de ce dialogue entre Sarah et sa maitresse, les voisins s'émeuvent, se mettent à la fenêtre; les autres fenêtres s'ouvrent, les autres étages suivent l'exemple : la rue est sur pied.

— Betty! Betty !

— Plait-il, Sarah, qu'y a-t-il? Avez-vous le feu au logis?

— Auriez-vous chez vous notre chère Lucy ?

— Non. L'auriez-vous perdue ?

— Perdue depuis deux heures.

— Affreux ! Je vais demander à Jenny, qui l'aimait tant. Jenny, c'est la maison voisine.

Jenny n'a rien vu, mais elle s'adresse à Anne, la maison en face; Anne à Margaret, la maison du coin; Margaret à la blanchisseuse; la blanchisseuse à la couturière; d'une maison à l'autre, l'alarme court. Chacun dit *non* d'un ton diversement lamentable.

Ce *non* tombe d'étage en étage sur le cœur de la pauvre mère, avide d'une réponse et tremblante sur le pas de la porte. Certitude horrible : l'enfant n'est déjà plus dans le quartier.

— Sarah, mais donnez-moi donc un conseil. Quand vous me regarderez ! Vous êtes là consternée : voyez, moi, je ne perds pas courage.

Elle était livide.

— Mais à présent que j'y pense, vous ne pensez à rien, vous ; vous êtes là comme une morte. Elle est chez sa tante, avec sa petite amie, ou chez la vieille Mme Bot, qui lui donne des gâteaux... à coup sûr ! Allez-y donc.

Mistress Philipps y était déjà elle-même, elle en était revenue.

— Elle n'est nulle part d'où je viens, Sarah, dit mistress Philipps profondément atterrée ; et Mme Bot est morte.

— Morte ! la bonne et digne femme !

— Qu'est-ce que cela nous fait, Sarah ? Mais où peut être Lucy ?

— Si je le savais, madame.

— Il faut la trouver pourtant, entendez-vous ?

— Sans doute, madame.

— Du sang-froid, Sarah, ou nous allons devenir folles. Calculons. Lucy a tourné Euston *square*, n'est-ce pas ? Elle se sera trouvée alors dans Seymour *street*... Que disais-je, Sarah ?

— Que la petite se sera trouvée dans Seymour street.

— De là elle sera allée à Drummond Crescent et à Clascent et à Clarendon square. A gauche de Clarendon square il y a..... Je n'ai plus ma tête : aidez-moi donc, Sarah.. Ah ! il y a Union street, à droite Chalton street. Ces deux rues vont... Elle vont, mon Dieu ! je ne sais où, partout. Mais c'est Londres : quarante mille maisons! douze cent mille ames ! Par où est-elle passée, quel chemin prendre ? Votre silence me fait mourir, Sarah.

— Mistress Philipps ! cria une voix partie de l'étage supérieur de la maison voisine, courez chez le *street* Keeper ; il mettra ses hommes en campagne sur les traces de votre enfant.

— Oh ! merci, brave homme, merci ! j'y cours. N'y avoir pas pensé !

— Mais c'est du temps perdu, que ton conseil, interrompit de plus loin une autre voix. Il sera bientôt nuit, et le constable et ses hommes ne sont pas des chats ; jamais ils ne trouveront cette pauvre petite amour endormie peut-être au coin d'une borne sur des ordures.

— Oh! s'écria mistress Philipps, ma fille !

— Pourquoi les constables? poursuivit l'interlocuteur, plutôt les *watchmen*. Ils ont des crocs et des lanternes, à la bonne heure. C'est leur métier de ramasser. Allez donc, madame, au bureau des watchmen.

— Grâce, mon brave homme ! je m'y rends ; vous me le conseillez.

— Faites mieux, intervint d'une maison encore plus éloignée un autre donneur d'avis ; les watchmen, c'est bien ; mais les watchmen n'entrent en fonction qu'à onze heures dans cette saison. D'ici là l'enfant a le temps de se noyer dix fois dans la Tamise.

— Noyer! Mistress Philipps s'appuya contre le mur. Comme ils parlent de mon enfant !

— Auparavant présentez-vous au bureau du journal du soir, et par une insertion qui vous coûtera 10 shillings, réclamez votre fille. Les journaux vont partout.

Mistriss Philipps était déjà au bout de la rue pour se rendre au bureau du journal.

Une interpellation sortie du caveau d'un marchand de bière la rappela de nouveau.

— Tôt ou tard votre fille, mistress Philipps, vous sera rendue par les watchmen ou les agens du constable, je n'en doute pas, si elle est dans Londres; espoir vain si elle n'y est plus. A votre place, j'irais d'abord au plus périlleux. Les ramoneurs volent de petites filles qu'ils habillent en garçon pour en faire des apprentis — vous savez l'histoire de lord Melbourn — quand les bohèmes ne s'en emparent pas, les païens qu'ils sont, pour les habiller en danseuses de cordes.

— Dites-moi donc alors où il faut que j'aille, s'écria mistress Philipps, désespérée du choix qu'il fallait faire entre tous ces avis.

— Quand ce ne sont pas, reprit un marin qui passait, des Irlandais comme toi, marchand de bière à chevaux, qui les volent et les emportent en Irlande pour en faire de petites mendiantes catholiques.

Le marchand de bière avait trahi sa nationalité abhorrée, par son accent; il répondit à l'apostrophe avinée du matelot :

— Quand ce ne sont pas des requins comme toi, poisson gâté, qui les volent et les embarquent avec eux pour Botany-Bay, où l'on en fait Dieu sait quoi.

— Tais-toi, houblon!

— Tais-toi, culotte goudronnée!

Décidément la dispute était dégénérée en querelle de nationalité et de religion. Chacun y prit part. Irlandais et Anglais se montrèrent les poings par la croisée. On ne pensait plus à l'enfant.

Et mistress Philipps avait les pieds sur du feu; elle trépignait, dévorait la distance d'un bout de la rue à l'autre. Elle attendait, elle suppliait que de cet orage formé sur sa tête il en tombât une décision.

Après une demi-heure de lutte entre les Irlandais et les Anglais du quartier, quand toutes les têtes dont les croisées s'étaient montrées garnies se furent retirées, comme si le principal objet qui avait appelé leur attention eût été uniquement la dispute entre le matelot et le marchand de bière, celui-ci reprit :

— M'est avis donc que madame aille au bureau de sur-

veillance des étrangers et des vagabonds, et à l'amirauté, afin que l'enfant ne sorte pas de la ville par les barrières ou par le fleuve, s'il n'est pas trop tard. Bonne chance, mistress Philipps.

— Sarah, ma bonne Sarah, s'écria dans un jet d'exaspération la mère désolée, nous avons oublié le docteur Young, ne remuez pas de place, par l'ame de votre mère!

— Fût-ce pour l'éternité, madame.

— Restez ici pour la recevoir si on la ramène. Donnez, ouvrez mon secrétaire, donnez, Sarah, voilà la clef; donnez 10,000 livres à la personne qui l'accompagnera : plus, si elle veut plus : tout, si elle veut tout.

Et mistress Philipps, comme pour réparer le temps qu'elle a perdu, s'élance dans New-Road, gagne Tavistock square, longe Russel square, et avec la précipitation d'une femme qui a le feu à sa robe, entre dans Oxford street.

Oxford street, un enfer pour le bruit et la foule. Notre rue Saint-Honoré est, par comparaison, le sé our des bienheureux auprès d'Oxford street: c'est le détroit par où tous les courans de la ville passent pour aller dans d'autres mers, la pente d'une cataracte. Large et bien fournie en trottoirs, elle est à la fois grande route, rue, promenade, bazar; la diligence, la chaise de poste, le tilbury, la charrette, s'y engrainent et forment un clavier de tumulte qui part du tonnerre et finit au tremblement. Les oreilles de l'étranger saignent. Le soir, cette ligne, faite d'une couche de boue et d'une couche de boutiques, s'enflamme; et quand, à un signal donné, le gaz part en langue de feu de tous les becs, comme l'amorce de la culasse d'un mortier, et que le bruit renait plus formidable, on dirait un coup de canon éternel, une minière qui s'embrase.

Voilà mistress Philipps dans Oxford street; elle n'entend rien, ou plutôt (son exaltation est si grande) n'entend que la petite voix de Lucy, criant maman sous les pieds des chevaux. Elle regarde sous chaque roue; puis, s'approchant des groupes d'enfans, qu'elle épouvante par son indiscrétion, elle soulève leurs chapeaux pour examiner leurs traits: enfans des autres, elle passe; elle les maudit presque. Montée sur une borne, pour apercevoir de plus loin, elle cher-

che sur cette écume de chevaux et d'hommes, un chapeau rose, un tablier vert, une robe blanche. Qu'a-t-elle distingué ? Elle court, évite deux moyeux de cabriolet, entre lesquels ne passerait pas sa fille; mais les mères qui cherchent leur fille n'ont pas d'épaisseur. Qu'a-t-elle distingué? un chapeau rose; c'est bien cela, ce n'est que cela; ce n'est pas même un enfant. Porté par une modiste, ce chapeau a causé l'illusion de mistress Philipps. Ce n'est pas la fatigue qui tue; c'est le découragement : elle fléchit.

Son enfant est bien plutôt cette tête blonde qui flotte là-bas ; mais Lucy avait un chapeau rose : elle l'aura perdu, on le lui aura volé; qu'importe? c'est Lucy ; elle le veut.

Mistress Philipps n'a plus de forces pour marcher : elle court.

Voilà que l'enfant court aussi.

— Oh ! c'est Lucy, elle me cherche; si j'allais encore la perdre. — Lucy ! Lucy ! — Elle ne m'entend pas! Mon Dieu, faites taire ces voitures. Lucy! — Faites-la tomber dût-elle se briser un bras. Mon Dieu, non, je ne l'atteindrai pas ! — Que je meure, mon Dieu, et que j'arrive !

La poitrine de la pauvre mère est brisée; son haleine ne sort plus qu'avec un déchirement douloureux; elle souffre horriblement au côté.

L'enfant s'arrête.

— Que voulez-vous de Lucy, madame, et comment savez-vous son nom ?

Cette enfant d'un autre s'appelait Lucy, nom banal en Angleterre.

Mistress Philipps se demanda, dans cet instant d'horrible déception, ce qu'elle avait fait à Dieu pour être ainsi jouée.

Ce coup l'avait abattue. Epuisée, elle tombe sur le banc de pierre d'une place. Avec l'étonnement d'une somnambule qui a long-temps marché et qui s'éveille, elle se trouva à Saint-Pancras-Fields, terrain vague, triste, sans arbres, où ne croissent qu'un cimetière et qu'une église. De petites filles, uniformément vêtues de blanc, étaient réunies et ne jouaient pas; une pensée sérieuse les occupait.

— Qu'attendez-vous là ? demanda mistress Philipps à l'une d'elles.

— Seriez-vous, madame, la mère de la petite fille noyée dont nous attendons le corps pour l'accompagner au cimetière, toute la pension réunie ?

Mistress Philipps chancela, et cria d'une voix qui épouvanta l'enfant.

— Noyée ! et depuis quand ?

— Depuis hier, madame ; vous le savez bien, puisque vous êtes sa mère.

— Oh ! non, ma fille était encore vivante ce matin. Il y a donc des mères plus malheureuses que moi ! pensa-t-elle.

— Est-ce que votre fille est morte ce matin, madame ?

— Elle n'est pas morte, elle a été perdue dans Londres, et je la cherche.

— Ne pleurez pas ainsi, madame ; j'ai été perdue à l'âge de quatre ans, moi aussi, par ma bonne, et l'on me ramena chez moi.

— On te ramena, et vivante ?

L'enfant se mit à rire.

— Oui, on me ramena ; car on m'avait appris à dire : *Je m'appelle Sophia Vernon, je suis logée Keppel street*, n° 20.

— Imprudente mère ! que ne lui ai-je appris cela !

— Votre fille en dira autant, et, comme moi, elle vous sera rendue.

Mistress Philipps s'éloigna en pleurant.

La jeune écolière la rappela. — Madame, quand vous aurez retrouvé votre fille, mettez-la en pension chez nous ; nous l'aimerons bien, cette chère camarade.

Le désespoir a ses degrés ; il ne nous tue pas d'un coup. Sans cela serait-il un mal ? Il nous laisse, nous reprend, varie ses formes ; il nous raille, il ment ; son nom même est un implacable mensonge. On espère beaucoup dans le plus violent désespoir.

La crise des larmes était venue pour mistress Philipps. La naïve insouciance de cette enfant avait remué son cœur. Soulevé par la Tamise, dont elle n'était pas loin, un vent frais avait détendu ses nerfs, amolli ses paupières ; c'était un baume divin pour elle de pleurer tout haut en mar-

chant, de ne plus apercevoir qu'à travers une pluie de larmes ces lignes de cristaux et de gaz. Il était nuit; tant mieux : on ne la verrait plus. Elle était si fatiguée d'importuner les autres de l'aspect de son affliction. Le désespoir a sa pudeur. On l'entendrait; c'est tout; on la prendrait pour une mendiante affamée. Que n'était-elle une mendiante affamée, tenant son enfant par la main !

— Jusqu'à présent, pensa-t-elle, j'ai cherché ma fille; mais je ne l'ai pas demandée. Essayons : c'est bien plus simple.

— Monsieur, s'informa-t-elle d'un homme dont le pas rapide témoignait une longue course parcourue, auriez-vous entendu dire qu'on eût trouvé une petite fille de quatre ans, charmante, ayant un chapeau rose, un tablier vert, une robe blanche ? Je suis sa mère : une réponse, s'il vous plaît; vous me rendrez service.

— Madame, répondit le passant, auriez-vous entendu dire qu'on eût trouvé 3000 souverains que je viens de perdre dans une maison de jeu? Ils sont neufs, frappés au coin du roi Guillaume. J'en étais le possesseur : une réponse, s'il vous plaît; vous me rendrez service.

La pauvre mère avait cru s'adresser à un homme : c'était un joueur.

Cent pas plus loin, ce fut son tour d'être abordée.

— Vous pleurez, madame ?

— Et ne le voyez-vous pas, monsieur ?

— Quelque grand malheur vous a-t-il frappée ?

— J'ai perdu ma fille ; en connaissez-vous de plus grand?

— J'en sais un plus grand, celui d'avoir recours à ce prétexte, et de n'en tirer aucun parti pour sa soirée. Cependant, quoique vous soyez la dixième femme que j'aie rencontrée depuis une heure, à qui pareil malheur est arrivé, je ne vous refuserai pas mes affectueuses consolations. Voulez vous que nous commençions par le souper ?

Mistress Philipps ne put pas rougir : elle n'avait plus de sang au visage ; elle ne put pas pleurer pour un tel affront : elle pleurait déjà avant de le recevoir. Elle salua le noble vieillard.

Arrivée sur une petite place entre le bord de la Tamise et les rues qui y aboutissent, elle entendit le son d'une cloche.

Il y avait déjà comme du rêve dans sa tête. Ensuite elle vit un enfant portant un flambeau dont la lueur jaune éclairait le visage maigre d'un homme très-grand, rendu plus grand par un tricorne démesuré, par une longue redingote bleue, boutonnée de haut en bas, sur laquelle rabattait un collet de drap rouge ; par des bas blancs chinés de bleu et d'interminables souliers à boucles. Moitié homard, moitié bedeau, cet homme était flanqué d'un second enfant, qui faisait sonner la cloche dont le bruit avait attiré l'attention de mistress Philipps.

Au milieu de la place, l'homme maigre s'arrêta; le premier enfant éleva le flambeau; le second agita rudement la cloche.

A cet appel, toutes les rues vomirent sur la place des pêcheurs, des matelots, des écaillères, des mousses, des nuées d'enfans, qui hurlaient : Voici le *bell-man* ! le *bell-man*! écoutons le vieux *bell-man* !

Bell-man signifie homme à la cloche: sa fonction, il va la dire.

Deux cents têtes d'hommes par la forme et de harengs par l'odeur encadraient la tête osseuse du bell-man.

— Silence! au nom du roi.

Mistress Philipps se faufila entre une marchande d'huîtres et un batelier ; l'une sentait la marée, l'autre le goudron.

« Il a été perdu aujourd'hui vers les quatre heures de l'a-
» près-midi une petite fille âgée de quatre ans. »

Volée, affirma hautement la marchande d'huîtres. Et le bell-man : — Par qui ? puisque vous le savez.

— Attrape !

La harangère se tait, une autre reprend :

— Volé ou perdu, tant pis. Pourquoi laisse-t-on courir les enfans dans la rue ?

Et le bell-man : — Sibyl, vous avez laissé brûler votre petit garçon l'hiver passé, taisez-vous !

— Ça ne regarde personne : si je l'ai brûlé, je l'ai fait !

Et le bell-man : — Je continue :

« Une petite fille âgée de quatre ans, logée Euston square,
» paroisse de Saint-Pancras. »

Mistress Philipps s'était avancée jusqu'au bord intérieur du cercle; sa bouche était béante.

— Elle est costumée comme suit : « Robe blanche ! »

— Allons, quelque fille de lady ; ça en fait si peu, que ça a raison de les couver.

— Silence !

Mistress Philipps aspirait les paroles du bell-man, qui reprit :

« Robe blanche, tablier vert. »

— Ah ! elle était gentille, du moins.

D'autres femmes du peuple s'essuyaient les yeux avec le coin de leur tablier.

La pauvre mère était prête à sauter au cou de toutes les mères qui pleuraient.

« Tablier vert et chapeau blanc ! Elle répond au nom de Lucy. Dix guinées à qui la rendra à sa mère. »

— Erreur ! monsieur, erreur ! l'enfant a un chapeau rose.

— C'est elle qui a volé l'enfant ; oui ! — Ce furent mille cris, ce ne fut qu'un cri, accompagné de malédictions, de menaces proférées aux oreilles de mistress Philipps.

— Voyez comme elle est affreuse, comme elle est pâle, la voleuse d'enfans ! Voyez !

— Voyez ! ses habits en lambeaux, ses cheveux épars : *huzza* la voleuse !

— Rends-nous Tony, volé l'été dernier ; c'est toi qui l'as emporté en Irlande. Rends-nous James, rends-nous Peters ! — Que fais-tu, les baptises-tu, les manges-tu ?

Le bell-man criait au constable.

L'enfant au flambeau tremblait.

L'enfant à la cloche sonnait.

Mistress Philipps répondait : Je ne l'ai pas volée, puisque je suis sa mère !

— Tu dis çà.

— Que voulez-vous que je dise ?

— Tu es sa mère, toi, pâle comme une criminelle !

— Je suis sa mère !

— Toi, avec ta robe déchirée comme un vieux filet !

— Je suis sa mère !

— Toi, avec tes cheveux pendans et boueux comme l'algue du rocher !

— Je suis sa mère ! je suis sa mère !

— Toi, misérable! toi sa mère! toi, effrontée! toi, infâme!

— Je serai tout cela; mais je suis sa mère!

Se précipita tout-à-coup, portant un enfant dans ses bras, une femme effarée.

— Voilà l'enfant! dit-elle; il est trouvé! — Ma récompense! Dix guinées!

— Eh bien! prends-le, firent à mistress Philipps les autres femmes qui avaient les yeux fixés sur elle.

— Ah! ce n'est pas là ma fille! Qu'en ferais-je? Mais voilà de l'or pour l'élever.

— Huzza! huzza! crièrent les matelots et leurs femmes. Voilà qui le prouve; c'est une brave mère, c'est la véritable mère, et non une voleuse d'enfans!

L'enfant rapporté n'était visiblement qu'une ruse pour savoir si mistress Philipps avait perdu le sien, ou si elle était celle qui, par métier, volait les enfans des autres.

On l'avait insultée, on la plaignit.

On l'avait battue, on l'embrassa.

Le bell-man ouvrit la marche, et l'on quitta la place, flambeau allumé, cloche en branle.

Et à chaque coin les matelots, ôtant leur pipe de la bouche, soufflaient ces cris dans les profondeurs des rues sombres et endormies: « Il a été perdu une enfant du nom de » Lucy, paroisse de Saint-Pancras, Euston square. Dix gui» nées à qui la ramènera. »

Et les mères, s'éveillaient à ces hurlemens, pressaient avec terreur leurs enfans contre elles.

Ainsi s'avança le cortége jusqu'à Euston square. Là il prit congé de mistress Philipps, et lui promit de chercher sa fille.

Il était deux heures de la nuit, dix heures que mistress Philipps était absente.

Et dix heures aussi que, debout sur le pas de la porte, Sarah attendait, ainsi que sa maitresse le lui avait ordonné, qu'on ramenât l'enfant. Une bougie qui touchait à sa fin brûlait aux pieds de Sarah. C'était triste. La rue était déserte; les indifférens dormaient.

Les deux femmes se comprirent. Sarah prit la bougie et

éclaira sa maîtresse ; puis elles fermèrent la porte sur elles.

On eût dit une cérémonie funèbre accomplie, un retour du cimetière. Tout était consommé.

Puis les deux femmes s'assirent l'une vis-à-vis de l'autre auprès du foyer, sans remarquer qu'il était éteint : le froid était excessif pourtant.

Après une demi-heure de silence que ni l'une ni l'autre n'osait interrompre, mistress Philipps dit :

— Sarah, savez-vous que ceux qui n'ont pas dîné doivent avoir faim à cette heure ?

— Madame, je n'ai pas songé au dîner aujourd'hui.

— Sarah, savez-vous que ceux qui n'ont pas de feu doivent avoir froid ?

— Vous m'y faites songer, madame ; je vais allumer du feu.

— Sarah, dit en se tordant les bras mistress Philipps, et en élevant la voix, Sarah, savez-vous que ceux qui n'ont pas de lit par la glace qui est dans les rues, doivent avoir un mauvais sommeil.

— Vous m'excuserez encore, madame ; mais je n'ai pas pensé à faire le lit : je vais le préparer.

— Sarah, Lucy n'a pas dîné, Lucy a froid, Lucy a sommeil.

Après ces paroles, sèches comme le délire, la mère se tut.

Elle se dirigea vers le lit de sa fille ; sa place de la nuit y était encore creusée ; l'oreiller avait conservé la foulure de sa tête. Elle baisa cette empreinte ; et quand elle se releva, par un mouvement d'habitude, elle borda le lit, comme si Lucy y était encore : elle croyait avoir donné le baiser de la nuit à sa fille. Toujours aussi machinalement, elle tira les rideaux, et ce ne fut que lorsqu'elle porta les doigts au bouton de la lampe, pour en adoucir la clarté, qu'elle aperçut Sarah, qui la regardait tristement faire et de l'air de pitié dont on suit les mouvemens désordonnés d'un fou.

Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre, et il se passa plus d'une heure sans qu'elles songeassent à se séparer. Deux têtes étaient pendantes, quatre bras pendaient. Il eût été difficile de dire quelle était la mère, à l'expression de

la douleur. Dieu envoie de loin en loin aux familles, comme aux peuples, une crise profonde pour rétablir l'équilibre qu'ont rompu les préjugés, et l'égalité se retrouve dans les larmes. Bien que mistress Philipps n'eût jamais été fière, elle se sentit toute forte de l'appui de cette pauvre Sarah, et de ses rudes mains pour serrer les siennes, et de toute cette bonne créature, qui partageait les angoisses maternelles sans avoir eu l'orgueilleuse joie de posséder un enfant. Sarah était sur le point de remercier sa maîtresse de s'apitoyer avec elle.

C'était triste, cette douleur prolongée et sans cris, muette, saignante en dedans comme les blessures mortelles ; c'était bien triste, cette lampe qui envoyait un rayon, tantôt rouge, tantôt jaune sur un berceau sans enfant ; de voir ce qui va s'éteindre passer sur ce qui a disparu ; triste comme un nid d'hirondelles dont on a brisé les œufs, et qu'éclairent sur les bords les rayons du soleil couchant.

Le petit jour se faisait, jour terne, aube d'ardoise, aurore des villes. Les deux femmes étaient immobiles comme deux glaçons.

Et comme deux glaçons tout-à-coup leurs corps se séparent, et deux cris spontanés sortent de leurs poitrines.

— Sarah !

— Madame !

Et l'une colle l'oreille à la porte, l'autre l'applique à la croisée

— Entendez-vous ? Non, je ne me trompe pas, Sarah.

— C'est lui, madame.

— En êtes-vous bien sûre ?

— Madame, il est au bout de la rue.

Rien ne peut exprimer l'exaltation de leur ouïe.

— Oh ! oui. Silence ! je crois ne plus l'entendre.

— Ne vous faites pas cet effroi, madame. Tenez, l'entendez-vous ?

— Oh ! c'est bien Rog, Sarah.

— C'est Rog, madame. Il approche. On dirait qu'il appelle.

— Il me ramène ma fille.

— Notre fille, madame !

— Ah ! Dieu n'abandonne pas les pauvres mères ! Sarah,

je suis folle. Entendez-vous comme il aboie! Il n'a jamais aboyé ainsi. Noble chien! noble bête! Sarah, courons, courons vite. Oui, Rog, oui, mon fils.

— Oh! merci, Dieu! merci, Rog, merci, mon fils!

Mistress Philipps était tombée à genoux, n'ayant plus la force d'aller ouvrir au chien, qui aboyait en effet d'une manière étrange.

Sarah perdait la tête; elle allait à la croisée, puis à la porte. Elle en revenait pour prendre la lampe, et fort inutilement, puisqu'il était déjà jour.

Enfin elle ouvrit.

Rog aboyait et hurlait à la porte de la rue.

Mistress Philipps se traîne à celle de la chambre, puis sur le pallier, collant son front aux barreaux de fer de l'escalier.

Rog aboyait et hurlait toujours.

Et à ses aboiemens se joignaient maintenant les paroles animées d'un homme, de plusieurs hommes. Un événement à coup sûr.

La porte de la rue ouverte, Rog s'élance dans l'appartement, sale, hideux, crotté jusqu'au museau.

— Ah! l'infâme voleur! murmura un homme du bas de l'escalier; votre chien m'a volé un gigot, mais il me le paiera. A la première occasion, je lui couperai la queue au milieu des reins. Ceci pour sa gouverne et la vôtre.

C'était tout ce que rapportait Rog: l'os d'un gigot qu'il avait volé et dévoré en se promenant dans les rues de Londres.

Rog fit deux tours sur le tapis, mit son os entre les pates, sa tête sur le gros bout de l'os, et s'endormit.

Comptez sur l'instinct des animaux!

III.

Dans ce même salon où nous fûmes témoins, au commencement de cette histoire, d'une scène d'intérieur, d'un tableau de famille si plein de mansuétude et de félicité, nous retrouvons, mais bien changés depuis, nos mêmes personnages, le docteur Young, mistress Philipps et Sarah.

Vainement voudraient-ils échanger des consolations; le courage leur manque.

Le visage caché dans un mouchoir dont ses doigts pâles et crispés pétrissent le tissu, brisée au fond d'un fauteuil, le bras droit mollement abandonné au docteur, mistress Philipps est anéantie. Aucune plainte ne s'échappe de ses lèvres, aucune larme de ses yeux. Toute énergie est épuisée.

Le malheur vaut le temps : Sarah a vieilli de dix années. Elle semble devenue imbécile.

— Ne soyez point si contrariée, madame, continua le docteur après une pause qui, selon les apparences, durait depuis quelques minutes, de n'être point venue chez moi dans votre fatale course ; vous ne m'auriez pas rencontré, j'étais à la campagne.

— En effet, répondit mistress Philipps d'une voix éteinte et sans changer de position, vous deviez être absent pour mes affaires. Oui, il me souvient de vous avoir prié de passer chez M. Burns, mon notaire, pour vendre mes propriétés et pour effectuer le placement que nous destinions à Lucy. Pardon, docteur, d'avoir oublié de vous remercier de cette peine.

Ne jugeant pas à propos d'insister sur ce point, le docteur se tut, mais il retint le bras de mistress Philipps, qu'une agitation nerveuse avait contracté. C'était un sujet de conversation qu'il convenait d'éloigner à tout prix.

Mistress Philipps persista, et d'un accent coupé par sa respiration haletante et courte, elle reprit.

— Peine bien inutile ! — Que vais-je faire de cet argent ? C'est bien lourd.

Pour en finir, le docteur s'empressa d'ajouter : — Rien n'est fait, madame; les transactions légales ne se terminent pas en un jour. Les choses sont dans l'état où elles étaient auparavant. Ne nous en occupons plus, je vous prie.

— Et vous avez parfaitement raison, monsieur Young. A quoi bon se presser de mettre ordre à notre fortune maintenant que celle à qui nous la destinions a disparu de la terre ? Vos paroles sont sensées.

— Vous leur prêtez vraiment un sens désespéré qu'elles n'ont pas, mistress Philipps. Je ne me laisse point abattre si vite, moi.

Pauvre fausse fermeté du docteur !

— Ah ! vous espérez encore, vous ?

Ceci fut prononcé avec un dédain triste, et toujours le visage caché.

— Oui, j'espère, parce que je suis raisonnable, et que je crois fermement dans l'efficacité d'une foule de moyens encore à tenter.

Un léger signe négatif de tête fut toute la confiance qu'inspira l'assertion de M. Young.

— Oui, une foule de moyens. Tenez, raisonnons.

Toujours sous le corp de la même stupidité, Sarah se rapprocha du docteur et fixa sur lui des regards avides.

Mistress Philipps écarta un instant le mouchoir qui couvrait son visage, sans le détourner du côté de la cheminée.

Peut-être le bon docteur s'était-il trop avancé, et, dans la position de ces avocats qui n'ont qu'un argument en poche, il allait faire traîner le sien le plus possible, si toutefois il en avait un.

— On ne vole pas les enfans par amour des enfans, commença fort sensément le docteur ; on ne les prend non plus ni pour les tuer ni pour les vendre ; — contes de bonnes femmes que cela.

Sarah approuvait déjà la pensée du docteur, qui n'avait peut-être pas une pensée.

— Or dans quel but les dérobe-t-on ?

Sarah posa, de plus en plus attentive, ses deux mains calleuses sur les gros genoux du docteur.

Mistress Philipps n'était nullement à la conversation.

— Avant tout, poursuivit-il, je suis convaincu que les enfans ne se perdent littéralement jamais dans les villes. Ils sont toujours recueillis, ce qui me ramène à ma première question : Dans quel but les garde-t-on ?

Le pauvre docteur n'avait encore rien précisé à travers tout cela. Il suait.

— Ce but, le voici selon moi : ce but est toujours un intérêt ; offrez un intérêt plus grand, et l'enfant est restitué.

Des genoux, Sarah éleva ses bras jusqu'aux épaules de M. Young. Elle buvait ses paroles au sortir de sa bouche.

Mistress Philipps fit un faible mouvement vers le docteur : elle écoutait enfin.

—Et comme ce sont à coup sûr de pauvres gens, qui les volent, je crois qu'avec de l'argent...

Le docteur n'acheva pas. Une exclamation l'interrompit; il avait touché à vif la vérité.

—Oui, docteur, avec beaucoup d'argent, mais beaucoup d'argent, Lucy est à nous!

—Sarah, une plume, du papier, hâtez-vous!

Mistress Philipps, écrivit, mais vite, convulsivement, à mots hachés, illisibles, qu'elle effaça, qu'elle récrivit. Sarah tenait un coin du papier, le docteur Young l'autre coin, car la pauvre mère avait grand'peine à retenir son cœur de toute sa main gauche.

—Voilà!—Et qu'on lise demain sur tous les murs de Londres, et sous trois jours dans toute l'Angleterre, et dans peu par toute l'Europe.....

Ah! docteur, Dieu vous a envoyé une bonne pensée, une pensée d'ange.

Prenez cela, portez cela à l'imprimeur, Sarah, et que ce soit tiré à un million d'exemplaires. Les exemplaires expédiés partout. Et qu'on lise sur tous les murs. — Docteur, ne me soutenez pas, je ne souffre point dans ce moment.

Et qu'on lise:

« Une mine dans le Cornouaille, rapportant annuellement
» cinquante mille guinées; plus deux cent mille livres
» sterling d'actions de la compagnie des Indes. à qui rendra
» à sa mère désolée une petite fille âgée de quatre ans,
» du nom de Lucy, Euston square, paroisse de Saint-Pan-
» cras. Pour garantie de la récompense promise, le dépôt
» de tous les titres de propriété chez le notaire Burns, à
» Londres, et la parole d'une mère devant Dieu. »

Allez, Sarah.

Asseyez-vous, docteur; ce n'est que la moitié de ma fortune.

Et les forces de mistress Philipps se trouvèrent tellement épuisées par le choc de cette espérance imprévue, qu'elle glissa sous elle du fond du fauteuil sur le tapis, où elle resta. Mais sur sa face de morte un sourire voltigeait.

Le docteur la ranima, et, profitant de l'épuisement de son énergie pour l'obliger à prendre un bouillon, il sonna.

Le domestique de pied qui parut dit tout bas à M. Young

que deux marchands demandaient à parler à madame.

Celui-ci ordonnait brusquement par signes de les renvoyer, lorsque mistress Philipps, revenue à elle, insista pour qu'ils fussent introduits.

Un homme entra; c'était un marchand d'habits.

A peine avait-il franchi le seuil, que Rog, en le voyant, bondit des pieds de sa maîtresse, où il dormait, à trois pieds du sol. Furieux, il tourna, le poil hérissé, tout autour de la chambre pour en sortir. Quand il se vit traqué, il se coucha à terre et gémit.

—Ah! te voilà, mon petit loup. Bien! fais le gentil, pleure maintenant : j'ai ton affaire dans la poche.

Le marchand d'habits tira en effet de sa poche cinq ou six sales lambeaux de mousseline blanche, et, comme ils ne ressemblaient pas peu à de la corde emméchée en fouet, Rog, à cette vue, frémit dans tous ses poils et s'aplatit. Son soufflement plaintif courait le long du parquet.

—Figurez-vous, milord, et vous, milady, que ce diable d'animal est entré avant-hier dans ma boutique, crotté comme un poète, et qu'une fois dedans il a si bien joué des dents et des griffes, qu'il a mis dans cet état mes belles petites robes de mousseline blanche. Je suis revendeur d'habits, pour vous servir. Or, comme j'ai lu sur son collier, en voulant lui friser à froid le poil des oreilles, qu'il appartenait à la petite comtesse de Lucy, Euston-square, me voici avec la note des dégâts commis par lui, ne m'expliquant pas cependant pourquoi ce dégoûtant animal, pardon de l'expression, a de préférence lacéré mes vieilles robes d'enfans, au lieu de mes superbes habits tout neufs de comédiens, un ancien costume, par exemple, de M. Kemble dans Othello, ou celui de mistress Siddons dans Henri VIII.

Le docteur ne comprenait rien au discours du marchand d'habits.

Mistress Philipps fort peu. Elle ouvrit sa bourse et donna deux guinées au marchand, qu'elle crut autant sur sa parole que d'après l'attitude humiliée du chien.

— Dieu vous garde, milord; et vous, milady, acceptez mes remerciemens avec mon regret de ce que les robes n'étaient pas en meilleur état. A l'avenir, nous en étalerons de neuves, et nous laisserons votre chien broder tout à son

aise, sans le rouer de coups ni lui fausser la patte, ainsi que nous avons eu le tort de faire.

En passant près de Rog, le marchand d'habits voulut le caresser. Rog n'offrit pas de prise ; il se glissa comme une grenouille sous le fauteuil de sa maîtresse.

— Brave bête ! dit le marchand en partant, ça fait du moins aller le commerce.

Une vieille femme entra : son œil convexe, dur et brillant comme un bouton d'acier, mais rouillé sur les bords, avisa le chien sous le fauteuil où il s'était tapis. Elle alla droit à lui, les doigts écarquillés, le pinça par l'oreille, et l'élevant comme un lièvre au-dessus de terre, elle le considéra quelque temps. Rog tremblait. La vieille femme, après l'avoir ainsi suspendu et toisé, lui souffla au museau, dernière injure que les vieilles femmes et les chats se permettent envers les chiens.

— Il est donc à vous ce beau quadrupède ?

— Allons, sorcière, finissons-en, répondit le docteur ; oui, il est à nous, après ?

— Eh bien ! tant mieux ! vous devriez le faire empailler le mignon ? A quelle heure le couchez-vous ?

— Madame, je vous ai déjà dit d'en finir.

— On finit. Mais alors, répliqua la vieille en tirant toujours Rog par les oreilles, Rog tout racorni et l'œil perpendiculaire à cause du tiraillement qu'il subissait, alors donnez-moi sa peau, ou payez-moi six chapeaux roses d'enfans qu'il a renversés dans la boue comme des quilles en brisant mon vitrage ; il y a de cela deux jours. Je ne vous demande que 60 shillings ou sa peau.

— Voilà 60 shillings.

Quand la vieille marchande de chapeaux eut les 60 shillings dans la main gauche, elle lâcha de la droite le pauvre Rog, qui, retombant de quatre fois sa hauteur sur sa patte foulée, poussa un cri déchirant.

Le docteur se leva et saisit sa canne.

Et la vieille courut vers la porte d'où elle cria :

— Est-ce que vous n'avez pas honte de mettre à un chien laid et vicieux un collier plus beau qu'à un chrétien ? Ah ! vous avez bien fait de graver à son cou à qui il appartient.

Il faut être honnête comme nous pour ne pas retenir le collier et chasser le chien à coups de balai.

Les domestiques jetèrent cette femme à la rue.

— Comprenez-vous quelque chose à cela ? — M. Young s'adressant aux domestiques ; — mais pour peu que cela continue, tous les marchands de Londres vont venir présenter des mémoires. La faute en est à vous. Ce chien est trop gâté. Si vous le battiez quelquefois, et ne le laissiez point sortir, vous ne vous exposeriez point à payer ses fredaines. A la place de mistress Philipps, je retiendrais sur vos gages le coût de ses dégâts.

Qu'en pensez-vous, madame ?

Le docteur fut abasourdi.

— Ah ! si vous le caressez, vous aussi, je n'ai plus rien à dire ; si c'est là sa punition, je me tais ; belle correction, ma foi ! — Faites, messieurs.

Les domestiques se retirèrent en souriant.

Rog est accroupi sur les genoux de mistress Philipps, qui, toute préoccupée, tout émue, passe et repasse doucement et avec tendresse la main sur son dos ; froisse avec la délicatesse qu'elle mettrait à toucher les feuilles veloutées d'une fleur, les oreilles de Rog, dont la tête heurtée, mais intelligente, se relève, sous un angle attentif, pour croiser avec le regard humide de sa maîtresse son regard magnétique et vert. L'instinct et l'ame se regardent, se réfléchissent, et le fluide universel les unit par le conducteur intime de la vue, pile voltaïque de l'être. Et mistress Philipps dit à Rog, tout bas, près de son front, d'un souffle brisé et persuasif comme s'il pouvait les comprendre, des demi-mots d'amitié, de prière et de reconnaissance ; elle lui dit : « Bon ami, toi tu as aussi cherché Lucy, tu as couru après ma fille. »

Le chien regarde sa maîtresse jusqu'au fond des yeux de ses deux émeraudes vivantes.

— Tu as cherché Lucy et tu ne l'as pas trouvée.

A ce nom répété de Lucy, Rog pousse de petits aboiemens comme lorsqu'il rêve. Son museau noir frémit et se dilate.

— Tu as marché comme moi toute la nuit dans la boue et sous les pieds des chevaux en l'appelant.

Rog s'agite convulsivement sous l'exaltation de son instinct.

— Oui ! on t'a maltraité comme moi, Rog !

Les flancs de Rog se creusent le long de son épine; il est haletant, il souffre; il cherche, il aspire; il veut une ame pour une ame, dirait-on, sous le regard dominateur, inflexible, inquiet de sa maîtresse.

— On t'a chassé comme moi, Rog !

Un esprit électrique jaillit de chaque poil de Rog comme aux approches de l'orage.

— On t'a battu, battu à la patte qu'ils t'ont brisée, les méchans !

Rog est plaint, il se plaint. Langue universelle, la douleur a un lien commun entre tous les êtres. Puis mistress Philipps en éveille une réelle dans le chien. Elle soulève avec précaution la patte brisée, pendante et endolorie de Rog.

— On t'a battu comme moi, Rog !

Le chien replie sa patte sur le doigt de sa maitresse : il exhale un gémissement.

Mistress Philipps porte aussitôt cette patte à ses lèvres, et la réchauffe et la baise comme le bras d'un serviteur qui se l'est cassé en vous vengeant.

De reconnaissance Rog laisse tomber sa tête sur l'épaule de sa maitresse.

— Allons, s'écrie le docteur, ce que vous faites là est un funeste abus de sensibilité : qu'avez-vous tant pour ce chien ?

— Mais, docteur, répond mistress Philipps avec la faiblesse d'un enfant qui pleure, c'est que Rog n'a déchiré toutes ces robes blanches et ces chapeaux roses d'enfans que parce qu'il cherchait ma fille, que parce que ma fille lorsqu'elle s'est perdue avait un chapeau rose et une robe blanche.

— Par ma foi ! c'est la vérité, et je rends mon estime à Rog ; mais il a la patte cassée.

— Oui, docteur.

— Mais c'est grave.

Le docteur déchira son mouchoir ; et déguisant l'émotion de l'homme sous la préoccupation du médecin, il ne laissa pas voir, tout en bandant l'appareil qu'il appliquait à la patte du chien, la sensibilité dont tous ses traits portaient l'empreinte.

Sarah était de retour.

— C'est fait, madame, s'écria-t-elle en entrant, et tous les courriers, — je viens du bureau des postes, — se sont chargés de trois cents exemplaires de l'avis pour les villes où ils se rendent. Ce soir, le paquebot en débarquera vingt mille sur le continent. Il descend la Tamise.

— Embrasse-moi, Sarah, et que Dieu pour te récompenser.... Mais comment te récompensera-t-il? Tu ne peux plus être mère.

— En me faisant assister au mariage de votre fille retrouvée, madame.

— Que ta parole monte au ciel, sainte femme!

— Que sa parole monte au ciel! répéta le pieux docteur.

Et tous trois se tenant par la main, une pauvre mère, un vieillard la tête découverte, une servante infirme, se joignirent de cœur pour prier celui qui envoie par le vent, dans le bec du petit oiseau perdu loin de son nid, le grain de millet, et par la pluie, la goutte d'eau céleste qui doit le désaltérer.

IV.

Trois ans se sont écoulés.

Le vent et la pluie ont depuis long-temps déchiré les affiches annonçant la récompense promise à qui rapporterait l'enfant; d'ailleurs, sur un milliard d'habitans, personne n'a peut-être lu cet avis. Lucy est perdue à jamais! Elle aurait pourtant sept ans aujourd'hui. Age charmant! Ses cheveux dorés descendaient jusqu'à son coude, assez bas pour en tresser deux nattes, terminées d'un nœud de rubans roses. Les mères sont bien fières de ces deux nattes. Elle aurait grandi jusqu'au manteau de la cheminée. Autrefois elle disait : C'est bien haut la pendule! Sans tabouret elle se verrait maintenant dans la glace. Et sa mère! — Aucun développement de Lucy n'avait été perdu pour elle. Comme si Lucy ne l'eût jamais quittée, elle savait les nuances plus foncées que, mois par mois, trois ans avaient données à ses cheveux. C'est demain sa fête! disait-elle, et la maison s'emplissait de fleurs. La chaise longue de Lucy était toujours approchée de la table aux heures du repas, son couvert mis.

On attendait son retour de l'école; la nuit on plaçait la veilleuse allumée près de son lit; et quand sa mère était couchée, elle lui disait : Dormez bien, Lucy, petite fille !

Elle dort déjà ! pensait-elle ; les enfans ont le sommeil si prompt.

Ceci n'était point de la folie, puisqu'au fond une consolation réelle résidait. Mais Mistress Philipps ne s'était pas aperçue que le mensonge dont elle s'était nourrie l'avait minée graduellement. Elle avait dépensé tant d'exaltation pour croire au fantôme de sa fille, qu'elle était semblable à ces mères sans lait qui s'obstinent à nourrir leur enfant; l'enfant meurt la bouche au sein, la mère en le lui tendant.

Disons en passant, car l'événement ne vaut guère la peine qu'on s'y arrête, que lord Philipps était mort en duel à Sidney, dans la Nouvelle-Galles.

Depuis six mois, mistress Philipps ne se levait plus de son lit, auprès duquel deux places ne restaient jamais vides, celle de Sarah, celle de M. Young, lui aussi devenu bien infirme, n'y voyant presque plus, ayant borné ses visites à trois ou quatre.

On était alors dans l'été; un beau soleil rayonnait dans l'appartement, appartement de malade, atmosphère d'éther ; des flacons débouchés sur les tables, une galerie de cafetières près du foyer ; le foyer allumé au mois d'août, chose triste ! — Une bouteille coiffée et étiquetée sur un papier ; au milieu de la chambre une baignoire, et près de la table un jonc de médecin, auprès du jonc un chapeau ; le jonc et le chapeau, c'est presque une consultation.

On avait oublié le perroquet sur la fenêtre. Il égrenait avec son bec bien usé, bien racorni, une superbe fleur d'héliotrope.

Le lit avait été tourné au jour, qui éclairait en plein la face, plus pâle qu'amaigrie, de la malade. Ses cheveux châtains luisaient sous une transpiration impossible à neutraliser par la chaleur qu'il faisait. Ses yeux bleus avaient perdu leur mobilité, tout en conservant quelque éclat, et ses paupières allongées décrivaient un orbe dont la teinte forte mettait en relief les ailes diaphanes de son nez.

On éprouvait un horrible saisissement en voyant une mou-

che s'obstiner à se poser sur les lèvres décolorées de mistress Philipps.

Ses mains étaient croisées sur sa poitrine ; les draps dessinaient ses pieds ; quelquefois pourtant elle laissait pendre son bras hors du lit.

— Quel beau jour, pour ceux qui sont à la campagne !

— C'est un bonheur que nous nous procurerons avant la fin de la belle saison, ma bonne dame Philipps.

— Je n'ai plus de jambes, docteur.

— Mon Dieu ! si j'étais aussi sûr de recouvrer des yeux comme je le suis de vous rendre vos jambes, je briserais sur-le-champ mes lunettes. Mais patience, vous me conduirez, et je vous soutiendrai, nous réaliserons l'apologue.

— Et qui me portera, moi, qui ne peux plus me remuer, grâce à mon rhumatisme ? interrompit Sarah en relevant l'oreiller sous la tête de sa maîtresse. Est-ce ce malheureux Rog, devenu aveugle et si hargneux et si voleur, qu'il vole et qu'il mord tout le quartier, et qu'il aboie toute la nuit ? Est-elle changée, la pauvre bête ! Quatre ans, il est vrai ! C'est vieux pour un chien.

Et si l'on s'étonne de ce que le nom de Lucy n'eût pas déjà été prononcé entre ces trois personnes qui l'avaient toujours au bout des lèvres, c'est que, depuis un an, le docteur avait fait jurer à mistress Philipps, sous peine de ne plus le voir revenir chez elle, qu'elle ne nommerait plus son enfant ; car il suffisait de ce nom pour éveiller des crises nerveuses sans fin, et des prostrations de force à mourir. La mère n'en parlait plus qu'à Dieu ; celui qui ne se lasse jamais d'entendre.

— Docteur, dit-elle, en affectant un air joyeux, j'ai une grâce à vous demander.

Elle saisit sa bonne et grosse main.

Et celui-ci eut l'occasion de poser sans affectation son pouce sur l'artère de mistress Philipps.

— Si vous étiez une autre malade, je saurais, madame, ce que cela veut dire. Vous me demanderiez la permission de manger une aile de poulet....

Sarah se levait déjà pour descendre à l'office.

— Mais vous, quel désir pouvez-vous former que je ne sois prêt à le remplir ?

— Me promettez-vous d'accorder cette grâce?

— Amen! parlez.

Et il fermait les yeux en écoutant la malade. C'est l'artère qu'il écoutait. Averti par d'étranges pulsations, il se pencha brusquement sur le visage de mistress Philipps.

— Je ne serais pas fâchée de consulter un ami de la religion, notre excellent pasteur, par exemple, M. Burney. Ne me grondez pas, docteur.

Il est bien tard, pensa-t-il. Mais il répliqua :

— Moi, vous gronder ! quelle idée! M'y opposer !

— Je sais que je ne suis pas très-mal, je le sais; mais je vous l'assure, ce n'est qu'une simple précaution.

Et elle se sentait mourir; elle voulait tromper le docteur.

— Vous êtes, Madame, très-bien, au contraire.

Une larme grossissait dans l'œil terne du vieillard.

— Oui, parfaitement, docteur.

La main de la malade se raidissait.

— Cependant, docteur, vous voulez bien que je fasse appeler M. Burney?

— Mais certainement, et j'y cours.

— Oh! alors allez vite, docteur!

— Dans dix minutes je vous amène M. Burney.

— Encore une fois, monsieur Young, n'allez pas croire que je sois au plus mal.

— Et si je mets tant d'empressement à vous obéir, ne préjugez rien de mon opinion sur votre état.

— Oh! comme je l'ai bien joué, pensa-t-elle, une fois qu'il fut parti : je ne me sens pas deux heures à vivre.

— Comme j'ai flatté son erreur, murmurait le docteur en montant dans un cabriolet de place pour se rendre chez M. Burney : dans deux heures elle aura cessé de souffrir.

— Sarah! Sarah! ouvrez vite cette armoire, vite, et apportez-moi le petit coffre en bois de cèdre.

Et le soleil s'abaissait déjà sur Londres, la ville noire, la ville dont les toits d'ardoise exhalent des vapeurs le soir comme la terre. Heure indécise et triste: les bruits de la Babel anglaise meurent : les cloches tintent dans le lointain; d'épaisses ombres montent de la rivière, et se répandent

fades et plombées dans les rues. Ce soleil qui se retire emporte avec lui une portion de la vie de tous ; et les malades sentent que le Dieu s'en va.

Mistress Philipps était blanche comme son oreiller. Elle posa avec émotion ses mains sur le coffre de cèdre, puis elle l'ouvrit avec une petite clé qu'elle tira de son sein où elle l'avait toujours portée. Les forces lui manquèrent, et le coffre se ferma. De nouveau elle l'ouvrit, et avec une piété de sainte qui touche une relique, avec l'avidité ingénue d'une fiancée qui examine un à un les présens de noces, la malade en retira le trousseau de sa fille. Linges d'enfant encore parfumés de la prairie où ils ont séché, chemisettes brodées, bonnets trop grands ou trop petits, et sous lesquels l'enfant est si gracieusement ridicule, qu'il en rit lui-même ; souliers qui se perdent dans la poche de la nourrice, et avec lesquels il n'a jamais marché que dans la main de sa mère, et des joujoux sans fin, des poupées roses et joufflues, sœurs de carton qui ont partagé tous les baisers que la sœur vivante a reçus. Mistress Philipps reprenait ces baisers sur leurs joues. Ensuite elle élevait par chaque manche les petites chemises de Lucy, et elle imprimait au-dessus de l'échancrure, à la place où devait être le cou, la tête blonde de sa fille, un baiser dans le vide. Et en repliant les chemises, elle leur disait : *Farewell!* ce long adieu anglais si tendre et si déchirant. Elle prenait aussi les petites robes qu'elle fronçait par la taille, jouait un instant avec son illusion, pliait les robes, les baisait, les déposait dans le coffre, et leur disait : Adieu ! — Puis elle déployait les petits bas brodés où son bras décharné simulait la jambe mignonne et ferme de sa fille, baisait les bas et leur disait : Adieu ! — Adieu aussi, et l'œil déjà à demi fermé, aux petits souliers avec lesquels l'enfant trottait, chancelait, tombait si bien ; adieu aux bonnets; adieu ! à tout : adieu aux poupées qui avaient chacune un nom : adieu, adieu ! elle n'y voyait plus qu'elle allait encore à tâtons, effleurant ces soies. ces mousselines, ces rubans qu'elle portait à ses lèvres ; mais elle ne trouvait plus ses lèvres....... *Farewell*!......

Et le couvercle retomba.

Ce coffre et ce lit !

On eût dit un petit tombeau sur un grand.

Sarah tira les rideaux, alluma une lampe et pria.

Le docteur Young était mort dans le cabriolet de place, frappé d'apoplexie.

Toute la pairie anglaise suivit le convoi de mistress Philipps.

Le roi y envoya ses équipages.

Derrière les grands, derrière les nobles, derrière les riches, derrière le peuple, derrière les pauvres qui pleuraient,

Il y avait un chien aveugle.

V.

Dans les papiers de mistress Philipps, on trouva cette unique disposition testamentaire :

« Tous mes biens, sauf la maison où je suis morte, que je
» lègue à Sarah, ma gouvernante, appartiendront à celui
» qui, par une permission de Dieu, mon sauveur et mon
» maître, retrouvera ma fille Lucy ! »

Ceux qui m'aiment me pardonneront de n'avoir pas fait ce sacrifice pendant ma vie ; mon mari vivait, et je ne pouvais disposer que de la moitié de mes biens.

VI.

Depuis huit ans, la vieille gouvernante ne bougeait plus de son grenier. Insouciante comme la tombe, Sarah laissait moisir les meubles. Ses provisions étaient déposées dans un panier qu'elle remontait de la rue au bout d'une corde. Quand le panier ne descendrait plus, Sarah serait morte ; l'hôtel passerait aux hospices ; car Sarah en est sortie. De rien elle retournera à rien. Tous les trois jours un seul être la visitait, Rog ; non le Rog d'autrefois, vif quoique laid ; généreux quoique sale ; mais Rog hideux de vieillesse et de débauche, payant les égaremens de sa jeunesse par une oreille laissée entre les dents des dogues de bouchers. Il grattait, et on avait, tout en grondant, la faiblesse d'ouvrir. Et une vieille femme sourde, et un vieux chien aveugle, et un vieux perroquet muet, avaient quelque contentement à se trouver réunis.

Une brouille assez grave avait pourtant compromis cet accord. Par respect pour la mémoire de ses maîtres, Sarah voulut un jour détacher du cou de Rog le collier de cuivre dont il traînait ignominieusement la marque et les armes dans la boue des ruisseaux. Rog se révolta, Sarah persista, le chien la mordit et s'enfuit avec le collier.

La vieille pleura, non de la douleur, mais de l'ingratitude, — son seul ami.

Maintenant transportons-nous dans l'un de ces parcs dont Londres est ombragé, reposons nos regards sur ces bouquets de famille qui fleurissent par un beau soleil. Portées dans les bras de leurs bonnes, de petites filles, jonquilles vivantes, se balancent au-dessus du champ des promeneurs. Et c'est un ravissement de voir à hauteur d'épi cette génération qui doit fouler celle qui la porte ; de voir la vie monter en graine.

Quel accident a tout-à-coup troublé l'éternelle tranquillité de ces parterres ? Un enfant est-il tombé dans l'un des bassins en appelant les cygnes ? La foule s'accumule sur un point, ce point grossit, il roule, il s'ouvre, et il s'en échappe un chien tirant tantôt par la robe, tantôt par les manches, mais ne lâchant jamais prise, une jeune personne de quinze ans. Des coups de canne pleuvent sur le chien, il secoue, il traine sa proie. On l'en détache, il la reprend et recommence. Les cris de sa victime en lambeaux ne l'effraient point. On se lasse de le battre, lui ne se lasse point d'être battu, malgré sa tête en sang, ses yeux aveugles qui pleurent, ses derniers poils qui s'envolent.

Un cri sort de la bouche de celle qu'il oblige à ramper avec lui. Elle a lu sur le collier du chien, Rog ; — elle dit Rog ! — et Rog lâche aussitôt les vêtemens qu'il déchirait, et, reconnu et appelé, il trace en courant autour de cette voix un cercle rapide de bonds, d'aboiemens, de frémissemens, de caresses, et puis il marche devant, et on le suit ; et il reprend son cercle ; et encore sa marche; à chaque pas il tourne sa tête aveugle.

Et la foule ne sait maintenant que penser de cette autorité du chien sur la personne qui le suit comme un enfant obéissant suit son père.

A mesure qu'on avance, la
mémoire des traces complètem
là une enseigne, là un ruisse

— Ah! ah! c'est Rog qui m
c'est étrange, il aboie de la m
nuit...

Elle tira le cordon.

— Ma bonne maîtresse, vo
nez-vous me chercher pour al

Sarah avait pris Lucy pour s
et belle.

Rog se jeta sur la moitié d'u
Sarah courut lui chercher l'

VI

Lucy avait été enlevée par d
duite à Sydney, dans la Nouv

VII

D'après le testament de lad
vaient apparten r à celui qui
l'avait retrouvée? Rog. — A R
tress Philipps. Mais Rog pouva
que le tribunal seul devait déci
chez le juge.

Sarah a mis sa plus belle r

— Mon vieux Rog !

Rog aboie.

— Mon vieux compagnon! voilà l'enfant de
cellente maitresse ! La laisserons-nous mourir de
On nous a pris, moi dans un hospice, toi d
et l'on nous a donné ici, à toi du lait, à moi du

Rog aboie.

Tu n'es qu'une créature sans baptême, c'est
tu n'es pas méchant, quoique un peu voleur. Je
ne, mais il faut rendre tout à ta petite Lucy. Q
de cet argent? Du pain, tu en auras toujours; de
ton hiver, toujours ; et on te laissera ton collier,

Rog aboie.

— Puis nous allons mourir. Tu as douze ans, R
bientôt soixante; tu es aveugle, je suis sourde. E
fant, c'est si jeune, si beau, Rog !

Lucy passait affectueusement la main sur la tê
qui, à défaut des yeux, promenait son flair su
douce de sa jeune maitresse.

— Et nous quitterons ce vilain grenier, nous de
au salon; Lucy reprendra le fauteuil de sa mère
fauteuil, toi entre nous deux ; et cet hiver, frileux
mon vieux Rog, je te connais, tu te fourreras
cendres tant que tu voudras. Et je ne te gronde
Entends-tu, Rog? Tu saliras tant que tu voudra

Et Rog aboie chaque fois que Sarah prononce s

— Viens, Rog, viens, partons, et sois gen
monsieur le juge.

— Au nom du Roi, cassons le testament de lady Philipps, et reportons sur miss Lucy, comtesse Philipps, tous les biens de feu sa mère.

— Ajoutons, comme homme et non comme juge, que, par fidélité à la chose écrite, et par respect pour la volonté sacrée de ceux qui ne sont plus, miss Lucy, comtesse Philipps, doit être obligée à de bons traitemens envers ce chien.

LÉON GOZLAN.

L'ANE RASÉ.

SAYNÈTE (1).

PERSONNAGES.		PERSONNAGES.
PACO,	paysans.	Un Alcade.
LIBRADA,	paysans.	Un greffier.
EMBUCHADO,	paysans.	Un Alguazil.
Un Chirurgien-barbier.		Un Ane.

(Une place de village. A droite une maison avec une boutique de chirurgien-barbier.)

SCÈNE Ire.

ENTRENT EMBUCHADO ET LIBRADA, PORTANT L'UN UNE CRUCHE, ET L'AUTRE UN PANIER.

LIBRADA.

Paquillo est resté en arrière ?

EMBUCHADO.

Il s'est arrêté, ce me semble, à l'entrée du village pour remettre un de ses souliers et faire boire son âne.

(1) Le saynète du théâtre espagnol est la petite pièce qui se joue après la grande pour finir le spectacle. Le saynète ne prétend point être une comédie, il n'oserait même pas se donner pour un proverbe. Il ne veut être qu'une farce très-courte, une folie d'un moment. Il n'aspire qu'à peindre en trois ou quatre scènes bouffonnes quelque saillie de mœurs bourgeoises et populaires.

LIBRADA.

Les voici qui viennent tous les deux. Allons, Paquillo, dépêche-toi ; nous t'attendons.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS. ENTRE PACO MENANT UN ANE CHARGÉ DE FAGOTS SUR LESQUELS EST ATTACHÉ UN COQ.

PACO.

Est-ce que tu as déjà vendu tout ton *arrope* (1), Embuchado ?

EMBUCHADO.

Pas une mesure seulement.

PACO.

Et toi tes fromages, ma sœur ?

LIBRADA.

Pas davantage.

PACO.

Eh bien ! voyons à qui débitera le plus vite sa marchandise.

EMBUCHADO.

Voyons. Le rendez-vous comme d'ordinaire à la taverne. Mais ne va pas te laisser attraper au moins, Paco. Viens, Librada.

(*Il sort avec Librada.*)

SCENE III.

PACO, SEUL.

Tout imbécile que je suis, j'ai la bonne habitude, quand le choix se présente, d'attraper mes pratiques plutôt que de l'être par elles. Allons, bourrique. C'est ici, je crois, que demeure le chirurgien, et l'on m'a dit que je ferais peut-être affaire avec lui. Holà, maître !

LE BARBIER, *sortant de sa boutique.*

Qui m'appelle?

PACO.

Voyez quelle belle charge de fagots !

LE BARBIER.

Est-ce te faire raser que tu veux ?

(1) Sirop de miel.

PACO.

Non. Vous prenez trop cher. Chez nous on rase à deux *cuartos* (1).

LE BARBIER.

Eh bien ! que souhaites-tu ?

PACO.

Que vous m'achetiez ce bois comptant. C'est un bois sec et excellent.

LE BARBIER.

Il n'y a pas un quart d'heure que j'en ai acheté six charges, et j'en ai là pour six ans, attendu que je n'en brûle pas.

PACO.

Par saint Antoine de Padoue, j'ai du malheur. Vous verrez que si je me mets à fabriquer des bandages, personne ne va plus vouloir d'hernies.

LE BARBIER.

Il faut de la patience en ce monde.

PACO.

Ce n'est pas moi que je plains surtout; c'est plutôt mon pauvre âne. Il marche chargé depuis hier soir. Aussi est-il déjà tout en sueur.

LE BARBIER.

Donne-lui de l'eau ; cela le rafraîchira.

PACO.

Oui, et il y gagnera un hoquet dont vous ne le guérirez pas vous-même, si habile chirurgien que vous soyez.

LE BARBIER.

Est-ce que je suis le médecin des ânes !

PACO.

Oh ! vous en avez bien soigné quelques-uns.

LE BARBIER.

Tiens pourtant, si tu me laisses toute la charge à bon compte, je la prends pour t'obliger.

PACO.

Ma foi, oui, je vous la laisse à bon compte.

LE BARBIER.

A combien?

PACO.

A deux piècettes !

(1) Un cuarto fait un peu plus d'un sou.

LE BARBIER.

Jésus! quelle extravagance!

PACO.

Et combien donc en offrez-vous?

LE BARBIER.

Trois réaux.

PACO.

Hombre! Est-ce que vous vous êtes confessé?

LE BARBIER.

Voici dix ans qu'un autre paysan me vend son bois au même prix.

PACO.

Donnez-moi au moins six réaux.

LE BARBIER.

Allons, je te donne trente cuartos; et pour te montrer que je suis rond en affaires, je t'arracherai une dent par-dessus le marché.

PACO.

Si vous voulez en arracher une à mon coq, je vous laisse mes fagots pour rien.

LE BARBIER, *à part.*

Oh! le beau coq! qu'il est gros et dodu! Il faut que je joue un tour à mon homme. Voyons, parlons sérieusement : veux-tu une piècette, à condition, prends-y garde, que la charge entière, toute la charge sera à moi?

PACO.

D'accord. Toute la charge est à vous moyennant quatre réaux. Allons, aidez-moi à décharger. Voici le coq déjà délié.

LE BARBIER.

Allons! (*Il se saisit du coq et le jette dans la boutique.*)

PACO.

Gare les pieds!

LE BARBIER.

C'est bien. Laisse là ce bois, je le rangerai. Voici ta piècette; au revoir!

PACO.

Rendez-moi le coq.

LE BARBIER.

Quel coq?

PACO.

Celui qui était avec les fagots.

LE BARBIER.

Par exemple ! J'ai acheté toute la charge de l'âne. Les fagots et le coq sont donc à moi comme à toi les trente-quatre cuartos.

PACO.

Mais c'est une coquinerie !

LE BARBIER.

Effronté que tu es !

PACO.

Par la Vierge ! — Je ne sais qui me retient ! — Rendez-moi le coq, ou bien... Justice, alcades, alguazils !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS. ENTRENT L'ALCADE, LE GREFFIER ET L'ALGUAZIL.

L'ALCADE.

Qu'y a-t-il ?

LE BARBIER.

C'est ce malotru qui m'a insulté.

L'ALGUAZIL.

Seigneur, le faut-il emmener en prison?

L'ALCADE.

Informons-nous d'abord du cas.

PACO.

Seigneur alcade, voici le fait. J'ai vendu au chirurgien une charge de fagots au prix de trente-quatre cuartos, et il a bien le cœur de me vouloir prendre pour cette somme non-seulement le bois, mais un coq que j'avais aussi.

L'ALGUAZIL.

Seigneur, les faut-il amarrer tous les deux ?

L'ALCADE.

J'ai justement deux oreilles, ainsi qu'il convient à tout honnête juge. Celle-ci a entendu le demandeur, cette autre écoute le défendeur.

LE BARBIER.

Seigneur, j'ai bien acheté la charge tout entière : le coq était attaché sur les fagots, les fagots et le coq sont donc à moi.

L'ALCADE.

A-t-il effectivement été convenu que toute la charge était vendue pour la somme stipulée ?

PACO.

Oui ; mais considérez...

L'ALCADE.

Il suffit. Tu n'as rien à réclamer outre ta piècette. Le chirurgien ayant, de ton propre aveu, acheté la charge entière de l'âne, le coq, qui en faisait partie, lui appartient. Qu'il le garde.

LE BARBIER.

Seigneur alcade, mille grâces! Vive le seigneur alcade!

PACO.

A-t-on plus de guignon que moi? Pour gagner une maudite piécette, j'ai perdu une charge de bois de six arrobes, et un coq gros comme un cheval.

L'ALCADE.

Maître, si vous en avez le loisir, vous m'allez raser maintenant. Vous, greffier, je vous rejoindrai tout à l'heure au marché à la viande. *(Il entre dans la boutique.)*

LE GREFFIER.

C'est entendu. — Maître, ne m'oubliez pas au moins le jour où se mangera le coq. *(Il s'en va.)*

L'ALGUAZIL.

Je vous le souhaite tendre, que vous le mangiez bouilli, frit ou rôti. *(Il s'en va.)*

LE BARBIER.

Soyez tranquilles : il ne vous donnera d'indigestion ni aux uns ni aux autres. *(Il rentre dans la boutique.)*

SCÈNE V.

PACO, SEUL.

Et que ce soit moi Paco qui me sois laissé prendre ainsi pour dupe ! Mais par le manteau de perles de Notre-Dame-du-Sanctuaire de Tolède, la chose ne finira point de cette sorte! Je m'en vais chercher Librada et Embuchado en la taverne; je veux qu'ils trouvent moyen d'entrer chez ce maudit barbier de Satan, et qu'ils soient témoins de la vengeance que je me réserve.

SCÈNE VI.

(L'intérieur de la boutique du barbier; le coq sur une table. Un banc à gauche, un fauteuil de bois au milieu de la salle.)

LE BARBIER. — ENTRENT EMBUCHADO ET LIBRADA, UN MOUCHOIR SUR LA BOUCHE.

EMBUCHADO.

Maître, Dieu vous garde!

LE BARBIER.

Et vous de même!

LIBRADA.

Ah! mon Dieu! Mais c'est à en mourir! Je n'en puis plus.

LE BARBIER.

Que lui arrive-t il?

EMBUCHADO.

C'est une rage de dents qui lui vient de prendre subitement. Voyez s'il n'y a pas moyen de la calmer un peu.

LIBRADA.

Ah! je suis morte. Pour Dieu, seigneur chirurgien, ayez pitié de moi!

LE BARBIER.

Allons, soyez raisonnable, ma fille. Asseyez-vous, et vous allez voir comme je vais vous débarrasser de cette méchante dent!

LIBRADA.

Vous ne me ferez point mal!

LE BARBIER.

Bien au contraire. Je vous arracherais avec la dent tout un côté de la mâchoire que vous ne le sentiriez même pas.

EMBUCHADO.

Vraiment!

LIBRADA.

Alors laissez-moi attendre un peu; si la douleur ne s'apaise pas, nous risquerons l'opération. (*Ils vont s'asseoir tous les deux sur le banc.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS; ENTRE PACO EN MILICIEN.

PACO.

Dieu vous garde, mes amis! Le maître est-il au logis?

LE BARBIER.

C'est moi-même. Qu'y a-t-il pour votre service?

EMBUCHADO, *bas à Librada.*

C'est ton frère.

LIBRADA, *bas à Embuchado.*

N'ayons pas l'air surtout de le connaître.

PACO, *à part.*

Ah! voici mon coq! Pauvre bête, comme il me regarde avec amitié! — Seigneur chirurgien, je suppose que vous rasez.

LE BARBIER.

Je m'en flatte.

PACO.

Vous avez la main légère!

LE BARBIER.

Plus légère qu'une tête de femme.

PACO.

Et vos rasoirs sont-ils bons?

LE BARBIER.

Ils ont meilleur fil encore qu'une langue de religieuse. En somme, est-ce pour vous faire raser que vous venez?

PACO.

Justement. Mais je voudrais d'abord savoir combien vous m'allez demander pour me raser moi et mon compagnon, que j'ai laissé à la porte.

LE BARBIER.

Vous me donnerez douze cuartos, et vous serez traités de main de maître.

PACO.

C'est bien. Mais vous me promettez de raser mon camarade comme moi-même.

LE BARBIER.

Je m'y engage, cela va sans dire. Asseyez-vous. Nous allons commencer par vous, n'est-il pas vrai?

PACO.

A la bonne heure. (*Il s'assied.*) Diable, votre fauteuil est un peu dur, l'ami.

LE BARBIER.

Vous n'en trouverez guère de mieux rembourrés chez aucun de nos confrères. (*Il le rase.*)

PACO.

La serviette n'est pas des plus blanches.

LE BARBIER.

C'est que le savon se fait cher, voyez-vous. Et de l'eau, que vous en semble?

PACO.

Elle est un peu chaude.

LE BARBIER.

Patience, elle se refroidira. Et comment trouvez-vous le rasoir?

PACO.

A vous dire vrai, il serait plus propre à scier des bûches qu'à raser un chrétien. — Mais, dites-moi, comment se fait-il que les mains des barbiers aient toujours une telle odeur d'emplâtres?

LE BARBIER.

Oh! cela provient du grand nombre de ceux que nous appliquons sur la peau crevassée du genre humain.

LIBRADA, *bas à Embuchado.*

Comme il rit sous cape en nous regardant!

EMBUCHADO, *bas à Librada.*

Il nous prépare quelque plat de son métier.

PACO.

A propos, seigneur chirurgien, est-ce que les coqs sont à bon marché ici?

LE BARBIER.

Pas trop. Toutefois celui que vous voyez là ne m'a pas coûté cher, allez.

PACO, *à part.*

Puisse-t-il t'empoisonner à la première bouchée que tu en mangeras!

LE BARBIER.

Vous voici expédié, mon brave. Tenez, le miroir.

PACO.

C'est bien!

LE BARBIER.

A votre camarade maintenant.

PACO.

Prenez bien garde, mon maître ; c'est qu'il a la peau délicate et la barbe forte. Ainsi ménagez-le. (*Il sort.*)

LE BARBIER.

Et les dents, ma petite ?

LIBRADA.

Mais il me semble qu'elles me font moins de mal.

(*Rentre Paco menant l'âne par la bride.*)

PACO.

Allons, maître, voici mon camarade. A l'ouvrage, et savonnez-lui bien d'abord la moustache.

LE BARBIER.

Que signifie cette mauvaise plaisanterie? Je ne rase point de bourriques.

PACO.

Mon cher maître, un traité est un traité ; vous raserez cette bête tout aussi décemment que vous m'avez rasé moi-même, ou vous aurez avec moi un bel et bon procès.

EMBUCHADO.

Le milicien a raison.

LIBRADA.

Le milicien est dans son droit.

LE BARBIER.

Je le nie.

PACO.

Point de discussion. Vous avez reçu les douze cuartos, ainsi rasez-moi mon camarade sans plus tarder.

LE BARBIER.

Vous me forcerez à quelque sottise.

PACO.

Faites-en une, deux, trois, quatre, autant qu'il vous plaira ; mais mon camarade a payé pour qu'on le rase, et il ne sortira point de votre boutique à moins d'être rasé.

LE BARBIER.

Gageons que si.

PACO.

Gageons que non, barbier de Belzébuth !

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS; ENTRENT L'ALCADE, LE GREFFIER, L'ALGUAZIL.

L'ALCADE.

Que veulent dire tous ces cris?

PACO.

Seigneur, je vais vous conter tout ce qui s'est passé.

(Ils parlent bas à part.)

LE BARBIER, *à part.*

O mon saint patron, à quel piége me suis-je pris là! Que faire si l'alcade me condamne à raser cet âne?

L'ALCADE.

Ces deux témoins attestent la vérité de tous ces faits?

LIBRADA ET EMBUCHADO.

Oui, seigneur alcade.

L'ALCADE.

Et toi, tu conviens que tu t'es engagé à le raser lui et son camarade pour douze cuartos?

LE BARBIER.

C'est vrai; mais je n'avais pas pu supposer que cet estimable soldat avait un âne pour camarade.

L'ALCADE.

Tu avais eu tort.

LE BARBIER.

Je ne rase point les animaux.

L'ALCADE.

Il t'en a passé par les mains plus d'un qui n'avait pas les oreilles moins longues que celui-ci.

LE BARBIER.

Mais...

L'ALCADE.

Oh! il n'y a pas de mais qui tienne; tu vas raser l'âne comme tu as rasé le milicien, ou je te campe en prison.

PACO.

Oui, seigneur alcade, il faut qu'il exécute le traité.

L'ALCADE.

Et il l'exécutera. — Allons, mon maître, assez de façons! Met-

tez à cette bête la serviette et rasez-la bref et bien, ou je finis par me fâcher.

LE BARBIER.

Seigneur...

L'ALCADE.

Alguazil, saisissez-vous de cet homme.

LE BARBIER.

Arrêtez, j'obéis. — O barbiers, quel affront pour votre respectable corps!

L'ALCADE.

Faites asseoir cet âne.

LE BARBIER.

Ceci n'est point chose facile.

PACO.

O mon Dieu, il restera debout. Il n'y tient pas. C'est un âne bon diable et fort accommodant.

LE BARBIER.

Allons, puisqu'il le faut. (*Il noue la serviette au cou de l'âne*). Ah! barbiers, barbiers, qui aurait pensé que votre science devait être un jour ainsi déshonorée par mes propres mains?

EMBUCHADO.

Quel amusement, Librada!

LIBRADA.

C'est à s'en pâmer de joie.

L'ALCADE.

Dites-moi, milicien, comment votre camarade veut-il l'eau?

PACO.

Je ne sais pas trop, mais le maître chirurgien peut le lui demander.

LE BARBIER.

Il dit qu'il la lui faut tiède comme à vous.

PACO.

Eh bien! savonnez-lui la face largement afin de ne lui pas laisser autant de barbe qu'à moi.

LE GREFFIER.

Le camarade montre les dents.

PACO.

C'est qu'il se meurt d'envie de rire; et puis c'est afin qu'on lui fasse mieux la moustache.

LE BARBIER.

Trouvez-vous qu'il ait maintenant sur les joues assez de savon ?

L'ALCADE.

Oui. A présent n'allez pas lui faire de mal au moins. Prenez-moi votre meilleur rasoir.

LE BARBIER.

Seigneur alcade, je vais me servir de celui avec lequel je vous ai rasé tout à l'heure.

L'ALCADE.

Vous avez raison. C'est honorer comme il convient cet honnête animal, et lui montrer que nous le traitons en vrai magistrat.

(*Le barbier commence de raser l'âne, qui fait le moulinet avec ses oreilles, brait, se demène, et rue de son mieux.*)

LE BARBIER.

Quel tapage et quelle grimace pour un premier coup de rasoir, camarade !

L'ALCADE, *bas à Paco.*

Si vous m'en croyez, milicien, vous ne pousserez pas l'épreuve plus loin. Le gaillard est homme à faire à votre âne, en lui ratissant le cou, quelque bonne saignée qui mettrait peut-être les rieurs de son côté.

PACO.

Le conseil est prudent. — Allons, maître, c'en est assez ; mon camarade se tient pour rasé, et nul désormais ne doutera de votre talent. Vous avez prouvé par-devant témoins — et j'en prends acte — que vous étiez un excellent barbier de bourriques. Je vous recommanderai au marché, et vous aurez par privilége la pratique de tous les ânes barbons de la Vieille-Castille.

L'ALCADE.

Voyons, maître, achevez votre besogne. Vous y mettez tant de bonne grâce, que c'est plaisir de vous voir. Prenez votre plat à barbe, et lavez-nous maintenant le menton de cette bête. Le feu du rasoir lui pourrait enflammer la peau.

LE BARBIER.

Mais, seigneur alcade...

L'ALCADE.

Vite le plat à barbe, si nous n'aimez mieux vous en aller avec mon alguazil.

LE BARBIER, *à part.*

Maudit alcade des ânes, gare à tes mâchoires la première fois qu'elles me tomberont sous la main!

(*Il prend le plat à barbe et débarbouille l'âne, qui recommence ses grimaces et ses ruades.*)

L'ALCADE.

A merveille, maître, à merveille! Pour en finir, essuyez-lui gentiment le visage avec la serviette, et souhaitez-lui une bonne santé.

PACO, *reprenant son âne par la bride.*

C'est bien! c'est bien! Nous vous remercions tous. Nous sommes tous contens, tous, jusqu'au coq qui rit et qui chante. Regardez plutôt.

LE BARBIER, *frappant du pied et jetant la serviette à terre.*

Mais c'est un tour infâme que vous m'avez joué là!

PACO.

Ce n'est qu'une bien innocente vengeance de l'escroquerie de mon coq.

L'ALCADE.

Milicien, que dites-vous là?

PACO.

Je dis qu'il a bien gagné mon coq et ses douze cuartos. Je me déclare satisfait, car j'ai à rire pour long-temps, et pour plus que je n'ai dépensé.

LE BARBIER.

Comment! c'est toi qui m'as vendu les fagots?

PACO.

Oui, moi-même! Et c'est à moi que tu as subtilisé le coq, à moi-même, bien que tu me voies à présent en milicien.

LIBRADA.

Et moi je suis sa sœur Librada.

EMBUCHADO.

Et moi son ami Embuchado.

L'ALCADE.

La singulière aventure!

LE GREFFIER.

Faut-il dresser du tout procès-verbal?

L'ALGUAZIL.

Faut-il les emmener tous en prison?

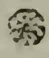
LE BARBIER.

O honte ineffable! Que moi je me sois ainsi laissé vilipender par un manant!

PACO.

O barbiers, que de romances impitoyables vont pleuvoir sur vous! Ici finit le saynète; pardonnez toutes ses fautes.

DON ANTONIO DE LAS FUENTES.



UN SPECTACLE

DANS UN FAUTEUIL,

PAR M. ALF. DE MUSSET [1].

Le livre de M. de Musset s'ouvre par une préface remarquable. Il y plaide sa cause avec modestie et cependant avec fermeté. Il détaille très-bien les raisons qui poussent à écrire, et il en tire de solides argumens contre la critique envieuse qui désole aujourd'hui notre littérature. En un mot, M. de Musset est beaucoup plus sage qu'au temps où, exaspéré par les railleries de certains de ses juges, il s'oublia jusqu'à ne point séparer dans le châtiment les bons d'avec les méchans, ce qui est toujours un devoir, même pour la race colère des poètes.

Il est plus sévère aussi pour lui-même. Le reproche qu'il avait repoussé si dédaigneusement, de s'inspirer de la forme et de l'esprit des maitres, il l'accepte aujourd'hui avec une douceur étrange et telle, que le voyant si modeste, on est tout prêt à lui remettre sur le front la couronne qu'il en retire. Ce qu'il a bâti, il le renverse de sa propre plume. Il oublie les éloges pour ne plus se rappeler que les censures. Quand un écrivain en arrive tout d'un coup à cette difficile

[1] Seconde livraison.

franchise, ou il taille une plus large part à sa vanité sous le manteau de la modestie, ou il sent qu'il se condense quelque chose de grand dans sa tête, un avenir qui le dispensera désormais de revendiquer les douteux triomphes du passé.

Les deux volumes dont je vais parler sont remplis d'un drame en cinq actes et de plusieurs petites pièces. Par malheur, ils soulèvent une oiseuse question, à savoir qu'est-ce que des ouvrages dramatiques qui ne sont pas des ouvrages dramatiques? Qu'est-ce que des comédies qui ne sont pas des comédies, puisqu'on ne peut les jouer, et qui sont cependant des comédies, puisqu'elles sont jetées dans le moule ordinaire de cette forme?

Les pièces de M. de Musset ne peuvent se jouer pour deux raisons : d'abord à cause de l'irrégularité de leur structure, ensuite parce qu'elles développent des passions générales ou trop personnelles. La discussion justifiera, en le rendant plus clair, ce que nous venons d'énoncer.

La forme de ces drames, il suffit de les lire pour s'en apercevoir, est étrangère à la scène française. Je ne jugerai pas l'auteur la poétique de Corneille et de Racine en mains; mais je prendrai, s'il le veut bien, le nouveau code introduit par notre dernière révolution littéraire, et je ne doute pas que M. de Musset ne l'accepte, vu que jusqu'ici il n'a rien été promulgué de plus libéral parmi nous. J'appelle le nouveau code, les préceptes qui, sans avoir été positivement formulés et réunis en corps d'ouvrages, ressortent néanmoins avec évidence des récentes tentatives de nos auteurs au théâtre. Eh bien! on ne voit nulle part qu'ils se soient jamais permis ces entrées et ces sorties sans cause et sans lien, ces déplacemens continuels et ces milliers de scènes de vingt mots, trois caractères frappans des œuvres que M. de Musset présente aujourd'hui à notre critique. Beaumarchais, avant M. Victor Hugo, avait donné l'exemple d'une pièce en quatre actes. MM. Dinaux et Ducange ont pu partager les quatre actes en huit tableaux, ou plutôt des quatre actes en faire huit; le public a consacré ces innovations. Désormais c'est chose acquise. Mais j'ai parlé de déplacemens continuels; et en effet de tous les vices des pièces de M. de Musset, celui-là est le pire. Il ne lui sera pas, je

crois, facile de se justifier. Voici comme un écrivain, dont certainement il ne récusera pas la compétence en ces matières, M. de Vigny, s'exprime à ce sujet dans sa traduction d'Othello :

« C'était la première fois que sur la scène française se » faisaient des changemens à vue au milieu d'un acte de tra- » gédie; avec quelque perfection qu'ils aient été exécutés, j'ai » regretté d'être forcé de les introduire. Quoique ce soit une » liberté de plus apportée au théâtre, il est vrai de dire qu'ils » refroidissent l'intérêt en ralentissant le mouvement de la » scène. Je crois qu'il faut employer ce moyen avec ménage- » ment et le conserver pour les rares occasions où il en résulte » une beauté, comme celle de la mort de Juliette à Vérone » et du calme de Roméo, qui, à Mantoue, se livre à des rê- » ves de bonheur. »

Je n'ignore pas que M. de Musset me répondra que M. de Vigny s'est bien gardé, dans *la Maréchale d'Ancre*, de pratiquer ce qu'il avait posé si formellement; mais pour tous il n'en restera pas moins certain que l'observation de cette note est excellente et méritait de devenir une règle plus heureuse. Indépendamment des raisons qu'allègue l'écrivain, on doit ajouter encore que de cette diversité de lieux naît tôt ou tard une fâcheuse confusion dans l'esprit. On a beau s'appuyer sur Shakspeare et les Allemands, fait-on que cette mobilité soit convenable, que le ciel n'ait point départi à chaque peuple un différent génie, et que notre goût national ait franchement adopté ces libres façons du drame étranger? On nous accuse peut-être trop légèrement d'être capricieux, et nous sommes, plus qu'on ne pense, rivés à toutes les vieilles habitudes avec lesquelles nous avons grandi.

Pour ma part, ce n'est point que j'approuve qu'on ferme la porte aux innovations. J'ai peur de la routine comme tout le monde. Mais je voudrais que tout mouvement ne fût pas aussi facilement doté du beau titre de progrès; car tout mouvement n'est pas en avant. On peut marcher et reculer.

Tenir compte de la nature du pays est une règle essentielle pour quiconque entreprend de bâtir. On ne réussit bien qu'aux choses conformes à l'esprit de sa foule. Et de cette

variété de sentimens est justement produit ce que nous voyons partout de variété dans l'unité.

Lors même d'ailleurs que M. de Musset contesterait à ces paroles leur justesse, il ne niera point, j'imagine, qu'il ne faille au moins tenter ces progrès dans le seul champ où ils peuvent germer et nous être de quelque utilité. Je ne suppose pas qu'il prêche pour prêcher. Or donc, que fait-il dans la solitude d'un livre ? Comment ! il est poète dramatique, et chaque jour il entend crier par toute la critique, que le théâtre est perdu, que nous n'avons plus de théâtre, que le sceptre de Corneille est à prendre ! que sais-je ? Il est poète dramatique, et il n'étend pas la main pour s'en saisir ! Il ne crie pas à son tour : Non, le théâtre n'est pas perdu ; tant que je vis, le théâtre peut vivre ! Il ne crie point cela ou autre chose : et quand lui, jeune homme, il peut évoquer sa pensée en face de deux mille intelligences, la draper de soie et de pourpre, la conduire magnifiquement à tous les bruits les plus magnifiques, au bruit de l'orchestre, au bruit des applaudissemens, au bruit de la parole humaine ! quand il peut l'insinuer par tous les sens, quand il peut l'entourer de toutes les magies, quand il peut la faire tonner au milieu des lustres et d'un millier de flambeaux, lui, ce poète dramatique, il s'enferme dans l'étroite obscurité d'un *in*-8°, et il espère consommer des révolutions qui brisent l'inflexible attache d'un peuple à ses coutumes !

Non, cela n'est point naturel. Dieu qui donne la force donne la volonté. Aussi, avant de se soumettre à composer ses drames de livres, M. de Musset a essayé des drames de théâtres. *La Nuit vénitienne*, une des pièces qui font partie du recueil, fut jouée sur la scène de l'Odéon. Si je rappelle ici la chute du jeune poète, ce n'est point que j'oublie combien son talent a de charmes et quel diamant à mille éclairs était précisément cette légère comédie. Mais ce fait, par malheur, dit le mot de toute l'énigme. Avec ce fait seul, on peut expliquer la nouvelle publication de M. de Musset.

Cet échec éprouvé, il ne restait, à mon sens, qu'à opter entre deux partis : ou renoncer au théâtre, ou se représenter muni de meilleures armes. C'était le cas de prendre pour devise : vaincre ou mourir ! La représentation d'un ou-

vrage dramatique est un combat où le poète a pour auxiliaire son génie, et la multitude qui l'écoute pour ennemie; ceci ne saurait se nier. L'admiration nous est toujours pénible, à nous autres. Nous aimons mieux voir tomber que s'élever celui qui, en nous réunissant autour de sa fantaisie, proclame par cela seul qu'il se croit supérieur à nous. Assaut terrible, il est vrai, mais dont le plus fort est toujours sûr de revenir vainqueur! Tempête qui se brise ou vous brise; mais où fuir est se déclarer vaincu, et où a fui M. de Musset! L'aigle a fait la tortue, car évidemment le chemin qu'il a suivi n'est pas le chemin logique. On s'essaie d'abord aux drames de livres, puis on descend aux drames véritables, aux seuls drames qui soient des drames, aux drames de théâtres. Ainsi, *Cromwell* et puis *Hernani*.

Or donc si contre l'avis de plusieurs, M. de Musset est certain que les licences qu'il se permet dans la structure de ses pièces sont choses salutaires, ce n'est point dans un livre qu'il doit les exposer et les défendre. Tous les théâtres lui sont ouverts. Il n'en est pas un qui ne s'estimera très-heureux de donner asile aux charmantes et gracieuses filles de son imagination. Qu'il les conduise, ces tristes enfans, marquées dans leur beauté d'un sceau si fatal, qu'il les conduise aux épreuves de la rampe! Jusque-là nous ne pouvons que blâmer; le succès d'un livre ne se certifie pas. Bien accueilli des uns, il est repoussé des autres. Ce que celui-ci adopte, celui-là le blâme. Une pièce de théâtre a besoin du baptême de la foule.

Quant aux scènes décousues, comment en serait-il autrement avec la bonne volonté décidée de l'auteur pour lui-même? Quand le cadre le gêne, il brise le cadre. Il n'accepte du vêtement que ses grâces et son ampleur, et jamais ses difficultés. Sa pensée va sans façon. Sa pensée se révolte contre le moule d'acier des règles tragiques, où cependant le bronze en feu du superbe Corneille se soumettait bien à descendre! Sa pensée élude ce qu'elle ne peut franchir. Elle est rusée au lieu d'être habile, et parfois même, poussant l'insouciance jusqu'à dédaigner la ruse, elle avoue naïvement son impuissance et tourne la difficulté en chantant.

Les scènes de vingt mots et les perpétuels changemens de lieux sont une conséquence forcée de ce système commode. N'est-ce pas à peu de chose près, et dans un autre genre, le subterfuge bâtard de quelques écrivains de l'empire, qui, s'étant reconnus incapables de construire un vers, et curieux néanmoins d'être pris pour des poètes, inventèrent la prose dite poétique? Ils avaient arraché les épines aux roses. Seulement avec les épines s'en était allé le parfum.

A présent, si nous venons au fond, j'ai fait observer que la seconde raison qui rendait M. de Musset impropre au genre dramatique, c'est qu'il développait des passions générales ou trop personnelles, et par conséquent exclusives.

Il est inutile que je répète ce que j'ai longuement établi dans un précédent article : *Du Théâtre et des Théâtres.* Cet article ne contient que notre opinion, bien entendu ; mais enfin au livre de M. de Musset nous n'avons pas la prétention d'adapter une autre mesure que la nôtre. Nous l'avons dit, nous ne savons nullement ce que c'est que l'homme, mais un certain homme formulé d'une certaine manière. Or, *Fantasio* est tout ce qu'il y a de plus général. L'auteur nous le représente sceptique et capricieux, mais abstraction faite des lieux, des mœurs et des idées ; de telle sorte que ce personnage vit et ne vît pas. L'auteur l'a placé à Mantoue, et, pour peu qu'on l'en eût prié, il l'eût transporté à Pékin. Le pays lui est très-indifférent. Il n'indique même pas l'époque. Et qu'on juge à ces échantillons de quel poids sont à sa balance, religion, patrie, lois, préjugés, famille, conditions, enfin tout ce qui fait que Pierre n'est pas William, que Diégo n'est pas Isaac ! M. de Musset compte parmi ceux qui sont persuadés que « le cœur humain » est partout le même, qu'il ne pousse pas d'autres cris en Chine qu'en Italie ou en France. Un père est un père, comme un fou est un fou, et ainsi de suite. Mais tel est l'empire de la vérité, que tout en fabriquant cet Italien universel, M. de Musset a fait un Parisien, et je dirai plus, un Parisien du *Café de Paris.* Je suis sûr qu'il ne me démentira pas ; d'ailleurs sa comédie est là. Et bien plus encore, M. de Musset qui est

homme de talent, sans savoir peut-être à quel instinct artiste il obéissait, M. de Musset dans cette généralité déjà moins vague, a choisi, choisi si bien, qu'il est enfin arrivé à se peindre lui-même. A travers les vapeurs, on aperçoit quelque chose d'individuel et de vrai qui touche et qui émeut. C'est ce qui a fait le succès de *Fantasio*, qu'il n'en doute pas.

Ainsi ses personnages ne sont jamais eux, ils sont lui. Voilà comme s'explique ce que je disais plus haut, que M. de Musset développait des passions générales ou personnelles. Ou il dessine dans le vide et laisse flotter les contours, ou il précise, et alors c'est sa forme qui apparaît, qui saillit. La surface de toutes ses figures est inconsistante, le fond seul où il s'incarne résiste.

Mais de cette fureur de généralisation naît le mépris de l'histoire, comme de ces envahissemens de l'analyse, la monotonie.

Et mieux, pour ces écrivains l'histoire n'existe pas; car qu'est-ce que l'histoire, sinon la constatation plus ou moins authentique de l'état physique et moral des individus dans tel pays et à telle époque? Par exemple, M. de Musset fera mourir du poison André del Sarto, qui est mort de la peste; témoin son drame. Se gênerait-il davantage s'il avait besoin que César périt dans un bain, Cléopâtre d'un coup de poignard ou d'une fièvre? Je ne sais, mais toujours est-il certain que s'il se gênait, ce serait de sa part pure civilité. Rien ne l'y oblige, et il marche dans les plus agréables doctrines du monde, où prendre ses aises est la première loi.

Aussi lui devons-nous savoir un gré infini qu'il ait bien voulu consulter l'histoire de Florence avant d'écrire son drame de Lorenzaccio. Si sa peine eût été plus complète, certes notre plaisir eût été plus grand; mais enfin la concession est de quelque importance. Les faits matériels ont été presque respectés. L'auteur n'a point mis un Borgia à la place d'un Médicis; les Français ne dominent pas, ce sont bien les Espagnols. Ses Médicis pourraient être plus vrais. Laurent est défiguré. On en peut écrire autant des faits moraux, l'importante, l'essentielle partie de l'histoire, l'ame de l'histoire. On oublie, en général, trop aisément que l'his-

toire est composée de faits et d'idées, et qu'il n'est pas moins ridicule de prêter à Henri IV une colonne de journal de la veille, qu'il ne le serait de le coiffer d'une perruque à la Louis XIV. Dieu maintient une étroite et irréprochable harmonie entre les idées et les faits, comme entre les principes et les conséquences. Altérer l'idée est pis encore que d'altérer le fait. Je n'aime donc pas les républicains de M. de Musset; ils sentent trop le 93 français. Il est une vérité dont il faut bien se pénétrer, si l'on ne veut s'égarer à chaque page de l'histoire, à savoir que la langue, qui est le signe de l'idée, a varié par conséquent comme l'idée. Les mots ressemblent aux chiffres, qui, sans changer de configuration, changent de valeur selon leur position. Ainsi selon les temps, les mots ont eu divers sens.

Dans ce drame en cinq actes, ainsi que dans ses autres pièces, et généralement dans tout ce qu'il a écrit, M. de Musset se montre plus philosophe que poète, c'est-à-dire qu'il se renferme dans l'analyse incessante de ses propres sentimens. Il les partage, et prête tantôt les uns, tantôt les autres, aux différens êtres de son imagination; mais c'est toujours lui qu'il réfléchit. *Fantasio* est le miroir de sa gaieté, *Perdican* de sa sentimentalité, *Lorenzaccio* de sa misantropie.

Je n'entends pas dire cependant que ce procédé exclue la poésie. Byron a bien prouvé le contraire. Lara, Conrad, Childe-Harold, don Juan, n'est-ce pas toujours Byron? Mais il est un autre genre de poésie plus pur et plus puissant, il faut le dire, puisqu'il rayonne au lieu de refléter, puisqu'il crée au lieu d'analyser. Telle est la poésie de Shakspeare, par exemple. Othello n'est pas Shakspeare, Macbeth non plus, Hamlet non plus, le roi Léar non plus. Lara, Conrad, Childe-Harold et don Juan sont frères, tandis que rien n'est moins parent que Léar et Macbeth, qu'Hamlet et Othello. Ce que je dis de Shakspeare, on peut le dire de M. Victor Hugo. On ne trouve un trait de lui dans aucune de ses figures, et toutes ses figures ont cette opulente variété. Hernani diffère de Triboulet, comme Triboulet de Didier, comme Didier de Gilbert, comme Gilbert de Gennaro. Poésie supérieure, je le répète; poésie plus riche et plus féconde, poésie

universelle, éminemment propre à toutes les affections, les intimes et les extérieures, les personnelles et les étrangères; poésie née surtout pour le théâtre, où les teintes, pour être senties, ont besoin d'être tranchées, et où la pensée ne vit qu'à la condition de pierre ou de chair, pour ainsi parler.

Personne n'ignore quelle haine Byron portait à Shakspeare. Chose facile à expliquer? Cette haine avait pour cause l'impossibilité où le noble lord s'était surpris de rien composer pour la scène. Il sentait qu'un drame dans les conditions voulues était une entreprise au-dessus de ses forces, et cet esprit malade qui avait trouvé le vide des choses humaines et n'avait pas les divines pour consoler ses amertumes, devenait furieux, sentant que jusqu'au génie, tout ici-bas était frappé d'imperfection. Partout cette sombre pensée le poursuivit. En vain le monde retentissait de sa gloire; il avait trouvé un nouveau poème épique, et il disait que ce n'était rien, et il pensait au drame. En vain Dante lui souriait et lui tendait les bras, toujours il croyait entendre rire le fantôme du vieux William, toujours il essayait de la corde qui ne rendait pas de sons sur sa lyre.

Et qui n'en pouvait pas rendre! car cet ordre de passions est exclusif. Les plus minces intelligences pénètrent Shakspeare. Mais pour entendre Byron, un certain travail sur soi-même est nécessaire, que peu d'hommes ont fait et même sont capables de faire. Byron gronde et éclate sur de hautes montagnes inaccessibles aux pieds du vulgaire. Ceux qui gravissent jusque-là sont des comtes *Manfred*. Ils ont usé leur jeunesse dans la science et dans le plaisir. Cette étoffe légère, ils l'ont noircie à ces deux flammes si cruelles et si douces! Ils ont voulu tout connaître et tout pouvoir. Leurs yeux, pendant les longues nuits, ont interrogé vainement les paisibles étoiles qui ne répondent pas. Ils sont descendus dans les problèmes les plus sombres et les plus périlleux; ils ont jugé tout ce qu'ils auraient dû simplement craindre et adorer; ils ont lutté avec le doute, et, faibles orgueilleux qu'ils sont, ils se sont pris aux progrès de leurs propres sophismes. Ils ont été les démons d'eux-mêmes. Leur œil émoussé à force de contemplations ne s'abaisse plus devant le bien ni le mal. Bien et mal sont des ombres qu'ils insultent en pas-

sant, et s'il leur arrive encore d'applaudir, c'est au crime qu'ils applaudissent. La seule joie qui leur reste, est de chanter la douleur qui les emporte!

Que voulez-vous que la foule comprenne à ces raffinemens? Cette poésie, espèce de vautour qui ronge un foie toujours renaissant, l'étonne d'abord et bientôt l'a fatiguée. Or la poésie n'est dramatique que si elle est à la portée du peuple. Il n'était pas plus dans l'essence de Byron de composer des drames, qu'il n'est dans la nature des oiseaux d'enfanter des poissons. M. de Musset qui me parait avoir en lui quelques germes des passions qui ont fait du noble lord un poète aussi distingué et aussi individuel, par cela seul, M. de Musset ne réussira jamais dans le genre dramatique, où toujours peut-être, ainsi que Byron, il voudra aller cueillir ses succès. Chose bizarre que nous n'aimions que ce qui ne nous aime pas! que nous ne cherchions que ce qui nous fuit!

Un des moindres défauts de l'analyse appliquée à ce scepticisme, disons le mot, est de répandre sur tous les personnages une singulière teinte de monotonie et de tristesse. En examinant l'ouvrage de M. de Musset, un critique nous assure que l'auteur enveloppe son monde d'un voile de beauté. Dussé-je paraitre sévère, j'avouerai que si le voile est beau, c'est comme le linceul qui cache une jeune fille. Quand on lit M. de Musset, le cœur saigne perpétuellement sous des griffes de fer. On éprouve je ne sais quelle pitié mêlée d'horreur, comme lorsque l'on entend des lèvres de quinze ans vomir des obscénités.

Tout en blâmant M. de Musset, on voit que je ne le rabaisse pas. J'ai soin de saluer son talent avant de me permettre de le réprimander. C'est qu'en effet, malgré toutes ces ombres, il luit quelque chose au fond de ses œuvres. C'est une lumière triste, mais qui attire. C'est une voix qui souvent répète, mais qui a aussi ses émotions à elle, et qui, quand elle le veut, ébranle bien douloureusement notre mauvaise nature. Autrefois on n'aurait pas compris un livre semblable venant d'un jeune homme. Il faut en vérité nos temps d'anarchie, de doutes et d'ambitions déçues, pour s'expliquer tant de sécheresse avec une verve si abondante, tant d'incrédulité à côté de tant de poésie et de bonne foi!

Ce penchant à tout souiller, parce que tout nous a manqué ou a paru nous manquer, on le respire particulièrement dans le *Lorenzaccio*. Les belles phrases y sont jetées avec amour, le style en est vif et toujours courant, les images radieuses y éclatent çà et là. Mais le thème philosophique pourrait être mieux choisi, ou demeurant tel, pourrait ne pas conclure à des vérités si désespérantes, si ce sont des vérités, ce qu'à Dieu ne plaise! Le personnage principal de M. de Musset est un jeune homme qui étudiait ses livres dans la solitude et ne voulait du monde ni gloire ni honneurs. Voici qu'un jour il apprend qu'un sien cousin, de nom d'Alexandre de Médicis, avait été fait duc de Florence, sa patrie, par l'empereur Charles-Quint d'accord avec le pape Clément, ce monstre opprimait cruellement le nouveau peuple jeté entre ses serres. Un seul cri s'élevait de la cité, et c'était un cri de malédiction. Laurent de Médicis abandonne ses livres et se présente à la cour. Le tyran était bien gardé. Pour le tuer plus sûrement, il renouvelle la ruse de Brutus; mais au lieu de faire le fou, il fait le lâche et le débauché.

Il n'est personne de nous qui ne connaisse le *Fiesque* de Schiller. Même est la fable. Gênes est opprimée par les Doria; un parti considérable médite leur ruine; mais le chef qu'ils ont choisi se plonge dans les fêtes, et loin de songer à sauver sa patrie, il s'est déclaré l'ami et le compagnon des oppresseurs. Enfin il se dévoile.

Je ne veux point donner à entendre que M. de Musset s'est inspiré du drame Allemand. En général on doit être sobre de ces accusations, et je n'adresserai point à l'auteur un reproche, que la coïncidence des sujets traités ne suffit peut-être pas pour justifier.

Notre intention est seulement de tirer quelques instructions de la comparaison des deux ouvrages. La première, c'est que Schiller qui n'est pas un poète de l'*école intime*, a créé dans le comte de *Fiesque* un véritable Italien; tandis que M. de Musset, dominé par l'habitude de développer son individualité, et par conséquent de sonder les replis du cœur et de se livrer à la métaphysique et à l'analyse, a dessiné un caractère qui ne s'est pas vu et ne se verra jamais

sous le ciel ardent de l'Italie. Les passions du Midi agissent et ne raisonnent pas. Elles ne se plaisent point à se nourrir de leur douleur et à en faire un abime où elles plongent sans cesse, pour en rapporter sans cesse de nouveaux prétextes aux imprécations et à l'examen. Si elles souffrent, elles jettent un seul cri, triomphent ou meurent. Pour avoir mal employé son talent, M. de Musset est tombé dans une faute où Schiller, grâce à sa rêveuse nature allemande, eût été bien plus excusable de donner; mais l'un marchait sur son terrain, et l'autre s'écartait de celui seul où il pourra tôt ou tard porter de dignes fruits.

Une seconde observation mettra également en évidence la différence des principes philosophiques des deux poètes. Il s'agit du dénoûment de la tragi-comédie de leurs deux Brutus. Fiesque ne souille point sa main du meurtre d'un parent, il renverse le trône des Doria, en plein jour, à la tête du peuple; et son projet accompli, il repousse loin de lui le futil manteau, dont jusqu'à ce terme sa prudence avait cru devoir s'envelopper. Dans M. de Musset, au contraire, il arrive une chose ridicule et atroce. Le pauvre Lorenzaccio tue lâchement son cousin de Médicis, et quand vient l'heure de dépouiller le vice qui cachait sa véritable figure, il se trouve que ce vice est inhérent à sa chair, et que l'un emporte l'autre par lambeaux; il se trouve qu'en jouant avec la lâcheté, Lorenzaccio est devenu lâche avec la débauche, qu'il est devenu débauché; avec le mépris de la famille et de le patrie qu'il ne sent plus qu'indifférence pour les baisers de sa mère et haine pour l'honneur de sa ville. De telle sorte qu'il n'est plus, comme il le dit fort bien, qu'une « machine à meurtre », un assassin vulgaire, un homme qui a borné tout son effort au moyen, et ne peut pousser son regard jusqu'à quelque but au-delà. Je ne prétends pas dissimuler qu'il n'y ait dans tout cela une certaine puissance de tristesse et de dédain. Mais c'est employer l'art comme les aspics. Il règne une désolation profonde dans tout ce drame, et son dénoûment qui lui a été reproché à cause de son vague et de son apathique horreur, m'a paru beau en raison justement de ce jeune homme dont la tête est mise à prix, et qui n'a plus la force d'avoir peur, et qui s'en va, ses mains encore rou-

ges de sang, chercher la mort qu'il n'a pas le courage de fuir. M. de Musset a rendu avec un réel talent l'affaissement subit d'un ressort qui a été tendu trop long-temps.

On ne blâmera pas la critique, je suppose, d'établir une aussi grande solidarité entre l'artiste et les ombres de son œuvre. Quand l'artiste crée, il y aurait injustice à le rendre responsable des maximes et des gestes. Mais quand il ne fait qu'analyser, chaque parole et chaque action acquiert une importance dont il doit compte à la société. Voici pourquoi de mémoire d'homme nul n'a imputé à crime au sublime Shakspeare les perfidies d'Iago et les assassinats de Macbeth ou les terribles sentences de Richard III. Comme aussi tout le domaine de la pensée s'est justement et soudainement élevé contre les coupables chimères de lord Byron. Dans la voix tonnante du peuple il est toujours quelque vérité, altérée peut-être, mais à coup sûr digne d'être méditée. Aussi ce n'était pas sans raison qu'on accusait le sombre poète de s'être fait un jeu des larmes et de la beauté flétrie des femmes, et qu'on ne repoussa pas avec indignation les bruits calomnieux qui répandaient que pendant ses voyages il avait trempé ses mains dans le sang de plusieurs hommes. Pourquoi sir Walter Scott n'encourut-il jamais ces soupçons monstrueux? Avait-il moins abusé, en écrivant, des femmes trahies et de meurtriers poétiques.

M. Alfred de Musset est un des poètes les plus remarquables de notre époque. Nos censures n'ont été si fortes que parce que nous lui avons accordé plus d'importance. Il serait heureux qu'il rentrât dans les véritables voies de son talent, et que las de fouiller cette mort des sentimens et des idées, dans laquelle jusqu'ici il n'a découvert que le doute et le désespoir, il voulût enseigner à sa poésie la prière et la résignation, ces deux secondes robes d'innocence! Il est un seul port où, après les tempêtes du monde, le génie s'abrite et se relève, c'est Dieu. Les lèvres qui savent ce mot, en savent plus que les savans. Dieu est l'abime qu'il faut à ces hautes et pâles intelligences qui ont essayé de toutes les immensités des hommes, et qui les ont trouvées toutes si petites! Dieu seul ne ment pas. Parti de la religion, lorsqu'on a bien erré de passion en passion, comme de désert en désert, on revient

toujours se heurter à la pierre d'une église. C'est par là que nous entrons dans le monde, c'est par là que nous en sortons. Alors seulement on comprend combien sublimes et vraies sont ces paroles du Christ : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! » Quand Michel-Ange Buonarotti eut atteint le comble de son art, l'ennui le prit. Au terme de l'humanité, il rencontra le néant et Dieu. Il choisit bien et mourut bien.

LOUIS DE MAYNARD.



CHRONIQUE DE PARIS.

— 10 AOUT, SUITE. —

— Dieu merci, la politique sérieuse n'est point du ressort de notre chronique; autrement, je serais bien marri, d'avoir à vous entretenir en détail des débats de la nouvelle chambre.

Nouvelle encore, cela vous plaît à dire. On nous l'avait, en effet, promis. On nous avait gravement annoncé une chambre élégante et bien mise, une chambre en gants jaunes, lorgnant les tribunes galamment, une chambre nouvelle enfin; mais il n'en est rien. Cette chambre n'a rien de nouveau, je vous assure. Elle a remis M. Dupin sur le fauteuil de la présidence; elle écoute encore magnanimement Viennet. C'est toujours la même chambre que devant; c'est tout un!

Cette chambre a d'ailleurs vérifié déjà ses pouvoirs et les a jugés la plupart suffisans. Elle s'est constituée; la voilà bien et dûment représentation nationale. A la bonne heure!

La seule discussion qui ait égayé un peu ses séances de la semaine dernière, a été celle où M. Thiers a saisi avec tant d'à propos, pour déclarer qu'il ne souffrirait jamais qu'on lui donnât de démenti, le moment même où il venait de lui en être administré une demi-douzaine coup sur coup.

— Le suicide semble être vraiment une sorte de choléra pour Paris cet été. A quelles causes attribuer cependant toutes ces morts volontaires dont le chiffre grossit chaque jour? Ce ne peut être seulement à l'influence atmosphérique, bien que cet orage incessant qui pèse sur nous depuis trois mois en ait sans doute déterminé quelques-unes. Mais l'influence morale qui arme tant de malheureux contre eux-mêmes et les fait se ruer furieusement sur leurs épées, quelle est-elle donc? D'où souffle ce vent funeste qui

asphyxie l'ame, qui la force de s'ouvrir une porte par où elle s'échappe de ce monde?

La GAZETTE MÉDICALE a déclaré ces jours derniers le suicide épidémique, sinon contagieux, et a prescrit contre son invasion une hygiène préventive dont je suspecte fort l'efficacité. Allez, messieurs les docteurs, vous n'y voyez pas plus clair à ce choléra nouveau qu'à celui de 1832! Vous ne le guérirez pas davantage.

Ce n'est pas d'aujourd'hui d'ailleurs que l'humanité est en butte à ce mal; mais autrefois, du temps qu'il y avait encore des croyances, une religion, il y avait aussi des traitemens contre lui. C'était Dieu qui était le médecin. Se sentait-on atteint, on s'en allait à l'église prier Dieu, et Dieu vous disait le remède! Et il vous envoyait aux hôpitaux, où l'on soignait les malades lassés de la vie: ces hôpitaux, c'étaient les cloîtres.

Voyez si l'on se tue autant là où ces hospices des ames, si ébranlés qu'ils soient, sont toutefois demeurés debout!

A Madrid, où chancelle déjà la foi pourtant, il y eut un suicide l'an dernier; mais c'était chose presque sans exemple. Les Voltairiens crièrent bien à la vue de cette mort que l'Espagne commençait à se civiliser; mais les vieux chrétiens s'effrayèrent et pressentirent tristement la ruine prochaine de leur culte et de leurs autels.

Que voulez-vous? C'est le sort du siècle! On ne croit plus en rien, ni en Dieu, ni en la royauté, ni en l'amour, pas même en la liberté! Il y en a qui cherchent comment finira le monde! Eh bien! toute foi éteinte, ce sera peut-être par ce dégoût de la vie devenu général et invincible, par un suicide universel!

Ne vous étonnez donc pas qu'on se tue maintenant à Paris, plus qu'ailleurs et plus que jamais! N'est-ce pas à Paris surtout que l'incrédulité règne, que l'égoïsme est sur le trône, que le désordre moral est au comble? Et le mouvement de cette anarchie est incessamment progressif; il y a plus de suicides cette année que l'année dernière! Eh bien, c'est que cette année est plus mauvaise et plus démoralisée; voilà tout.

Et vous dites que l'on se tue par vanité! qu'on est entraîné dans l'abîme par une sorte de vertige que vous donne la séduction de l'exemple. Dites-vous cela sérieusement? Quoi! ces quelques pauvres poètes qui se sont noyés ou asphyxiés récemment auraient donc voulu seulement singer Escousse et Lebras! Mais, vous n'y

songez point. Quand on en vient à se détruire soi-même, allez, on ne met là ni instinct d'imitation, ni amour-propre. On est poussé, malgré soi, dans le gouffre, on y tombe.

Ensuite que, les corps revomis par les flots, et portés à la Morgue, vous trouviez des vers dans la poche du poète! qu'est-ce que cela prouve? Vous trouvez aussi des billets protestés dans celle du banquier; c'est que la poésie était l'état de l'un, comme la banque celui de l'autre.

Poète ou banquier, voyez-vous, riche ou pauvre, on se tue, parce qu'on est ruiné corps est bien, corps et ame! parce qu'on n'est retenu par nul espoir et nulle crainte d'une autre vie! parce qu'on n'a foi qu'au néant! parce qu'on est frappé d'un mal contre lequel il n'y a plus de remède ni de refuge ici-bas!

L. L.

L'ÉGLISE DE SAINT-DENIS ET M. DEBRET.

Il devient manifeste par mille preuves que nous sommes et surtout que nous touchons à une époque d'art. Les esprits se sentent entraînés, quoi qu'ils en aient, vers les traditions nationales qu'on s'efforce de renouer. L'élan est tel, qu'il entraîne à l'heure qu'il est les individus et les peuples. Le roi des Belges fait entreprendre en ce moment la publication de toutes les vieilles chroniques des Pays-Bas, et M. Guizot est au moment de publier le prospectus d'un travail magnifique de réédification appliquée à l'histoire, à la littérature, à l'architecture, à la peinture, à l'héraldique, à la numismatique; enfin, à l'art sous toutes ses faces, durant les dix-septième, seizième, quinzième et quatorzième siècles, c'est-à-dire durant les époques modernes les plus fécondes en merveilles.

Ce mouvement général est certainement fort beau, et il prouve que la société est lasse de se quereller pour de pauvres passions, de pauvres intérêts, de pauvres personnes; mais il nous semble que le gouvernement, qui revendique en tout ceci, il faut en convenir, une noble initiative, devrait prendre garde à une chose. Ces apprêts d'un nouveau siècle de Médicis et d'Anne de Bretagne, qui les a sollicités, préparés, obtenus? A coup sûr, ce ne sont pas ces littérateurs et artistes de l'empire, qui ont passé leur vie à raturer, gâcher, ciseler, mouler, dessiner du grec et du romain,

qui ont pétitionné publiquement contre la *nouvelle école*, et intrigué sourdement contre tout ce que les ateliers et la presse nourrissent de jeune et de chaud.

L'idée qui s'empare aujourd'hui du gouvernement, et qui l'intéresse à juste titre, a long-temps couvé sous les jeunes fronts de ce siècle; elle s'est fait jour par le papier, la toile et le marbre, sous les feux croisés des bombardes impériales; il suit de là que ceux qui ont préparé le mouvement, peuvent seuls le féconder et le conduire. Qui plante l'arbre, le cultive!

Et comment voudrait-on qu'il en fût autrement? Est-il raisonnable de penser que ceux qui ont passé leur vie à repousser une idée, l'adoptent, la caressent comme leur progéniture? Cela ne se peut pas. S'ils l'embrassent, ils l'étoufferont. Que le gouvernement y regarde.

Je vous en donne pour preuve M. Debret, qui s'intitule, je crois, directeur de l'École des beaux-arts, et qui passe en ce moment à Saint-Denis, comme les Danois n'y passèrent pas au dixième siècle, et les Allemands au douzième. Ce directeur des beaux-arts est chargé de restaurer l'église. En vérité, nous n'en revenons pas. Un homme de l'empire restaurer l'église de Saint-Denis! Passe encore si c'était la Bourse, le Palais-Royal ou la Madeleine; mais l'église de Saint-Denis! monsieur le directeur des travaux publics n'y a certainement pas songé!

D'abord, il est clair que ce travail doit mortellement ennuyer M. Debret. Consumer ses idées, ses méditations, ses jours, ses nuits, à rajuster des vitraux, à reconstruire des ogives, à remettre en pied un monument élevé *au milieu des ténèbres et de la barbarie du moyen âge*, c'est comme si l'on chargeait M. Étienne de faire une édition de Shakspeare.

Ensuite, il n'est pas moins clair que M. Debret doit être dépourvu des connaissances spéciales indispensables à une pareille entreprise. L'art du moyen âge n'a pas encore sa poétique; son Vitruve n'est pas né, à moins qu'un grand poète ne consentît à le devenir. L'artiste est donc obligé de suivre la poésie des cathédrales à la piste, d'épeler lettre par lettre à son alphabet monumental, et de lui arracher son secret, comme le derviche arrache la sainteté à Dieu, par la méditation et la patience. Or, il est clair que M. Debret ne s'est pas fait derviche en ceci; méditer pour si peu, sa dignité de directeur des beaux-arts y eût été compro-

mise. Il n'y a donc vu que de la pierre, du marbre et du bois à fouiller, dans un sens ou dans un autre, et il s'est mis à l'œuvre avec dégoût probablement, avec indifférence sans aucun doute.

Rien ne serait comique, si ce n'était si grave et si affligeant, comme cette restauration de M. Debret. Il a retrouvé quantité de délicieuses sculptures, de menuiseries charmantes, et il a marié le tout avec des panneaux massifs et carrés, comme on en fait à toutes les portes des magasins du boulevard. Ce n'est pas tout encore; pour conserver le bois, dit-il, il a enduit ces détails, si délicats, si frêles, si gracieux d'une triple et quadruple couche de mastic, ignoble pommade qui gâte des chefs-d'œuvre sortis victorieux de leur lutte avec cinq siècles.

L'empire avait aussi restauré Saint-Denis; il y a deux portes latérales chargées de couronnes civiques et de chimères, entre des encadremens gothiques; mais M. Debret a surpassé tout cela. Il faut voir les beaux vitraux bleus et jaunes, dont il a rempli tous les jours! Il faut voir une chapelle dédiée à la Vierge, au sommet de l'Église, et où l'imagination de M. Debret a étalé ses richesses. Figurez-vous des pilastres du quatorzième siècle ornés comme les colonnes que vous avez vues chez Véry; un plafond chargé de ces médaillons ridicules comme il y en a au Gymnase; une balustrade en fonte, contournée dans le goût de la régence; un ensemble d'ornemens plutôt byzantins que gothiques; plutôt turcs que byzantins, et de ce turc comme on en dessine au Marais. En vérité, quand on est au milieu de ces choses-là, on cherche Dufrène et les trois sultanes.

Nous adjurons monsieur le directeur des travaux publics, au nom de toutes les grandes idées qu'il prend à tâche de réaliser, de faire le voyage de Saint Denis; cela ne lui coûtera pas deux heures, et cela sauvera un magnifique monument. Est-ce qu'on laissera donc tout ce qui nous reste de cet inépuisable moyen âge à la merci du premier architecte qui se trouvera revêtu de fonctions? Mais M. Guizot, qui est certainement l'homme de France qui s'entend le mieux en choses d'histoire, vient de nommer une commission d'hommes spéciaux pour des travaux d'histoire. Il ne croit pas, lui, qu'il suffise de prendre le premier venu et de lui dire : allez! Il choisit les ouvriers de son œuvre, et il fait bien. Pourquoi donc une entreprise aussi grave que la restauration d'une église gothique n'a-t-elle pas donné lieu à la formation d'un comité? Croit-on que

ce soit chose bien facile! Nous ne craignons pas de dire qu'il n'y a pas, dans toute la France, un seul homme capable d'improviser en ces matières.

Que monsieur le directeur des travaux publics veuille donc y songer. Il s'agit des richesses architecturales de la France. Son goût et son devoir sont en gage : qu'il les retire! G.

— 17 AOUT. —

Quelques distractions quasi-politiques ont détourné peut-être par momens nos dernières chroniques de leur but tout pacifiquement littéraire; surveillons-nous bien à l'avenir, afin de ne nous plus laisser fourvoyer en ces tristes excursions, et ne songeons désormais qu'à solder exactement ce que nous devons d'arrérages à nos théâtres et à nos livres.

Le chef-d'œuvre de Spontini s'est produit mercredi dernier à l'Opéra devant une assemblée assez nombreuse pour laisser croire qu'il ne faut nullement désespérer chez nous du sentiment musical; car la salle était pleine, et cependant l'affiche n'avait promis ni décors, ni costumes nouveaux. C'est donc seulement à l'importance de l'ouvrage et au talent de la jeune cantatrice qui devait s'y montrer, qu'il est juste d'attribuer cette fois l'honorable empressement du public.

La Vestale appartient à l'ancienne école allemande. Le style en est large et pompeux, la mélodie épique et solennelle comme dans Gluck, et cependant, à l'emploi déjà plus fréquent du rhythme, à certaines formes encore inusitées, à des lueurs inconnues qui éclairent l'horizon, on prévoit que l'astre de Rossini va poindre et se lever bientôt.

La Vestale est une œuvre de transition; c'est en quelque sorte la chaîne harmonieuse qui lie à Gluck Rossini et son école. Avec un génie incontestablement supérieur, Spontini a fait, il y a trente ans, ce que Meyer-Beer vient d'essayer aujourd'hui. Donc, entre Gluck et Rossini, la Vestale; entre Rossini et le grand musicien à venir, Robert-le-Diable.

Tout le premier acte de la Vestale est rempli de fraîcheur et de pureté. La pensée en est constamment chaste et naïve; les chœurs mélancoliques des jeunes prêtresses exhalent des parfums qu'on dirait puisés aux sources de Virgile.

Toutefois, soit à cause de la profusion du récit déclamé, soit à

cause de l'absence totale de ce qu'on appelle maintenant situation dramatique, cet acte, malgré les beautés dont il abonde, et en dépit de tout le saint encens qu'on y respire, loin de ravir et d'enivrer les spectateurs, a paru ne produire sur eux qu'un médiocre effet. En revanche, l'air *agitato* du second acte et toute la scène qui le précède, ont électrisé la salle entière; c'est que c'est bien là de la musique chaude et entraînante; c'est que ce morceau d'élan inspiré se peut dignement comparer à la grande scène d'Agathe dans FREYSCHUTZ. Quant au finale du même acte, le mérite en est trop unanimement reconnu pour qu'il soit nécessaire de le démontrer. Pour moi, je ne sais point en musique d'effet plus puissant et plus irrésistible que celui de ce chœur qui prend sur l'air déclamé du grand-prêtre. C'est un ravissement universel, et dont personne n'essaie de se défendre, lorsque ce chant précipité s'élance tout-à-coup bondissant de rhythme et de mesure, et jaillit du récitatif comme un ruisseau des flancs de la montagne.

La marche funèbre est d'un beau caractère antique. Les trombonnes qui soutiennent ce chœur plaintif et lamentable, ont un accent qui glace, et rappellent, quant à l'effet, ceux que Mozart a placés sous le plain-chant de son commandeur.

C'est ainsi que procédaient les grands maîtres, toujours puissans et sublimes sans effort et avec simplicité. Mais de tels moyens sont devenus difficiles depuis que nos compositeurs ont si imprudemment abusé de la force instrumentale.

Mlle Falcon a bien su traduire, dans son rôle de la Vestale, ce caractère à la fois rêveur et passionné dont l'expression est si belle dans la musique. Elle a dit en inspirée le magnifique *agitato* de l'air du second acte; mais où elle a surtout été admirable, c'a été dans le *cantabile* qui suit. Cette belle mélodie l'avait émue au point que, vers la fin, ce n'était plus seulement sa voix, mais bien aussi ses yeux qui pleuraient, ou plutôt c'était toute son ame.

Les mouvemens de LA VESTALE sont généralement pris avec trop de lenteur : il en résulte que le grand finale, malgré l'effort de toutes les voix du chœur et de l'orchestre, n'a point encore, à l'Opéra, l'effet qu'il a dans certaines villes d'Allemagne, où les ressources instrumentales sont bien moindres. Il importe cependant qu'à ce théâtre, où la mise en scène est en si grand honneur, on ne néglige point la fidélité de l'exécution musicale, cette partie essentielle de l'art.

Ce n'est pas que cette fois M. Duponchel se soit trop évertué à rafraîchir ou à remettre à neuf les costumes de ses sénateurs et de ses guerriers. Mais Dieu me garde de lui chercher querelle à ce propos! Si quelque chose doit demeurer incomplet dans LA VESTALE, que ce soit la toge de ses Romains, plutôt encore que sa musique. Je consentirais bien volontiers à ce qu'on attachât une bandelette de moins à la tête d'aruspice de M. Pouilley, pourvu qu'on me restituât rigoureusement la pensée de Spontini.

Nourrit, qui rapportait de nos départemens les couronnes qu'il lui fallait pour son triomphe de LA VESTALE, n'a point fait défaut à son beau talent. Il a, selon sa coutume, chanté purement et joué avec verve. Il est seulement fâcheux que, durant son absence, il n'ait point été doublé par M. Lafont, dans ce rôle de Licinius, comme il l'a été dans un bon nombre d'autres. L'unique tort de Nourrit, sur la scène, est peut-être l'ampleur de son embonpoint. Or, en toute pièce où M. Lafont lui a été substitué, Nourrit redevient irréprochable sous ce point de vue. M. Lafont est d'un bien utile secours à son chef d'emploi; il lui est un fonds qui le fait ressortir presque svelte et élégant.

Rien ne devait manquer à cette belle soirée d'Opéra, puisqu'elle s'est achevée par le ballet des NAYADES, qui nous a montré Mlle Duvernay. C'est que cette jeune fille ne relève pas seulement du mérite de sa jolie figure : il y a dans sa danse une grâce facile, une douce nonchalance, une langueur, une morbidesse, qui lui font un talent tout-à-fait distingué et à part. Mlle Duvernay est peut-être la seule qui ait pu aborder impunément les rôles de Mlle Taglioni. Et pourquoi? Parce qu'elle les a su jouer selon sa manière, sans prétendre être la sylphide elle-même, comme l'ont vainement tenté Mlle Julia et Mme Taglioni. Aussi Mlle Duvernay grandit-elle chaque jour à l'Opéra; chaque jour le nombre de ses partisans s'y grossit et s'y fortifie. Je ne répondrais pas que l'hiver prochain, la salle ne se partageât en deux camps bien distincts : d'un côté, ce seraient toujours les *taglionistes;* mais de l'autre, ce seraient les *duvernistes,* qui semblent organiser d'avance une formidable coalition au profit de leur élue. Quelle sera l'issue de cette scission? Dieu le sait; mais il y aura toujours bien des gants jaunes déchirés de part et d'autre dans les bravos de la lutte.

— L'Académie-Française y met de l'entêtement. Elle persiste à se produire sur la scène et à nous donner des représentations so-

lennelles. Il faut être juste, si les curieux lui manquent, ce n'est pas sa faute.

Il y a quelques années de cela, voyant que sa littérature avait lassé ses plus intrépides habitués, et que personne ne voulait plus même dormir à ses lectures, l'Académie s'avisa, pour se refaire un public, de varier son spectacle et de jouer la comédie en l'honneur de la vertu. Le procédé fit d'abord merveille. Les gens de belle humeur qui ne trouvaient plus qu'à pleurer au Théâtre-Français vinrent en foule rire à l'Institut. N'etait-ce pas vraiment raison ? Un concours de vertu ! La bouffonnerie était exquise. Le concours d'éloquence n'était rien auprès.

Mais toute plaisanterie, si fine et ingénieuse qu'elle soit, perd étrangement à se perpétuer. Or, comme c'est maintenant chaque année toujours la même *vertu-vaudeville* que nous joue l'Académie, il n'est pas jusqu'aux rieurs qui ne se soient fatigués du spectacle, et c'est plus que jamais dans le désert que messieurs les quarante répandent les fleurs de leur rhétorique.

Vous eussiez donc compté vite sur vos doigts le nombre des assistans qui peuplaient, le samedi 9 de ce mois, les bancs de la salle des Quatre-Nations.

La séance a commencé par un rapport de M. Arnault, le secrétaire perpétuel, sur le prix d'éloquence, dont le sujet était l'éloge historique de M. de Monthyon, et qui avait été décerné à M. Feugères, professeur au collége Henri IV. M. Tissot a lu ensuite le discours de ce lauréat.

Et la pièce couronnée et le rapport de M. Arnault étaient de même style et de même force. On a trouvé tout simple que l'Académie adjugeât son prix d'éloquence à un morceau qui reproduisait, à s'y méprendre, la phraséologie maussade et décolorée de son secrétaire perpétuel.

En ce qui est du concours à propos du *courage civil*, il faut vraiment que l'Académie soit bien exigeante et bien difficile, puisque voici quatre ans qu'elle se refuse obstinément à couronner aucune des pièces qui lui sont envoyées sur ce sujet. Les choses vont même de mal en pis. En 1831, en 1832 et en 1833, l'Académie avait au moins décerné, comme encouragement, à quelques-uns, des mentions honorables, et très-honorables. Mais cette année plus de mentions seulement. L'Académie s'impatiente au contraire; elle somme les génies de l'époque de laisser leurs travaux produc-

tifs pour venir se disputer son prix qu'elle prétend fécond en gloire. En vérité, l'Académie a par trop de fatuité naïve ! Est-il donc besoin de vous le dire, messieurs de l'Institut? Qui veut maintenant de cette gloire que vous offrez, si ce n'est quelques professeurs de sixième, quelques répétiteurs de collége ? Vous le voyez bien. M. Bignan lui-même y a renoncé. M. Bignan fait fi de vos palmes ! Croyez-moi, si la gloire dont vous êtes si prodigues vous embarrasse trop, donnez-la au rabais, autrement j'ai grand'peur qu'elle ne reste à votre compte.

Quant à la vertu, il appert qu'elle se produit plus commune que la gloire à l'institut. Ce ne serait plus aujourd'hui que Brutus s'écrierait qu'elle n'est qu'un nom. L'Académie n'a pas trouvé cette année moins de dix-sept vertus à rémunérer. Mais comme l'a si bien dit Racine, qui fut académicien aussi de son temps, la vertu a ses degrés. Il y a vertus et vertus. Il a de grosses vertus, de moyennes vertus et de petites vertus. L'Académie ne confond pas les unes avec les autres ; elle y met du discernement. Elle a un tamis qui lui sert à les bluter, et un tarif pour fixer leur valeur. Donc, cette fois, son dépouillement fait, elle a trouvé d'abord une grosse vertu qu'elle a estimée 3,000 francs, ci. . . . . . 3,000 f.

Puis, deux vertus un peu moindres, mais de force égale, taxées à 2,500 francs chacune, les deux 5,000 francs; ci. 5,000

Ensuite trois vertus moyennes, au prix de 1,000 fr. chacune, les trois, 3,000 francs ; ci. 3,000

Enfin, onze petites vertus, évaluées chacune à 600 francs, toutes les onze faisant 6,600 francs; ci. . . 6,600

Total général du prix des vertus . 17,600 francs; ci. 17,600 f.

Ainsi, en comptant les plus menues vertus, celles de 600 francs (il n'y en a pas au-dessous), l'Académie a dépensé pour 17,600 francs de vertu. C'est beaucoup d'argent ; mais c'est beaucoup de vertu aussi. Je ne savais pas l'Académie si riche, ni la France si vertueuse.

Mais, je le crains vraiment, l'Académie se sera ruinée cette année. Croiriez-vous qu'elle a employé, en outre, 20,000 francs à une distribution de prix et de médailles aux auteurs des ouvrages littéraires *les plus utiles aux mœurs ?* Ma foi, je ne m'étonne

plus que la vertu se propage comme elle fait à présent. Si l'Académie paie si bien nos professeurs de bonnes mœurs, comment ne profiterions-nous pas à leur école, et ne serions-nous pas avant peu vertueux tous tant que nous sommes? Vous verrez, mon cher lecteur, que vous comme moi, comme tout le monde, vous remporterez incessamment votre petit prix de vertu.

Je ne vous parlerai pas de la plupart de ces ouvrages couronnés que je ne connais point, et qui, je n'en doute pas, sont d'une haute et puissante moralité; mais voici, par exemple, les ÉTUDES, de M. Onésime Leroy, SUR LA PERSONNE ET LES ÉCRITS DE DUCIS, qui ont obtenu 3,000 francs des largesses de l'Académie. Direz-vous que ce livre, tout pauvrement écrit et niaisement pensé qu'il est, n'est pas éminemment utile aux mœurs, lorsque vous y lisez à chaque page que M. Arnault est un grand écrivain, M. Casimir Delavigne un grand poète, M. Tissot un grand professeur, M. Villemain un grand historien et un grand critique; enfin, que toute l'Académie est grande! Quoi de plus utile aux mœurs?

Et puis, vous voyez encore dans ce livre que M. Onésime Leroy ayant, après la mort de Delille, détaché quelques fragmens de l'épiderme de ce grand poète, s'en servit pour faire relier un exemplaire de sa traduction des GÉORGIQUES. Ceci n'est-il pas encore singulièrement utile aux mœurs?

Moi, simple que je suis, si j'eusse été appelé à prononcer sur le mérite de l'ouvrage de M. Onésime Leroy, je l'eusse bonnement renvoyé au jury de l'exposition des produits de l'industrie nationale, afin qu'il lui fût délivré un brevet d'invention pour cette étrange reliure. Mais l'Académie voit les choses de plus haut. Une idée si neuve et si originale appelait une insigne récompense! M. Onésime Leroy a bien, en effet, rendu aux mœurs et aux lettres un immense service. Grâce à lui, désormais nous aurons des livres reliés avec la peau de leurs auteurs, ce à quoi nul n'avait encore songé! Merci, M. Onésime Leroy! Merci aussi, messieurs les quarante, qui avez mis en lumière l'ingénieux procédé de M. Onésime Leroy! Que s'il m'était donné de survivre à l'un des plus glorieux d'entre vous, à M. Viennet, l'un de vos grands poètes, je m'inscris d'avance, je retiens une de ses oreilles, une seule, afin de faire relier avec elle ses œuvres complètes.

M. Nodier, qui, en expiation de ses vieux péchés de *lèse-académie*, subit exemplairement d'habitude toutes les séances de l'In-

stitut, n'assistait point à celle du 9. Il subissait, assure-t-on, en revanche, une attaque de choléra. M. Charles Nodier a dû bien remercier le choléra.

— Le Théâtre-Nautique qui avait fait récemment si grand bruit des débuts de sa cascade dans GUILLAUME TELL et de ses deux cygnes dans LES ONDINES, vient d'enrichir sa troupe et son répertoire d'un nouvel ouvrage et de nouveaux sujets. Il nous a montré, dans le ballet de ROBINSON, sa flotte, son océan complet, et le surplus de sa ménagerie. La partie animale de cette exhibition consiste en une chèvre, deux singes, un chat, un perroquet et un savant. Le savant se laisse choir à la mer et y perd sa perruque. Les autres animaux se balancent d'abord aux lianes d'une forêt vierge, font force culbutes et tours d'adresse, puis forment ensemble avec le savant des groupes aussi gracieux que pittoresques. Je ne sais si le Théâtre-Nautique nous tient encore en réserve beaucoup de surprises de cette qualité; mais, quant à moi, je me déclare satisfait, et au-delà, de ces échantillons maritimes, et certes, j'aurai bien du malheur si je me laisse prendre une autre fois aux mystifications du drame aquatique. L. L.

— 24 AOUT. —

Après les prix d'éloquence et de vertu de l'Académie, sont venus, la semaine dernière, le prix d'honneur et autres de l'Université.

Vraiment je n'ai nulle objection contre l'innocence de ces prix d'honneur, dont il est fait si grand bruit pendant tout un jour de l'année. Mais il m'est avis qu'il convient de plaindre, plutôt que d'envier, ceux qui les remportent. Il n'est pas que vous n'en ayez heurté quelques-uns, de par le monde. A ceux-là convenez-en, leur gloire de collége n'a guère porté bonheur dans la vie. Sur la foi de leurs professeurs de rhétorique, ces pauvres lauréats s'étaient jugé tant de génie, qu'aucun but, si haut qu'il fût, n'avait semblé inaccessible à leurs ambitions. Où les a menés la plupart cette confiance sans limites en eux-mêmes. Les plus chanceux se sont trouvés à trente ans maîtres des requêtes, ou chefs de quelque division de ministère. C'est là qu'ont abouti ces grands hommes de lycées. Comme ils sont mécontens du siècle aussi! Le siècle les a méconnus! Ils ne lui pardonnent pas de s'être dé-

barrassé de leur pédantisme de classe, en les amortissant au fond d'un bureau! Pauvres lauréats, sans leur prix d'honneur, ils eussent été peut-être des notaires parfaitement heureux!

La distribution des prix du concours général, faut-il le dire? a été identiquement cette année ce qu'elle est depuis qu'il y a un concours général. Le discours latin a tenu bon. Le discours latin n'en veut pas démordre. Pour se maintenir, il prétend que cette solennité scolaire et la seule occasion qu'il ait de mitrailler, deux heures durant, sous ses périodes cicéroniennes, tout un auditoire de jeunes femmes sans défense. C'est là le grand argument du discours latin. Il n'est pas généreux; mais il est bien au moins, vous n'en disconviendrez pas, de la bonne vieille logique universitaire.

Parmi les hautes notabilités littéraires, politiques et scientifiques qui honoraient l'assemblée de leur présence, on a distingué surtout M. Cousin, le pair de France, au costume plus que négligé, qui le faisait ressortir tout *diogéniquement*, au milieu des riches manteaux d'hermine de ses collègues, messieurs les conseillers de l'Université. Cette tenue modeste de l'illustre professeur a redoublé, s'il se peut, l'estime qu'inspirait déjà son honorable caractère. N'est-ce pas à ces traits que l'on reconnait le sage? Oh! M. Cousin est bien un vrai philosophe! Il n'aime les places que pour elles-mêmes, pour leurs appointemens, mais nullement pour la dépense qu'elles donnent l'occasion de faire. M. Cousin a mis sous ses pieds toutes les vanités de la parure; il voit en pitié le luxe des vêtemens et la propreté elle-même. Si M. Cousin voulait, il a tant de sinécures, que rien ne lui serait plus aisé que de porter chaque jour de l'année un costume différent en l'honneur de chacune d'elles. Mais il ne veut point sacrifier à ses grandeurs sa popularité. Il aime mieux aller vêtu de même que lorsqu'il n'était qu'un simple citoyen comme nous.

— Le Constitutionnel s'efforce, à ce qu'il semble, de protester, au moins de toute sa virilité littéraire, contre la qualification désobligeante dont l'a récemment gratifié le Journal des Débats.

Ayant déjà, comme chacun sait, depuis long-temps fait justice de toute la nouvelle école et de toutes nos revues littéraires, c'est à M. le professeur Villemain que le Constitutionnel vient de s'en prendre maintenant. M. le professeur Villemain est la dernière victime que le Constitutionnel ait sacrifiée sur les autels de ses dieux classiques.

Mais, je vous le demande, qui se fût attendu jamais à ce que *la réaction-constitutionnel* fût poussée à ce point, que M. Villemain lui-même dût être un jour traité par elle de barbare, de vandale, de novateur; M. Villemain, le phrasier circonspect, le rhéteur timoré, l'habile ouvrier en périodes; M. Villemain, l'auteur de Lascaris et de tant d'autres livres harmonieusement vides d'idées?

La chose est pourtant bien ainsi. C'est la semaine dernière que le Constitutionnel en a voulu finir avec M. Villemain et son style, et il a procédé à cette immolation fort ingénieusement et d'une façon toute dramatique.

Le *Voyage aux États-Unis et dans le haut et le bas Canana,* du capitaine *Basil-Hall,* vient de paraître en 2 vol. in-18, chez H. Dumont à Bruxelles. La répularion du capitaine nous dispense de faire l'éloge de cet ouvrage qui prendra naturellement sa place dans toutes les bibliothèques à côté des *Mémoires et Voyages* qu'il a publiés il y a moins d'un an et qui ont obtenu un succès si prodigieux.

TABLE DES MATIÈRES.